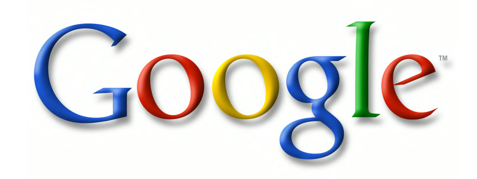
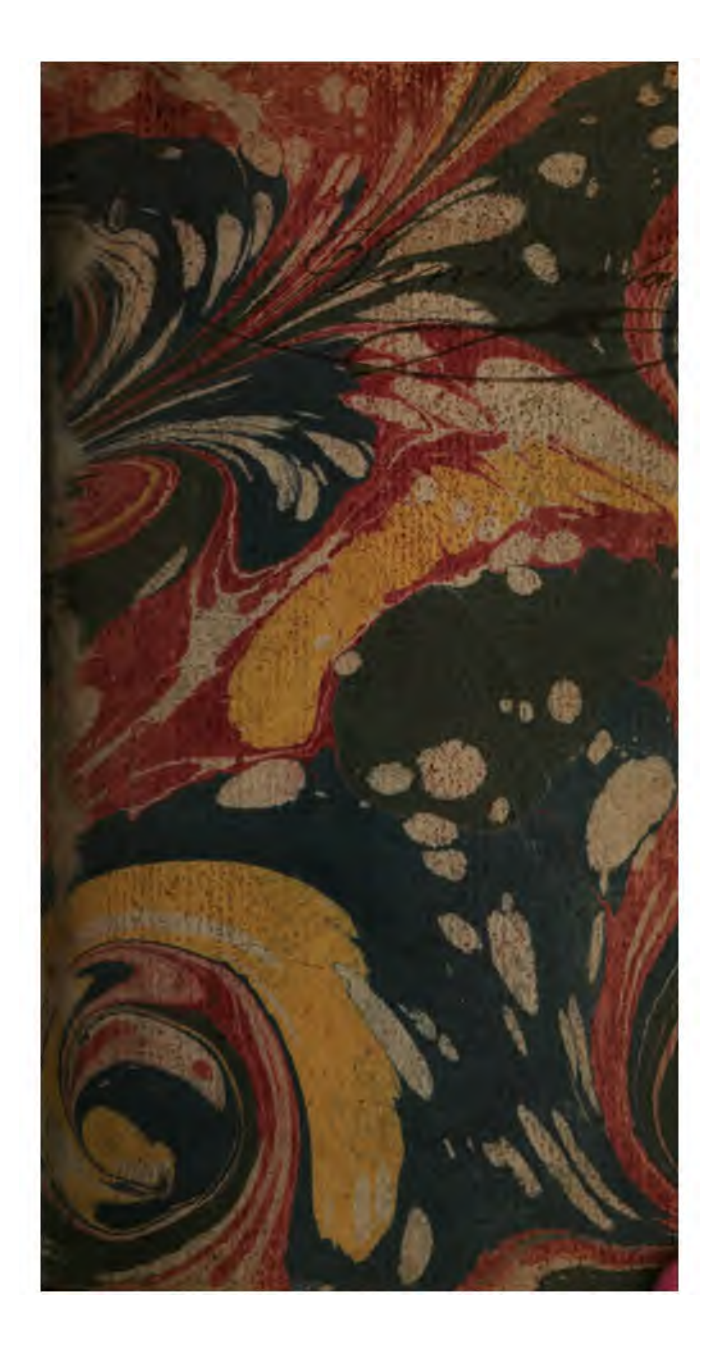





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



l'abbé Jacob

J. J. Denis notaire

LE PHILOSOPHE CATÉCHISTE.

par l'Abbé Ry

LE PHILOSOPHE CATÉCHISTE,

OU

ENTRETIENS SUR LA RELIGION

*ENTRE LE COMTE DE ****

*ET LE CHEVALIER DE ***,*



A PARIS,

Chez
- HUMBLOT ET VOLLAND, Libraires, rue S. Jacques, entre celle du Plâtre & celle des Noyers, près de S. Yves;
- BERTON, Libraire, rue S. Victor, au Soleil Levant, vis-à-vis de S. Nicolas-du-Chardonnet;
- LESCLAPART Fils, Libraire, à la Sainte-Famille, au milieu du Pont-Notre-Dame, près de S. Denis de la Chartre.

M. DCC. LXXIX. = 1779

Avec Approbation & Privilege du Roi.

1779





EPITRE
DÉDICATOIRE,
A S. A. R. MONSEIGNEUR
LE PRINCE CLÉMENT DE SAXE,

Archevêque & Electeur de Treves, Evêque & Prince d'Ausbourg, &c.

MONSEIGNEUR,

L'amour & le zele dont V. A. R. est animée pour la Religion, me persuadent qu'elle agréera un Ouvrage consacré à la défense de cette Religion sainte. Rien ne fait mieux briller la majesté de la loi divine, que son opposition avec les monstrueux systêmes d'une fausse sagesse. Il ne resteroit, pour achever le tableau,

que de mettre en contraste, les vertus factices des prétendus sages, avec la vraie grandeur d'ame de l'un de ces Héros chrétiens, en qui les dons de la grace rehaussent tous les avantages de la nature. Mais votre modestie ne me permet pas, MONSEIGNEUR, *de lever le voile dont elle se plaît à envelopper ces qualités éminentes. Obéissant donc à la loi rigoureuse qu'elle m'impose, je me renferme dans les expressions de la vive reconnoissance, & du profond respect avec lequel je serai toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Royale,

Le très-humble & très-obéissant serviteur PEY, Chanoine de l'Eglise de Paris.

LETTRE

*DE M. LE CHEVALIER DE ***,*

A M. L'ABBÉ ***,

Servant d'Introduction aux Entretiens.

NE soyez plus inquiet, Monsieur, sur ma convalescence : je jouis depuis plus de deux mois de la santé la plus constante ; & je puis vous en donner la preuve, car j'en ai fait l'expérience par un vigoureux assaut que j'ai soutenu à plusieurs reprises contre l'un des Philosophes du jour, auquel il avoit pris fantaisie de m'enrôler dans la troupe ; nos conférences auroient même été assez plaisantes, si la matiere avoit été moins sérieuse :vous allez en juger. Mais avant de vous en rendre compte, il faut vous dire quelle étoit ma maniere d'être dans le monde : cette connois-

ſance ſervira comme d'introduction à mon hiſtoi re.

Elevé dès ma tendre jeuneſſe ſous les yeux d'un pere religieux & d'une mere reſpectable, la maiſon paternelle avoit été pour moi une école de vertu; les leçons que j'y recevois s'inſinuoient d'autant plus doucement dans mon cœur, qu'elles ſe retraçoient tous les jours à mes yeux par les exemples domeſtiques; mais hélas! Monſieur, la plus heureuſe éducation ne ſuffit pas toujours pour préſerver des écarts de la jeuneſſe; & lorſque ſorti, pour ainſi dire, des bras paternels, je commençai à jouir de ma liberté, j'appris de ma propre expérience, que j'étois encore trop foible pour marcher tout ſeul. Un établiſſement honorable, bientôt après, un grade diſtingué dans l'épée, & plus encore que tout cela, certaines qualités brillantes qu'on eſtime toujours trop & qu'on ne redoute jamais aſſez, me jetterent preſque tout-à-coup dans le tourbilion

du grand monde. Livré alors aux plaisirs & à l'ambition, je me laissai séduire par la perspective apparente d'une fausse grandeur : j'étois recherché dans les sociétés, parce que je réussissois quelquefois à les amuser. Je mettois mon bonheur à plaire dans le monde, quoique je ne n'en fusse jamais assez satisfait pour l'aimer. Cependant toutes les passions commençoient à exercer leur empire sur moi ; & si je ne perdois point de vue une Religion dont je négligeois les devoirs, cette Religion ne paroissoit plus que dans un lointain : quoique je la respectasse encore, je voulois en adoucir l'austérité pour l'assortir à mes penchans ; & j'adoptois naturellement la morale commode des sociétés où je vivois. Le Philosophisme avoit déjà commencé de s'y introduire : on y parloit sans cesse de Religion ; & comme je voulois aussi parler de tout, mais avec un peu plus de capacité, je me mis à lire les ouvrages de controverse sur cette matiere. Je vous avouerai

même qu'en les lisant, je sentois au-dedans de moi un secret desir de trouver une religion plus complaisante. Toutes mes passions parloient en faveur de la nouvelle Philosophie ; mais je frémissois de penser qu'en éteignant le flambeau de la foi, j'allois me trouver dans un affreux labyrinthe, abandonné à moi-même, errant parmi les ténebres, incertain de ma destinée ; & que le néant, qui me faisoit horreur aujourd'hui, seroit peut-être l'unique bien que je desirerois un jour. Ma raison s'indignoit de la fausse humanité & des pernicieuses maximes des nouveaux Docteurs ; elle étoit révoltée de leurs prétentions, de leurs petitesses, de leur mauvaise foi, & bien souvent encore de leur profonde ignorance. Les troubles & les dissentions qui régnoient dans les familles devenues philosophes, les travers, les ridicules, les infamies qui les déshonoroient, rappelloient à mon esprit ces vertus nobles & modestes, consacrées par la Religion, dont j'avois vu de si

beaux modeles dans la maiſon paternelle ; & je finiſſois par me dire à moi-même : la Religion de J. C. eſt donc la véritable.

Ces réflexions qui me confirmoient dans ma foi, faiſoient naître des remords ; mais elles ne rompoient pas mes chaînes. Il falloit quelque choſe de plus fort pour changer le cœur. Dieu m'attendoit à ce moment, où, frappé comme d'un coup de foudre, j'ai vu ſur le bord de ma tombe, l'univers entier s'évanouir devant moi. Aux approches de la mort, j'ai redouté une autre mort plus terrible encore : éveillé comme d'un profond ſommeil, j'ai ſenti tout le néant d'un bonheur apparent dont je n'avois jamais pu me diſſimuler la frivolité : j'ai compris l'illuſion d'une fauſſe conſcience, qui cherchoit à s'aveugler pour échapper aux remords. Déplorant alors mes égaremens dans l'amertume de mon cœur, j'ai commencé à regretter l'innocence de mes premieres années. Il

me sembloit entendre sans cesse la voix d'un pere mourant, lorsque me serrant entre ses bras, il me disoit : mon fils, je vous laisse un état, un nom, de la fortune : votre mere & moi nous avons veillé avec soin sur votre éducation, & nous vous avons tendrement aimé : recevez à présent ma bénédiction comme le dernier gage de ma tendresse : la seule reconnoissance que j'exige de vous, c'est que vous honoriez notre mémoire par vos vertus. Ce souvenir pénétroit mon ame de confusion & de regret. Je pris enfin ma résolution, & je me proposai un plan de conduite bien différent de celui que j'avois suivi. Dieu qui ne sembloit attendre que ce moment, m'a rappellé du tombeau lorsque j'étois prêt d'y entrer : ma convalescence n'a pas été longue ; mais à mesure que ma santé revenoit, je sentois aussi mes résolutions s'affoiblir. J'avois formé le projet de me retirer dans mes terres, ou de me renfermer au moins dans une société de personnes

vertueuſes, pour me dérober aux dangers du monde ; & déjà le monde ne me paroiſſoit plus ſi dangereux ; ſes plaiſirs n'étoient plus ſi criminels à mes yeux. Déjà je voulois juſtifier les écarts d'une vie diſſipée, par les ſentimens d'honneur dont je m'étois toujours piqué ; & malgré ma propre expérience, je préſumois aſſez de mes forces pour me raſſurer ſur ma propre foibleſſe. J'étois encore flottant ſur le parti que je devois prendre, lorſque j'ai reçu la viſite de M. le Comte de N. Etoit-ce ſimplement pour me faire un compliment de politeſſe, ou pour eſſayer de m'inſinuer ſes principes ? C'eſt ce que je n'ai jamais pu démêler. Je l'avois rencontré quelquefois dans certaines ſociétés, il avoit même paru rechercher mon amitié ; mais il s'étoit trop laiſſé entrevoir, pour que je priſſe confiance dans la ſienne.

Il ſe préſenta donc à ma porte, lorſque j'y penſois le moins ; & après

les premiers complimens, s'appercevant que j'étois plus raisonnable, il me reprocha d'être trop mélancolique, & fut curieux d'en savoir la raison. Comme je ne voulois pas commencer par rougir de ma foi, je lui dis tout franchement mon irrésolution. Il répondit à cette confidence par un souris de compassion. Je m'y attendois bien ; mais il fit plus : il commença par me prêcher l'épicurisme. J'aurois dû peut-être lui fermer la bouche, en lui récitant mon symbole ; j'aimai mieux prendre le parti de dissimuler, pour savoir jusqu'où il voudroit me mener, & m'égayer un peu aux dépens de ses confreres. Cette maniere me réussissoit assez dans le monde, car les nouveaux sages redoutent encore plus le ridicule, qu'une bonne raison. Je pris même le ton de disciple, pour lui laisser la liberté de tout dire ; & comme ces Messieurs n'aiment point d'être contredits quand ils régentent, je me proposai bien de ne jamais le combattre de front, pour ne pas le rebuter.

Voilà donc mon Comte parfaitement à ſon aiſe, qui commence à m'endoctriner d'abord ſur la non-exiſtence de Dieu, & ſur la formation du monde; cela fit la matiere de la premiere conférence : & c'en étoit bien aſſez, car j'avois grand beſoin de repoſer ma tête. Bon Dieu ! que d'abſurdités ! Il me parla ſucceſſivement dans les autres conférences, de la nature de l'homme, de l'ame des bêtes, des devoirs de la vie civile, des principes du Gouvernement, des moyens de maintenir l'ordre politique & de réformer les mœurs. Mais plus il ſe retournoit pour arranger ſon monſtrueux ſyſtême, plus je ſentois par le contraſte, la beauté de la morale de J. C.

Il étoit difficile de ſe contenir, mais il falloit prendre patience.

Je riſquois cependant par intervalle quelques petites malices, pour faire ſentir le ridicule & l'odieux de la nouvelle

Philoſophie. Mon Comte ſe fâchoit quelquefois; d'autres fois il entendoit la plaiſanterie; le plus ſouvent il étoit ſi occupé du plaiſir de parler, qu'il ne faiſoit pas attention à ce que je voulois lui dire. Une fois entr'autres je faillis tout gâter, en lui répétant trop crûment le propos d'un Pere Capucin qui ſortoit de chez moi: mais j'en fus quitte pour quelques excuſes. Enfin, Monſieur, le croiriez-vous? le Comte finit par être ſi ſatisfait de moi & ſi content de lui, que me croyant déjà au nombre de ſes Cathéchumenes, il me révéla une partie des manœuvres philoſophiques, & m'alla préconiſer en qualité de proſélyte, dans le conſiſtoire de ſes confreres. . . .

Je ſentis alors qu'il étoit tems de mettre fin à la plaiſanterie, pour employer de nouvelles armes; mais je pris la précaution d'aller paſſer auparavant quelques jours à la campagne, afin d'y méditer à loiſir ſur la vérité

de la Religion. Là je parcourus les apologistes que j'avois déjà lus, & je pris note des endroits qui m'avoient le plus frappé, pour être en état de répondre à tous les sophismes auxquels je devois m'attendre.

A peine étois-je de retour, que le Comte fut à ma porte. Il me seroit bien difficile, Monsieur, de vous dire mon embarras pour le préliminaire de cette conférence, afin de préparer mon Catéchiste à recevoir ma profession de foi; mais il me seroit impossible de vous peindre sa surprise & son dépit, lorsque, prenant moi-même un air plus sérieux, pour le prêcher à mon tour, il vit évanouir tout-à-coup les espérances qu'il avoit conçues. Se promenant alors dans mon sallon à droite & à gauche, il levoit les mains, il faisoit des exclamations, il s'exhaloit en reproches, puis se répandoit en complimens, sans perdre cependant l'espoir de me convertir. Il croyoit son hon-

neur compromis auprès de ses confreres ; d'ailleurs il m'avoit dit une partie de leur secret : il falloit donc vaincre ou périr, & il prit le parti de m'entendre. Je parlai alors d'un ton plus haut : lui, comme il arrive ordinairement à ces Messieurs, parla deux tons plus bas, nous nous trouvâmes ainsi à l'unisson, & je commençai à reprendre haleine. Entrant ensuite en matiere, je lui fis voir la nécessité d'un premier Etre, auteur & modérateur de l'univers : je réfutai les objections que les Athées ne cessent de répéter contre ses divins attributs ; & comme il m'avoit conduit du déisme au matérialisme, je le conduisis à mon tour de l'existence d'un premier être à la religion de J. C. Je lui en exposai les principales preuves, en la justifiant des fausses imputations qui la défiguroient. Mais j'avois affaire à un homme qui avoit pris son parti, & qui, toujours occupé à former des difficultés, jamais à examiner les réponses, échappoit sans cesse par de nouvelles

questions à la force des preuves, & ne vouloit convenir de rien.

Après s'être retourné de tous côtés, il me demanda par quel moyen on pourroit distinguer parmi les différentes sociétés qui font profession de la Religion Chrétienne, celle qui conservoit le véritable dépôt de la foi. Cette question qui lui paroissoit fort embarrassante, & qu'il m'avoit faite avec une sorte de complaisance, fut résolue en peu de mots. Je lui montrai la grande Eglise bâtie comme sur le haut de la montagne, exposée aux yeux de l'univers, & qui, seule héritiere, par une succession non-interrompue, de la puissance des Apôtres, avoit seule aussi le droit d'enseigner. Forcé enfin dans tous ses retranchemens, je l'ai vu se refugier, pour ainsi dire, sous le canon de la place, & opposer à mes raisons l'autorité de ses maîtres.

Vous savez, Monsieur, que ces nouveaux sages ont la modestie de s'annon-

cer comme les génies destinés à répandre la lumiere dans le monde. J'aurois pu tirer avantage de cette ridicule prétention, & repliquer que, plus ces intelligences sublimes réunissoient de lumieres, mieux il étoit démontré que la Religion de J. C. devoit être la Religion de Dieu même, puisque non seulement ces grandes lumieres n'avoient jamais pu l'obscurcir, mais qu'elles s'éclipsoient elles-mêmes, & n'enfantoient plus que des monstres au moment qu'elles s'éloignoient du sentier qu'elle leur avoit tracé.

Mais je pensai que la Religion de J. C. ayant la vérité pour base, ne devoit point avoir l'erreur pour appui. Ainsi dédaignant le frivole avantage qui résulteroit pour elle des ridicules prétentions de nos réformateurs, j'ai entrepris de dissiper une illusion qui a déjà fait bien des dupes, mais dont on commence aujourd'hui à rire. Sans refuser à quelques Ecrivains de la troupe un cer-

tain genre d'esprit, j'ai fait voir que ces Messieurs, réduits à leur juste valeur, étoient, quant au vrai mérite de l'esprit, beaucoup inférieurs à ceux qu'ils mettoient à peine au rang des êtres raisonnables.

Le Comte a voulu se rassurer au moins sur sa prétendue bonne foi ; & je lui ai encore enlevé cette derniere ressource, en prouvant que la bonne foi ne pouvoit compatir ni avec les principes, ni avec les contradictions, ni avec la conduite de nos prétendus sages. Cette vérité fortement présentée a réveillé tous ses remords : il s'est fâché, il s'est agité pour détourner ses regards d'une lumiere qui l'importunoit, & qu'il auroit bien voulu ne pas appercevoir.

Il est enfin sorti brusquement de chez moi, dans la désolation d'un homme qui, blessé à mort, fuit devant l'ennemi avec le désespoir de ne pouvoir arracher de son cœur le trait qui l'a percé. Il n'a

plus paru depuis ; & j'ignore l'effet qu'auront produit ses cruelles perplexités.

Vous trouverez ci-joint l'abrégé de nos conférences, que j'avois soin de jetter sur le papier aussi-tôt que nous nous étions séparés. Comparant alors en particulier ce que mon Comte avoit dit, avec les livres qu'il m'avoit prêtés, j'y retrouvois la même doctrine, & à-peu-près les mêmes termes. Je soumets le tout à vos lumieres ; vous aurez la liberté d'en disposer, & de le rendre public, si vous le jugez à propos. Je continuerai à vous faire part de nos conférences, supposé que mon Philosophe reparoisse sur la scene.

Les apologistes de la Religion se sont tenus assez de tems sur la défensive. Les preuves en ont été amplement développées ; tous les points ont été attaqués, & suffisamment discutés. Les objections ont donné occasion d'approfondir les matieres, de leur donner un nouveau jour ; & plus on a approfondi cette Religion au-

gufte, plus elle a paru digne de fon Auteur. Il feroit bien tems qu'on fe réunît enfin pour l'attaque. Le camp des ennemis eft ouvert de tous côtés : par-tout, à l'exception de ce qu'ils ont appris de nous, ils font, ou abfurdes, ou odieux, ou ridicules ; fouvent ils font tout cela à la fois. Il ne faut, pour le montrer, qu'une fimple expofition de leur doctrine; j'en donne ici la preuve par le tableau que je préfente.

Mais en vérité, mon cher ami, votre Comte eft bien bête, me difoit dernièrement un homme d'efprit à qui je lifois mes conférences. D'accord, lui repliquai-je ; mais eft-ce ma faute ? Il n'a dit que ce qu'il devoit dire fuivant fes principes, & ce que fes maîtres avoient écrit avant lui. Il eft vrai qu'il étoit auffi un peu bon homme, je parle de cette bonhommie qui naît de la franchife. Mais fi cette nuance femble bleffer le coftume, on doit fe fouvenir qu'il n'eft point de regle fans exception. J'ai ici heureufement rencontré, & j'en ai profité, pour apprendre de mon Comte

ce que je voulois ſavoir, & ce qu'un autre n'auroit pas peut-être voulu me dire. Du reſte vous en jugerez vous-même.

J'ai l'honneur d'être avec conſidération, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Le Chevalier de ***.



LE



LE PHILOSOPHE CATÉCHISTE,

ENTRETIENS SUR LA RELIGION ENTRE LE COMTE DE... *ET LE CHEVALIER* DE...



Ier. ENTRETIEN.

Le Philosophe moderne passe successivement au déisme & à l'athéisme, après avoir abandonné l'autorité de l'Eglise. Son systême sur l'existence de Dieu, & sur la création du monde.

LE COMTE. Ah ! que je suis aise, mon cher Chevalier, d'avoir le plaisir de vous revoir. On nous avoit effrayés à la campagne, en nous apprenant le danger

de votre maladie. J'arrive dans le moment, & je viens m'informer de l'état de votre santé.

LE CHEVALIER. Quelle bonté, Monsieur ! j'en suis, on ne peut pas plus reconnoissant.

Le Comte. Mais votre santé ?

Le Chev. Je suis, graces au ciel, parfaitement rétabli, après avoir couru les plus grands risques.

Le Comte. Je vous en félicite ; il ne reste plus qu'à vous conserver. N'auriez-vous pas cependant encore quelque peu de mélancolie ?

Le Chev. Point du tout. C'est que j'étois occupé à rêver au moment que vous êtes entré.

Le Comte. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, la convalescence ne comporte pas les profondes réflexions ; cela nuit à la santé, & presque toujours au génie.

Le Chev. Il est, Monsieur, des réflexions nécessaires dans tous les tems ; je suis agité depuis quelques jours par de cruelles perplexités : dégoûté du monde, j'étois presque résolu à demander ma retraite.

Le Comte. Votre retraite, Monsieur ! Eh ! pourquoi donc ?

Le Chev. Pour aller vivre dans une de

mes terres, y être le pere de mes vassaux, & oublier le monde.

Le Comte. Ah ! vous êtes donc encore malade, mon cher Chevalier. Oublier le monde ! abandonner vos amis ! aller vivre parmi cette classe d'hommes qui rampent dans l'obscurité & dans l'ignorance ! Non certainement : cette envie vous passera. Vous êtes jeune, dans la saison des plaisirs, dans le chemin de la fortune, & vous avez trop d'esprit pour renoncer si-tôt à votre existence.

Le Chev. De l'esprit, Monsieur ! En vérité, je n'en suis plus flatté, depuis qu'on ne semble afficher l'esprit, que pour renoncer au bon-sens.

Le Comte. Vous le voyez, Monsieur, c'est là certainement un reste de bile qui noircit votre imagination ; j'en craindrois même les suites si vous n'y apportiez remede. Dissipez donc votre ennui, amusez-vous, promenez-vous, voyez vos amis, revenez dans les sociétés dont vous faisiez les délices, & ne vous obstinez pas, je vous prie, à être malheureux avec tant de qualités qui vous rendent aimable.

Le Chev. Hélas ! j'ai parcouru, Monsieur, tous les espaces de cette surface brillante qu'on appelle félicité. J'ai joui des plaisirs, des honneurs, de la for-

tune ; j'ai joui même d'une certaine réputation de vertu, & rien ne m'a satisfait. J'ai eu des amis, j'ai fait des envieux, & tout le monde me croyoit heureux, excepté moi-même. J'étois tous les jours séduit par l'attrait d'un phantôme qui marchoit devant moi, & qui me fuyoit sans cesse. La continuité des plaisirs produisoit la satiété : ce que j'avois d'abord désiré comme un bien, je ne le recherchois plus que pour éviter l'ennui. Enjoué dans les sociétés, je devenois un autre homme au moment que j'étois rentré chez moi. Semblable à un voyageur qui s'éveilleroit dans une vaste solitude, après avoir fait un beau rêve, j'étois surpris de me trouver tout seul avec moi-même. Les remords venoient à la suite : pour m'y dérober, je me replongeois le lendemain dans le tourbillon des sociétés. L'espoir revivoit tous les matins ; le dégoût & les regrets revenoient tous les soirs.

Le Comte. Eh bien ! oui, Monsieur, telle est la condition de l'homme, qui ne comporte pas un bonheur continu. Le sage se contente des biens que la nature lui donne, sans se plaindre de ceux qu'elle lui refuse.

Le Chev. Mais est-il d'un homme sage de se laisser si long tems séduire ? Et

guérit-on d'un mal par une erreur ?

Le Comte. Que vous êtes donc changé, mon cher Chevalier ! En vérité, je n'en reviens pas. Vous prenez aujourd'hui le ton d'un Socrate. Quelles secousses dans votre organisation ! Voyez quel dérangement dans le physique !

Le Chev. Quand on a vu la mort de près, on apprend, Monsieur, à mieux user de la vie.

Le Comte. La mort ! Et vous vous occupez encore, Monsieur, de la mort, lorsque vous jouissez déjà de la santé ? Quelle triste manie, de vouloir toujours repaître son imagination d'idées lugubres ! c'est ainsi que la superstition empoisonne nos plus beaux jours ; on voit tout noir dans l'avenir, & on se prive d'un bonheur réel. Heureusement on revient de ces terreurs paniques, & le sage apprend aujourd'hui à jouir du présent, & à mourir en paix.

Le Chev. Comment cela, Monsieur, je vous prie ?

Le Comte. Votre imagination est aujourd'hui trop sombre, pour saisir ces vérités sublimes : nous en parlerons un autre jour.

Le Chev. Pourquoi pas aujourd'hui ? Jouir du présent, & mourir en paix, c'est là un problême que je serois cu-

rieux de voir résoudre. Vous devez, Monsieur, ce service à l'humanité &, j'oserois presque dire, à l'amitié. Que ma mélancolie ne vous effraie point : vous verrez que je n'en suis pas plus triste, pour être devenu plus raisonnable.

Le Comte. Je n'aurois, Monsieur, qu'un mot à vous dire. Défaites-vous des préjugés, & apprenez à penser. Ce n'est que depuis que les grands hommes de nos jours ont porté le flambeau de la raison dans le systême de la nature, que nous commençons à respirer.

Le Chev. Ces préjugés sont pourtant fort anciens, & je vois de grands hommes qui les ont adoptés. Ne conviendroit-il pas du moins que nous nous en tinssions là par provision ?

Le Comte. Six mille ans de superstition, Monsieur, c'est bien assez : les siécles de lumiere sont enfin arrivés. Cependant le peuple est toujours superstitieux, parce qu'il est toujours plus aisé de croire que de raisonner. Mais dans un siecle philosophe, où l'on raisonne sur tout, sur la religion, sur les mœurs, sur la politique, sur les loix, tout doit être soumis à revision ; & on peut dire à la gloire de nos sages, qu'il n'est rien aussi où ils n'aient trouvé quelque chose à redire.

Le Chev. C'eſt là à-peu-près le raiſonnement qu'on faiſoit l'autre jour en préſence de mon Curé ; & je me ſouviens que, ſans entrer dans le mérite perſonnel des nouveaux philoſophes, en qui il paroiſſoit n'avoir pas trop de confiance, il obſervoit qu'il y avoit cette différence entre les ſciences humaines & celle de la Religion ; que les premieres, étant l'ouvrage de l'eſprit humain, ſe reſſentoient de ſa foibleſſe & de ſon inconſtance, au lieu que la ſcience de la Religion venant de Dieu, étoit invariable comme lui-même, & que les développemens ne changeoient jamais rien au fond des vérités qu'elle avoit enſeignées.

Le Comte. Vous regardez donc vos Prêtres comme les dépoſitaires d'une Religion céleſte ?

Le Chev. Oui, ſans doute ; & vous, Monſieur ?

Le Comte. Je l'avois cru autrefois comme vous. Aujourd'hui même, malgré le ſecours des bons livres, il me ſemble en certains momens, que je le croirois encore. Mais après tout, chacun a ſa religion ; vous avez la vôtre, j'ai la mienne : le Juif, le Turc, le Talapoin ont auſſi la leur : tous la croient deſcendue du ciel, & chacun

choisit celle qui lui plaît davantage.

Le Chev. Cela est fort commode : il faudroit pourtant choisir, ce me semble, le parti le plus raisonnable ; car notre volonté ne fait pas changer la nature des choses ; & je ne vois pas trop comment un Philosophe pourroit mourir en paix, s'il avoit négligé de s'instruire d'une Religion qu'un Dieu n'auroit pas dédaigné de lui révéler.

Le Comte. Eh ! quel est l'enthousiaste qui ne se prétende suscité de Dieu ? Les plus anciens législateurs ont voulu, comme Moïse & Jesus-Christ, imprimer à leurs loix, le sceau de la Divinité. Mahomet s'est dit envoyé du ciel. Les anciens Philosophes mêmes, oui, Monsieur, les anciens Philosophes n'ont pas été exempts de cette manie. Socrate prétendoit être inspiré par son génie. Nos Philosophes sont plus sinceres, ils se disent inspirés de la nature, & cela vaut beaucoup mieux.

Le Chev. Je sais, Monsieur, qu'il y a eu de prétendus illuminés dans tous les tems : mais faut-il nier la réalité des choses, parce qu'on a fait des rêves ? Ces prétendus illuminés se sont annoncés comme les ambassadeurs du ciel : mais à quel signe a-t-on pu les reconnoître ? Jesus-Christ se dit le Fils de

Dieu, & tout annonce sa mission divine.

Le Comte. Mais toutes les circonstances qui semblent caractériser la divinité de sa mission, ne pourroient-elles pas être l'effet d'un concours fortuit de circonstances?

Le Chev. J'aimerois autant dire que le concours fortuit des atômes a produit l'univers.

Le Comte. Pourquoi pas? D'ailleurs, vous vous regardez, Monsieur, sur la terre comme un être assez important pour occuper la Divinité. C'est une présomption, c'est un outrage fait à la Majesté divine..

Le Chev. Mais, s'il n'a pas été indigne de Dieu de me tirer du néant, seroit-il indigne de lui de me conserver? Tout ce qui m'annonce son existence ne me parle-t-il pas aussi de sa bonté & de sa sagesse? Voudriez-vous que cette même Providence, qui veille avec tant de soin à mes besoins physiques, négligeât ce qu'il y a de plus noble dans moi, mon esprit & mon cœur, qui peuvent seuls lui rendre hommage? Seroit-il possible qu'il fît concourir tant d'événemens à m'aveugler & à me séduire, lorsque je chercherois sincérement à le connoître & à l'adorer? Il faut donc, Monsieur, si vous croyez à l'existence d'un

Dieu, croire aussi à sa providence; & si vous croyez à sa providence, il faut croire à la mission de J. C.

Le Comte. Si je crois à l'existence d'un Dieu? C'est là encore une grande question; & nos plus grands génies n'y ont jamais vu bien clair. Ils avoient d'abord pensé « qu'il étoit difficile de démontrer » par les seules lumieres de la raison » l'existence d'un Dieu, & qu'elles nous » suffisoient seulement pour assurer qu'il » étoit impossible de démontrer le con- » traire (1) ». Mais tout s'éclaircit avec le tems. Réflexion faite, on s'est ravisé sur les fâcheuses inductions qu'on pourroit tirer de la possibilité même d'un premier être; & on a conclu qu'il falloit absolument se passer d'un Dieu pour vivre en paix. Il a donc été statué, au moins de la part de ceux qui président au code de la raison, que la croyance d'un Dieu ne devoit sa naissance qu'*à l'ignorance des causes naturelles* (2), *aux alarmes & aux calamités* (3); que la

(1) Pyrrhonisme du sage, parag. 96.

(2) « L'ignorance des causes naturelles créa » des dieux ». *Systême de la nature, tom.* 1, *ch.* 15, *édit. in-8.* 1774, *à Londres.*

(3) « Ce fut dans le sein de l'ignorance, » des alarmes & des calamités que les hommes

divinité qu'on vouloit nous faire croire, n'ayant ni yeux, ni pieds, ni mains, étoit incapable de voir & d'agir (1); *que les êtres qu'on supposoit au-dessus de la nature, ou distingués d'elle, n'étoient que des chimeres; enfin que les plus méchans* (ne vous effrayez pas au reste de tout ceci, nous ne faisons que raisonner en Philosophes,) *que les plus méchans de tous les hommes avoient servi de modele à Dieu*, & que *le plus injuste de tous les gouvernemens avoit été le modele de son administration divine* (2). Aujourd'hui on est assez volontiers de cet avis parmi nous (3). Un vieil hermite de Ferney, conseilloit cependant à un jeune poëte de ne pas trop se presser de

---

» ont puisé leurs premieres notions de la Divi-
» nité ». *Ibid. tom.* 2, *ch.* 1, & *tom.* 1, *ch.* 1.

(1) « Un être intelligent, c'est un être qui » pense, qui veut, qui agit pour parvenir à » une fin. Il faut pour cela des organes & un » but semblable au nôtre. Si la nature étoit » gouvernée par une intelligence, il lui en fau- » droit autant; parce que, sans organes, il ne » peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni in- » tuition, ni volonté, ni plan, ni actions ». *Vrai sens du syst. de la nat. ch.* 5. *Syst. de la nat. tom.* 3, *ch.* 5.

(2) Vrai sens du systême de la nature, ch. 1.

(3) Les Philosophes donnent le nom de *Capucins* à ceux qui croient encore en Dieu parmi eux.

croire à la nature, pour ne pas risquer d'éteindre le feu du génie, dans le chaos de la matiere; sauf ensuite à secouer le joug de la prévention, lorsque, dans la décrépitude de l'âge, il ne seroit plus question que de se débarrasser des craintes de l'avenir. Mais quelque déférence qu'on ait pour ce respectable vieillard, son conseil n'a pas fait fortune parmi nous. Nos jeunes éleves qui veulent être heureux, trouvent ces craintes encore trop incommodes; ils sentent que la réputation de génie ne vaut pas la jouissance du bonheur; &, de vous à moi, ils n'ont pas tout-à-fait tort.

Le Chev. Après tout, quand on a de l'esprit, on peut bien se passer du génie. Cependant, Monsieur, tous les peuples ont cru à une divinité.

Le Comte. « Je le crois bien, c'est que » les hommes, soit par paresse, soit » par crainte, ayant renoncé au témoi- » gnage de leurs sens, n'ont plus été » guidés dans toutes leurs actions & leurs » entreprises, que par l'imagination, » l'enthousiasme, l'habitude, les préju- » gés, & sur-tout par l'autorité qui a » su profiter de leur ignorance pour les » abuser...... c'est que la science des » hommes, (un petit nombre excepté, cela s'entend,) » n'est en tout genre

» qu'un amas de mensonges, d'obscu-
» rités, de contradictions, entremêlé
» quelquefois de foibles lueurs de vé-
» rité fournies par la nature, dont on
» ne peut jamais totalement s'écarter (1).

Le Chev. Hélas ! Monsieur, cette pauvre race humaine avoit donc bien besoin de vous !

Le Comte. La difficulté étoit de former des hommes avec assez d'énergie & de lumiere, pour « s'élever au-dessus
» des nuages des préjugés, sur-tout de
» l'athmosphere épaisse qui nous entoure,
» pour considérer les opinions des hom-
» mes, & les apprécier (2).

Le Chev. Et ce n'étoit pas trop certainement de cinquante-huit siecles pour produire de tels phénomenes. Cependant, s'il n'y a point de Dieu, je voudrois bien savoir qui a créé le monde.

Le Comte. Personne.

Le Chev. Quoi ! personne ?

Le Comte. Oui, Monsieur, personne, & cela est démontré. « Car si de rien on
» pouvoit faire quelque chose, on apper-
» cevroit perpétuellement sortir du
» néant de nouvelles choses (3) ».

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 1.
(2) Ibid.
(3) Philosophie du bon-sens, tom. 1, p. 238.

Le Chev. La raiſon eſt tranchante ; mais elle pourroit bien ne pas ſatisfaire tout le monde. Quoi qu'il en ſoit, vous croyez donc, Monſieur, que le monde s'eſt créé lui-meme ?

Le Comte. Point du tout : tous les êtres qui exiſtent ont exiſté dans tous les tems.

Le Chev. Quoi ! je ſerois donc un être éternel ?

Le Comte. Oui, Monſieur, quant à la ſubſtance de votre individu : il n'y a préciſément que la modification de changée, par le réſultat des loix du mouvement.

Le Chev. Oh ! oh ! je n'aurois jamais cru être ſi vieux. Qu'étions-nous donc, Monſieur, vous & moi, avant que la nature nous eût conſtruits ?

Le Comte. Je pourrois bien vous en dire quelque choſe. Peut-être les corpuſcules de votre ame avoient-ils déjà végété dans les plantes de votre potager. Mais, à dire vrai, il n'y a que la nature elle-même qui ſache bien poſitivement ce qui en eſt.

Le Chev. Eh ! ce mouvement, Monſieur, qui eſt-ce qui l'a donné à la matiere ?

Le Comte. Belle demande ! « Ce

» mouvement, la nature l'a reçu d'elle-» même (1) ».

Le Chev. J'entends cela. Cependant la matiere pouvoit se mouvoir à droite ou à gauche, en haut ou en bas. Il faudroit au moins que quelqu'un lui eût dit comment elle devoit se comporter pour bien faire.

Le Comte. Que dites-vous là, Monsieur? La nature a-t-elle besoin de conseil? Ignorez-vous que la nature toujours sage dans sa marche, toujours impénétrable dans ses secrets, regne en souveraine dans l'univers, qu'elle commande, qu'elle ordonne, qu'elle agit, qu'elle subjugue tous les êtres, pour les faire concourir à ses desseins? Aussi est-ce la seule Divinité que nous adorons, la seule qui reçut les *premiers hommages des hommes.*

Le Chev. Quelle Divinité! Monsieur; de grace faites-la-moi connoître: elle ressembleroit assez au Dieu des Chrétiens.

Le Comte. Cette Divinité est un être qui n'a *ni corps, ni esprit* (2).

Le Chev. Oh! en ce cas, votre Divinité n'est plus celle que j'adore.

---

(1) Vrai sens du syst. de la nature, ch. 2.
(2) La nat. tom. 1, p. 223.

Le Comte. C'eſt *une machine ſourde & inſenſible, un être abſtrait qui conſiſte dans l'aſſemblage des différentes matieres & de leurs différentes combinaiſons* (1). Entendez-vous bien tout ceci, Monſieur?

Le Chev. Oui, Monſieur, mais je n'y vois pas encore trop clair.

Le Comte. « Les ſublimes idées du » Docteur Baumann pourront jetter des » lumieres dans ces profondeurs de la » nature (2) ». On y entrevoit à-peu-près comment elle a dû procéder à la formation de l'univers. Ce Docteur enſeigne d'abord que tous les êtres quelconques, les pierres & les végétaux, comme les hommes, ont un certain degré de connoiſſance; qu'ils ont *du deſir, de l'averſion, de la mémoire, proportion gardée des formes & des maſſes* (3).

(1) Syſt. de la nat. tom. 2, p. 251, & tom. 1, ch v, p. 11, 12.

(2) Penſées ſur l'interprétation de la nature, p. 151.

(3) Baumann « attribue à l'être corporel le » deſir, l'averſion, la mémoire & l'intelligence. » En un mot, toutes les qualités que nous re- » connoiſſons dans les animaux, ce Philoſophe » les admet, proportion gardée des formes & » des maſſes, dans la particule la plus petite » de la matiere comme dans le plus gros ani- » mal ». *Penſ. ſur l'interpret. de la nature*, p. 140.

Le Chev. C'est-à-dire, si je vous comprends bien, qu'une montagne doit avoir environ un million plus d'intelligence qu'un caillou.

Le Comte. Oui, à-peu-près. Et il ajoute que « de ces perceptions élé- » mentaires rassemblées & combinées, » des corpuscules de l'animal, il en ré- » sulte une perception unique » dans l'individu, & que là « perdant la mémoire » de ce qu'elles étoient, elles concou- » rent à former la conscience du tout, » qui est l'ame de l'animal (1) ».

Le Chev. Je conçois presque cela. Il n'y a que cette ame qui se forme de la *conscience du tout*, qui m'embarrasseroit un peu.

Le Comte. Je n'en suis pas surpris. Aussi est-ce là « le fruit d'une médi-

---

(1) « Chaque partie élémentaire... en s'ac- » cumulant & en se combinant, ne perdra pas » ce petit degré de sentiment & de perception : » ces qualités lui sont essentielles. De ces per- » ceptions d'élémens, rassemblées & combi- » nées, il en résultera une perception unique, » proportionnée à la masse & à la disposition ; » & ce système de perceptions dans lequel cha- » que élément aura perdu la mémoire de soi, » & concourra à former la conscience du tout, » sera l'ame de l'animal ». *Pens. sur l'interprét. de la nature* p. 146, 147.

» tation profonde, & comme la tentative d'un grand philosophe ». Or remarquez, Monsieur, qu'en modifiant un peu cet apperçu, on peut aisément construire le monde sans que personne s'en mêle (1).

Le Chev. Comment cela, je vous prie ? Il y auroit presque ici de la magie.

Le Comte. Point du tout, & voici le comment. « Au lieu d'attribuer aux » molécules organiques le desir, l'aver» sion, le sentiment & la pensée, on de» vroit se contenter d'y supposer une » sensibilité mille fois moindre que celle » qui a été accordée aux animaux les » plus stupides & les plus voisins de la » matiere morte : en conséquence de » cette sensibilité sourde .... ».

Le Chev. Vous m'aviez déjà parlé, Monsieur, d'une *machine sourde.* Je vois ici *une sensibilité sourde & une matiere morte*, jusqu'ici tout cela quadre.

Le Comte. Ne m'interrompez pas,

(1) » Quelques Philosophes pensent que la » sensibilité est une qualité essentielle de la ma» tiere.... Si on admet cette hypothese.... » animaliser une substance, ce ne sera que dé» truire les obstacles qui l'empêchent d'être » active & sensible ». *Syst. de la nat.* tom. 1, ch. 8. Ib. ch. 4.

Monsieur, je vous prie, ceci est trop essentiel. En conséquence, dis-je, « de
» cette sensibilité sourde & de la diffé-
» rence des configurations, il n'y auroit
» pour une molécule organique quel-
» conque, qu'une situation la plus com-
» mode de toutes, qu'elle auroit sans
» cesse cherché par une *inquiétude au-*
» *tomate*, comme il arrive aux animaux
» de s'agiter dans le sommeil, jusqu'à
» ce qu'ils aient trouvé la disposition la
» plus convenable au repos. Ce seul prin-
» cipe satisferoit d'une maniere assez sim-
» ple, & *sans aucune conséquence dange-*
» *reuse* à tous les phénomenes » (1) de la nature. On diroit, par exemple, que les molécules qui composent la personnalité de M. le Chevalier, se cherchoient depuis long tems sans se connoître, & que s'étant enfin heureusement rencontrées, elles se sont si bien trouvées ensemble, qu'elles ont lié amitié pour former son individu. Et cela durera vraisemblablement, jusqu'à ce qu'une querelle domestique vienne mettre le désordre dans la maison.

Le Chev. Que de sagacité, Monsieur! que de lumiere! Voyez quelle amitié entre les molécules!

---

(1) Ib. p. 156, 157, 158.

Le Comte. Oui, Monsieur, amitié : cependant, entendons-nous, une amitié *automate*.

Le Chev. A propos d'*automate*, cela me rappelle l'ingénieux système d'un ancien philosophe, qui vouloit que le monde fût un grand animal.

Le Comte. Justement vous y voilà ; car « en vertu de la copulation univer-» selle de toutes les molécules sensibles » & pensantes...... le monde seroit » semblable à un grand animal ; & par » conséquent le monde pouvant être in-» fini, cette ame du monde, (cet aggrégat de corpuscules pensans qui composent l'univers) » pourroit être un » système infini de perceptions, & le » monde seroit Dieu (1) ».

Le Chev. Quand même cela paroîtroit un peu difficile à comprendre, le système seroit du moins assez commode. Le monde animal se gouverneroit à sa fantaisie, quelquefois mal, d'autres fois bien : n'importe pas, & ce seroit toujours un souci de moins pour vous.

Le Comte. Et de plus, Monsieur, prenez-y garde ; un Dieu, comme je viens de le dire, qui seroit *sans conséquence*, & ne contrarieroit personne : chacun

(1) Ib. p. 151.

seroit alors ses affaires à part : lui, il se gouverneroit comme il lui plairoit ; nous, comme nous voudrions, & nous vivrions tranquilles dans ce monde, sans rien craindre pour l'autre (1).

Le Chev. Pas tout-à-fait, Monsieur, *sans conséquence.*

Le Comte. Comment cela, Monsieur? Qu'aurions-nous à craindre d'un Dieu qui ne se mêleroit plus de nos affaires?

Le Chev. Rien du tout, je l'avoue ; & tout seroit assez bien jusques-là ; mais ne craindriez-vous point qu'on ne vous poussât trop loin ? Car après tout, que deviendroit le monde si ces petites ames, sans se concerter & sans se connoître, avoient la liberté de faire tout ce qu'elles voudroient? Du moins faudroit-il quelqu'un qui eût commission de gouverner cette république. On pourroit donc soupçonner qu'il y a ici, comme on dit, anguille sous roche.

Le Comte. Point de soupçon, Monsieur, je vous prie ; cela seroit trop dangereux. Il vaudroit encore mieux croire que de douter. Nous saurions du moins à quoi nous en tenir. Aussi, pour plus grande sûreté, avons-nous jugé qu'on n'avoit pas besoin de pe-

(1) Pens. philos. n. 9.

tites ames pour gouverner la nature.

Le Chev. La nature se connoît donc elle-même.

Le Comte. Point du tout, je vous l'ai déjà dit, la nature *n'a ni corps, ni esprit, c'est une machine sourde, c'est un être abstrait.*

Le Chev. Pardon, Monsieur, c'est que je ne suis pas encore accoutumé à ces abstractions. J'imagine toujours que, pour bien se gouverner, il faut au moins un peu s'y connoître.

Le Comte. La nature s'y connoît bien aussi un peu, mais il n'est pas besoin pour cela de penser. Il lui suffit de se conformer aux loix établies (1).

Le Chev. Et ces loix sont....

Le Comte. Le fait n'est pas encore bien éclairci. Nous savons seulement que « le » but de tous les mouvemens des corps » est de conserver leur existence actuelle, » d'attirer ce qui est favorable, de re» pousser ce qui peut nuire (2) ».

Le Chev. Comment, Monsieur ? La na-

(1) « Tous les mouvemens suivent des loix » constantes & nécessaires Si nous ne les ap» percevons pas, pouvons-nous en conclure » jamais que la cause qui agit est surnaturelle » ? *Vrai sens du syst. de la nat.* ch. 4.

(2) Ibid.

-ture qui n'a *ni corps ni esprit*, distingue pourtant ce qui lui est favorable, de ce qui lui est nuisible ? Elle attire l'un & elle repousse l'autre ? Cela est merveilleux. Eh ! qui lui a donc inspiré cet instinct ?

Le Comte. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur le Chevalier, tant de questions commencent déjà à devenir indiscrettes. Contentez-vous de savoir pour le moment ce qu'on veut vous apprendre.

Le Chev. Vous voulez donc que je croie que les corps ont existé de toute éternité ?

Le Comte. Oui, Monsieur, il faut le croire.

Le Chev. Que le mouvement est de l'essence des corps ?

Le Comte. Oui, Monsieur, je vous l'ai déjà dit.

Le Chev. Que ce mouvement est déterminé par certaines loix que personne ne leur a prescrites ?

Le Comte. Oui, Monsieur.

Le Chev. Que les corpuscules de la matiere suivent constamment ces loix, qu'ils ne connoissent pas, que nous ne connoissons pas non plus ; & cela par une espece d'instinct qu'ils ne connoissent pas plus que nous ?

Le Comte. Oui, Monsieur, tout cela encore une fois.

Le Chev. Et cela prouvé par. . . . .

Le Comte. N'importe pas ; il faut toujours le croire en attendant, , *nos maîtres l'ont dit* (1), & avec cela nous expliquons tout.

Le Chev. Oh ! à cette condition j'accorde tout.

Le Comte. Eh bien ! cela posé, voici comment je procede dans mes opérations. Je lâche mes corpuscules dans l'immensité des espaces ; & voilà d'abord qu'ils s'agitent, qu'ils s'entrechoquent, qu'ils s'accrochent, qu'ils se fuient, qu'ils se cherchent, qu'ils se rapprochent, tantôt avec la rapidité d'un éclair, tantôt avec la lenteur de la circonspection. Enfin, après bien des tours & détours, toujours sans y rien connoître & sans rien vouloir, voilà qu'ils se combinent de maniere à produire le firmament, le soleil, les astres, les élémens, la terre, en un mot, toutes les merveilles de l'univers. Que desiriez-vous de plus, Monsieur ?

Le Chev. Et cela avec autant d'ordre

(1) L'autorité de Pythagore étoit si grande parmi ses disciples, qu'on terminoit toute dispute par ce seul mot : *le maître l'a dit.*

&

& de précision, que s'ils s'étoient concertés. Rien de plus merveilleux.

Le Comte. Oui, Monsieur, admirez en effet comment la terre se trouve par hasard placée dans un centre. Voyez comment les eaux se creusent de vastes réservoirs autour d'elles ; comment une infinité d'êtres vivans peuplent les airs, la terre & la mer, avec une certaine gradation dans les especes, & une variété admirable parmi les individus. Considérez comment chaque animal en particulier, devient un chef-d'œuvre par le méchanisme de son organisation, chacun étant pourvu de tout ce qui est nécessaire à la conservation de son existence, & à la propagation de son espece.

Le Chev. Seroit-ce encore, Monsieur, sans y penser, que ces atômes se seroient arrangés de maniere à produire les arbres & les plantes qui couvrent la surface de la terre, avec les germes de leur reproduction, & les fruits qui devoient servir à ma nourriture ?

Le Comte. Oui, sans doute.

Le Chev. Cela paroît pourtant un peu difficile. Vous croiriez donc aussi que la terre, cette masse informe, sans y rien connoître & sans jamais pourtant s'y méprendre, alimenteroit les arbres

& les plantes, en distribuant à chacun les sucs qui lui conviennent ?

Le Comte. Vous ne connoissez donc pas, Monsieur, toutes les ressources de la nature, ni avec quelle adresse elle pourvoit à tout sans y penser. Bien plus, n'est-il pas vrai que la terre, cette masse aride, avoit besoin d'être alimentée, pour ne pas s'épuiser en nous prodiguant ses trésors ?

Le Chev. Cela est juste.

Le Comte. Qu'est-il donc arrivé ?

Le Chev. Je n'en sais rien.

Le Comte. Le voici : les molécules ont encore pris une espece d'arrangement, afin de pourvoir à tout. Elles se sont condensées, & il en est résulté une multitude de fleuves & de rivieres dont les eaux se divisent sur la surface du globe, & semblent se multiplier par de longs circuits, pour l'arroser & pour désaltérer tous les animaux qui périroient sans elles. Mais ces fleuves & ces rivieres alloient bientôt tarir. Il falloit donc leur préparer incessamment des sources abondantes pour les perpétuer. Comment faire, Monsieur ?

Le Chev. Moi, Monsieur, j'aurois été un peu embarrassé, je vous l'avoue.

Le Comte. Eh bien ! la nature a encore mieux fait que nous n'eussions

peut-être fait nous-mêmes ; & sans y prendre garde, elle a eu l'adresse d'enlever à la mer une partie de ses eaux, à proportion de ce qu'elle recevoit des rivieres ; & de cette surabondance d'eaux qui auroit enfin submergé la terre, si la mer avoit toujours reçu sans rien donner, elle a formé des nuages qui se fondent en pluies, & qui rapportent ainsi par une continuelle circulation, aux fleuves & aux rivieres, le tribut que les fleuves & les rivieres portent ensuite à la mer.

Le Chev. Et cela, Monsieur, étoit assez bien vu.

Le Comte. Ce n'est pas tout. La terre avoit encore besoin d'une chaleur bienfaisante qui développât ses germes ; les hommes avoient besoin d'un flambeau qui les éclairât ; & par un bonheur encore plus singulier, une partie des molécules errantes, ne sachant ni pourquoi, ni comment, se sont réunies dans le ciel pour former cet immense flambeau qui éclaire & qui ranime la nature ; elles sont venues se placer justement à une certaine distance proportionnée pour féconder la terre sans l'embraser. Il semble même que, pour suffire aux deux hémisphères, elles soient convenues entr'elles de faire réguliérement toutes ensemble, le tour du monde dans un certain espace de

tems ; & ſans que perſonne leur ait donné des ordres, elles travaillent avec tant de concert & d'aſſiduité à remplir leur tâche, qu'il ne leur eſt pas encore arrivé d'interrompre ni de retarder leur courſe. D'autres corpuſcules ont auſſi fait une confédération à part, pour former un corps opaque plus prochain de nous, & à une diſtance ſi préciſe, qu'en recevant les rayons du ſoleil, il éclaire la terre par la réflexion de la lumiere, pour réparer la perte du jour.

Le Chev. Il faut convenir, Monſieur, qu'on ne ſauroit mieux faire pour nous rendre ſervice. Mais puiſqu'il n'y a perſonne qui ait donné des ordres, je ſerois au moins tenté de croire que les deux corps ſe ſont un peu entendus de loin.

Le Comte. Point du tout. Tout cela n'eſt qu'un jeu de la nature ; & ce qui vous ſurprendra encore davantage, c'eſt que, tandis que les deux globes, auſſi anciens, à ce qu'il paroît, que le monde, rempliſſent leurs fonctions avec tant d'exactitude ; voilà qu'un fluide immenſe répandu fortuitement autour de nous, eſt façonné de maniere à nous tranſmettre les rayons des globes lumineux, & à tempérer les ardeurs du ſoleil.

Le Chev. A merveilles. Je voudrois

pourtant ſavoir pourquoi, malgré leur continuelle agitation, les molécules de la matiere diſtribuées chacune dans leurs claſſes, ſont pourtant ſi aſſidues & ſi conſtantes dans leurs fonctions. Pourquoi, depuis tant de ſiecles, le ſoleil, la lune, les étoiles dans leur courſe, les eaux dans leur rotation, la terre dans ſes productions, ne ſe ſont jamais écartés de l'ordre qu'il ſemble s'être preſcrit par un inſtinct de bienfaiſance.

Le Comte. Pourquoi? c'eſt que, malgré ſon *inquiétude*, *la nature* eſt toujours *avide de conſtance* (1).

Le Chev. Cela eſt clair. On diroit preſque, Monſieur, que la nature, en faiſant ſemblant de rien, en ſavoit pourtant encore plus que nous; & je ne ſuis plus ſurpris que toutes les nations, & même les Philoſophes un peu anciens, aient attribué la formation de l'univers à une intelligence.

Le Comte. C'eſt que la philoſophie étoit encore au berceau.

Le Chev. Mais cette opinion ſur l'exiſtence d'un premier être ſi généralement répandue, ne ſeroit-elle pas un inſtinct de la nature? Or j'ai oui dire que vous

---

(1) De l'ordre politique & eſſentiel des Puiſſances, ch. 5, p. 12, édit. *in*-8. Londres, 1776

autres, Messieurs, vous aviez beaucoup de foi à cet instinct.

Le Comte. Oui, certes, quand il est conforme aux principes.

Le Chev. Il semble pourtant que, pour former mon individu, il falloit du moins qu'un être intelligent s'entendît avec la nature ; car plus je me considere moi-même, plus j'admire le juste rapport qu'il y a entre mon organisation & les êtres qui m'environnent. Le soleil, par exemple, eût laissé le monde dans les ténebres, si mes yeux n'avoient été conformés de maniere à recevoir les rayons de lumiere, & à transmettre jusqu'à mon cerveau l'image des objets qui les avoient frappés. Les sons n'eussent plus fait d'impression sur mon ame, s'ils n'avoient fait impression sur le timpan d'une oreille qui paroissoit toute disposée à les faire retentir au-dedans de moi. Les parfums eussent été sans odeur, & les fruits sans saveur, s'il n'y avoit eu une juste analogie entr'eux & les organes de l'odorat & du goût. En vain la terre auroit prodigué tous ses trésors auprès de moi pour me nourrir, si je n'avois été averti intérieurement de mes besoins ; si la nature, en m'invitant à les satisfaire, n'eut préparé dans ma bouche les instrumens & les dissolvans nécessaires pour broyer

les alimens, pour en faciliter la digeſtion ; ſi elle n'avoit mis dans l'eſtomac & dans les autres viſceres tout le méchaniſme néceſſaire pour transformer ces alimens en ma propre ſubſtance. L'air qui peſe ſur moi m'auroit écraſé, s'il n'avoit trouvé dans ma conformation une réſiſtance proportionnée. Il m'eût étouffé, s'il eut été condenſé ; je n'aurois pu reſpirer, s'il eut été trop raréfié. Enfin l'univers entier eût été anéanti pour moi ; les créatures mêmes qui ſervent à ma conſervation auroient conſpiré contre mon exiſtence, ſi je n'avois été moi-même comme un petit monde en abrégé, dont tous les points avoient une juſte correſpondance avec les différentes parties du grand Univers qui m'environnoit.

Le Comte. Et vous en concluriez bonnement, Monſieur, que vous devez être l'ouvrage d'un être intelligent qui devoit ſavoir les intentions de la nature ?

Le Chev. Je dis qu'on pourroit du moins le ſoupçonner.

Le Comte. Quelle abſurdité ! Croiriez-vous donc que la nature qui, ſans intention, avoit déjà produit tant de merveilles dans ce monde, n'auroit point eu l'adreſſe de compoſer votre individu ?

Le Chev. Vous voulez donc, (car il faut bien s'entendre) vous voulez que je croie que....

Le Comte. Que les molécules de la matiere, en s'agitant d'elles-mêmes dans les espaces, ont formé l'univers sans y penser; qu'ils ont construit aussi par le même hasard, & vos yeux, & les crystallins, & la rétine, & les muscles, & tout ce qui étoit nécessaire pour voir; qu'ils ont façonné de même, les organes de l'ouie, de l'odorat, de la parole; qu'ils ont placé sans le savoir tous ces organes à l'endroit du corps le plus éminent, comme le plus propre à leurs fonctions.

Le Chev. Seroit-ce donc aussi sans intention que la nature auroit donné des articulations à mes membres, comme pour les rendre plus flexibles? qu'elle auroit établi dans l'estomac un laboratoire propre à triturer les alimens?

Le Comte. Cela n'est pas douteux.

Le Chev. Seroit-ce encore sans y rien connoître, qu'elle auroit ménagé dans toutes les parties du corps les canaux qui devoient faire passer ces alimens par différens couloirs, les mêler avec le sang & les autres humeurs, porter partout les sucs nécessaires pour me nourrir, pour lubréfier les ressorts de mon

organiſation, & réparer les pertes que je faiſois chaque jour, d'une portion de moi-même? Seroit-ce toujours ſans le ſavoir que....

Le Comte. Oui, Monſieur, tout cela ſans difficulté, & bien d'autres choſes encore. Ainſi, vous trouvant vous-même fortuitement un être penſant, logé dans une enveloppe fortuitement pourvue de toutes les commodités néceſſaires, environné d'un monde qui plaçoit fortuitement autour de vous, tout ce dont vous aviez beſoin, vous avez *profité* de la rencontre, & vous vous êtes ſervi pour voir, pour entendre, pour parler, &c. des organes qui s'étoient trouvés là par haſard, mais fort à propos. Ne croyez pourtant pas, Monſieur, que la nature ait fait tout cela du premier jet.

Le Chev. Je m'en ſerois bien douté. On conçoit qu'il lui a fallu du tems pour prendre ſi bien ſes arrangemens: je croirois même qu'elle avoit fait auparavant pluſieurs tentatives. Sans doute on devoit avoir déjà vu quelques eſſais de productions animales, comme des bras, des pieds, des pattes, des oreilles éparſes ſur la ſurface de la terre.

Le Comte. Cela est même plus que vraisemblable (1).

Le Chev. Pourrois-je, Monsieur, vous demander à présent, depuis quand la nature a achevé son ouvrage?

Le Comte. Nos Messieurs ne sont pas encore tout-à-fait d'accord sur cet article. Ils opinent seulement que le monde est beaucoup plus ancien qu'on ne pense. Vous autres, Messieurs, vous croyez à Moïse sur ce point : & nous, nous croyons aux Chinois; & je vous réponds qu'il ne sera pas aisé de nous tirer de là. Avant que le tout soit éclairci, nous aurons toujours le tems de faire bien des choses.

Le Chev. Mais au lieu de recourir à une nature aveugle pour construire un édifice si bien entendu, ne seroit-il pas plus simple de croire à un premier être qui lui auroit donné l'existence?

Le Comte. Cela seroit plus simple, sans doute : aussi est-ce là l'opinion des igno-

---

(1) « Les hommes n'ont pas toujours existé » tels que nous les voyons aujourd'hui. Il faut » que la terre ait servi d'*uterus* à l'homme, » & qu'elle ait ouvert son sein aux germes » humains déjà préparés ». *Syst. d'Epicure*, tom. 2, p. 8.

rans. Mais un Philosophe qui veut tout voir & qui calcule, envisage bien les choses d'un autre œil. Moi-même, Monsieur, je me suis assez mal trouvé, lorsque, après avoir rejetté les superstitions de vos Prêtres, j'ai voulu m'en tenir encore à l'opinion publique sur l'existence de Dieu ; car on n'est là jamais bien à son aise. D'ailleurs, si le monde a ses beautés, il a aussi ses défauts. Pourquoi, par exemple..... Mais on ne peut pas tout dire : j'aime mieux vous envoyer nos livres. Promettez-moi seulement de les lire, & vous verrez qu'il y auroit bien des réformes à faire dans les ouvrages de la nature.

Le Chev. Aussi l'un de vos devanciers avoit-il dit fort à propos, que si le Pere éternel l'avoit consulté avant de créer le monde, il lui auroit donné de bons avis.

Le Comte. Et nous lui aurions aussi, Monsieur, donné les nôtres.

Le Chev. Mais qui probablement n'auroient pas été suivis. Cependant, Monsieur, permettez-moi une réflexion. Vous voulez vivre tranquille, & il me semble que vous n'en prenez pas le chemin.

Le Comte. Comment cela ? Qu'a-t-on à craindre pour l'autre monde, quand il n'y a plus de Dieu ?

Le Chev. Au moins des maux toujours certains dans celui-ci, les infirmités & la mort, & plus de ressource après elle. D'ailleurs, le vieux préjugé de l'existence d'un Dieu paroît si bien enraciné dans l'homme, qu'il n'est guere possible de l'extirper entiérement. Oui, Messieurs : vous serez Philosophes tant qu'il vous plaira dans certains momens ; mais dans d'autres, vous craindrez le diable. J'en appelle à l'expérience d'un grand homme, qui voulut sur la fin de ses jours être le pere temporel des Capucins & le prédicant de sa Paroisse. N'y eût-il que l'incertitude d'une autre vie, ce doute seul vous fera toujours quelque peur.

Le Comte. Et vous, Messieurs, ne craignez-vous pas aussi ?

Le Chev. Un homme qui croit en Dieu, & qui s'applique à lui rendre gloire, craint à la vérité, mais il espere encore davantage, & sa confiance adoucit ses craintes. Celui qui doute au contraire, n'espere plus rien ; & craint tout. Quelle triste pensée ! Je suis anéanti à la mort s'il n'y a point de Dieu ; & je vais être éternellement malheureux, s'il y en a un. Or il est difficile de ne pas avoir au moins quelques doutes sur l'existence d'un premier être. Vous vous souvenez,

Monsieur, du raisonnement que faisoit à ce sujet le premier Philosophe de Rome. Il est si simple, qu'il vient naturellement dans l'esprit de tout le monde.

Le Comte. Le Philosophe étoit un Stoïcien, & les Philosophes sont bien autres aujourd'hui (1). Voyons cependant.

Le Chev. Stoïcien tant qu'il vous plaira, c'étoit toujours un Philosophe.

Le Comte. A la bonne heure. Quel étoit donc ce raisonnement?

Le Chev. Puisqu'on n'oseroit soutenir, disoit-il, que l'Iliade d'Homere a été composée par le jet fortuit des caracteres; comment se persuader que l'univers ait été formé par le concours fortuit des atômes?

Le Comte. En vérité, Monsieur, peut-on, quand on a de l'esprit, applaudir à ce vieux raisonnement? L'un de nous y a répondu d'un seul mot, & c'est bien assez. Il a prouvé (2) que l'Iliade pouvoit absolument avoir été produite par

(1) L'un de ces Messieurs préfere Pline & Lucain aux Philosophes qui ont vécu du tems d'Auguste. Voyez l'éloge de M. de Sacy, traducteur de Pline. Quant à la maniere d'écrire, on n'a qu'à comparer le style de Cicéron avec celui des Philosophes modernes.

(2) L'Auteur des Pensées philosophiques.

le jet fortuit des atômes entre un nombre presque infini de jets ; & il en a conclu la possibilité absolue de la création par un pareil jeu du hasard.

Le Chev. Mais quand même je supposerois que les corpuscules sont éternels, & qu'ils se meuvent d'eux-mêmes, (ce qui est assez difficile à comprendre) il en résulteroit toujours que la formation de l'univers ne seroit possible que par un jet unique, entre plus de cent millions de milliards de jets. Or, dans une loterie où il y auroit plus de cent millions de milliards contre un seul, voudriez-vous parier pour ce coup unique, sur-tout n'ayant rien à gagner, & tout à perdre ?

Le Comte. Comment rien à gagner ?

Le Chev. Oui, Monsieur, car si ce coup unique est arrivé au moment supposé pour former l'univers, la mort doit vous anéantir, & vous ne gagnez rien ; s'il n'est point arrivé, c'est Dieu qui a créé le monde, & vous allez être livré à sa justice.

Le Comte. Oh ! la loterie seroit à la vérité un peu dangereuse, & mériteroit au moins réflexion.

Le Chev. Faisons mieux, Monsieur ; consultons le Public qui a toujours un gros bon-sens. Je me charge de la lui

propoſer. Trouvez quelqu'un pour la premiere miſe, je ferai la ſeconde.

Le Comte. Votre gaieté revient donc, mon cher Chevalier. Ah! j'en ſuis bien-aiſe. La plaiſanterie eſt déjà d'un bon augure. Eh bien! nous cauſerons de tout cela un autre jour. Peut-être vous ai-je fatigué par mon indiſcrétion?

Le Chev. J'en ſuis bien dédommagé, Monſieur, par tout ce que je viens d'apprendre.

Le Comte. En vérité, je n'aurois jamais ſoupçonné qu'une viſite de compliment dût aboutir aujourd'hui à une diſſertation philoſophique.



SECOND ENTRETIEN.

De l'Homme & des Animaux.

LE *Comte.* Eh bien! Monſieur, avez-vous reçu nos livres?

Le Chev. Oui, Monſieur, & j'en ai déjà commencé la lecture.

Le Comte. Avouez-le, Monſieur, auriez-vous jamais imaginé que la nature pût ſe débrouiller du chaos, s'arranger d'elle-même, ſe mettre dans la ſituation la plus commode pour produire toutes

les merveilles qui vous étonnent, sans avoir besoin que personne la conseillât?

Le Chev. Non, sans doute.

Le Comte. N'avez-vous pas senti surtout que votre ame s'élevoit insensiblement au-dessus d'elle-même, qu'elle s'épuroit, qu'elle s'agrandissoit à mesure que vous y regardiez?

Le Chev. Pas tout-à-fait. Il me sembloit au contraire que je m'enfonçois toujours plus dans la matiere; & je ne comprends pas trop comment j'ai pu me trouver là.

Le Comte. Bon! comme tous les autres.

Le Chev. Mais mon ame, Monsieur, d'où la tirez-vous?

Le Comte. *De la même pâte* que votre corps.

Le Chev. Et mon intelligence?

Le Comte De même.

Le Chev. Et ma volonté, & mes sensations?

Le Comte. De même encore. Tout cela n'est que de la matiere combinée de certaines façons.

Le Chev. Je le croirois assez volontiers, mais j'aurois encore quelque peine à le comprendre.

Le Comte. Tenez, Monsieur, voulez-vous vous en bien convaincre? Tâtez-

vous vous-même. Ne sentez-vous pas que *votre ame se meut avec vous ?*

Le Chev. Oui, Monsieur.

Le Comte. Ne voyez-vous pas encore, *quand votre corps se meut, que votre ame ne reste point en arriere* (1)?

Le Chev. Oui, je sens à-peu-près cela...

Le Comte. Eh bien ! n'est-il pas évident que votre ame n'est autre chose que votre corps ?

Le Chev. La raison est au moins assez palpable ; & c'est bien là vraiment ce qu'on appelle mettre la philosophie à portée de tout le monde. Je plains seulement ces pauvres militaires des Invalides, qui ne végetent qu'avec les deux tiers de leurs ames.

Le Comte. Votre ame « n'étoit d'abord » à la vérité, que dans vos mains & vos » pieds ; elle s'est placée ensuite au mi- » lieu du corps dans l'âge de puberté ». Elle est montée actuellement au cœur ; de là elle va s'élever probablement jusqu'à la tête, quand vous serez dans un âge plus avancé, & elle y raisonnera comme elle pourra (2).

Le Chev. Voilà un singulier Cosmopo-

---

(1) Vrai sens du syst. de la nature, ch. 7.

(2) Hist. natur. de l'homme, tom. 7, p. 340, tom. 9, p. 47.

Le Chev. Et la recette ?

Le Comte. Vous la trouverez, Monsieur, dans l'excellent ouvrage que je vous ai fait remettre ; vous ne l'avez donc pas lu ?

Le Chev. Lequel ?

Le Comte. Le *Systême de la nature.*

Le Chev. Pas encore.

Le Comte. C'étoit pourtant par-là qu'il falloit commencer. Montrez-le moi : voici de quoi vous éclairer.

Vous saurez donc, Monsieur, d'abord, « que nos sens nous montrent en général deux sortes de mouvement. L'un » est un mouvement de masse, par lequel » un corps en entier est transféré d'un » lieu à un autre (1) ». Vous comprenez cela, je pense.

Le Chev. Oui, Monsieur, jusqu'ici.

Le Comte. « L'autre mouvement est » un mouvement interne & caché qui » dépend de l'énergie propre à un corps, » c'est-à-dire, de l'essence, de la combinaison, de l'action, de la réaction, » des molécules insensibles, dont ce » corps est composé. . . . tels sont les » mouvemens internes qui se passent » dans l'ame, que nous nommons ses

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 2.

» facultés intellectuelles, ses pensées,
» ses. . . . (1) ».

Le Chev. Attendez, Monsieur, je n'y suis plus. *Les molécules insensibles forment par leurs essences, par leurs combinaisons, par leur énergie, par leurs actions, par leurs réactions, les facultés intellectuelles* de mon ame; cela auroit, je crois, besoin d'explication. Car il pourroit bien se faire au bout du compte, qu'un caillou ou une plante pensât & raisonnât à-peu-près comme nous; ils ont aussi des molécules insensibles. Qui sait même, si *du mouvement interne de ces particules, de leurs actions, de leurs réactions*, il n'en résulte pas, sans que nous le sachions, des pensées plus subtiles encore que les nôtres, mais pourtant *cachées?*

Le Comte. Cela ne seroit pas absolument impossible (2); mais nos Philo-

(1) Ibid.

(2) « Locke, en excellent Anatomiste, ex-
» pliqua les ressorts de l'esprit humain. Il osa
» avancer que nous ne serons peut-être jamais
» capables de connoître si un être purement
» matériel peut penser ou non. Ce discours
» sage parut, à plus d'un Théologien, une dé-
» claration scandaleuse que l'ame est matérielle
» & mortelle. C'étoit une question purement
» philosophique. Il importe peu à la Religion
» de quelle substance soit l'ame, pourvu qu'elle

sophes, qui n'assurent que ce qu'ils voient, n'ont encore rien prononcé sur cet article. Cependant puisque vous demandez des explications, les voici tout de suite.

» soit vertueuse, c'est une horloge qu'on nous » a donné à gouverner : mais l'ouvrier ne » nous a pas dit de quoi le ressort étoit com» posé ». *Lettres philos. sur Locke*, 17, *Philos. du bon-sens*, tom. 2, réflex. 4.

« Si un corps est capable de douleur, quand » il est placé dans les nerfs ou dans le cer» veau, il en sera également capable en quel» qu'endroit qu'il se trouve ; & si un arôme » d'air est destitué de pensée, il ne peut en » être capable, en devenant tout ce qu'on » voudra. Ainsi, il faut nier que les corps pen» sent, ou soutenir que tous les corps pensent. » L'arrangement des organes se réduisant à » un mouvement local, si les parties organi» sées n'ont pas le don de penser avant d'être » organisées, elles ne l'auront pas après l'or» ganisation, qui n'est qu'une nouvelle position » de ces parties. En leur donnant une nouvelle » situation, il n'est pas possible d'en tirer la » pensée. Si elles ne sont pas pensantes étant » à droite, elles ne seront pas pensantes à » gauche. La nouvelle situation produit en » elles un changement extérieur bien différent » de la pensée. Si une portion de matiere sent » dans un corps vivant, elle sentira aussi dans » un cadavre ; on peut dire sans hyperbole, » que cela est aussi évident qu'une démonstra» tion géométrique ». *Nouv. de la République des Lettres*, Août 1684, p. 110.

« Animaliser une substance, ce n'est
» que détruire les obstacles qui l'em-
» pêchent d'être active & sensible (1) ».

Le Chev. Cela se rapproche déjà un
peu, comme vous voyez, de mon idée;
car nous ne pouvons savoir si ces obs-
tacles ne sont pas levés, du moins en
partie, dans les êtres qui nous paroissent
insensibles, & qui ayant la faculté de
sentir, n'auront pas peut-être encore
permission de se faire entendre.

Le Comte. Nous examinerons cela,
& ce sera peut-être un jour le sujet d'une
savante dissertation; mais revenons.
D'après ces principes lumineux, nous
disons donc que « les mots de *sensations*,
» de *perceptions*, d'*idées*, ne désignent
» que des changemens produits dans
» l'organe interieur, à l'occasion des
» impressions que font sur les organes
» extérieurs les corps qui agissent sur
» eux.... ainsi la pensée ne sera que
» la perception des modifications que
» notre cerveau a reçues de la part des
» objets extérieurs, & qu'il se donne à
» lui-même (2) ».

Le Chev. Il me semble pourtant que
je réfléchis sur ma pensée, sans apper-

(1) Systême de la nat. tom, 1, ib. ch. 8.
(2) Ib. idem.

cevoir rien de matériel ; il me ſemble encore que je penſe ſans me donner aucune des modifications de la matiere ; ou du moins cela ſe fait ſans que j'en ſache rien ; & cela eſt fort heureux, car, à vous parler franchement, je ſerois fort embarraſſé ſi on demandoit mon avis.

Le Comte. Vous me direz tout cela une autre fois.

Le Chev. Et la mémoire ?

Le Comte. « La mémoire ſera la faculté » que l'organe intérieur a de modifier » en lui-même les modifications qu'il a » reçues ».

Le Chev. Cela eſt encore trop ſublime pour moi, mais en l'étudiant un peu, j'eſpere bien un jour pouvoir le comprendre. Et l'imagination ?

Le Comte. A-peu-près la même choſe ; « c'eſt la faculté que le cerveau a de ſe » modifier ou de ſe former des percep- » tions nouvelles ſur le modele de celles » qu'il a reçues ».

Le Chev. Fort bien, Monſieur, mais le jugement ?

Le Comte. Ne le voyez-vous pas déjà ? le jugement eſt « la faculté que le cer- » veau a de comparer entr'elles les mo- » difications ».

Le Chev. Oh ! cela étant, je ne ſuis plus

plus surpris, Monsieur, que tant de gens d'esprit manquent de jugement; car la plupart ne savent pas encore ce que c'est. Il ne resteroit plus qu'à connoître la volonté.

Le Comte. En vérité, vous ne savez rien imaginer. Allons, Monsieur le Chevalier, sortez une fois pour toutes, de votre athmosphere; examinez, réfléchissez-y bien, & vous verrez que la volonté « n'est qu'une modification de » notre cerveau, par laquelle il est » disposé à l'action (1) ». Tout est ici pesé, tout est calculé, & nous faisons tout avec la matiere, en la retournant un peu.

Le Chev. Ce qu'il y a ici de plus singulier, c'est que la matiere produise l'esprit; que ce qui est sans intelligence & sans volonté, produise la volonté & l'intelligence.

Le Comte. Pas si singulier.

Le Chev. Mais que le cerveau se modifie à volonté, sans savoir ce qu'il faut faire; que vous analysiez si bien ces modifications sans en avoir jamais rien vu; enfin que tout se fasse avec tant de précision, sans que personne sache comment: car vous-mêmes, avouez-le, Mes-

(1) Ibid. vrai sens du syst. de la nat. ch. 8.

ſieurs, vous n'êtes pas encore trop sûrs de votre fait; cela eſt du moins un peu extraordinaire.

Le Comte. Comment, Monſieur, pas trop sûr de notre fait? Serions-nous donc des charlatans?

Le Chev. C'eſt qu'ouvrant tout-à-l'heure par haſard, ce même livre que vous avez en main, j'y voyois l'Auteur un peu embarraſſé, & qu'enfin il avouoit franchement que *le méchaniſme des facultés intellectuelles ne lui étoit point connu* (1).

Le Comte. L'Auteur ſe trompe, Monſieur. Mais on oublie ſouvent ce qu'on avoit appris. Vous ſaurez d'ailleurs que » l'ame eſt à-peu-près dans le même cas » que tous les corps de la nature, & » que leurs mouvemens les plus ſimples, » les façons d'agir les plus communes » ſont des myſteres inexplicables (2) ».

Le Chev. Des myſteres, Monſieur! Ah! j'en ſuis bien-aiſe. J'avois oui-dire que vous autres, Meſſieurs, vous n'y croyez pas trop.

Le Comte. Nous y croyons bien un peu quelquefois; mais nous laiſſons du moins à chacun la liberté d'y croire....

(1) Syſt. de la nat. tom. 1, ch. 11.

(2) Ibid. tom. 1, ch. 8.

Vous souriez, Monsieur, ce me semble.

Le Chev. C'est qu'on pourroit bien vous chercher chicane.

Le Comte. Eh bien ! que dira-t-on ? Voyons.

Le Chev. On trouvera peut-être à redire que vous nous blâmiez de croire aux Mysteres de la Religion, sur la parole d'un homme qui, étant descendu du Ciel, comme nous le croyons, devoit du moins en savoir quelque chose ; & que vous vouliez nous faire croire à des mysteres inexplicables que *vous ne connoissez pas* plus que nous, & que vous prétendez cependant nous expliquer.

Le Comte. Ne voyez-vous pas que, si nous ne pouvons les connoître, du moins nous les analysons, en les examinant par le contour, &, comme on dit, à vue de pays ?

Voilà donc, Monsieur, un point très-important déjà parfaitement éclairci. Retenez donc bien le principe fondamental qui jette une grande lumiere sur tout notre systême. *L'ame n'est qu'un aggrégat de corpuscules organisés*, plus subtils probablement que les autres. Il n'en coûte, comme vous voyez, que la main-d'œuvre, & vous devez à présent être satisfait.

Le Chev. D'après cette admirable ma-

nipulation, il me vient une idée, peut-être un peu folle ; mais vous en jugerez.

Le Comte. A la bonne heure.

Le Chev. C'est que les corpuscules qui composent les ames, étant plus subtils que les autres, doivent s'évaporer aussi plus facilement ; en sorte que l'ame du soir se trouvera toujours un peu écornée le lendemain. Ainsi mon ame délogeant insensiblement, doit, en moins d'un an, faire place à une autre ame qui décampera de même.

Le Comte. Ces vues sont assez justes, Monsieur, & je vous en sais gré ; mais nous n'avons point encore calculé ce tems ; & les disciples ne doivent point devancer les maîtres.

Le Chev. Il me semble encore qu'on pourroit tirer de là un assez bon parti.

Le Comte. J'en suis bien-aise, Monsieur : vous allez déjà tout seul : expliquez-moi donc votre pensée.

Le Chev. On reproche sans cesse aux plus grands génies de nos jours, de n'être jamais stables dans leurs principes, & d'enseigner continuellement le pour & le contre. En voilà justement la raison ; c'est que les corpuscules de l'ame qui arrivent, ne sont pas de l'avis de leurs anciens.

Le Comte. Nous nous réservons bien

aussi de faire valoir cette raison ; mais il ne convient point de tout dire encore.

Le Chev. Il est en effet telles personnes à qui vous ne persuaderiez jamais qu'ils ont changé d'ame ; & moi-même, Monsieur, malgré ma bonne volonté, j'agis toujours, sans y penser, comme si ce moi qui raisonne aujourd'hui, étoit le même qui prit tant de plaisir à vous entendre la premiere fois qu'il eut l'honneur de vous connoître. Dites, par exemple, aux Magistrats qui vont condamner un malheureux à la Greve : « Attendez, Messieurs, calculez auparavant : il y a déjà plus de dix ans que » le crime est commis, & depuis ce » tems, l'ame qui avoit fait le coup a » pris congé ; une autre s'est malheureusement venu loger dans le même » étui ; le coupable n'est plus, & c'est » l'innocent que vous allez faire périr ». Dites-leur tout cela, & bien d'autres bonnes raisons pareilles, ils vous riront au nez.

Le Comte. Ah ! Monsieur, ne me parlez pas de ces hommes qui assassinent leurs semblables avec le glaive des loix ; ils seront certainement les derniers à se convertir.

Le Chev. Mais après avoir si bien analysé les ames, ne seroit-il pas encore

à propos d'analyser un peu la raison ?

Le Comte. Mais la raison, Monsieur, savez-vous bien ce que c'est ?

Le Chev. J'avois cru le savoir jusqu'aujourd'hui ; mais, à vous dire vrai, je me défie un peu de moi, depuis que je me trouve dans un nouveau monde.

Le Comte. C'est ici, Monsieur, l'endroit brillant de la Philosophie, un peu abstrait, il est vrai, mais je vous l'expliquerai, pourvu que vous puissiez me comprendre.

Le Chev. Je ferai du moins l'impossible.

Le Comte. Pour savoir ce que c'est que la raison, il faut savoir d'abord ce que c'est que la vérité. Ces deux choses sont corrélatives, puisque la raison n'est proprement que la faculté de connoître la vérité.

Le Chev. Cela est juste.

Le Comte. Or, suivant la définition du sublime interprete de la nature, « la vérité est la conformité que nos sens bien » constitués nous montrent, à l'aide de » l'expérience, entre les objets que » nous connoissons, & les qualités que » nous leur attribuons : c'est l'association juste & précise de nos idées (1) ».

Le Chev. Mais si la vérité consiste dans

---

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 9.

l'aſſociation juſte de nos idées, comme c'eſt notre cerveau qui forme cette aſſociation, ce ſera donc auſſi notre cerveau qui créera ſes vérités.

Le Comte. Sans doute : comment en effet imaginer qu'il pût exiſter des vérités ſans les placer dans les cerveaux ? Où les logeroit-on ?

Le Chev. Chaque individu a donc ſes vérités propres.

Le Comte. Eh bien ! ſoit ; quel mal y aura-t-il ?

Le Chev. Aucun, ſinon que les vérités pourroient être bien différentes, ſuivant la diverſité des individus.

Le Comte. Je le veux bien encore.

Le Chev. Vous êtes auſſi d'avis qu'on ne peut connoître la vérité *qu'à l'aide de l'expérience.*

Le Comte. Oui, certainement, je viens de le dire : « car ſans l'expérience comment s'aſſurer de la juſteſſe de l'aſſociation des idées ? Et ſi on ne réitere ces expériences, comment les conſtater (1) » ?

Le Chev. Ainſi, Monſieur, ſi je vous comprends bien, lorſque je voudrai m'aſſurer que deux fois deux font quatre, que le tout eſt plus grand que ſa partie,

(1) Ibid.

il faudra que je faſſe des expériences.

Le Comte. Bien entendu : & non ſeulement il faudra faire des expériences ; mais encore, je le répete, il faudra les réitérer, pour bien conſtater les faits. Un Philoſophe, par exemple, qui, ne conſidérant que les hommes de ſon pays, en concluroit que tous les hommes ſont blancs, raiſonneroit fort mal ; il devroit ſavoir auparavant ſi, dans les autres pays du monde, les hommes ne ſont pas noirs.

Le Chev. Même expérience par conſéquent, pour s'aſſurer que deux fois deux ſont quatre, & que la partie eſt moindre que le tout. Je devrois même, ce me ſemble, avant de prononcer ſur cet article, conſulter au moins tous les individus de mon eſpece, pour ſavoir s'ils voient tous comme moi.

Le Comte. Oui, ſans doute ; autrement, quelle certitude auriez-vous que vos ſens ſont bien conſtitués ? Comment ſavoir qu'ils ne vous trompent pas, en vous montrant deux fois deux égal à quatre ?

Le Chev. Voilà déjà, Monſieur, bien de la beſogne taillée à nos Géometres, avant qu'ils puiſſent établir le premier théorême d'Euclide.

Le Comte. C'eſt leur affaire. Encore

ne faudra-t-il pas espérer que tous apperçoivent exactement la même vérité, mais seulement à-peu-près.

Le Chev. Comment cela ?

Le Comte. « Parce qu'un homme n'étant » pas rigoureusement un autre homme, » le cerveau de l'un ne peut ni penser, ni » associer des idées, ni imaginer, ni rêver » de la même façon que l'autre (1) ». Ainsi cette vérité, par exemple, deux est la moitié de quatre, ne sera pas la même vérité dans l'un & dans l'autre ; mais deux vérités, deux modifications distinctes de deux cerveaux différens, & *à-peu-près* semblables.

Le Chev. Cela est évident. Qui sait même s'il n'y a pas, dans quelqu'endroit du monde, des êtres intelligens dont les cerveaux associent des idées qui me paroissent tout-à-fait disparates ?

Le Comte. Il est pourtant probable que non.

Le Chev. Que sais-je encore si les cerveaux des races futures ne seront pas tellement modifiés, qu'ils créeront ou qu'ils contiendront des vérités incompatibles avec les vérités actuelles ?

Le Comte. Oh ! sur ce point personne n'en sait rien encore. C'est là le secret

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 10.

des modifications, dont nous ne connoiſſons ni la ſtructure ni toutes les poſſibilités; & ſi jamais les deux races ſe rencontroient, on ſeroit bien embarraſſé pour ſavoir laquelle des deux auroit tort.

Le Chev. Toutes les deux, ce me ſemble, auroient raiſon, puiſque les modifications ſeroient également réelles des deux côtés. D'ailleurs, qui décideroit alors?

Le Comte. Tout cela pourroit bien être encore. Mais vous, M. le Chevalier, dites-moi donc, auriez-vous le courage de faire tous ces raiſonnemens devant nos Dames?

Le Chev. Je m'en garderois bien; je craindrois les vapeurs: car tout ceci eſt affaire de raiſonnement....... Mais à propos de raiſonnement, vous ne m'avez pas encore expliqué ce que c'étoit que la raiſon.

Le Comte. La choſe eſt toute expliquée, & vous devriez bien l'avoir déjà compris.

Le Chev. Je ne vois pas trop encore.

Le Comte. La raiſon, Monſieur, *c'eſt la nature modifiée par l'expérience* (1).

Le Chev. Mais la nature? Vous voulez dire encore le cerveau.

---

(1) Vrai ſens du ſyſt. de la nat. ch. 9.

Le Comte. Cela est égal.

Le Chev. Chaque cerveau créera donc sa raison comme il crée ses vérités, & les créera, comment ?

Le Comte. Oh ! Monsieur, la nature a ses mysteres.

Le Chev. Mais la raison même un mystere ! Il faut bien en vérité, Messieurs, que vous ayez bien de la foi aux mysteres. On n'en connoît point d'autre chez nous que ceux de la révélation. Je n'avois donc pas tort de me défier de ce qu'on appelloit raison. Je croyois auparavant y voir bien clair, & je ne vois plus rien à présent.

Le Comte. Apprenez, Monsieur, que c'est déjà savoir beaucoup, que de savoir qu'on ne sait rien.

Le Chev. D'après ce que vous venez de dire, je croirois volontiers aux ames des animaux ; car enfin ils ont un cerveau comme nous.

Le Comte. Sans difficulté ; *& notre ame est certainement de la même pâte & de la même fabrique que la leur* (1) ; car ils conçoivent, ils assemblent leurs pensées, ils en tirent de justes conséquences (2), selon qu'ils sont plus ou moins bien or-

---

(1) L'homme plante, p. 51.

(2) Philosophie du bon-sens, tom. 2, p. 207.

ganisés. C'est ainsi que « la nature des-
» cend par degrés & par nuances, d'un
» animal le plus parfait à celui qui l'est
» le moins, & de celui-ci à un végé-
» tal (1) ».

Le Chev. Autre preuve, Monsieur, que les plantes & les minéraux ont aussi leurs petites raisons ; car j'en reviens toujours à *ce mouvement interne* des corps organisés dont vous m'avez parlé.

Le Comte. Quelques-uns des nôtres l'avoient bien cru (2) comme vous, mais le fait n'est pas encore assez constaté.

Le Chev. L'homme ne différera donc

---

(1) Encycl. au mot *Evidence*, tom. 1, p. 471.

(2) « On soutient avec une indiscrétion
» singuliere que le minéral n'est qu'une ma-
» tiere brute, inactive, insensible, sans orga-
» nisation, sans puissance, dénuée de toutes
» facultés. Dans un amas de différentes pous-
» sieres, l'aimant fait très-bien distinguer les
» particules de fer pour les attirer, en vertu
» de l'affection qu'il leur porte. La pierre que
» l'on frotte pour la rendre lumineuse, com-
» prend tout ce qu'on exige d'elle ; & son
» éclat prouve sa condescendance. Ces signes
» ne sont-ils pas assez éloquens ? La pierre de
» touche a plus de connoissance des substan-
» ces métalliques, que nous n'en avons d'au-
» cun objet de notre ressort ». *La Nature*, t. 4,
p. 185, 193, 194.

de la bête que du plus ou du moins (1).

Le Comte. Plusieurs « même ont avancé » qu'il y avoit plus de différence d'un » tel homme à un tel homme, (d'un » Philosophe, par exemple, à un homme » du Peuple), que d'un tel homme à » une bête (2) ». En effet, les ignorans & les bêtes se bornent ordinairement à des vérités réelles......... les Savans au contraire se forment une infinité d'idées factices & générales (3).

Le Chev. Quoi! Monsieur, vous me rangeriez donc avec les bêtes, pour faire vous-même classe à part ? Car je n'oserois croire avoir encore assez d'esprit pour être compté dans la classe des Philosophes.

Le Comte. Ne vous fâchez pas, M. le Chevalier, vous n'êtes pas si mal placé là : plusieurs des nôtres voudroient bien y être comme vous. Ce n'est, du reste, que le préjugé qui vous révolte ; il y a même tel animal, au moins, qui n'est pas bête. La nature a départi ses dons à chacun ; & toute compensation faite, je ne sais trop s'ils voudroient nous ressembler.

---

(1) Origine de l'inégalité des hommes.
(2) Ibid.
(3) Encycl. tom. 5, p. 151, 154, &c.

Le Chev. Mais l'homme qui raisonne, qui combine, qui comprend le présent, l'avenir & le passé; l'homme susceptible de tant de vertus & de si belles connoissances; l'homme au-dessous de la brute!

Le Comte. Tenez, M. le Chevalier, quand on plaide sa cause tout seul, on a toujours raison. Mais si les animaux pouvoient se faire entendre, vous *trouveriez à qui parler.* La difficulté seroit de convoquer une assemblée générale (1) des deux especes, & d'établir un Tri-

(1) «Les animaux ont, comme nous, des » perceptions générales, des perceptions parti» culieres, des perceptions complettes, des per» ceptions incomplettes ou abstraites, des per» ceptions confuses, des perceptions distinctes, » des perceptions vagues, des perceptions dé» terminées, des perceptions relatives; telles » sont les perceptions de l'effet à la cause, de » la forme au sujet, de la puissance à l'acte, » du dessein aux moyens, des moyens aux » succès». *Essai physique de l'économie animale*, tom. 3, p. 263, 264.

» J'apperçois dans les animaux l'exercice des » mêmes fonctions sensitives que je reconnois » en moi-même; ces fonctions, en général, se » réduisent à huit : au *discernement*, à la *rémé*» *moration*, aux *relations*, aux *indications*, aux » *abstractions*, aux *déductions*, aux *inductions*, » & aux *passions* ». *Encycl.* au mot *Evidence*, tom. 6, p. 155.

bunal impartial : vous plaideriez alors votre cauſe, & ils plaideroient la leur.

Le Chev. O le plaiſant plaidoyer!

Le Comte. Allez, Monſieur, pas ſi plaiſant que vous le penſez. L'un de nos devanciers (1) s'eſt chargé d'en tracer l'eſquiſſe : peut-être ne vouloit-il que plaiſanter; c'eſt qu'il ne ſavoit pas encore tout; mais il a dit plus vrai qu'il ne croyoit. Nous avons inſéré ſon plaidoyer tout au long dans notre code; pluſieurs de nous le ſavent même par cœur.

Le Chev. Ah! Monſieur, ſi vous le ſaviez, que j'en ſerois curieux! Il eſt toujours bon d'entendre le pour & le contre.

Le Comte. Je pourrois bien vous en dire quelque choſe.

Le Chev. Eh bien! Monſieur, je vous en prie, un peu de complaiſance : je vous le demande en grace.

Le Comte. Vous connoiſſez, Monſieur, la métamorphoſe des compagnons d'Uliſſe en animaux, par les enchantemens de Circé?

Le Chev. Oui, Monſieur.

Le Comte. Vous ſavez qu'Uliſſe pria cette Enchantereſſe de rendre à ces malmalheureux leur premiere forme. Or, le

---

(1) Plutarque.

Philosophe suppose que Circé le promet ; mais à cette condition que les parties intéressées y donneront leur consentement, & leur ordonne, en conséquence, de dire leur avis. Alors l'un d'eux se présente, & parlant au nom de tous, il déclare qu'il ne veut point changer de condition. Ulisse les harangue : l'animal parle à son tour. Qu'avez vous donc au-dessus de nous, dit-il à Ulisse, pour nous faire envier votre sort ? Votre figure ? La nôtre nous plaît encore davantage. L'agilité, la force, l'adresse ? Plusieurs de nous vous surpassent encore à cet égard. Vous avez de l'esprit, & l'esprit vous égare (1). *Nous avons du bon-sens* (2), & le bon-sens nous suffit. Nous raisonnons plus juste, parce que nous sommes sans préjugés. Nous avons moins d'infirmités & moins de besoins : nous jouissons tranquillement, & vos plaisirs sont mêlés d'amertume. Nous suivons les loix de la nature, & vous les violez. Nous respectons nos semblables, & vous

---

(1) « Les Savans, beaucoup plus livrés à la » méditation (que les bêtes), se forment une » multitude d'idées factices, & d'idées générales » qui les égarent continuellement ». *Encyclop.* tom. 5, p. 152.

(2) Encycl. tom. 6, p. 152.

vous entretuez. Nous vous laissons vivre en paix, & vous attentez à nos jours. Les soucis viennent vous assiéger dans vos palais; jamais ils ne vinrent troubler le repos de nos tanieres. Nous n'éprouvons point de remords, parce nous ne connoissons point le crime. Nous mourons tranquilles, parce que nous n'avons point à nous reprocher d'avoir mal vécu; & jamais il ne nous arrive de hâter notre mort, parce que nous avons toujours le courage de supporter les peines de la vie. Nous cessons enfin d'être comme vous, mais après avoir été plus heureux & plus sages.

Le Chev. En vérité, je ne vois pas trop ce qu'avoit à répondre la partie adverse. Et vous, M. le Comte, qui plaidez si bien leur cause, j'aurois bien craint que l'homme n'eût perdu avec dépens, si vous aviez été son juge. Mais qu'en pensent vos Messieurs?

Le Comte. Il y a diversité d'opinions parmi nous. Ceux qui jouissent de la santé & de la fortune, se trouvent mieux de leur condition, parce qu'ils tirent meilleur parti de la vie; mais ceux qui souffrent ou qui vieillissent, consentiroient volontiers à la métamorphose: car certainement les animaux sont beaucoup plus heureux.

Le Chev. Et moi, je penſerois, ſauf meilleur avis, qu'en tout état de cauſe, il vaudroit toujours mieux jouir comme eux de la vie, & ſe délivrer de tout ſouci, dès qu'on n'a plus rien à eſpérer après elle.

Le Comte. Cette opinion, Monſieur, n'eſt pas ſi mauvaiſe ; elle commence en effet à prévaloir parmi nous.

Le Chev. Je regretterois ſeulement un peu le plaiſir de converſer avec mes ſemblables.

Le Comte. Que dites-vous là, Monſieur ? Vous ignorez donc que « les » animaux ont même cet avantage ſur » nous, qu'ils s'entendent entr'eux, » qu'ils nous entendent, & que nous » ne les entendons pas (1). Un rien peut » être les empêche de parler, & ce » foible obſtacle ſera peut-être un jour » levé ; la choſe n'eſt pas du moins im- » poſſible (2).

Le Chev. Ce ſeroit bien là un eſſai à faire, & certainement très-digne, Meſſieurs, de votre courage. Quel ſervice rendu au public, ſi vous reſtituyez tant d'individus à la ſociété ! Vos perroquets, qui vous entendent ſi ſouvent

(1) Hiſt. nat. de l'ame, p. 154.
(2) Les animaux plus que machines, p. 6.

raiſonner, pourroient bien être déjà bons politiques, ſans que vous en doutiez; & peut-être ſeroient-ils en état de donner encore un bon conſeil au beſoin, s'ils pouvoient ſe faire entendre.

Le Comte. Nous l'euſſions déjà tenté, Monſieur; mais, tout bien conſidéré, on n'a pas jugé les animaux capables des hautes Sciences.

Le Chev. Pourquoi donc?

Le Comte. Leur vie eſt trop courte.

Le Chev. Les cerfs vivent, dit-on, plus d'un ſiecle.

Le Comte. Ils ſont trop vagabonds: comment ſe communiqueroient-ils leurs découvertes?

Le Chev. Mais les caſtors vivent en ſociété.

Le Comte. Ils n'ont que des pattes, & il faut certainement avoir des doigts pour faire des expériences.

Le Chev. Les ſinges en ont.

Le Comte. Non, Monſieur, les ſinges ne ſeront certainement jamais Philoſophes, ils ſont trop diſſipés pour être capables de méditation (1).

---

(1) « Toutes les parties des animaux ſont » terminées par de la corne, comme le bœuf » & le cerf; ou par des ongles, comme le » chien & le loup; ou par des griffes, comme

Le Chev. Mais l'éléphant & le rhinocéros, qui ont l'esprit bien tranquille, seroient très-propres, ce me semble,

---

» dans le lion & le chat. Or cette différence
» d'organisation entre nos mains & les pattes
» des animaux, les prive, non seulement,
» comme dit M. de Buffon, presque en entier
» du sens du tact, mais encore de l'adresse né-
» cessaire pour manier aucun outil, & pour
» faire aucune des découvertes qui supposent
» des mains.

» 2°. La vie des animaux en général plus
» courte que la nôtre, ne leur permet ni de
» faire autant d'observations, ni par consé-
» quent d'avoir autant d'idées que l'homme.

» 3°. Les animaux mieux armés, mieux
» vêtus que nous par la nature, ont moins de
» besoins, & doivent par conséquent avoir
» moins d'invention. Si les animaux voraces
» ont en général plus d'esprit que les autres
» animaux, c'est que la faim, toujours inven-
» tive, a dû leur faire imaginer des ruses pour
» surprendre leur proie.

» 4°. Les animaux ne forment qu'une so-
» ciété fugitive devant l'homme, qui, par le
» secours des armes qu'il s'est forgées, s'est
» rendu redoutable au plus fort d'entr'eux.

» L'homme est d'ailleurs l'animal le plus
» multiplié sur la terre. Il naît, il vit dans
» tous les climats; lorsqu'une partie des autres
» animaux, tels que les lions, les éléphans,
» les rhinocéros, ne se trouvent que sous cer-
» taine latitude.

» Or, plus l'espece d'un animal susceptible

aux réfléxions profondes ; ils pourroient absolument se passer des doigts. Nos grands Seigneurs n'ont-ils pas des Secretaires ?

» d'observation est multipliée, plus cette es-
» pece d'animal a d'idées & d'esprit.

» Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont
» les pattes sont à-peu-près aussi adroites que
» nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux
» aux progrès de l'homme ? C'est qu'ils leur
» restent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'est
» que les hommes sont plus multipliés sur la
» terre ; c'est que, parmi les différentes es-
» peces de singes, il en est peu dont la force
» soit comparable à celle de l'homme ; c'est
» que les singes sont frugivores ; qu'ils ont
» moins de besoins, & par conséquent moins
» d'invention que les hommes ; c'est que d'ail-
» leurs leur vie est plus courte ; qu'ils ne for-
» ment qu'une société fugitive devant les hom-
» mes & les animaux, tels que les tigres &
» les lions, &c. ; c'est qu'enfin la disposition
» organique de leur corps les tenant, comme
» les enfans, dans un mouvement perpétuel,
» même après que leurs besoins sont satisfaits,
» les singes ne sont pas susceptibles de l'en-
» nui, qu'on doit regarder, ainsi que je le
» prouverai dans le troisieme discours, comme
» un des principes de la perfectibilité de l'es-
» prit humain.

» C'est en combinant toutes ces différences
» dans le physique de l'homme & de la bête,
» qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité
» & la mémoire, facultés communes aux
» hommes & aux animaux (observez que ces

Le Comte. Hélas! peut-être leur rendrions-nous un mauvais service; ils se bornent à des vérités réelles, & nous nous formons des vérités factices qui nous égarent (1). A quoi nous ont servi en effet, nos connoissances, sinon à nous donner des despotes, à nous captiver sous le joug des superstitions? Nous nous sommes rendus esclaves, de libres que nous étions. Les Arts ont encore plus servi à multiplier nos besoins, qu'à diversifier nos plaisirs : le luxe & l'oisiveté nous ont amollis; & nous avons perdu dans un honteux repos, la force & l'agilité que la nature nous avoit données. Les excès ruinent la santé, & hâtent les infirmités de la vieillesse; les passions déchirent notre cœur & obscurcissent la sérénité de nos jours. Aussi les Nations les plus civilisées sont-elles les plus corrompues; notre raison n'a donc servi qu'à nous éloigner du but de la nature; & nous nous proposons

---

» deux facultés, qui sont, selon M. H. les
» seules que nous connoissions distinctement
» dans l'homme, & auxquelles il attribue les
» principales opérations de l'esprit,), ne sont,
» pour ainsi dire, dans ces derniers que des
» facultés stériles ». *De l'Esprit*, disc. 1, ch. 1.

(1) Dict. Encycl. tom. 5, p. 151, 152.

bien d'y ramener le genre humain; c'eſt par-là même que nous allons commencer. Heureux les ſiecles où l'eſpece humaine, diſperſée dans les forêts avec les animaux, avoit la liberté de ſuivre ſes penchans; & vivant comme eux, ſans loix & ſans maître, vivoit auſſi ſans remords & ſans contrainte !

Le Chev. Voyez, Monſieur, quelle différence entre la charité du Chrétien, & l'humanité du Philoſophe. Quand je penſe que le Chrétien ſe pique ſeulement d'aimer tous les hommes comme lui-même, & que le Philoſophe aime encore tous les animaux comme ſes freres !...

Le Comte. Votre bonne humeur, mon cher Chevalier, eſt donc entiérement revenue; cela me fait plaiſir. Eh bien! oui, Monſieur, nous les aimerons comme nos freres, & peut-être même comme nos anciens aïeux.

Le Chev. Comment, Monſieur, nos anciens aïeux?

Le Comte. C'eſt là du moins l'opinion de l'un de nos ingénieux Naturaliſtes.

Le Chev. L'opinion eſt aſſez plaiſante.

Le Comte. Oui, Monſieur, & voici pourquoi. Le Philoſophe a obſervé que certains poiſſons ayant été jettés par les vagues de la mer ſur les rivages, avoient été métamorphoſés, les uns en oiſeaux,

les autres en hommes; & qu'il y a des pays où la nature n'ayant pas encore opéré entiérement la métamorphose, on voyoit des hommes qui n'avoient encore qu'une main & qu'un pied (1).

Le Chev. Quoi ! Monsieur, j'aurois eu un esturgeon ou une carpe pour premier pere ?

Le Comte. Pourquoi non? Les jeux de la nature sont si variés; & après tout, Monsieur, une belle ame doit-elle rougir de la roture de ses aïeux ?

Le Chev. Mais vous autres, Messieurs, reconnoissez-vous cette paternité?

Le Comte. Pas tout-à-fait. Nous avons seulement applaudi au génie créateur du Philosophe; & nous ne voyons d'ailleurs rien d'impossible dans ce phénomene. La nature a bien eu l'adresse de faire penser la matiere ; ne lui seroit-il pas encore plus facile de faire marcher les poissons?

Le Chev. Le fait vaudroit bien la peine d'être vérifié.

Le Comte. On nous a dit l'endroit; c'est aux Pôles & aux Pays froids (2): mais on nous a dit aussi qu'il faudroit s'y tenir long-tems caché, parce que

---

(1) Telliamed. tom. 2, p. 167, 228 - 244.
(2) Ibid. p. 232.

» les

» les animaux, sortant de la mer, sont
» d'abord si sauvages, que tout ce qu'ils
» voient & entendent d'extraordinaire,
» les fait fuir & retourner dans leurs
» abymes (1) ».

Le Chev. Et probablement vous vous seriez ennuyé d'attendre.

Le Comte. Ces observations sont toujours bien pénibles ; mais l'ingénieux Auteur y a suppléé par d'autres observations à-peu-près analogues. Il a remarqué que « l'humeur encore sauvage de » tant de nations de ces pays froids (2) » provenoit certainement de ce que la race amphibie n'avoit pas encore eu le tems de s'humaniser ; il a prouvé encore que la prodigieuse population de ce pays, dont les essaims répandus de tout côté, ont tant de fois inondé l'Europe & l'Asie (3), n'étoit qu'une suite de la multiplication de nouveaux colons dont la mer nous avoit fait présent.

Le Chev. Voilà toujours du moins un apperçu.

Le Comte. Avouez, Monsieur, que le génie tire parti de tout ; & quand même cet apperçu ne seroit que vraisemblable, ne faudroit-il pas toujours avoir beau-

(1) Ibid. p. 233.
(2) Ibid. p. 250.
(3) Ibid. p. 232.

coup de ſagacité pour y voir un peu clair ? Vos Docteurs auroient-ils jamais penſé ſi profondément ?

Le Chev. Non, certes, ils n'auroient jamais vu de ſi loin.

Le Comte. Que ſeroit-ce, Monſieur, ſi je vous diſois toutes les découvertes que nous avons faites depuis que nous avons briſé les entraves de la ſuperſtition ? Comme le génie s'exalte, comme il s'éleve dans les Cieux, regardant à droite & à gauche, voyant tout, examinant tout, fixant le ſoleil avec l'intrépidité de l'Aigle, & toujours nouvelles découvertes ! Juſqu'aujourd'hui, par exemple, tout le monde avoit regardé la terre comme une matiere brute.

Le Chev. Moi-même, je vous l'avoue, je l'avois toujours cru ; & vous, Monſieur, qu'en croyez-vous ?

Le Comte. Moi, je n'en puis rien dire encore ; cependant quelqu'un de nous a ſoupçonné qu'il pouvoit bien y avoir là quelque choſe de plus ; & comme nous ſommes tous naturellement obſervateurs, on a remarqué que la nature procédoit toujours à la formation des êtres par voie de génération, & on a dit : pourquoi donc la terre ne pourroit-elle pas être un grand animal, qui, comme l'homme, porteroit d'autres petites bêtes

sur son corps ? (Ne soyez pas rébuté, Monsieur, de la comparaison ; ce n'est ici qu'une spéculation philosophique). Pourquoi le soleil, les astres, les planetes, ne seroient-ils pas aussi autant de grands animaux, engendrés par d'autres animaux semblables, qui vivroient davantage à proportion, qui auroient leur enfance, leur accroissement, leur vieillesse, & leur mort (1) ?

Le Chev. L'idée est au moins fort heureuse ; elle expliqueroit parfaitement par analogie tous les phénomenes qui embarrassent les Physiciens. On demande tous les jours pourquoi ces montagnes arides ? D'où viennent les pluies, les rivieres, le flux & le reflux de la mer, les tremblemens de terre, les volcans ? Tout cela doit se trouver naturellement dans la constitution de l'animal. J'y vois ses ossemens, ses pleurs, ses veines, ses inquiétudes, ses convulsions, jusqu'à ses vomissemens. Il faudroit, Monsieur, fondre tous ces apperçus : peut-être pourroit-on un jour tirer la chose au clair.

Le Comte. Oui, sans doute, mais nous avons actuellement des affaires plus pressées.

---

(1) Livre de *la Nature*, imprimé à Amsterdam, 1762, p. 270, &c.

Le Chev. Eh bien ! Monsieur, restons-en là pour le moment. . . . il me vient cependant un scrupule.

Le Comte. Quelque vieux préjugé sans doute ?

Le Chev. Oui, à-peu-près. Je pense que nous exerçons tous les jours le plus horrible brigandage contre les animaux, nos confreres, qui valent encore mieux que leurs aînés. Hélas ! nous les poursuivons dans les bois, nous les asservissons, nous les assassinons, nous les empalons. Que doivent-ils penser de l'espece humaine ?

Le Comte. On voit bien, Monsieur, que vous n'êtes pas encore au fait ; nous aimons bien, & nous devons aimer généralement tous les individus des deux especes, mais pour nous seulement, comme de raison. Il est tel individu que nous conservons pour notre utilité, & tel autre que nous empalons aussi pour notre usage ; tout dépend de l'intérêt que nous avons à la chose. Cette maniere d'aimer vous surprend peut-être ?

Le Chev. Tant soit peu.

Le Comte. Allez, Monsieur, on vous instruira de tout, si vous êtes docile, & vous verrez.

Le Chev. Mais à quand donc, Monsieur ?

Le Comte. Je reviendrai demain.

IIIe. ENTRETIEN.

Du vrai bonheur & des vertus sociales.

Le Comte. Pardon, Monsieur, j'arrive un peu tard, mais ce n'étoit pas mon intention. Occupé jusqu'à ce moment...

Le Chev. Je sais, Monsieur, que votre zele pour le bien public ne vous laisse pas toujours la liberté de disposer de votre tems.

Le Comte. Vous ne sauriez imaginer en effet, mon cher Chevalier, tout l'embarras que nous cause la confiance publique. Depuis qu'on est revenu des éducations monachales, on s'adresse à nous de tous côtés ; les Barons, les Ducs, les Princes nous demandent des Instituteurs, & nous ne sommes presque occupés qu'à les chercher, à les instruire & à les placer.

Le Chev. Quel bien pour les races futures !

Le Comte. Je viens d'en présenter un tout-à-l'heure à M. le Marquis de.... la place étoit importante : son fils est destiné aux premiers emplois de l'Etat ; il étoit essentiel de bien choisir. L'Instituteur a fait ses preuves, car nous

en exigeons quelquefois : j'ai fait son éloge ; on n'en a pas demandé davantage, & je me suis enfui. Me voilà enfin rendu à vous, mon cher Chevalier, mais pour une heure seulement.

Le Chev. C'est bien peu !

Le Comte. Mais n'en perdons rien ; où en étions-nous ?

Le Chev. Vous m'avez expliqué comment s'étoit formé le monde physique.

Le Comte. Parlons donc à présent du monde moral.

Le Chev. Cela paroît dans l'ordre.

Le Comte. Le premier mobile de ce monde est l'amour de soi-même ; car l'homme tend naturellement à son bien-être : de là dérivent toutes ses actions. Il faut donc lui faire connoître son veritable bien, pour l'instruire de ses devoirs.

Le Chev. Je vois en effet que tous les hommes veulent nécessairement être heureux, & que la morale seroit impraticable, si elle ne leur faisoit espérer une récompense dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Le Comte. Mais savez-vous, Monsieur, en quoi consiste le bien de l'homme ?

Le Chev. Je crois que nous ne pouvons guere l'attendre dans ce monde, où les plus heureux se plaignent de leur sort.

Le Comte. Quoi ! Monsieur, vous tenez encore à l'espoir imaginaire d'une autre vie ? Vous avez donc oublié ce que nous avons dit la derniere fois ?

Le Chev. Point du tout.

Le Comte. Ne vous avois-je pas montré que l'ame n'étant qu'une certaine modification de notre corps (1), elle devoit périr avec lui ? Ne voyez-vous pas en effet que « l'ame passe » comme le corps par l'état d'enfance, » de foiblesse ? qu'elle partage ses plaisirs, » ses peines ? qu'elle donne des signes » d'engourdissement, de décrépitude, » de mort ? Comment donc pourroit-elle » exister quand le corps est dissous (2) ? » Comment cette ame, qui ne peut » sentir que par les organes, sentiroit-» elle après la destruction des organes (3) ? » Il est donc démontré qu'il n'y a qu'une » vie & qu'une félicité (4) ».

Le Chev. J'ai rêvé à cela, Monsieur; mais j'ai pensé qu'avant de passer outre, comme c'est ici une affaire importante, il seroit à propos de constater par quelque

---

(1) Vrai sens du système de la nature, ch. 7.
(2) Ibid.
(3) Ib. ch. 13, système de la nat. tom. 1, ch. 9.
(4) Vie heureuse, p. 85.

bonne expérience, que l'ame, qui dans l'état actuel, n'éprouve des sensations que par le moyen des organes, ne pourroit ni connoître, ni sentir, sans être unie à un corps organisé ; car si par hasard l'ame étoit une substance distincte de la matiere, mais unie cependant à un corps, il en résulteroit qu'elle devroit éprouver des sensations analogues aux dispositions des organes, & que les organes recevroient à leur tour certaines impressions occasionnées par les dispositions de l'ame. Or dans cette hypothese, bien-loin qu'elle cessât d'exister après la dissolution du corps, il semble au contraire que se trouvant alors affranchie des liens qui la captivoient par l'interposition d'une substance terrestre, elle devroit jouir de toute son activité. C'étoit là du moins, s'il m'en souvient bien, la pensée d'un ancien Philosophe qui n'a jamais été Chrétien (1).

Le Comte. C'est ainsi, Monsieur, qu'en vous enfonçant dans vos idées métaphysiques, vous vous rendez malheureux dans cette vie, pour vous repaître d'une chimere à venir qui ne se réalisera jamais (2). Quelle cruelle alternative!

---

(1) Cicéron, dans ses Tusculanes.

(2) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 7.

Ou se priver de tous les plaisirs dans ce monde, ou être sans cesse effrayé par une Divinité terrible qui a le glaive levé sur nous. Nous allons, Monsieur, plus droit au but ; nous nous délivrons d'abord des terreurs de l'autre vie, & ensuite des remords de celle-ci.

Le Chev. Ce parti me plairoit assez ; & je ne sais pourquoi j'y éprouve encore de la répugnance.

Le Comte. Allons Monsieur le Chevalier, pas tant de difficulté.

Le Chev. C'est que je voudrois trouver au moins sur la terre, quelque espece de bien qui pût me rendre heureux.

Le Comte. Ce bien, Monsieur, vous l'avez sous la main : vous êtes encore dans la saison des plaisirs ; qui vous empêche d'en jouir ? Car désabusez-vous « ; à des ames physiques, à des » besoins physiques, il faut toujours un » bien physique (1). Travaillons donc, » mon cher, au physique de l'homme, » & rendons-le agréable pour lui (2). » Le parti digne du sage est de se » borner au présent, qui seul est en notre » pouvoir ; & nuls inconvéniens, nulles » inquiétudes sur l'avenir dans ce sys-

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 7.
(2) Ibid.

» tême (1) ». Regardons les animaux que nous mettons si mal-à-propos au rang des êtres déraisonnables ; ils sont, comme je vous le disois hier, beaucoup plus sages que nous : l'instinct les conduit tout droit au vrai bonheur ; & cet instinct est la voix de la nature qui parle également à tous (2).

Le Chev. Telle étoit en effet la morale du fameux Cynique (3) qui fouloit aux pieds le faste de Platon.

Le Comte. Il avoit raison.

Le Chev. Et qui méprisoit encore les trésors d'Alexandre.

Le Comte. Oh ! il avoit tort ; car enfin les richesses sont du moins un bien factice qui sert à nous procurer un bien plus réel (4).

Le Chev. Ce seroit bien là aussi mon avis ; je voudrois, comme vous, trouver mon bonheur dans les plaisirs physiques, mais je ne sais comment j'éprouve au-dedans de moi un sentiment naturel qui me force d'estimer la vertu comme un bien réel, de desirer l'immortalité & un genre de bonheur différent de celui

(1) Disc. sur la vie heureuse, p. 29.
(2) *Ibid.*
(3) Diogene.
(4) Livre de l'Esprit, disc. 3.

des brutes : j'ignore ce qu'elles en pensent elles-mêmes ; mais je vois qu'en général tous les individus de l'humanité s'accordent assez sur cet article. Ne seroit-ce pas là une espece d'instinct qui m'avertiroit que je suis d'une nature supérieure, qu'il y a réellement une autre vie, & des biens d'un autre genre, & qu'une partie de moi-même doit survivre à la dissolution de mon corps ?

Le Comte. Et vous prendriez cela, Monsieur, pour une inspiration ?

Le Chev. Non, Monsieur, mais voudriez-vous aussi que la nature fût plus raisonnable dans les brutes que dans nous ? qu'elle leur eût donné un instinct pour se conduire, & à nous un instinct pour nous égarer ?

Le Comte. Oui, Monsieur, ce que vous appellez votre instinct, vous égare, parce qu'il est vicié par la raison. Car, dites-moi, ne sentez-vous pas un autre instinct encore plus puissant qui vous entraîne vers les plaisirs ? Voilà donc l'instinct dominant que vous devez suivre.

Le Chev. Je n'aurai pas, Monsieur, la présomption de disputer avec vous ; cependant j'observe que, quand je me livre à mes penchans, je sens une autre voix intérieure qui les réprouve : je soupçonnerois donc, sauf meilleur avis,

que l'inſtinct des plaiſirs eſt celui de la brute, & l'inſtinct de la raiſon celui de l'humanité.

Le Comte. Autre erreur & très-pernicieuſe à l'eſpece humaine ; non, Monſieur, l'inſtinct de raiſon n'eſt qu'un inſtinct factice qui contrôle la nature (1).

Le Chev. La raiſon contrôle la nature! mais, Monſieur, cela eſt-il bien ſûr?

Le Comte. Oui, Monſieur, & très-ſûr.

Le Chev. Cependant les paſſions ſemblent quelquefois ennemies de l'homme & de ſa vertu?

Le Comte. C'eſt un blaſphême ; « elles » ſont au contraire le feu céleſte qui » vivifie le monde moral ; la ſublime » vertu, la ſageſſe éclairée ſont deux » productions de cette (prétendue) » folie (2); ſans elle nul moyen de rendre » l'homme bon (3) ».

Le Chev. Ah! ſi cela eſt, que de jours perdus dans le plus bel âge de ma vie!

Le Comte. C'eſt là le malheur des ſuperſtitions. Nous commençons heureuſement à les élaguer (4). « Vos Mora-

(1) J.-J. Rouſſeau, Emile, tom. 2, p. 162.

(2) Livre de l'Eſprit, diſc. 3, ch. 8.

(3) Ibid. ch. 16.

(4) Nous avons déjà élagué bien du bois dans la forêt des ſuperſtitions, diſoit, il y a

» listes déclament (sans cesse) contre
» les passions, pour vanter la raison (1) »;
aveugles qu'ils sont ! ils ne comprennent
pas que « nos passions sont innocentes,
» & que c'est notre raison qui est cou-
» pable (2) ».

Le Chev. Hélas ! je m'en rapportois bonnement aux leçons d'un pere que j'aimois. Tous les jours il me disoit qu'il falloit être raisonnable, & que les passions étoient les tyrans du cœur humain; elles déchiroient en effet mon cœur lorsque je m'y livrois, & lorsque je m'efforçois de les contenir au dehors, elles n'en devenoient que plus cruelles au dedans. Je me demandois à moi-même: qu'est-ce qui me dédommagera de mes privations & de cette contrainte ? Je regardois autour de moi & dans l'avenir; & je ne voyois de ressource, que dans mon repentir ou mon désespoir. Ah ! si j'avois su que les passions fussent innocentes !

Le Comte. C'est ainsi que les vieux

---

quelque tems un philosophe précieux avec un ton d'importance. Oui sans doute, répondit une dame qui étoit présente; aussi faut-il avouer que vous nous débitez bien des fagots.

(1) Les Mœurs, p. 35.

(2) Ibid.

Instituteurs flétrissent le cœur de leurs jeunes éleves; ils les arrachent au bonheur pour les précipiter dans les chaînes. Gardez-vous bien, Monsieur, d'être jamais le meurtrier de vos enfans : mettez auprès d'eux des hommes éclairés; & nous pourrons vous en fournir qui parleront bien un autre langage à leurs éleves. Ils leur peindront les charmes de la volupté, ils les inviteront aux plaisirs, ils les instruiront meme s'il le faut par leurs exemples : allez, Monsieur, soyez bien sûr alors, qu'ils les guériront pour toujours de leurs scrupules, & que bientôt vous verrez les germes d'une heureuse éducation se développer avec toute l'énergie de la belle nature.

Le Chev. Mais ne pourroient-ils pas aller trop loin ?

Le Comte. A cela, Monsieur, je n'ai qu'une réponse à vous faire : voulez-vous gêner les inclinations ? « Renoncez donc » à faire de vos enfans, des hommes de » mérite (1) » ? car il est démontré » qu'on devient stupide dès qu'on cesse » d'être passionné (2) : & que c'est exac» tement exiger l'impossible, que d'exiger » de grands talens de ceux qui, par

(1) Livre de l'Esprit, disc. 4, ch. 14.
(2) Ibid. disc. 3, ch. 8.

» leur état & leur position, ne peuvent
» être animés des passions fortes (1) ».

Le Chev. Je voudrois pourtant, ce me semble, garder cette morale pour moi; car je pourrois bien en être la dupe, si je la prêchois dans ma famille (2).

Le Comte. Le Philosophe, Monsieur, pense plus noblement : il laisse jouir chacun de ses droits, parce qu'il veut le bien de tous. Que craignez-vous au reste, de ces passions qui donnent tant d'inquiétude aux ames vulgaires? « Quiconque est capable d'aimer est » vertueux »; non, Monsieur, « je ne » crains point les mœurs de la part de » l'amour : il ne peut que les perfec- » tionner (3). Nul doute qu'on ne s'élevât » aux plus grandes choses, si on l'avoit

(1) Ibid. disc 4, ch. 14.

(2) « J'avoue que cette morale (de la mor- » talité de l'ame) est dangereuse en général; » qu'elle n'est bonne à être prêchée qu'aux » honnêtes gens. Le peuple ne seroit pas ar- » rêté par le sentiment délicat de l'amour-pro- » pre ». *Liberté de penser*, p. 78.

« La croyance de l'immortalité (de l'ame) » est nécessaire pour contenir le bas-peuple. » Mais parmi les gens d'un certain rang, ce » n'est pas un attribut qui leur soit nécessaire » pour devenir ou pour être honnête homme». *Phil. du bon-sens*, p. 257.

(3) Les Mœurs, p. 277.

» pour précepteur ; & que la main de
» la beauté jettât dans notre ame, des
» femences d'efprit & de vertu (1) ».

Le Chev. Mais le déshonneur des familles, mais les divifions, les féparations d'éclat, les fortunes ruinées, l'éducation négligée, des enfans malheureux qui périffent en naiffant, ou qui font abandonnés à la commifération publique, les violences, les meurtres, les trahifons, ne font-ils pas auffi les productions de cette heureufe folie ?

Le Comte. Eh ! qu'eft-ce que tout cela, en comparaifon de tant de bien qu'elle fait à l'humanité ? Ce font tout au plus « comme des paillettes de cuivre mêlées
» avec une veine d'or dans une riche
» mine (2). Quels avantages n'en reti-
» reroit-on pas au contraire, fi on favoit
» la mettre en œuvre ! Quel encou-
» ragement pour la vertu (3) ! Point de
» plaifir plus propre à élever l'ame des
» peuples que ceux de l'amour ; point
» de récompenfe plus digne des héros
» & des hommes vertueux (4) ».

Le Chev. Mahomet, ce me femble,

(1) Livre de l'Efprit, difc. 3.
(2) Les Mœurs, p. 158.
(3) Livre de l'Efprit, difc. 3, ch. 15.
(4) Ibid.

avoit déjà entrevu ce bonheur dans son paradis ; & s'il y en avoit un, certainement, Messieurs, vous n'en voudriez point d'autre.

Le Comte. Mahomet avoit très-bien vu, Monsieur : aussi, quoi qu'on en dise, sa religion est-elle la plus raisonnable de toutes (1).

Le Chev. Mais ..... oserois-je vous demander, mon cher Monsieur, si vous prétendez rendre de fréquentes visites à ma femme?

Le Comte. Quelle demande !

Le Chev. Eh ! oui, Monsieur ; chacun a ses raisons.

Le Comte. Allez, Monsieur, quand

---

(1) « Je le trouve fort bon (le livre de » Mahomet) pour ses contemporains, & sa » religion encore meilleure. Il enseigne l'unité » de Dieu : chez lui l'usure avec les étrangers » est défendue, l'aumône ordonnée, la priere » d'une nécessité absolue. Il étoit bien difficile » qu'une religion si simple & si sage ne sub- » juguât pas une partie de la terre ». *Œuvres de Voltaire.* tom. 3, p. 300.

« Jesus vint établir sur la terre un royaume » spirituel ; ce qui séparant le systême théolo- » gique du systême politique, fit que l'Etat » cessa d'être un, & causa les divisions intes- » tines qui n'ont jamais cessé d'agiter les Chré- » tiens. . . . Mahomet eut des vues plus saines ». *Contr. soc. liv.* 4, *ch.* 8.

vous serez instruit, vous vous mettrez au-dessus des préjugés.

Le Chev. Quoi ! Monsieur, si quelqu'un de ces Messieurs, toujours dominé par les passions qui *élevent l'ame & qui inspirent la vertu* (1), se croyant *digne de la récompense des hommes vertueux & des héros*, entreprenoit d'endoctriner l'épouse de son ami ou de son bienfaiteur ?

Le Comte. Eh bien ! Monsieur ? .....

Le Chev. Fort bien ; avis au Lecteur. Mais ce Monsieur ne craindroit-il pas du moins quelqu'embuscade de la part des intéressés ?

Le Comte. Oh ! attendez, Monsieur, cela change la these. Le Philosophe feroit alors ses réflexions ; il calculeroit le profit avec la dépense, & se décideroit pour le mieux.

Le Chev. Cela est encore bon à savoir. Mais puisque vous voulez enfin

---

(1) Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & » généralement tous les peuples les plus adon- » nés à l'amour ont ils été les plus coura- » geux ? C'est que dans ces pays les femmes » n'accordoient leurs faveurs qu'aux braves ; » c'est que les plaisirs de l'amour sont les plus » propres à élever l'ame des peuples, & la plus » digne récompense des héros & de la vertu ». *Livre de l'Esprit*, disc. 3, ch. 15.

vous occuper du bien public, vous ne devriez pas vous borner, ce me semble, à nous montrer une félicité qui n'est pas à la portée de tout le monde, & dont la privation nous jetteroit alors dans le désespoir ; il faudroit encore vous occuper des moyens de nous préserver des maux attachés à l'humanité ; car vous savez que la somme du mal l'emporte sur celle du bien. Les plaisirs sont momentanés ; ils s'usent par la continuité. Les peines au contraire, sont toujours plus vives & plus constantes. Les uns semblent nous fuir, les autres nous environnent de toutes parts. Pour un petit nombre d'heureux, qui sont encore quelquefois ennuyés de vivre (1),

(1) Une preuve que la somme de nos biens excede celle de nos maux, dit un nouveau Philosophe, c'est que les malheureux aiment mieux la vie, puisqu'ils redoutent la mort. C'est comme si l'on disoit : une preuve que plusieurs de ceux qui souffrent les douleurs de la pierre, aiment mieux cet état douloureux que la guérison, c'est qu'ils ne se font point opérer. Ce n'est donc point parce que la somme des biens excede celle des maux qu'on aime la vie, mais parce qu'on redoute la mort comme un remede violent dont la nature a une horreur invincible. Les Philosophes redoutent encore malgré eux, la justice d'une vie à venir, contre laquelle toute leur philosophie ne sauroit entiérement les rassurer.

hélas ! que de malheureux qui gémiſſent dans l'infortune, dans l'oppreſſion & dans l'oubli ! Les plaiſirs ſe ſont envolés, les maux reſtent. La Religion laiſſe au moins l'eſpoir des récompenſes à venir ; & cet eſpoir, quel qu'il ſoit, conſole toujours la vertu malheureuſe : vous lui ôtez ſa derniere reſſource ; quel autre bien lui laiſſerez-vous ?

Le Comte. On ſe délivre de la vie, Monſieur, quand elle nous eſt à charge (1). Mais il n'y a que des ames fortes capables d'une réſolution généreuſe (2).

Le Chev. Je ne vois pourtant que des Philoſophes de la ſeconde claſſe, qui aient le courage d'employer ce remede. Ceux qui font des livres pour ſe plain-

(1) « La mort eſt une reſſource qu'il ne faut » point ôter à la vertu opprimée ». *Vrai ſens du ſyſt. de la nat.* ch. 14.

« L'homme ne peut chérir ſon exiſtence, que » tant qu'elle a pour lui des charmes ; mais » lorſqu'il eſt travaillé par des ſenſations pé- » nibles, ou des impulſions contraires, ſa ten- » dance naturelle eſt dérangée : il eſt forcé de » ſuivre une route nouvelle qui le conduit à » ſa fin, & qui la lui montre comme un bien » deſirable ». *Syſt. de la nat.* tom. 1, ch. 11.

(2) Ceux qui ſe donnent la mort par le dé- » goût de la vie, méritent preſque autant le » nom de ſages, que de courageux ». *L'Eſprit*, p. 450.

dre de leur existence, prennent toujours le chemin le plus long pour arriver à leur terme.

Le Comte. C'est que la nature avare qui donne l'esprit de conseil, ne donne pas toujours le courage de l'exécution.

Le Chev. Et je croirois, Monsieur, que la nature ne fait pas si mal; car enfin ces Messieurs sont encore nécessaires dans le monde. Il ne resteroit plus à présent qu'à nous instruire de nos devoirs.

Le Comte. Rien de plus aisé, d'après ce que nous venons de dire. Que vous commande en effet votre Religion?

Le Chev. D'aimer Dieu sur toutes choses.

Le Comte. Eh bien! Monsieur, nous commençons par supprimer ce commandement.

Le Chev. Cela est juste: s'il n'y a point de Dieu, il faut bien que nous soyons dispensés de l'aimer.

Le Comte. C'est là déjà un grand point. Votre loi vous ordonne encore d'aimer vos freres comme vous-même.

Le Chev. Oui, Monsieur.

Le Comte. Et nous, Monsieur, nous les aimons pour nous; cela est certainement plus aisé. Voilà donc tout notre code: s'aimer souverainement soi-même,

& aimer les autres par rapport à soi.

Le Chev. Cela étant, il ne tiendra pas à vous, Messieurs, que tous les hommes ne soient gens de bien. Mais n'y auroit-il pas ici un peu d'égoïsme ?

Le Comte. L'égoïsme, Monsieur, nous est absolument nécessaire : c'est de là que dérivent toutes nos vertus : « car notre » but étant de rendre notre existence » heureuse ; & l'expérience nous appre- » nant que les autres nous sont néces- » saires, elle nous indique la façon de » les faire concourir à nos desseins. » Nous voyons ce qui est approuvé & » ce qui déplaît ; & ces expériences » nous donnent l'idée du juste & de l'in- » juste (1).

Le Chev. C'est-à-dire qu'il faut toujours se conformer à la volonté de ceux qui peuvent nous rendre service.

Le Comte. Oui, certainement : c'est la nature elle-même qui nous l'inspire. Prendre les moyens les plus sûrs pour parvenir à ses fins, rien de plus juste. Ainsi, « lorsqu'on dit que tels devoirs » nous obligent, cela signifie (seule- » ment) que, sans prendre ces moyens,

---

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 9. Vrai sens du syst. de la nat. ch. 15.

» nous ne pouvons parvenir à la fin que
» la nature se propose (1) ».

Le Chev. Mais l'humanité, mais la justice, mais la bienfaisance ne seront-elles donc plus des devoirs pour nous, lorsqu'elles ne nous rapporteront rien?

Le Comte. Non, Monsieur, & cela est démontré.

Le Chev. Et si elles nous deviennent nuisibles?

Le Comte. Alors, Monsieur, chacun songe à soi, comme de raison.

Le Chev. Fort bien. Vous me dites aussi, que *ce qui plaît ou déplaît aux hommes, nous donne l'idée du juste & de l'injuste.*

Le Comte. Et cela est encore incontestable.

Le Chev. Quoi qu'il en soit, n'en parlez point encore, Monsieur, je vous prie, aux nouveaux initiés qui ont la fantaisie de voyager.

Le Comte. Pourquoi pas?

Le Chev. Ah! ils vont être de toutes les religions en faisant le tour du monde. Je les vois déjà prendre le turban à Constantinople, adorer le soleil à Déli, & se faire peut-être Bonzes au Japon; changeant ainsi de religion, à-peu-près

---

(1) Ibid.

comme on prend les habits du pays, pour plaire à tout le monde.

Le Comte. Eh bien! quel mal y auroit-il? N'en voyons-nous pas aussi parmi nous qui vont encore à la Messe?

Le Chev. A la bonne heure: mais expliquez-moi, je vous prie, à qui je dois plaire; car vous savez que ce qui est approuvé des uns, est souvent désapprouvé des autres.

Le Comte. Belle demande! faut-il vous le répéter? C'est à ceux qui peuvent contribuer à votre bien-être. Oui, Monsieur, toujours agir pour le plus grand bien: ce point est généralement reconnu.

Le Chev. Je vois en effet qu'on est assez de cet avis dans la pratique. Tous les jours on sert l'ambition d'un protecteur, ses animosités, ses penchans, contre l'innocent qu'il opprime; tous les jours on dit le *oui* ou le *non*, suivant les circonstances. J'ai vu même de vos Messieurs se moquer en société, de ceux qui croyoient en Dieu; & faire en public l'apologie de l'Evangile, à cause de l'intérêt du moment.

Le Comte. Et rien de plus sage. La nature doit se porter toujours du côté où il y a moins de résistance.

Le Chev. Que sera-ce donc, Monsieur, que la probité?

Le

Le Comte. Oh ! Monſieur, c'eſt ici l'un des chef-d'œuvres de la philoſophie, & qu'il faut vous expliquer.

Le Chev. J'en ſerois très-curieux.

Le Comte. Et d'abord, pour bien connoître la probité, il eſt néceſſaire de remonter à l'origine des inſtitutions ſociales, & de ſavoir qu'avant toutes ces inſtitutions, lorſque les hommes vivoient enſemble pêle-mêle dans les bois ; ils ne ſe devoient rien entr'eux. Car il n'y avoit point encore d'autre loi, que celle de l'intérêt particulier ; & par conſéquent il n'y avoit point encore d'*actions juſtes ni injuſtes* (1).

Le Chev. Quoi ! Monſieur, les hommes ne ſe devoient rien alors ?

Le Comte. Non, Monſieur, rien du tout.

Le Chev. Quoi ! le vol n'étoit point *alors une injuſtice* (2) ? L'homicide, la barbarie n'étoient point des injuſtices ?

Le Comte. Non, Monſieur.

Le Chev. La perfidie n'étoit point une injuſtice ?

Le Comte. Non, non, encore une fois, pas plus à l'égard des hommes, qu'envers les animaux ; puiſque n'y ayant point en-

(1) Livre de l'Eſprit, diſc. 3, ch. 4.
(2) Ibid.

core de ſociété, *il n'y avoit encòre ni convention* (1) *ni juſtice.*

Le Chev. Vous croyez donc, Monſieur, qu'un étranger avec lequel je n'aurois fait aucune convention, pourroit m'enlever mon bien ?

Le Comte. Oui, aſſurément.

Le Chev. Qu'il pourroit me réduire en captivité, m'arracher la vie ?

Le Comte. Pourquoi non ?

Le Chev. Ah ! Meſſieurs, vous êtes cependant les amis de l'humanité.

Le Comte. Oui, certes, & les amis de tous les êtres vivans qui nous ſont utiles. N'aimez-vous pas, vous auſſi, le cheval qui vous traîne, & le chien qui vous garde ? Mais revenons à notre hiſtoire.

Les hommes ne reſterent pas longtemps dans cet état de la belle nature; ils formerent des ſociétés particulieres pour s'entr'aider & ſe défendre. De là les conventions ſociales : & ici le genre humain commence à décheoir. Bientôt ces petites ſociétés ſe trouvant encore trop foibles, elles ſe réunirent ſous certains gouvernemens pour produire une plus grande force ; elles créerent de nouvelles loix, ou de nouvelles con-

(1) Ibid.

ventions relatives au bien général, & multiplierent ainsi les chaînes dont les individus se sont trouvés ensuite accablés. Or, de ces trois différentes positions, naissent trois genres de probités; la probité particuliere, la probité sociale, & la probité nationale.

Le Chev. Voilà déjà, Monsieur, bien des probités auxquelles on n'auroit jamais pensé.

Le Comte. Cela n'est pas surprenant. En voici à présent l'explication.

1°. « Comme l'intérêt est l'unique ap» préciateur du mérite des hommes, (retenez bien, Monsieur, ce principe) comme *l'intérêt est l'unique appréciateur du mérite des hommes*, » la probité par » rapport à un particulier, (& que j'ap» pellerai probité personnelle,) n'est » que l'habitude des actions personnelles, » utiles au particulier (1) ».

2°. « La probité par rapport à une » société particuliere, n'est que l'habi» tude plus ou moins grande des actions » personnellement utiles à cette petite » société (2) ».

3°. « Enfin la probité par rapport » au bien public, (ou la probité natio-

(1) Liv. de l'Esprit, disc. 2, ch. 2.
(2) *Ibid.* ch. 5.

» nale), est l'habitude des actions utiles
» à la nation dont nous sommes les
» membres ; & c'est la seule qui mérite
» & qui obtienne justement le nom de
» probité (1) ».

Le Chev. Attendez, Monsieur. Que je case bien auparavant toutes ces probités dans ma tête ; car c'est ici, à ce qu'il paroît, un point très-important.

Le Comte. « Vous remarquerez donc,
» Monsieur, que c'est toujours le même
» intérêt qui préside au jugement que
» nous portons sur les actions, & qui
» nous les fait regarder comme ver-
» tueuses, ou vicieuses, ou permises,
» selon qu'elles sont utiles, ou nuisibles,
» ou indifférentes (2) ». Observez encore que c'est toujours le jugement que chacun porte des actions, relativement à ses intérêts (3), qui décide des différentes probités.

Le Chev. Il faut avouer, Monsieur, qu'on ne sauroit mieux distinguer ; & je ne sais pourquoi toutes ces probités se brouillent encore dans mon esprit ; car il me semble toujours que ce qui est probité, devroit l'être pour tout

(1) *Ibid.* ch. 11.
(2) *Ibid.* Sommaire du second discours.
(3) *Ibid.* disc. 2, ch. 11.

le monde. Je voudrois même, (& bien des gens pensent encore comme moi), qu'indépendamment de l'opinion des hommes & de tout intérêt personnel, le mensonge, par exemple, la perfidie, l'ingratitude, le vol, l'homicide, fussent toujours des vices; & qu'au contraire, la bienfaisance, la justice, la sincérité, la fidélité fussent toujours des vertus; ensorte que tout le monde fût forcé de se dire à soi-même: *cela est bien, cela est mal; c'est là un homme de bien, c'est là un méchant homme;* chacun s'en trouveroit plus à son aise. Autrement si une action que j'ai raison d'appeller bonne, parce qu'elle m'est utile, un autre a raison de l'appeller mauvaise, parce qu'elle lui sera nuisible; on ne saura plus à quoi s'en tenir.

Le Comte. Voilà donc comme vous êtes, vous autres, Messieurs: vous voudriez toujours faire de la vertu, un être spéculatif; & vous ne comprendrez jamais que ce qui est utile est toujours honnête; car c'est là le point central d'où il faut partir. Tenez, Monsieur, pour vous faire encore mieux comprendre ce que c'est que probité, prenons la personne de Cartouche.

Le Chev. Le personnage ne paroît pas fort propre au sujet, mais n'importe.

Le Comte. Au contraire; & vous allez voir.

Je suppose Cartouche tout seul de sa profession; comme cette profession ne sera utile qu'à lui seul, elle n'aura aussi que son suffrage; & voilà d'abord la probité personnelle, c'est-à-dire, la probité réduite au moindre degré possible. Que Cartouche s'associe à des confreres qui partagent ses profits; la nuance de probité augmentera à proportion des intéressés, & deviendra probité sociale.

Le Chev. Et si Cartouche est assez heureux pour mettre plus de la moitié de la nation dans son parti?

Le Comte. Eh bien! Cartouche aura alors pour lui la pluralité des suffrages; & il sera arithmétiquement démontré que Cartouche est véritablement homme de probité.

Le Chev. Il faut l'avouer, Monsieur, on ne sauroit calculer plus juste; & c'est bien dommage que cet honnête homme ait lui-même si mal fait son compte. Je voudrois pourtant qu'on pût imaginer un quatrieme genre de probité qui embrassât les intérêts de tous les peuples.

Le Comte. Nous le voudrions bien aussi; nous avons examiné, calculé: mais tout bien considéré, cela n'est pas

possible ; car « s'il existoit une probité
» pratique par rapport à l'univers, elle
» ne seroit que l'habitude des actions
» utiles à toutes les nations. Or il n'est
» point d'action qui puisse naturellement
» influer sur le bonheur & le malheur
» de tous les peuples;... l'opposition
» d'intérêts les tient les uns à l'égard
» des autres, dans un état de guerre per-
» pétuelle; ils ne peuvent étendre leurs
» conquêtes & leurs commerces, qu'aux
» dépens de leurs voisins : enfin la féli-
» cité & l'agrandissement de l'un sont
» toujours attachés au malheur & à
» l'affoiblissement des autres. Il est donc
» évident que la passion du patriotisme,
» si desirable, si vertueuse, si estimable,
» est, comme le prouve l'expérience des
» Grecs & des Romains, absolument
» exclusive de l'amour universel (1).

Le Chev. Vous regarderiez donc, Mes-sieurs, comme une *passion desirable*, une passion *vertueuse*, une passion *estimable*, l'ambition de ces Romains qui dévasterent l'Espagne & les Gaules, & conjurerent la ruine de Carthage, pour étendre les bornes de leur empire?

Le Comte. Pourquoi pas?

(1) *Ibid.* Disc. 2, ch. 25.

Le Chev. Vous donneriez donc le nom de véritable probité aux artifices de ce prince (1) qui amusoit les Grecs avec des sermens? A la frénésie de cet autre (2) qui dévasta l'Asie pour ériger des trophées à la Grece sur les débris de vingt royaumes? A la barbarie des peuples du nord qui ravagerent tant de fois l'Europe & l'Asie, pour s'enrichir de leurs dépouilles?

Le Comte. Oui certainement; & j'ajoute « probité véritable, probité considérée » par rapport au bien public, la seule » qui réellement en mérite, & qui en » obtienne généralement le nom (3) ».

Le Chev. Mais, Messieurs...

Le Comte. Cela vous scandalise? Eh bien! distinguons si vous voulez : chacun donnera ici son suffrage; les vainqueurs l'appelleront probité, & les vaincus l'appelleront barbarie; êtes-vous content?

Le Chev. Qu'auriez-vous donc pensé, Monsieur, de ce Général romain (4) qui, dans un tems de crise, où la République étoit vivement attaquée par un Roi d'Epire (5), rejetta la proposition

(1) Philippe, Roi de Macédoine.
(2) Alexandre.
(3) Livre de l'Esprit, disc 2, ch. 11.
(4) C. Fabricius.
(5) Pyrrhus.

de ce médecin qui offroit de délivrer les Romains de ce prince par le poison ?

Le Comte. Moi, Monsieur ? à la place de Pyrrhus, j'aurois mis ma couronne sur la tête du Général ; mais si j'avois été Dictateur, je l'aurois certainement fait précipiter de la roche tarpéienne.

Le Chev. Oh ! si cela est ainsi, il ne faudroit donc pas trop insister, Messieurs, sur les cruautés de Ferdinand Cortés en Amérique ; on pourroit croire que Ferdinand Cortés n'étoit qu'un Espagnol philosophe.

Le Comte. Quand on nous dira cela, Monsieur, nous verrons ce qu'il faudra répondre.

Le Chev. Mais puisqu'il n'est pas possible d'imaginer de probité universelle ; établissons au moins certaines probités de nation à nation, ne fût-ce qu'en vertu de leurs traités respectifs.

Le Comte. On a beau vous instruire, Monsieur, vous ne reviendrez donc jamais de vos préjugés. Eh ! ne voyez-vous pas que l'intérêt public doit être toujours la boussole du Philosophe ? Qu'il s'abstienne, lui en particulier, de piller son voisin, à la bonne heure ; il craindra l'infamie ou la Greve : mais qu'auroit à craindre un peuple philosophe quand il sera le plus fort ? quelle raison auroit-il

de sacrifier l'intérêt public, à la foi des conventions particulieres ? « Perdre cet » intérêt de vue, ce seroit n'avoir plus » d'idée nette de la probité (1) ».

Le Chev. D'après ce principe, ne pourroit-on pas dire aussi, que, comme il n'y a point de convention qui puisse lier les nations entr'elles contre l'intérêt général ; de même il n'y a point de pacte social qui puisse obliger les individus contre leur intérêt personnel ?

Le Comte. Bien plus, nous disons, Monsieur, que l'intérêt personnel est tellement notre loi dominante, tellement liée au systême général de sa nature ; qu'il ne seroit pas même en notre pouvoir de l'abandonner pour ce qu'on appelle vertu. « Qui sait même, si le » caractere formé & les habitudes prises, » chacun ne se conduit pas le mieux » possible, lors même qu'il paroît le plus » fou ? Tout le monde sait cette réponse » d'un fameux oculiste ; un paysan va » le consulter, il le trouve à table. » Que faire pour mes yeux, lui dit le » paysan ? Vous abstenir du vin, répond » l'oculiste. Mais il me semble, reprend

(1) Livre de l'Esprit, disc. 2, ch. 11.

» le payſan en s'approchant de lui, que
» vos yeux ne ſont pas plus ſains que
» les miens ; & cependant vous buvez...
» Oui vraiment ; c'eſt que j'aime mieux
» boire que guérir. Que de gens dont
» le bonheur eſt, comme celui de l'ocu-
» liſte, attaché à des paſſions qui doivent
» les plonger dans les plus grands mal-
» heurs, & qui cependant, ſi j'oſe le
» dire, ſeroient fous de vouloir être
» ſages ! Il eſt même des hommes, (&
» l'expérience ne l'a que trop démontré),
» qui ſont aſſez malheureuſement nés,
» pour ne pouvoir être heureux que par
» des actions qui menent à la Greve (1)».
Le Philoſophe alors ſe livre à ſa triſte
deſtinée ; il ſait qu'en *s'abandonnant à ſon
caractere, il s'épargne au moins, les efforts
inutiles qu'il feroit pour y réſiſter* (2).

Le Chev. Cela étant, Monſieur, je ne
voudrois pas trop me riſquer avec un
compagnon de voyage, qui ſeroit Philo-
ſophe ; je ne ſerois pas ſûr de ma vie,
s'il avoit beſoin de ma bourſe.

Le Comte. Oh non ; mais il vous
voleroit.

Le Chev. Ah ! le fripon.

Le Comte. Fripon ! gardez-vous bien,

(1) *Ibid.* Diſc 4, ch. 11.
(2) *Ibid.*

Monſieur, de jamais prononcer ce mot ; nous ne le donnons qu'aux intolérans ; & le compagnon philoſophe, malgré ſon petit intérêt perſonnel, pourroit bien être toujours un fort honnête homme.

Le Chev. Bien ſérieuſement, Monſieur ? Un roué honnête homme ?

Le Comte. Oui, Monſieur, & ſans difficulté. Il n'aura pas à la vérité la probité ſociale : *qu'importe*, après tout, *au public, cette probité d'un particulier*, & toutes ces petites vertus de détail, qui ne forment que des citoyens minutieux & des hommes médiocres ? Qu'importe *cette probité qui n'eſt preſque d'aucune utilité* (1) pour la nation ? Mais il aura « la vraie probité, la probité conſidérée » par rapport au bien public ; probité, » qui ſeule réellement en mérite & en » obtient généralement le nom (2) ». Il éclairera ſa nation, il diſſipera les preſtiges de la ſuperſtition, il réformera les mœurs, il inſtruira les rois, il diſſertera ſur la politique, il poſera les baſes d'un ſage gouvernement ; car je ne ſaurois trop vous le répéter, Monſieur, « en

(1) *Ibid*. Diſc. 3, ch. 9.
(2) *Ibid.* ch. 11.

» fait de probité, c'est de l'intérêt pu-
» blic, qu'il faut prendre conseil : & c'est
» uniquement par ses talens, qu'un homme
» privé peut se rendre utile & recom-
» mandable à sa nation (1) ».

Le Chev. Je n'ai pas oublié, Monsieur, cette grande maxime ; mais il y auroit ici un problême à résoudre.

Le Comte. Quel problême ?

Le Chev. Je voudrois savoir pourquoi vos Messieurs placent la véritable probité dans l'habitude des actions utiles au bien public ; & pourquoi eux-mêmes rapportent tout à leur intérêt personnel ; car certainement ils sont tous gens de bien.

Le Comte. C'est, Monsieur, que « l'homme vertueux n'est pas celui qui
» sacrifie ses plaisirs, ses habitudes, &
» ses fortes passions à l'intérêt public,
» puisqu'un tel homme est impossible ;
» mais celui dont la plus forte passion
» se trouve (par hasard) tellement con-
» forme à l'intérêt général, qu'il est pres-
» que toujours nécessité à la vertu (2) ».

Le Chev. Heureux, Monsieur, ceux qui ont si bien rencontré !

Le Comte. « César n'étoit pas sans

(1) *Ibid.* ch. 9.
(2) *Ibid.* Disc. 3, ch. 16.

» doute, un des Romains les plus ver-
» tueux ; cependant s'il ne put renonçer
» au titre de bon citoyen, qu'en prenant
» celui de Maître du monde, peut-être
» n'est-on pas en droit de le bannir de
» la classe des hommes honnêtes (1) ».

Le Chev. Ah ! j'entends ; mais ce *peut-être*, Monsieur, est un peu gaillard ; je vous promets pourtant le secret, pourvu que vous n'en fassiez confidence à personne. On croiroit que les Philosophes, qui certainement ne sont pas des hommes médiocres, aspireroient volontiers à la gloire des Césars, s'ils en avoient les moyens ; & cela pourroit donner de l'inquiétude à bien du monde.

Le Comte. Quand on a la conscience pour soi, Monsieur, on se met au-dessus de la crainte. Cent fois on nous a calomniés sur nos vertus, sur nos intentions, sur notre morale ; & cent fois nous avons triomphé de la calomnie. On a crié de toutes parts, que nos principes perdoient les mœurs ; & voyez comment nous nous sommes justifiés de ces imputations odieuses : lisez, Monsieur, lisez vous-même, les sublimes leçons que donne le sage dans ce même livre où il établit les belles maximes de notre morale :

(1) *Ibid.* Disc. 3, ch. 16.

« O vous, dit la nature, qui, d'après » l'impulsion que je vous donne, tendez » vers le bonheur dans chaque instant » de votre durée, ne résistez point à » une Loi souveraine; travaillez à votre » félicité, jouissez sans crainte, soyez » heureux.

» O superstitieux! reviens à la nature, » elle te consolera, elle chassera de ton » cœur, ces craintes qui t'accablent : cesse » de contempler l'avenir; vis pour toi, » pour tes semblables. J'approuve les » plaisirs, lorsque, sans te nuire à toi-» meme, ils ne seront pas funestes à » tes freres que j'ai rendus nécessaires à » ton propre bonheur. Que l'humanité » t'intéresse au sort de ton semblable; » songe qu'il peut un jour t'accabler » ainsi que lui; essuye les pleurs de » l'innocence opprimée, de la vertu dans » la détresse. Que la douce chaleur de » l'amitié, l'estime d'une compagne ché-» rie, te fassent oublier les peines de la » vie.

» Sois juste, parce que l'équité est le » soutien du genre humain; sois bon, » parce que la bonté enchaîne tous les » cœurs; sois indulgent, parce que, » foible toi-même, tu vis avec des » êtres aussi foibles que toi; sois doux, » parce que la douceur attire l'affection;

» sois reconnoissant, parce que la recon-
» noissance alimente & nourrit la bonté ;
» sois modeste, parce que l'orgueil révolte
» des êtres épris d'eux-mêmes ; par-
» donne les injures, parce que la ven-
» geance éternise les haines ; fais du bien
» à celui qui t'outrage, afin de te montrer
» plus grand que lui, & de t'en faire
» un ami ; sois retenu, tempéré, chaste,
» parce que la volupté, l'intempérance
» & les excès détruisent ton être, & le
» rendent méprisable ; sois citoyen, parce
» que ta patrie est nécessaire à ta sûreté,
» à tes plaisirs, à ton bien-être ; sois
» sûr que l'homme qui fait des heureux,
» ne peut être lui-même malheureux.
» En te conduisant ainsi, tu rentreras
» toujours avec plaisir en toi-même ;
» tu ne trouveras au fond de ton cœur
» ni honte, ni terreur, ni remords ; si
» le ciel s'occupoit de toi, il seroit con-
» tent de ta conduite, quand la terre en
» est contente.

» C'est moi qui punis plus sévérement
» que les dieux, les crimes de la terre ;
» le méchant peut échapper aux loix des
» hommes, jamais aux miennes. Si tu
» te livres à l'intempérance, les hommes
» ne te puniront pas, mais je te punirai
» en abrégeant tes jours ; si tu es vicieux,
» tes habitudes funestes tomberont sur

» ta tête. Ces Princes que leur puissance
» met au-dessus des loix humaines, sont
» forcés de frémir sous les miennes ;
» c'est moi qui les châtie, qui les rem-
» plis de soupçons, de terreurs. Des-
» cends au fond des cœurs de ces cri-
» minels, dont le visage content couvre
» une ame déchirée ; vois l'avare gémir,
» exténué sur l'inutile trésor qu'aux dé-
» pens de lui-même, il a pris soin d'amasser ;
» vois le voluptueux si gai, gémir
» secrétement sur une santé prodiguée ;
» la division & la haine régner entre
» ces époux adulteres ; l'imposteur trem-
» bler au seul nom de la vérité ; le cœur
» flétri de l'envieux, qui seche du bon-
» heur des autres ; le cœur glacé de
» l'ingrat, que nul bienfait n'échauffe ;
» l'ame de fer de ce monstre, que les
» soupirs de l'infortuné ne peuvent amol-
» lir ; ce vindicatif qui se nourrit de
» fiel & de serpens, & qui dans ses
» fureurs se dévore lui-même. Porte
» envie, si tu l'oses, au sommeil de
» l'homicide, du juge inique, de l'op-
» presseur, dont la couche est infectée
» par les torches des furies (1) ».

Eh bien ! Monsieur, que dites-vous à cela ? N'est-il pas vrai que quand la

(1) Vrai sens du Syst. de la nat. ch. 29.

nature s'en mêle, elle parle le langage des dieux?

Le Chev. Cependant....

Le Comte. Quoi! Monſieur, vous n'êtes pas content?

Le Chev. Pas tout-à-fait.

Le Comte. Qu'eſt-ce donc? expliquez-vous.

Le Chev. Me le permettez-vous, Monſieur?

Le Comte. Je l'exige même de vous.

Le Chev. Vous ferez, du reſte de mes obſervations, l'uſage que vous trouverez bon : reliſons, ſi vous voulez bien.

Le Comte. Volontiers. « *O vous, dit la nature* »....

Le Chev. Un moment, Monſieur, je voudrois d'abord connoître ce que c'eſt que la nature ; il eſt toujours bon de ſavoir à qui on parle.

Le Comte. La nature, je vous l'ai dit, eſt une *machine ſourde* ; c'eſt *un être abſtrait qui n'a ni corps, ni eſprit ;* ou bien, ſi vous l'aimez mieux, la nature eſt *le grand tout* qui réſulte de l'aſſemblage des êtres créés.

Le Chev. Mais ce grand tout qui ne me connoît pas, quelle inſtruction auroit-il à me donner? Il faudroit au moins, ce me ſemble, que les êtres qui la

composent, s'entendissent entr'eux pour former une opinion.

Le Comte. Ne voyez-vous pas, Monsieur, que c'est ici une figure de rhétorique? Que c'est nous qui sommes les interpretes de la nature, après avoir connu ses intentions?

Le Chev. Ah bon! j'en suis bien-aise; & nous nous entendrons mieux.

Le Comte. *O vous qui, d'après l'impulsion que je vous donne, tendez vers le bonheur dans chaque instant de votre durée, ne résistez point à ma Loi souveraine!*

Que direz-vous à cela?

Le Chev. Je dis que la nature pouvoit se dispenser de cette invitation, & de tout le sermon qui s'en suit. Qu'a-t-elle besoin de me prêcher, quand elle sait que je ne puis faire que ce qu'elle veut?

Le Comte. Tant mieux, elle n'en sera que mieux obéie.

Travaillez à votre félicité, jouissez sans crainte, soyez heureux. Avouez qu'on ne sauroit donner un meilleur avis.

Le Chev. Avis assez plaisant.

Le Comte. Comment plaisant?

Le Chev. Oui, Monsieur; la nature forme mon individu, en monte les ressorts sans me consulter, donne seule le branle à tout, m'entraîne par la fatalité à travers les plus grands périls

& dans les plus grands malheurs, m'enleve souvent toutes les ressources; & finit par me dire : *Ne crains point*, *& sois heureux*. Mais la nature se moque donc de moi ? Il faudroit, Monsieur, avoir soin de l'en avertir.

Le Comte. Nous verrons celà. Ecoutez, écoutez la suite :

O superstitieux ! (qui crois en Dieu) *reviens à la nature.*

Le Chev. Doucement, Monsieur. La nature me traite de superstitieux, parce que je m'en rapporte à une intelligence suprême que je crois ; & veut que je m'en rapporte à elle, qui n'a donné commission à personne de me parler. Quelque esprit bourru pourroit bien ici l'envoyer au diable.

Le Comte. On le laisseroit dire.

Reviens à la nature : elle te consolera, elle chassera de ton cœur, ces craintes qui t'accablent.

Le Chev. Tout de bon, Monsieur ? la nature nous console ?

Le Comte. Oui, Monsieur, sans difficulté.

Le Chev. Ah ! que ne parloit-elle plutôt, lorsque tourmenté dans ma derniere maladie, par de vives douleurs, je sentois ma frêle machine dépérir, cherchant inutilement le repos, ne

voyant rien autour de moi, qui ne m'annonçât une dissolution prochaine, également effrayé de l'horreur du néant, & de la crainte de l'avenir? O nature! toi seule pouvois donc me consoler. Mais puisque tu avois fait tout le mal, que ne m'indiquois-tu du moins le remede?

Le Comte. Mais l'avez-vous invoquée, Monsieur; pourquoi donc vous en plaindre? *Cesse de contempler l'avenir.*

Le Chev. Passe, Monsieur, pour les Philosophes; mais le conseil ne seroit pas trop sûr pour tout le monde. Un Ancien avoit dit qu'il falloit toujours regarder devant soi (1); &, à l'exception des enfans, des fous, & des éleves de la nature, chacun aura toujours l'imbécillité de penser à l'avenir. On craindra la maladie, on craindra le déshonneur, l'infortune, la douleur; l'habitude en est prise, Monsieur, & la nature a beau dire, elle ne nous tirera point de là. Vous-mêmes, Messieurs, vous nous imitez assez bonnement sans y penser. Car, entre nous, vous vous pourvoyez toujours un peu pour l'avenir; & si dans l'occasion vous vous abstenez de certai-

(1) *Illud est sapere, non quòd ante pedes modo est, videre; sed etiam ea quæ futura sunt, prospicere.* Adelph.

nes bonnes œuvres qui vous feroient utiles, mais que le public désapprouveroit très-fort, c'est toujours par la crainte des suites. Pourquoi donc ne voudriez-vous pas aussi que je craignisse l'enfer, & que, dans le doute, j'eusse la curiosité de savoir au moins ce qui en est?

Le Comte. Et voilà justement ce qui fait votre malheur. Remarquez encore cette belle Sentence :

Vis pour toi & pour tes semblables.

Elle est courte.

Le Chev. Et trop longue encore de la moitié.

Le Comte. Comment, Monsieur?

Le Chev. Oui, Monsieur, trop longue. Moi, je dirois : *Vis pour toi*; & j'en resterois là.

Le Comte. Quel affreux égoïsme! Voudriez-vous donc, Monsieur, que la nature négligeât vos semblables?

Le Chev. Non, mais puisque je ne dois aimer les autres que pour moi; peu m'importe qu'ils soient malheureux, pourvu que je sois à mon aise.

Le Comte. Mais que direz-vous à ceci?

J'approuve les plaisirs, lorsque, sans te nuire à toi-même, ils ne seront point funestes à tes freres, que j'ai rendus nécessaires à ton propre bonheur.

Le Chev. Ce que j'ai à dire ? Rien, Monsieur.

Le Comte. Qu'est-ce donc, Monsieur, vous paroissez ému ?

Le Chev. Comment, Monsieur ? la nature permettra toutes les infamies, tous les excès, toutes les horreurs, pourvu qu'elles ne soient point nuisibles ? Mais je regarde ce malheureux qui se livre à la brutalité de ses passions ; son visage me fait frémir ; je vois sur les traits affreux qui le défigurent, toute la difformité d'une ame noircie de crimes ; je laisse tomber le voile, & je me tais.

Le Comte. Vous êtes bien vif, Monsieur le Chevalier. Ah ! je le vois bien, il faut vous le pardonner : c'est un reste de scrupule ; voici de quoi vous calmer :

Que l'humanité t'intéresse au sort de ton semblable ; songe qu'il peut un jour t'accabler, ainsi que lui.

Le Chev. Me calmer, Monsieur ! & qu'est-ce donc que cette humanité, qui ne m'intéresse au sort d'un malheureux, que parce que je puis être malheureux comme lui ? Le feu prend à la maison d'un autre : je prends des mesures pour garantir la mienne ; & voilà tout. A quoi me servira l'amitié d'un malheureux qui n'aura plus de bien à me faire ?

Le Comte. Ah! Monsieur, vous ne connoissez donc pas la nature. Beaucoup plus généreuse que vous, elle vous crie sans cesse :

Essuie les pleurs de l'innocence opprimée, de la vertu dans la détresse.

Le Chev. Oui, mais elle m'avertit aussi de ne rien donner, si je ne gagne rien; mais elle me permet tout, pourvu que je me procure le bien-être; mais elle dit à l'anthropophage, qu'il n'est pas plus injuste en me dévorant, que moi qui fais servir l'alouette à ma table; mais elle apprend à tous, que les vertus ne sont que des devoirs de convention, subordonnés à l'intérêt particulier; & après cela elle viendra me prêcher la bienfaisance?

Le Comte. Oui, Monsieur, & voyez avec quelle sensibilité :

Que la chaleur de l'amitié, que l'estime d'une compagne chérie te fassent oublier les peines de la vie.

Le Chev. La nature auroit dû bien plutôt, Monsieur, s'appliquer à alimenter l'amitié & & la tendresse conjugale. Car enfin, l'amitié & l'estime doivent être réciproques; & si la nature avertit de n'aimer les amis que pour soi; si elle enseigne que l'union conjugale ne doit point prévaloir sur nos plaisirs; bien des

des gens certainement en abuseront, & ces nouvelles peines ne guériront point des autres maux. Il faudroit, Messieurs, pourvoir à cela.

Le Comte. Allez, Monsieur, qu'on s'en rapporte à nous, & tout ira bien.

Sois juste, parce que l'équité est le soutien du genre humain.

Le Chev. Je vous demande pardon, Monsieur; mais il y auroit encore ici quelque chose à réformer.

Le Comte. Eh! quoi donc?

Le Chev. Ne sait-on pas que ce qu'on appelle *injustice*, entre dans l'enchaînement des causes nécessaires à la marche générale de l'univers? Car nous avons déjà dit que toutes nos actions étoient une suite nécessaire des loix immuables de la nature; & que les crimes particuliers étoient des petits inconvénients du bien général. Croyez-moi, Monsieur, la grande machine ne songe guere à notre bien; elle se soutiendra donc comme elle voudra, & moi comme je pourrai. Dans le fond, cette machine va toujours, malgré les injustices des hommes. Aurois-je, moi seul, la présomption de prétendre en être le soutien? Et quand je le pourrois, serois-je obligé d'en faire tous les frais? Non certes, la partie ne seroit pas égale. Chacun pour

soi dans ce monde, & mon intérêt personnel avant tout ; nous sommes déjà convenus de cela.

Le Comte. A la bonne heure ; mais le tout sans abus. Observez, Monsieur, comment la nature continue à prêcher la bienfaisance :

Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs.

Le Chev. Mais entendons-nous, Monsieur : c'est-à-dire, bon, lorsqu'on m'en saura gré ; pas trop bon cependant, pour ne pas être dupe. Il ne faut point que la dépense excede le profit : c'est là du reste une affaire de calcul.

Le Comte. Oh ! cela est juste :

Sois indulgent, parce que, foible toi-même, tu vis avec des êtres aussi foibles que toi.

Le Chev. Ceci demanderoit encore réflexion.

Le Comte. Quoi ! Monsieur, toujours des réflexions ? Eh bien ! voyons, qu'avez-vous à nous dire ?

Le Chev. Je demanderois auparavant à la nature, si elle est assez sûre des autres, pour me répondre de leur indulgence ; car je connois tels personnages organisés, de maniere que les complaisances même les rendront encore plus insolens. L'indulgence passe

souvent pour imbécillité ou pour foiblesse ; & c'est un inconvénient : il faut encore pourvoir à cela.

Le Comte. Je le veux bien : il y a là effectivement quelque chose à modifier.

Sois doux, parce que la douceur attire l'affection.

Le Chev. Je suis de votre avis, Monsieur.

Le Comte. Ah ! bon : la nature aura donc enfin une fois raison.

Le Chev. Cependant j'aimerois encore mieux : *sois important*, cela donne de la considération ; & l'on accorde souvent à la considération, ce qu'on refuse à l'amitié.

Le Comte. Je le veux bien encore. Soyez donc l'un & l'autre, si vous voulez ; ce ne sera que mieux.

Sois reconnoissant, parce que la reconnoissance alimente la bonté.

Le Chev. Je voudrois bien, Monsieur, être encore de votre avis ; mais il me paroît qu'il seroit plus à propos d'alimenter la bonté d'un protecteur qui peut me faire du bien, que celle d'un bienfaiteur qui m'est devenu inutile.

Le Comte. Bien entendu, Monsieur : on doit toujours faire pour le mieux.

Sois modeste, parce que l'orgueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes.

sible, Monsieur, de vous satisfaire. Eh! que desirez-vous de plus?

Le Chev. Je représenterois à la nature, que m'ayant créé pour jouir des plaisirs, & ne m'ayant pas promis le lendemain, je ne puis que gagner à recevoir comptant tout-à-l'heure, la somme du bonheur qui seroit répartie en plusieurs termes, & pour un avenir incertain : je m'épargnerai de plus, l'ennui & le chagrin qui remplissent les intervalles. La nature me menace du mépris ; mais les sages m'applaudiront, & je mépriserai le vulgaire lorsqu'il s'avisera d'y trouver à redire. Si les infirmités m'inquietent au bout de ma course, j'aurai toujours le moyen de prévenir mes malheurs.

Le Comte. Oui, vraiment, & c'est là une spéculation à faire. Observez pourtant, Monsieur, les précautions que prend toujours la nature pour assurer le repos public ; car elle ne perd jamais cet objet de vue.

Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta sûreté, à ton bonheur, & à ton bien-être.

Le Chev. Sois citoyen... Cela auroit besoin d'explication.

Le Comte. Sois citoyen. Cela n'est-il pas clair ? On vous exhorte ici, Mon-

ſieur, à remplir les engagemens du pacte ſocial.

Le Chev. Mais ſi je puis les éluder ſecrétement pour mon bien particulier; ſi ces engagemens donnent tout au riche, & ne me laiſſent rien; ſi le bonheur eſt pour les autres, le travail & l'indigence pour moi?....

Le Comte. Oh! alors on tâche de ſe tirer d'intrigue.

Sois ſûr que l'homme qui fait des heureux ne peut être lui-même malheureux. Nierez-vous encore cela?

Le Chev. J'en ſuis bien fâché pour vous, Meſſieurs; mais en vérité, la nature ne tient pas toujours parole. Que d'ames bienfaiſantes, malheureuſes dans le monde! Que d'ingrats n'avez-vous pas faits? Que de Philoſophes qui ſe plaignent encore de leur ſort, malgré leurs ſervices! Combien d'autres qui ſe tuent, après avoir fait des heureux!

Le Comte. Qu'y a-t-il là, après tout, de ſurprenant? Ceux-ci avoient déjà pris *leur part & portion* à la ſomme du bonheur; & le bonheur doit enfin avoir un terme. Liſez ce qui ſuit:

En te conduiſant de la ſorte, tu rentreras toujours avec plaiſir en toi-même; tu ne trouveras au fond de ton cœur ni honte, ni terreurs, ni remords. Eh bien!

Monsieur, osez-vous après cela accuser la nature d'ouvrir la barriere à tous les crimes ?

Le Chev. Ah ! Monsieur, corrigez la nature, je vous en prie.

Le Comte. Comment, Monsieur, corriger la nature! A-t-elle jamais si bien parlé?

Le Chev. C'est qu'elle va vous mener tout droit aux superstitions, si vous n'y prenez garde; car elle commence déjà à tenir le langage d'un mystique. Croyez-moi, Monsieur, laissons les terreurs, les remords, & la honte à ces êtres qui croient encore en Dieu, qui attendent une vie à venir, & qui s'imaginent être libres dans celle-ci. Mais quand on sait que l'ame n'est que la matiere modifiée, entraînée par la fatalité à tout ce qu'elle fait; quels regrets, quelle honte, quelles terreurs peut-on trouver au-dedans de soi?

Le Comte. Il y a pourtant, ce me semble, quelque chose de cela dans le fond de notre ame. Tâtez-vous bien vous-même, Monsieur; & vous verrez que la nature n'a pas tout-à-fait tort. La suite est encore plus sublime. Ecoutez ceci :

Si le Ciel s'occupoit de toi, il seroit content de ta conduite, quand la terre en contente ; & cela est certain.

Le Chev. Oh ! pour le coup, la na-

ture, Messieurs, veut vous en faire accroire; car, certainement le Ciel devroit être bien content de vous; & vous savez pourtant que les hommes ne l'ont pas toujours été.

Le Comte. Mais pensez, Monsieur, que la nature qui ne fait jamais bien ce qu'elle fait, ne peut pas toujours bien faire. Voyez à présent de quel ton elle parle aux Maîtres de la terre.

C'est moi qui punis plus sévérement que les Dieux, les crimes de la terre. Le méchant peut échapper aux loix des hommes, jamais aux miennes. Si tu te livres à l'intempérance, les hommes ne te puniront pas, mais je te punirai en abrégeant tes jours; si tu es vicieux, les habitudes retomberont sur ta tête. Ces Princes que .....

Le Chev. Avouez, Monsieur, en passant, qu'il y a ici un peu de radotage.

Le Comte. Quoi! vous accusez la nature de.....

Le Chev. Vous le voyez vous-même, Monsieur: elle commence déjà à répéter sa leçon.

Le Comte. Mais nous ne finirons plus, si vous chicanez sans cesse.

Ces Princes que leur puissance met au-dessus des loix humaines, sont forcés de frémir sous les miennes. C'est moi qui les châtie, qui les remplis de soupçons, de terreurs.

Le Chev. Et moi, je calculerois un peu différemment, si j'avois l'honneur d'être Roi.

Le Comte. Je le crois bien : mais votre calcul, Monsieur, seroit-il plus juste ?

Le Chev. Peut-être. Ne connoissant point d'autre vie, je voudrois jouir de celle-ci, & je ferois si bien mon compte que je n'aurois rien à craindre.

Le Comte. Eh ! que feriez-vous donc ?

Le Chev. Je commencerois d'abord par faire prêcher l'Evangile, pour rendre tous mes sujets bons Chrétiens : je serois bien assuré alors, de n'avoir que des sujets fideles. Je redouterois davantage un peuple philosophe : car ces Messieurs étant plus éclairés, savent toujours que les Rois ne sont que leurs substituts ; & soit que je gouvernasse bien ou mal, il pourroit bien leur prendre envie de se mettre à ma place, persuadés qu'ils gouverneroient encore mieux : mais je prendrois mes précautions. Du reste, Messieurs, je ne voudrois pas que vous fissiez ressembler les vertus d'un Roi philosophe, qui ne feroit le bien que par la crainte d'être châtié, à celles d'un laquais, qui ne s'abstient de voler que pour éviter la Greve.

Le Comte. C'est que tous les hommes étant pêtris de la même argille, tous ont

aussi besoin d'être contenus dans le devoir par la crainte. Mais ceci, Monsieur :

Vois l'avare gémir exténué sur l'inutile trésor, qu'aux dépens de lui-même il a pris soin d'amasser.

Le Chev. Eh bien ! l'avare se corrigera ; il partagera son trésor, moitié pour ses plaisirs, le reste dans ses coffres : c'est là tout ce qu'il lui faut. Mais moi, qu'y gagnerai-je ?

Le Comte. Allez, Monsieur, on y gagne pourtant toujours quelque chose.

Vois le voluptueux si gai, gémir secrétement sur une santé prodiguée.

Le Chev. La nature, Monsieur, m'avoit encore parlé de cela ...

Le Comte. On pourroit l'oublier, & il n'y a point de mal à le répéter.

Vois la division & la haine régner entre ces époux adulteres.

Le Chev. C'est leur faute ; que ne sont-ils philosophes ? Ils sauroient que les conventions ne dérogent point aux droits que chacun doit avoir de penser à soi ; & ils jouiroient chacun de leur liberté sans se haïr.

Le Comte. Oui, Monsieur ; mais malgré cela, il y a là toujours quelque chose qui inquiete.

Vois le menteur privé de toute con-

fiance ; l'impôsteur trembler au seul nom de la vérité.

Le Chev. Avis donc au lecteur philosophe, de prendre ses précautions pour n'être pas surpris en flagrant délit, & de s'assurer du profit avec le moins de risque possible.

Le Comte. Celà est juste.

Vois le cœur flêtri de l'envieux, qui seche du bonheur des autres.

Le Chev. Vous m'avez dit cependant, Monsieur, qu'il y a tel homme qui ne peut être heureux que *par des actions qui menent à la Greve.*

Le Comte. Oui, sans doute.

Le Chev. Il faut bien alors, bon gré, malgré, qu'il y marche.

Le Comte. Sans difficulté.

Le Chev. Or cet autre dont vous parlez ici lui ressemble ; c'est la nature qui lui a fait tout le mal ; & en vérité, il y a presque de la mauvaise foi, à lui en faire des reproches.

Le Comte. Effectivement celà demande réflexion. Mais que direz-vous à ceci ?

Vois le cœur glacé de l'ingrat, que nul bienfait n'échauffe ; l'ame de fer de cet homme, que les soupirs de l'infortuné ne peuvent plus amollir.

Le Chev. Mais, permettez-moi de le dire, Monsieur, la nature n'y entend

donc rien ; elle cherche querelle aux cœurs glacés ?

Le Comte. Oui, & avec raison. Et vous, Monsieur ?

Le Chev. Oh ! certainement la nature se trompe. Le cœur glacé est au contraire, l'un des plus beaux présens qu'elle ait jamais fait aux hommes.

Le Comte. Ah ! quelle horreur !

Le Chev. Point du tout. Vous tenez donc encore un peu, aussi vous autres, Messieurs, aux vieilles superstitions. Car, suivant le nouveau code, il s'agit de se rendre heureux dans ce monde.

Le Comte. Nous en convenons.

Le Chev. Or la compassion nous fait partager les peines d'autrui ; elle est donc un mal, puisqu'elle diminue la somme du bonheur. C'étoit la maxime de l'un de vos Anciens (1).

Le Comte. Oui, mais la nature est aujourd'hui plus honnête. Lisez la suite.

Vois ce vindicatif, qui se nourrit de fiel & de serpens, & qui dans ses fureurs se dévore lui-même. Porte envie, si tu l'oses, au sommeil de l'homicide, du Juge inique, de l'oppresseur, dont la couche est infectée par les torches des furies.

Le Chev. Sans doute, Monsieur, la

(1) Epicure.

nature ne parle ici que pour *les bonnes gens*.

Le Comte. Pourquoi cela ?

Le Chev. Car un Philosophe, sachant qu'il ne peut résister à son instinct, & qu'il n'a rien à appréhender pour l'autre monde, aura bientôt éteint les torches qu'on veut lui faire craindre ; & la vengeance sera pour lui un plaisir de plus.

Vous voyez donc, Monsieur, que, tout bien examiné, il n'y a pas trop à se fier à la nature. Elle me dit : *Sois heureux* ; & elle est l'artisan de tous mes chagrins : *sois généreux* ; & elle me rend esclave des plaisirs : *éleve-toi au-dessus des caprices du sort* ; & elle me laisse ramper à terre. Elle m'exhorte à la vertu, & m'entraîne invinciblement au crime. En vérité, elle brouillera tout, si vous la laissez bavarder davantage. Peut-être même ne vous dit-elle pas son secret ; elle pourroit bien avoir intention de vous jouer un tour. Car vous devez vous être apperçu que, quand elle parle un peu bon-sens, elle parle à-peu-près comme nos Prêtres, & semble prendre un détour, pour vous ramener aux anciennes superstitions. Prenez-y y donc garde, Messieurs, je vous en avertis, réformez son code.

Le Comte. Quelle merveille, Monsieur, que la nature soit quelquefois inconsé-

quente ! Ne vous a-t-on pas déjà dit que ce n'est qu'après une infinité de siecles qu'elle est parvenue à la composition du monde physique ?

Le Chev. Oui, Monsieur, & je ne l'ai point oublié.

Le Comte. Or il falloit bien d'autres combinaisons, pour arriver à l'arrangement du monde moral. « Je te mets » sous la garde du plaisir & de la dou» leur, a-t-elle d'abord dit à l'homme : » l'un & l'autre veilleront à tes pensées, » à tes actions, exciteront tes aversions, » tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs, » allumeront tes desirs, tes craintes, » tes espérances ; te dévoileront des vé» rités, te replongeront dans les erreurs ; » & après t'avoir fait enfanter mille sys» têmes absurdes, (remarquez bien ceci) » *mille systêmes absurdes* de morale & de » législation, ils te dévoileront un jour » les principes, au développement des» quels sont attachés l'ordre & le bonheur » du monde moral (1) » ; & voilà à-peu-près où nous en sommes.

Le Chev. Heureusement vous vous en êtes un peu mêlé.

Le Comte. Cependant l'ouvrage est

(1) Liv. de l'Esprit, disc. 3, ch. 9.

déjà bien avancé. L'espece humaine connoît aujourd'hui ses véritables intérêts. Nous lui rendons ses plaisirs & sa liberté ; le reste va venir..... Mais nous avons fait une assez longue séance. Je ne vous avois promis qu'une heure, & il y en a déjà deux de passées. Je suis obligé de vous quitter.

Le Chev. Je sens qu'il y auroit de l'indiscrétion à vous retenir plus long tems.

Le Comte. Vous avez été aujourd'hui, Monsieur le Chevalier, un peu caustique. Il falloit vous laisser reprendre votre gaieté, & j'aurois eu tort de le trouver mauvais. Il faut espérer cependant que vous serez à l'avenir plus raisonnable.



IVe. ENTRETIEN.

De l'ordre politique.

LE *Comte.* Qu'est-ce donc, Monsieur, que cette figure que je viens de rencontrer sur votre escalier, & qui sembloit vouloir se cacher de moi ?

Le Chev. Vous a-t-elle fait peur ?

Le Comte. Peu s'en faut ; ces figures sinistres sont toujours de mauvaise augure.

Le Chev. Ah ! C'est un honnête homme.

Le Comte. Mais, est-ce un homme d'esprit ?

Le Chev. C'est un bon Capucin.

Le Comte. Bon ! que vient donc faire ce Capucin ?

Le Chev. C'est lui qui m'avoit conseillé ma retraite ; je ne l'avois pas vu depuis, & il est venu me faire une visite ; je lui ai fait part de vos lumieres, il m'a paru qu'il avoit lu tous vos livres : nous en avons causé, nous avons disputé ; & un moment plutôt, vous seriez arrivé fort à propos, car je vous avouerai que j'ai été un peu embarrassé.

Le Comte. Ah ! Monsieur, tout est perdu, si vous écoutez les Prêtres &

les Moines. De quoi ſe mêle ce Capucin ? que diſoit-il donc ?

Le Chev. Je n'aurois garde, Monſieur, de vous le répéter, le propos eſt trop malhonnête ; vous ſavez que ces gens groſſiers nomment chaque choſe par ſon nom.

Le Comte. Vous piquez ma curioſité, Monſieur, & je veux abſolument le ſavoir.

Le Chev. Mais, Monſieur....

Le Comte. Oui, Monſieur, je l'exige de votre amitié.

Le Chev. Vous l'exigez abſolument ?

Le Comte Oui, oui, Monſieur.

Le Chev. Il faut donc vous ſatisfaire, mais ne vous fâchez pas, je vous prie : ce Capucin a voulu me ſoutenir que tous vos Philoſophes étoient des *fripons* : pardon, Monſieur, je ne fais que vous rendre ſes propres termes.

Le Comte. O le blaſphémateur ! O l'infame ! Et un Capucin !

Le Chev. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il a voulu me le prouver.

Le Comte. Quelle atrocité !

Le Chev. Oui, Monſieur.

Le Comte. Voyons pourtant juſqu'au bout.

Le Chev. Ces Philoſophes, m'a-t-il dit, ont pour maxime de ſe déterminer

toujours par le motif de leur plus grand intérêt; & ils croient cette maxime tellement liée au système général de la nature, qu'il ne leur seroit pas même possible de faire autrement (1) : je n'ai pu en disconvenir.

Le Comte. Tout va bien jusques-là.

Le Chev. Or, m'a-t-il ajouté, dans l'état présent, ils trouvent leur plus grand intérêt dans les intrigues & les crimes ; puisque, selon eux, les crimes conduisent aujourd'hui aux récompenses, & que la vertu gémit dans l'oppression. J'allois me récrier, lorsqu'il m'a arrêté tout court; & me prenant par la main, *ne disputons pas*, m'a-t-il dit, *il s'agit d'un fait, en voici la preuve.* Aussi-tôt ouvrant vos livres que j'avois sur mon bureau, il m'a lu les passages (2), & a conclu en ces termes :

Donc, ces Philosophes doivent nécessairement se livrer aux crimes par système. Donc, ce sont des fripons par système ; & des fripons qui ne prendront pas même la peine d'être meilleurs, persuadés qu'ils ne sauroient mieux faire.

Le Comte. O ciel ! on insulte les sages de la terre, les législateurs des nations,

(1) Voyez ci-devant, au troisieme entretien.

(2) Ils seront rapportés ci-après.

les bienfaiteurs de l'humanité ! . . . .
Mais vous, Monsieur ?

Le Chev. Moi, j'ai d'abord été un peu interdit; ensuite, réflexion faite, je me suis récrié.

Le Comte. Que ne distinguiez-vous du moins ?

Le Chev. Je l'ai bien fait aussi, & je lui ai dit qu'il ne falloit pas juger des Philosophes par leur doctrine ; « qu'en » écrivant contre la loi naturelle, ils » la suivoient à la rigueur ; qu'en dis- » putant sur le juste, ils l'étoient cepen- » dant vis-à-vis de la société ». Heureusement j'avois lu tout cela dans une préface (1), il n'y avoit qu'un moment.

Le Comte. Fort bien ; & il n'y avoit rien à dire à cela ?

Le Chev. Rien, à ce que je croyois. Mais tant pis pour eux, m'a-t-il répliqué brusquement ; ces hommes n'osent donc se justifier qu'en désavouant leur morale dans la pratique ; ils sentent donc l'atrocité de cette morale : cependant ils la décorent du nom de sagesse ; cependant ils l'enseignent, ils la publient, ils se concertent pour la propager, pour en infecter la société ; ils déclarent la guerre à tous ceux qui en veulent préserver

(1) Œuvres philosoph. disc. prélim. p. 151.

leurs concitoyens. Ce sont donc des scélérats de sang-froid, qui font avec réflexion le mal qu'ils connoissent; qui joignant la mauvaise foi à la scélératesse, voudroient se faire un nom par les malheurs de tout le genre humain.

Le Comte. Quel fanatique! Et vous, Monsieur, vous l'avez laissé parler? Et il s'en est allé en paix? Et vous n'avez rien dit?

Le Chev. J'y ai fait ce que j'ai pu; je vous ai même cité pour exemple.

Le Comte. Moi, Monsieur, me citer à cet impie! vous avez profané mon nom. Je vous en prie, Monsieur, que cela n'arrive plus à l'avenir...... Mais qu'a-t-il donc répondu?

Le Chev. Il m'a soutenu que vous deviez penser intérieurement comme lui; & que si vous étiez tel que je le disois, vous déserteriez bientôt la compagnie.

Le Comte. Ah, le bourreau! il se mêle encore de prophétiser. Vous le voyez, Monsieur, on ne gagne jamais rien avec ces gens-là. Promettez-moi de ne plus les voir, ou bien je me retire.

Le Chev. Calmez-vous, Monsieur, j'ai peut-être eu tort: mais je croyois que pour bien prendre un parti, il falloit toujours entendre le pour & le contre.

Le Comte. Point du tout, il faut seu-

lement étudier la nature & lire nos livres: ceux que nous initions ne font rien de plus. Mais reposons-nous un moment... Vous ne verrez donc plus ces gens-là?

Le Chev. Mais faudra-t-il les mettre à la porte?

Le Comte. Oui, Monsieur, à la porte, & bien vîte. Vous me promettez?... Allons, Monsieur, reprenons: mais.... où en étions-nous?

Le Chev. Vous m'avez instruit la derniere fois des devoirs de la vie civile.

Le Comte. Oui, je m'en souviens.

Le Chev. Ne seroit-il pas à propos de dire à présent quelque chose de l'ordre politique? J'ai déjà lu bien des livres sur cet article.

Le Comte. Quels livres? Les Anciens, sans doute?

Le Chev. Oui, Monsieur, & plusieurs Auteurs célebres du dernier siecle.

Le Comte. Je l'aurois bien deviné. Vous faites donc, Monsieur, tout ce qu'il faut pour ne rien savoir? Car tous ces anciens vous égareront, si vous n'y prenez garde.

Le Chev. Ces Anciens avoient pourtant de la célébrité.

Le Comte. Oui, ils en ont eu; mais ils ne voyoient pas assez loin, parce qu'ils ne regardoient pas d'assez haut:

il n'appartenoit qu'à leurs successeurs de s'élever aux grands principes, pour saisir l'ensemble de l'administration publique.

Le Chev. Quel remede donc à ces vieux préjugés? faut-il faire abjuration?

Le Comte. Oui, Monsieur, & tout-à-l'heure.

Le Chev. Je le veux bien, pourvu que vous ayez la bonté d'être mon guide.

Le Comte. Je ne refuse point, Monsieur, de vous instruire, quoiqu'un peu mécontent de votre indocilité. Mais il faut pour cela vous faire rétrograder jusqu'au premier âge du monde.

Le Chev. Allons, Monsieur, rétrogradons.

Le Comte. C'est à cet âge heureux que l'innocence régnoit sur la terre, & que l'homme juste, sans Dieux, sans Monarques, sans loix, jouissoit de toute sa liberté.

Le Chev. Tous les peuples ont conservé la mémoire de cet âge d'or : Moïse en dit quelque chose.

Le Comte. Les Poëtes en ont encore mieux parlé. Mais, hélas! les hommes se lasserent enfin de leur commun bonheur; l'ambition voulut posséder seule(1).

---

(1) J.-J. Rousseau, sur l'inégalité des conditions parmi les hommes, part. 1, p. 102.

« On s'avisa de clorre un terrein, & de » dire : *ceci est à moi* ; on trouva des gens » assez simples pour le croire, & alors » commença la société civile. Hélas ! » que de crimes, de guerres, de meur-» tres n'eût point épargnés au genre » humain celui qui, arrachant les pieux » ou comblant le fossé, eût crié à ses » semblables : *gardez-vous bien d'écouter* » *cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous ne* » *croyez que les fruits sont à tous, & que* » *la terre n'est à personne* (1) » ! C'est la pensée de J.-J. Rousseau, & il raisonnoit assez juste sur cet article ; mais ce Philosophe ne mérite pas assez notre confiance, pour être cité.

Le Chev. Vous avez raison, il a trop mal parlé de vos Messieurs (2), & cela pourroit

Parmi les Œuvres de Rousseau, édit. d'Amst. in-12. 1763, tom. 1.

(1) *Ibid.* au commencement de la seconde partie, p. 330-331.

(2) « C'est la philosophie qui l'isole (l'hom-» me) ; c'est par elle qu'il dit en secret, à » l'aspect d'un homme souffrant : Péris, si tu » veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les » dangers de la société entiere qui troublent » le sommeil du Philosophe, & qui l'arrachent » de son lit. On peut impunément égorger » son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à » mettre ses mains sur ses oreilles, & s'argu-» menter un peu, pour empêcher la nature

pourroit leur faire du tort ; comme il avoit eu d'intimes liaisons avec eux, on diroit qu'il en parle avec connoissance de cause.

Le Comte. J'aime donc mieux m'en rapporter à d'autres beaucoup mieux au fait. Prenons le *Philosophe politique*, vous devez l'avoir ici.

Le Chev. Oui, Monsieur, justement, & le voilà.

Le Comte. Cet habile penseur instruit généralement tous les hommes, les rois, les nations, les marchands. Voyez tous ces titres : *Ordre essentiel & politique des Puissances... Code des Nations... Essai politique sur le Commerce* (1).

Le Chev. Et tout cela dans un seul volume ?

Le Comte. Oui, Monsieur.

Le Chev. Voilà bien des choses en peu de mots. Mais aurai-je assez d'esprit pour tout comprendre ?

Le Comte. Je pourrai vous expliquer ce que vous ne comprendrez pas. Voici

---

» qui se révolte en lui, de l'identifier avec » celui qu'on assassine ». *Rousseau, de l'inégalité parmi les hommes.* Part. 1, p. 321.

(1) Ces trois traités sont dans un seul volume in-8, sous le titre d'Ouvrages politiques & philosophiques. A Londres, 1776.

l'endroit essentiel sur les gouvernemens : « les premiers hommes, placés dans les » plaines modifiées par la nature, senti- » rent toujours, soit par instinct, soit » par un effet de cette attraction uni- » verselle, qui tend à rapprocher les » êtres & à les conserver.... ».

Le Chev. Sans doute, Monsieur, l'Auteur étoit Neutonien.

Le Comte. Point de plaisanterie, Monsieur, ceci est trop sérieux.... « Les » premiers hommes sentirent donc, qu'ils » devoient obéir à cette nouvelle impul- » sion, qui leur annonçoit une nouvelle » existence, & à se la procurer. La ti- » midité seule, suite naturelle de l'état » isolé, en retarda quelque tems l'effet... » Les hommes craignirent de porter des » chaînes que ce nouvel état leur pré- » sageoit. Soumis aux impressions du » moment, ils redouterent toute autre » influence. Mais la nature saisit ce » moment d'indécision, pour jouir de » ses droits ; elle rendit les hommes » à eux-mêmes, en suspendant leurs » craintes, & décida leurs intentions (1) ».

Le Chev. Ceci est trop sublime pour être bien entendu. Je comprends seule-

(1) Code des nations. Titre *Gouvernement*, p. 17, 18.

ment que la nature n'étoit pas maladroite. Il reste à savoir quel fut le résultat de cette décision.

Le Comte. Le voici :

« Les hommes hasarderent enfin de » se joindre. Ils se formerent des inté» rêts communs, & se firent des loix » relatives... Elles furent formées dans » le principe, par une combinaison gé» nérale des instincts communs & parti» culiers, des besoins, des intérêts des » peuples, de leurs passions, de leurs » habitudes (1) ».

Le Chev. Eh ! la raison & la justice ne devoient-elles pas y entrer aussi pour quelque chose ?

Le Comte. Mais souvenez-vous, Monsieur, qu'il n'y avoit encore alors *ni juste, ni injuste.* « Cependant les modifi» cations que l'on donna aux objets, la » pluralité des opinions, le caractere de » la puissance arbitraire, les passions » même du Législateur indolent & *des*» *pote*, la connoissance prétendue des » hommes, tout contribua à éterniser » un vice établi dans la masse nationale, » & à lui rendre ces mêmes loix, ou » fausses ou inutiles (2) ».

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.* p. 19.

Le Chev. Un moment, Monſieur...
Quel eſt, je vous prie, ce *vice*, qui a tout perdu en s'établiſſant *dans la maſſe nationale*, à la faveur *des modifications* introduites par *les paſſions des deſpotes?*

Le Comte. Vous ne le comprenez pas, Monſieur? J'en ſuis fâché. Ce qui ſuit pourra vous l'expliquer :

« Les loix ſervirent à affermir l'auto» rité ſouveraine... elles ſervirent moins » à perfectionner les mœurs qu'à les cor» rompre ».

Le Chev. Ah! me voilà maintenant au fait. Mais pourquoi tant de circuits, pour dire que les ſouverains ſont des deſpotes? que leur puiſſance eſt devenue une puiſſance arbitraire, & que les loix qui affermiſſent leur autorité ſont les corruptrices des mœurs?

Le Comte. Nous l'avons ſi ſouvent répété ailleurs (1). D'ailleurs, il eſt

---

(1) « Il n'y a pas un bon Prince. Nous ne » voyons ſur la ſurface du globe que des Souve» rains injuſtes, incapables, amollis par le luxe, » corrompus par la flatterie, dépravés par la » licence dépourvus de talens, de mœurs, de » vertus ». *Syſt. de la nat.* Tom. 2, p. 242.

« Le vulgaire des Rois,
» Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des loix,
» Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
» Endormis ſur le trône, ou lançant le tonnerre ».
Poëme ſur la loi naturelle, p. 13.

bon de respecter quelquefois les préjugés.

Le Chev. Bien des gens croient encore en effet, que les loix sont la sauvegarde des peuples, & que l'autorité des souverains maintient l'ordre & l'harmonie dans la société civile (1).

---

(1) « Les idées théologiques & surnaturelles adoptées par l'orgueil des Souverains, » n'ont fait que corrompre la politique, & la » changer en tyrannie. Les Ministres du Très-» Haut, toujours tyrans eux-mêmes ou fauteurs » des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse aux » Monarques, qu'ils sont les images du Très-» Haut? Ne disent-ils pas aux peuples cré-» dules, que le Ciel veut qu'ils gémissent sous » les injustices les plus cruelles & les plus mul-» tipliées? que souffrir est leur partage, que » leurs Princes, comme l'Etre suprême, ont » le droit indubitable de disposer des biens, » de la personne, de la liberté, de la vie » de leurs sujets? Ces chefs des nations ainsi » empoisonnés, au nom de la Divinité, ne » s'imaginent-ils pas que tout leur est permis »? *Syst. de la nat.* tom. 2, ch. 8.

« La nature dit aux Princes qu'ils sont des » hommes; que ce n'est point leur fantaisie » qui doit décider du juste & de l'injuste; que » la volonté publique fait la loi: & la Religion » leur dit, tantôt qu'ils sont des Dieux, à qui » rien dans le monde ne doit résister; tantôt » elle les transforme en des tyrans que le Ciel » irrité veut qu'on immole à sa colere... En un » mot, la société corrompue par ses chefs,

Le Comte. Oui, sans doute, & cela devoit être ainsi. Mais on abuse de tout, & l'autorité qui devoit protéger est devenue oppressive. « Tout dépend au» jourd'hui de la volonté du Souverain, » ou plutôt de ses caprices (1). L'in» trigue & la cabale qui ont assiégé per» pétuellement le trône, se sont accrues

---

» & guidée par leurs caprices, ne peut donner » le jour qu'à des enfans corrompus ». *Ibid.* tom. 2, ch. 9.

« Si l'on examinoit les choses de sang-froid, » on trouveroit que le nom de Dieu ne servit » jamais sur la terre, que de prétexte aux pas» sions des hommes, afin d'aveugler les peu» ples, & de les tenir sous le joug. Le Mo» narque s'en sert pour donner un éclat divin » à sa personne, la sanction du ciel à ses droits, » le ton des oracles à ses fantaisies les plus » injustes & les plus extravagantes ». *Ibid.* ch. 12.

« Le pouvoir civil ligué avec le pouvoir » spirituel, ne semble vouloir commander qu'à » des esclaves abrutis, confinés dans un cachot » obscur, où ils se font sentir réciproquement » les effets de leur mauvaise humeur... Nous » n'assurons que ce que nous voyons ; nous » ne nous rendons qu'à l'évidence ». *Ibid.* ch. 13.

« La Théologie a servi à donner aux Souve» rains des idées fausses de leurs droits, qu'elle » leur dit tenir de Dieu ». *Vrai sens du Syst. de la nat.* ch. 24.

(1) *Ibid.* Cod. des Nat. p. 19.

» d'âge en âge, pour balancer, & même
» pour altérer son pouvoir (1). Les
» Princes, peu contens de la primauté,
» ont voulu donner des loix; & on le
» leur a sottement permis (2). Les peu-
» ples, abrutis par la superstition, souf-
» frent aujourd'hui que des enfans, étour-
» dis par la flatterie, les gouvernent
» avec un sceptre de fer (3); & l'homme
» n'est presque en tout climat, qu'un
» captif dégradé, dépourvu de gran-
» deur d'ame, de raison, de vertu, à
» qui des Geoliers inhumains (les Rois
» & les Prêtres) ne permettent jamais de
» voir le jour (4), & que ses préjugés
» lui font regarder comme des êtres d'un
» ordre supérieur, comme des dieux
» sur la terre. Cependant ceux-ci pro-
» fitent de son erreur pour l'asservir, le
» corrompre, & le rendre vicieux &
» misérable (5). Ils prétendent tenir
» leur pouvoir du ciel, n'être compta-
» bles qu'à lui de leurs actions, ne de-
» voir rien à la société, & la gouverner
» arbitrairement comme les dieux de

(1) *Ibid.* p. 21.
(2) L'Asiatique tolérant, p. 99-105.
(3) Livre de l'Esprit.
(4) *Ibid.*
(5) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 1.

» l'Empirée. La politique n'eſt plus qu'un
» brigandage ; les nations avilies n'oſent
» réſiſter aux volontés de leurs chefs ;
» les loix ne ſont plus que l'expreſſion
» de leurs caprices ; l'intérêt public eſt
» ſacrifié à leurs intentions particulieres ;
» la force de la ſociété ſe tourne con-
» tr'elle-même. Ses membres la quittent
» pour s'attacher à ſes oppreſſeurs, qui,
» pour les ſéduire, leur permettent de
» lui nuire, & de profiter de ſes mal-
» heurs (1) ».

Le Chev. Voilà, Monſieur, un tableau bien noir.

Le Comte. Et ce n'eſt encore là qu'une ébauche : mais nous y mettons la derniere main en particulier.

Le Chev. C'en feroit déjà bien aſſez ; & je crois qu'il ne faudroit pas trop inſiſter. C'eſt aggraver les maux du peuple, que de l'en faire trop appercevoir. Il y a toujours des gens inquiets ; & il pourroit bien en arriver pis. Pour moi, je vous avouerai franchement que je ne me trouve pas trop mal de ma ſervitude ; & il me ſemble que je ne voudrois point changer de condition.

Le Comte. Voyez, Monſieur, ce que

(1) *Ibid.* ch. 9.

c'eſt que la force de l'habitude. Mais continuons.

« D'après cette ſituation (que je viens » de vous peindre,) les nations ſauva- » ges, ou plutôt que nous nommons » telles, ces êtres que nous conſidérons, » à part nous, comme féroces & ſtu- » pides, ſont-ils fondés à regarder le » reſte des hommes comme des eſclaves, » continuellement ſoumis aux influences » & aux caprices des hommes comme » eux ? Ces Hurons, ces Algonquins, » ces Illinois, ces Caffres, ces Hotten- » tots, à qui nous accordons l'exiſtence, » & rien au-delà, préjugés à part, ne » ſont-ils pas ſupérieurs aux nations ci- » viliſées, puiſque, réuniſſant les qualités » de courage & d'honneur, au don d'être » libres, ils ne font uſage de ces trois » objets, que pour aſſurer & ſoutenir » leurs intérêts communs, & pourvoir » à leurs beſoins par l'induſtrie qui leur » eſt naturelle (1) » ?

Le Chev. Ces raiſons ſont excellentes ſans doute, Monſieur ; & je ne ſais pourquoi je n'en ſuis pas encore bien perſuadé. Car je me ſentirois toujours quelque répugnance à aller moitié nud,

(1) Cod. des Nations, titre *Gouvernemens*, p. 23.

comme ces honnêtes Messieurs, sous les zones glaciales, comme sous la zone torride ; & à faire ma demeure dans le creux d'un rocher.

Le Comte. Désabusez-vous, Monsieur: il n'y a que les commencemens qui coûtent. Vous en deviendriez plus robuste, moins sensible aux intempéries des saisons ; & vous ne vous appercevriez plus des privations, quand vous seriez une fois habitué à vous passer des commodités de la vie.

Le Chev. Mais quand je serois pressé par la faim ?

Le Comte. Eh bien ! vous iriez chercher votre pâture dans les champs comme les autres.

Le Chev. Et si on me la disputoit ?

Le Comte. Vous livreriez bataille, & cet exercice vous feroit du bien. Voyez les sauvages : quelle agilité ! quelle adresse ! quelle force ! On vous permettroit même d'aller comme eux à la chasse des hommes.

Le Chev. Et si on m'enlevoit ma femme, mes enfans, le petit domaine que j'aurois cultivé ?

Le Comte. Vous vous en dédommageriez sur un autre plus foible que vous. Vous pourriez même le dépecer, & l'exposer en vente, si cela vous faisoit

plaisir. Les Castres, que je vous ai cités, le font bien aussi, sans que personne y trouve à redire (1).

Le Chev. On pourroit donc en faire autant à moi.

Le Comte. Ce seroit là un malheur à la vérité; mais quand on jouit des avantages de la liberté, il faut bien aussi en supporter les désagrémens.

L'essentiel est à présent, comme vous voyez, de rapprocher le genre humain de cet état primitif, où les animaux plus sages que nous, ont eu l'adresse de se conserver, où l'on raisonne moins, & où l'on vit mieux; & c'est de quoi nous allons incessamment nous occuper.

Le Chev. Je vous conseillerois cependant de faire, comme on dit, votre coup sans parler.

Le Comte. Pourquoi cela?

Le Chev. C'est que vos jeunes adeptes, & les dames de la société ne vous le pardonneroient point, s'ils vous soupçonnoient de conspirer ensemble pour leur enlever leurs Perruquiers, leurs Cochers, leurs Cuisiniers, &c., pour les affubler d'une peau d'ours, & les forcer

(1) V. Vaissette géograph *in*-12. tom. XI, p. 234, 235.

d'aller chercher leur pâture dans les champs.

Le Comte. Bon !

Le Chev. Essayez-y, Monsieur. Proposez-leur seulement d'abandonner leurs boudoirs, pour venir se loger dans le trou d'une roche, & vous verrez : ils brûleront vos livres, ils déserteront le camp ; & alors, Messieurs, que deviendrez-vous ?

Le Comte. Non, Monsieur, ce ne sont pas ces ames honnêtes que nous redoutons ; elles sentent déjà le ridicule des loix qui les gênent ; & nous leur ferions bien entendre raison ; mais ce sont vos despotes, qui se regardent comme des dieux sur la terre, & qui sont trop intéressés à perpétuer l'esclavage, pour souffrir que nous redonnions jamais au genre humain sa premiere liberté. Ce sont vos Prêtres, toujours fauteurs du despotisme, qui prétendent que nos chefs sont les images des dieux, & les maîtres de la terre ; qui veulent nous obliger à les respecter, lorsqu'ils abusent de leur pouvoir (1) ; & qui par cette

(1) « Ce sont les préjugés religieux, que » bien des gens nous vantent comme utiles » & consolans, qui font un devoir aux peu-

raiſon ſeront toujours protégés des deſpotes intéreſſés eux-mêmes à entretenir la crédulité des peuples. « Auſſi quand » les Philoſophes ont paru, tous gé- » miſſoient de ce que le genre humain » trouvoit par-tout des entraves. La re- » ligion s'oppoſoit continuellement à ſa » marche ; le pouvoir civil, ligué avec » le pouvoir ſpirituel, faiſoient ſentir » réciproquement les effets de leur mau- » vaiſe humeur ; & les Souverains, dé- » teſtant la liberté de penſer, parce qu'ils » craignoient la vérité, redoutoient cette » vérité, parce qu'elle condamnoit leurs » excès (1). Nous avions donc à détruire » tout à la fois la ſuperſtition & la ty- » rannie qui ſont les deux plus grands » fléaux du genre humain ». Voyez, Monſieur, que d'obſtacles à vaincre, afin de parvenir à la réforme du genre humain.

Le Chev. Que faire donc à cela ?

Le Comte. Ne pouvant tout faire à la fois, notre premier ſoin a été, comme

---

» ples de conſentir en ſilence, à tous les maux » qu'ils éprouvent de la part de ceux qu'ils » ont chargés de veiller à leur bien-être ». *Syſt. ſoc.* p. 184.

(1) Syſt. de la nat. tom. 2, p. 386.

vous pensez bien, de dissiper les superstitions religieuses; & l'ouvrage est déjà fort avancé: mais, il faut l'avouer, nous avons eu bien de la peine. Il a fallu d'abord prendre des voies obliques, semer par-ci par-là quelques bons grains, en attendant des momens plus heureux (1). Les Prêtres ont fait quelque bruit; nous avons alors un peu baissé le ton, & nous y sommes revenus ensuite. Insensiblement les yeux se sont ouverts; on s'est accoutumé à nous entendre; quelques-uns se sont récriés, & on les a méprisés; notre parti étant devenu plus fort, nous avons élevé la voix. « Et il est tems (aujourd'hui) de » puiser dans la nature des remedes con» tre les maux que l'enthousiasme nous » a faits. Il est tems que cette raison » injustement dégradée quitte un ton » pusillanime, qui la rendoit complice

(1) « Avant d'attaquer les erreurs géné» ralement reçues, il faut envoyer, comme » la colombe de l'arche, quelques vérités à la » découverte, pour voir si le déluge des pré» jugés ne couvrent pas la face du monde; si » les erreurs commencent à s'écouler; si l'on » apperçoit çà & là dans l'univers quelques » isles où la vertu & la vérité paroissent pren» dre terre pour se communiquer aux hom» mes ». *De l'Esprit*, p. 229.

» du mensonge & du délire. Il faut
» montrer aux mortels la vérité, afin de
» les dégoûter de ce culte honteux qu'ils
» rendent à l'erreur (1) ». Nous invoquons à présent la liberté de religion,
& nous demandons qu'on nous instruise,
au lieu de prendre le poignard pour
nous convertir.

Le Chev. Vous avez raison, Monsieur;
la foi doit être libre; & je ne pense pas
même que nos Prêtres veuillent jamais
vous forcer à croire.

Le Comte. Vraiment non, nous le
savons bien; mais ce n'est pas de quoi
il s'agit ici. Nous demandons, non pas
la liberté de penser, mais la liberté de
faire tout haut notre profession de foi;
la liberté d'attaquer les erreurs trop accréditées, la liberté de faire valoir nos
raisons. On s'instruit alors, & chacun
choisit.

Le Chev. Je conçois bien, Monsieur,
que cette tentative souffrira encore des
difficultés; car ni le peuple, qui regarde
sa religion comme une religion divine,
ni le Prince dont elle assure l'autorité,
ne se persuaderont pas aisément qu'on
puisse les éclairer en la décriant; & les
outrages qu'on lui fait, paroîtront tou-

(1) Syst de la nat. tom. 2, p. 282-284.

jours des attentats contre la Divinité qu'on doit venger, & contre le bonheur des peuples, qu'on doit préserver de la séduction.

Le Comte. On nous a dit tout cela, je le sais bien, mais nous avons repliqué. Un Curé même, ou au moins soi-disant tel, est à-peu-près de notre avis (1); & bien des gens nous savent aujourd'hui bon gré du soin que nous prenons de revendiquer leur liberté. Ils croient que, s'il y a un Dieu, c'est à lui à venger ses outrages. Nous en sommes actuellement à faire voir que chacun devant avoir permission de parler pour sa religion, doit avoir aussi la liberté de la professer publiquement. Pourquoi en effet, les Juifs n'auroient-ils pas leurs synagogues? les Mahométans, leurs mosquées? les Chinois, leurs pagodes, comme les Calvinistes leurs prêches?

Le Chev. Oh! je vous en préviens, Monsieur, certainement vous ne gagnerez pas cela.

Le Comte. A la bonne heure, mais il faut toujours le dire. La vérité portera des fruits dans son tems. Quoi qu'il en soit, à présent que nous avons un

---

(1) Dialogue entre un Curé & son Evêque, sur le mariage des Protestans.

peu décrédité les superstitions, nous avons le champ plus libre, pour délivrer les peuples de leurs *oppresseurs* (1).

Le Chev. Effectivement, Monsieur, quand on a une fois goûté le prix de la liberté, on est naturellement plus disposé à briser les entraves des despotes.

Le Comte. Ne seroit-il pas ridicule en effet, qu'après avoir donné permission de parler contre Dieu, on ne voulût point permettre de parler contre ses représentans?

Le Chev. Vous aviez pris cependant, ce me semble, une voie beaucoup plus courte pour arriver à votre but.

Le Comte. Quelle voie?

Le Chev. Vous aviez enseigné qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que la nature. En pressant un peu cet argument, il n'y aura plus de Providence pour instituer les Rois; & dès-lors les Rois n'auront plus d'autre titre pour commander, que le consentement des peuples. Or les peuples diront qu'ils n'ont jamais été consultés; & tout le reste s'en suivra naturellement.

Le Comte. Cela mene plus droit au but, j'en conviens: mais les peuples ne comprennent pas toujours ce qu'on veut

(1) *Syst* de la nat. tom. 1, ch. 9.

leur faire entendre ; & on n'ose pas tout dire. Il faut aller à ses fins par plus d'une route. Le plus sûr est d'instruire les citoyens de leurs droits, & de leur faire desirer leur liberté.... Ils avoient regardé jusqu'ici leurs chefs comme leurs maîtres : on leur apprend aujourd'hui que les peuples sont au contraire les véritables Rois.

Le Chev. Et cela devoit naturellement leur faire plaisir.

Le Comte. Oui, sans doute. Aussi commencent-ils à croire : « que le gouvernement leur appartient essentiellement » en pleine propriété ; qu'ils en sont le » bail ; qu'ils interviennent dans le contrat ; qu'ils en adjugent l'exercice (1) ; » & que c'est d'eux que les Souverains » tiennent l'autorité qu'ils exercent sur » eux (2) ».

Le Chev. Voilà déjà un heureux commencement.

Le Comte. Mais il ne convenoit pas d'en rester là : le succès inspire du courage ; & nous avons démontré ensuite, « qu'une société dont les chefs &

(1) Dict. Encycl. tom. 1, au mot *Autorité publique*, p. 899.

(2) *Ibid.* pag. 898.

» les loix ne procuroient aucun bien à
» ses membres, perdoit évidemment
» ses droits sur eux ; que les chefs qui
» nuisoient à la société, perdoient le
» droit de leur commander ; qu'il n'étoit
» point de patrie sans bien-être (1) ;
» qu'enfin un Monarque qui cessoit d'être
» le berger de son peuple, en devenoit
» l'ennemi ; en sorte que l'obéissance à
» un tel Prince, étoit un crime de haute
» trahison au premier chef (2).

Le Chev. La difficulté seroit à présent de déterminer les despotes à reconnoître la légitimité d'un tribunal où ils voulussent comparoître. Ce tribunal seroit composé vraisemblablement des plus sages ; & sans doute, Messieurs, vous y auriez au moins quelque part.

Le Comte. Mais quand on ne peut réussir par la voie de la persuasion, on a recours à la force ; « & la crainte est alors
» le seul obstacle que la société puisse
» opposer aux passions de ses chefs, qui
» sans cela se corrompent eux-mêmes,
» & ne tarderont pas à se servir des
» moyens que la société leur met en
» main, pour se faire des complices de
» leurs iniquités (3) ».

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 9.
(2) Liv. de l'Esprit.
(3) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 9.

Le Chev. Oppoſer la crainte à nos Princes ! Ah ! Monſieur, vous me faites frémir.

Le Comte. Oui, Monſieur. « Si le Phi-» loſophe trouve l'oreille des Princes fer-» mée à ſes conſeils, il s'adreſſe au peu-» ple. A quoi ſert de temporiſer, lorſ-» qu'il faudroit porter la coignée à la » racine de l'arbre ? La douceur eſt fu-» neſte à des plaies que le fer ſeul eſt » capable d'extirper (1) ».

Le Chev. Eh ! ne voyez-vous pas que vous allez tout bouleverſer ? Que les bons Rois ſeront expoſés, comme les méchans, à ces révolutions ſoudaines qui renverſent les trônes, font périr les citoyens, portent par-tout la déſolation, & ne profitent qu'à un petit nombre de ſéditieux qui deviennent les véritables tyrans des peuples, dont ils ſe diſoient les protecteurs ?

Le Comte. Oui, Monſieur. Mais avec toutes ces vaines ſpéculations, on ne fait qu'intimider le peuple, l'avilir, l'amollir, l'aveugler, & perpétuer l'eſclavage. Deſtiné à éclairer l'homme & à rompre ſes chaînes, le Philoſophe doit s'appliquer au contraire à lui faire connoître ſes véritables droits ſur une adminiſtra-

---

(1) Eſſais ſur les préjugés, p. 372.

tion qui l'opprime. Or, « pour lui don-
» ner des idées justes sur le gouverne-
» ment, il suffit de lui faire sentir que
» ses forces & sa volonté combinées avec
» celle de ses associés, suffisent pour faire
» cesser ses maux.... ; que les nations
» sentent (donc) qu'elles ne sont pas
» faites pour être éternellement les dupes
» d'opinions fausses, transmises de race
» en race, sans avoir jamais été exa-
» minées (1) ».

Le Chev. Mais dans cette confusion générale, qui partageroit un Etat entre les fideles sujets du Souverain & les prétendus défenseurs de la liberté publique ; quel tribunal décideroit ? Ce tribunal lui-même seroit-il exempt de passion ? Rendroit-il toujours justice à ses maîtres ? Ne suivroit-il pas les impressions d'une cabale qui voudroit élever sa fortune sur les malheurs publics & sur les ruines de l'autorité souveraine ?

Le Comte. Eh bien ! soit ; le tribunal pourra être injuste : mais il faut se souvenir que le peuple est toujours le Souverain ; « que les dépositaires de la puis-
» sance exécutrice ne sont que ses Offi-
» ciers ; qu'il peut, par conséquent, les
» destituer quand il lui plaît ; qu'il n'est

(1) *Ibid.*

» pas question pour eux de contester,
» mais d'obéir ; & que quand il institue
» une forme de gouvernement héréditaire,
» ce n'est point un engagement
» qu'il prend, mais une forme provisionnelle
» qu'il donne à une administration,
» jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en ordonner
» autrement (1) ».

Le Chev. A votre place, Monsieur, j'irois cependant plus doucement, crainte des suites.

Le Comte. Eh ! quelles suites ?

Le Chev. C'est que si l'on persuade une fois au peuple qu'il doit être le maître; comme le peuple est un être collectif, & que tout un peuple ne s'assemble jamais pour donner personnellement son suffrage ; un petit nombre de factieux hardis & puissans suffiront pour troubler l'Etat : ils crieront contre les injustices prétendues de l'administration publique, ils invoqueront la liberté : & comme ces êtres sont toujours beaucoup plus de bruit que les autres ; on ne pourra plus distinguer la voix publique, des cris des séditieux qui se disent toujours chargés de l'intérêt public, quoique le public ne les en ait point priés,

(1) J.-J. Rousseau, contrat social. L. 3, ch. 18.

Cependant il faut toujours ſavoir à qui obéir : ſans quoi il n'y aura plus de ſociété, plus de gouvernement, parce qu'il n'y aura plus d'autorité connue. Si un Roi peut abuſer ; ces Meſſieurs abuſeront encore davantage, parce que les crimes & la violence leur deviendront néceſſaires pour affermir leur nouvelle puiſſance, & ſe procurer des appuis. Vous ſavez que l'intérêt perſonnel doit être la loi ſuprême ; & ces prétendus vengeurs du bien public, le ſavent encore mieux que perſonne. Sous prétexte de venger la liberté publique, ils auront les armes en main pour faire leurs affaires ; & s'ils y trouvent leur compte, ils ſigneront la paix, laiſſeront le peuple là, & tout ira bien.

Le Comte. Au pis aller, Monſieur, n'ai-je pas ma part & portion au gouvernement, comme membre de la ſociété ? Qui peut m'empêcher de choiſir mes maîtres ?

Le Chev. Qui peut empêcher encore votre Intendant & votre laquais, de donner auſſi leurs ſuffrages ?

Le Comte. Bien entendu. Permis de même à eux de faire ce que bon leur ſemblera ; car enfin chacun doit être libre, c'eſt la loi de la nature ; & s'ils jugent en leur conſcience, que le Prince

gouverne mal, ou qu'un autre fera mieux, ils donneront leur voix à ce dernier; & personne n'aura rien à dire. Car enfin « le Prince n'est que le premier domestique de ses sujets. Tous les Princes » sont obligés de rendre à leurs peuples » un compte exact de leurs actions. Un » Roi est toujours coupable, quand la » plus grande partie de ses sujets le » trouve tel (1) ».

C'est ainsi, Monsieur, que l'*esprit philosophique*, conservant chacun dans ses droits, *deviendroit le grand pacificateur des Etats* (2).

Le Chev. C'est dommage qu'on ne lui donne pas de tems en tems un plein pouvoir (3).

Le Comte. Le tems viendra peut-être

Le Chev. Mais bien d'autres feront probablement d'avis contraire : & dès-lors, quand des citoyens factieux voudront troubler l'Etat pour satisfaire leur ambition ou leur animosité personnelle, & qu'ils feront assez puissans ou assez adroits pour former un parti ; qu'ils aient tort ou raison ; que le gouvernement actuel soit juste ou injuste ; qu'ils

(1) Asiatique tolérant, p. 50, 105.
(2) Dict. Encycl. au mot *Fanatisme*, p. 400.
(3) *Ibid.*

veuillent

veuillent corriger les abus, ou en introduire de nouveaux, ils auront toujours au moins des prétextes; on arborera l'étendard de la révolte, en criant à l'abus de l'autorité. Les citoyens se partageront; chacun se déterminera suivant ses vues, ses intérêts, ses préventions, & chacun prétendra avoir raison. Ceux même qui voudront changer de maître ne s'accorderont plus entr'eux, ni sur la forme d'administration, ni sur le choix de leurs Substituts; & ce pauvre peuple qui se croyoit Roi, sera toujours foulé, vexé, pillé, massacré, asservi sous la loi du plus fort, après avoir payé de son sang la domination de ses nouveaux despotes.

Le Comte. Le peuple pillé, massacré; eh bien! soit; mais si l'on se trouve mal à son aise, chacun ne sera-t-il pas libre de renoncer au pacte national? « Car le » pacte est conditionnel : il suppose des » avantages conditionnels entre les par- » ties contractantes. Le citoyen ne peut » tenir à la société, à la patrie, à ses » associés, que par le lien du bien-être. » Ce lien est-il tranché? il est remis en » liberté (1) ». Quand même je serois

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 14.
« Rien n'est capable de soumettre un homme

satisfait de mon sort, puis-je, en stipulant pour moi, stipuler aussi pour les autres individus ? Ce sera donc à eux « de choisir le gouvernement sous lequel » ils trouveront bon de vivre ; de s'unir » au corps politique qu'il leur plaira ; » de s'incorporer à une autre commu- » nauté, ou d'en ériger une nouvelle, » *in vacuis locis* (1) ».

Le Chev. Mais encore une fois, Monsieur, ne craignez-vous pas d'aller trop vîte en besogne ? Car si chacun est libre de résilier le contrat social, & de rentrer dans la communauté de biens ; beaucoup de gens se présenteront pour demander la résiliation. Votre laquais vous volera, après avoir pris acte de sa renonciation ; vos vassaux vous pilleront, en déclarant qu'ils renoncent au pacte ; nos paysans ne voudront plus d'une con-

---

» à aucun pouvoir sur la terre, que de son » consentement. Le consentement exprès le » rend, sans contredit, membre de la société » qu'il adopte ; le consentement tacite le lie » aux loix du gouvernement, dans lequel il » jouit de quelque possession ; mais si son obli- » gation commence avec ses possessions, elle » finit avec la jouissance ». *Dict. Encycl.* au mot *Liberté*, tom. 7, p. 789.

(1) Dict. Encycl. tom. 7, au mot *Gouvernement*, p. 789.

vention qui nous adjuge à nous la graisse de la terre, & ne leur laisse à eux, que les peines du labour ; une foule d'artisans se plaindront qu'ils manquent du nécessaire, tandis qu'ils fournissent à notre superflu ; une multitude de malheureux diront : les autres ont tout, & moi je n'ai rien ; je renonce au pacte. Enfin tous ceux qui sont mécontens de leur condition, bien des Philosophes même qui sont prêts à se pendre, ennuyés déjà de la vie, réclameront contre le pacte, & prendront, comme de raison, leur part & portion aux biens de la communauté.

Le Comte. A la bonne heure. Quel mal y aura-t-il ? Ceux qui resteront, défendront leur bien comme ils pourront : les autres iront chercher fortune ailleurs, mais pourtant, remarquez bien, *in vacuis locis*, en des lieux déserts, & tout le monde sera content.

Le Chev. Doucement, Monsieur, vous faites ici votre compte à part, & ils feront aussi le leur. Vous voudriez les reléguer dans les déserts : mais de quel droit ? Dès qu'ils auront résilié le bail, toute la terre sera à eux comme à vous : ils ne vous devront plus rien, ils choisiront de leur mieux, probablement sans vous consulter : & s'il leur

prend envie d'habiter votre climat, de s'établir sur vos terres, (ce qui leur sera sans doute plus commode) que faudra-t-il faire ?

Le Comte. En vérité, Monsieur, vous mourez déjà de peur. Eh bien ! chacun s'arrangera alors comme il pourra. Vous avez toujours devant les yeux les troubles, la confusion, les désordres, les guerres civiles. Ne savez-vous pas qu'il y a des fermentations nécessaires dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique ? que c'est même par elles que la nature conduit enfin son ouvrage à la perfection ? Ces fermentations ont d'abord produit le chaos, & ensuite l'arrangement du monde physique : elles produiront aussi des désordres, & à la fin un gouvernement heureux dans le monde moral. La nature avoit manqué son coup, ayant été dévoyée de son véritable but : semblable à un statuaire, elle ne peut plus rien faire de bien, qu'en remettant la matiere en fonte.

Le Chev. Je ne comprends pas trop comment.

Le Comte. Rien de plus aisé ; mettons les choses au pire. Les dissentions partageront d'abord, si vous voulez, les citoyens en plusieurs petits peuples : ces petits peuples, pour peu qu'ils soient

philosophes, se sous-diviseront encore entr'eux, parce que chacun voudra être libre, c'est le droit de la nature ; & tant mieux : les petites guerres succéderont aux guerres civiles : tant mieux encore. Les individus dispersés, isolés, oublieront insensiblement le luxe & tous les vices qui corrompent l'espece humaine, & leur ame s'agrandira à proportion dans cet état de liberté. Les voilà déjà rapprochés des Caffres & des Hottentots : encore une impulsion de plus, & la nature rentrera enfin dans son premier état. Alors plus de superstitions, plus de loix, plus de Prêtres, plus de despotes, plus de Magistrats, plus de préjugés, plus de contrainte. Ce sera alors à l'instinct de parler, à la nature d'éclairer la raison, & à la main du sage de graver dans l'ame des peuples, comme sur une table rase, ces traits de lumiere, qui amalgameront les principes de l'ordre public avec l'intérêt des passions, pour former un code complet de législation. C'est ainsi, Monsieur, que les orages qui grondent sur nos têtes, après avoir enfanté les vents & la foudre, purifient l'athmosphere, & nous font jouir ensuite d'un ciel plus serein (1).

(1) « La nation angloise est la seule sur la » terre qui soit parvenue à régler le pouvoir

Le Chev. Quelle gloire pour vous, Messieurs, de créer ainsi un nouveau monde ! Cependant quelque malheureux qu'on soit dans celui-ci, je doute qu'on voulût guérir de ses maux par un pareil spécifique. L'esprit de servitude est si bien enraciné dans le cœur de la nation, qu'elle n'imaginera jamais pouvoir être heureuse sous d'autres maîtres. D'ailleurs il faudroit du tems pour la refonte que vous méditez ; & jamais, si on savoit vos intentions, les peuples ne consentiroient à faire tous les frais du bonheur pour les races futures.

Le Comte. Nous le savons bien, Monsieur. Aussi n'est-il pas encore tems de tout dire. Le peuple, comme je l'ai déjà observé, ne connoît jamais ses véritables intérêts ; il faut savoir le tromper pour son bien : il ne voit que le présent, & nous travaillons pour les générations à venir. L'essentiel est de le bien persuader de la supériorité de nos lumieres. Cela fait, nous aurons plus d'ai-

» des Rois, en leur résistant... Il en a coûté sans » doute pour établir la liberté en Angleterre. » C'est dans les mers de sang qu'on a noyé » l'idole du pouvoir despotique ; mais les An- » glois ne croient point avoir acheté trop cher » leurs loix ». *Mélanges* de Voltaire. Voyez ses Œuvres, édit. *in*-8. de 1756 en 17 vol. tom. 4, ch. 21, intitulé *Parlement*, p. 122-126.

ſance à parler, & ils auront plus de facilité à nous croire. Cependant, chemin faiſant, il falloit toujours venir au ſecours de tant de malheureux, qui, uſant ſans diſcrétion des moyens que nous leur avons indiqués, ſe ſont ruinés, pour s'être trop preſſés d'être heureux.

Le Chev. Se ruiner, Monſieur? J'ai oui dire au contraire que vos Meſſieurs pourvoyoient ordinairement à leur petite fortune.

Le Comte. Il faut, Monſieur, diſtinguer les claſſes. Ceux qui tiennent le premier rang parmi nous, doivent jouir d'un honnête revenu pour avoir de la conſidération; nos jeunes écrivains gagnent auſſi quelque choſe; nos colporteurs mêmes & tous nos ſubalternes ont un ſalaire ſuffiſant à proportion de leur importance. Vient enſuite la foule qui nous ſuit d'affection, & qui, ſans y regarder de trop près, ſe précipite dans l'indigence. Oh! pour ceux-là, nous aurions trop à faire, de nous charger du détail de leur exiſtence. Cependant, comme il faut faire du bien à tous, nous leur avons indiqué un moyen pour ſe tirer d'affaire avec un peu d'eſprit: c'eſt, comme je vous diſois tout-à-l'heure, de renoncer au pacte ſocial, & de prendre dans la communauté des

biens pour leurs propres besoins, mais pourtant avec discrétion.

Le Chev. Cette ressource ne sera pas fort dispendieuse pour vous, Messieurs, pourvu que vous fassiez bien garder vos portes; mais elle pourroit leur être un peu trop périlleuse.

Le Comte. Il faut à la vérité quelque adresse pour en faire usage. Du reste, c'est à eux à voir.

Mais il est une autre classe de citoyens qui gémit dans un double esclavage, & qui attire principalement notre attention. Je parle de ceux qui, dans le plus bel âge de la vie, à cet âge où toutes les voies sont semées de fleurs, se trouvent arrêtés tout court par l'autorité paternelle dans la carriere du bonheur. Nés dans la dépendance par une suite de leur état de foiblesse, on leur persuade qu'ils doivent être toujours dépendans; que la vie qu'ils ont reçue est un titre suffisant pour les asservir à ceux qui la leur ont donnée (1): préjugé funeste qui

---

(1) « Les enfans demeurent sous l'autorité » des parens, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus » à l'âge de raison. A cet âge, ils sont libres ». *Dict. Encycl.* tom. 7, au mot *Gouvernement*, p. 789.

« L'âge qui amene la raison, les met (les

captive leurs passions naissantes, qui éteint le génie, rapetisse l'esprit, & ne produit jamais que des hommes médiocres.

Le Chev. Vous dispensez donc, Monsieur, les enfans de toute reconnoissance à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie?

Le Comte. Eh! quelle reconnoissance nous devroient-ils pour un don que nous leur avons fait sans penser à eux, & qui hélas! leur sera peut-être un jour à charge?

Le Chev. Je voudrois au moins, pour leur propre avantage, les laisser encore un peu dans la dépendance.

» enfans) hors du pouvoir paternel, & les » rend maîtres d'eux-mêmes; en sorte qu'ils » sont aussi égaux à leurs peres & mères, par » rapport à leur état de liberté, qu'un pupille » devient égal à un tuteur, après le tems de » la minorité, prescrit par les loix ». *Ibid.* tom. 5, au mot *Enfant*, p. 653.

« Ce n'est que par une suite de l'état de » foiblesse & d'ignorance où naissent les en» fans, qu'ils se trouvent naturellement assu» jettis à leurs peres & meres ». *Dict. Encycl.* tom. 5, au mot *Enfant*, p. 652.

« Le pouvoir paternel consiste à élever & » gouverner les enfans, pendant qu'ils ne sont » pas en état de se conduire eux-mêmes; mais » il ne s'étend pas plus loin dans le droit de la » nature ». *Ibid.* p. 654.

Le Comte. Mais en sommes-nous les maîtres ? & lorsque, parvenus à l'âge de raison, la nature les met en liberté, est-il en notre pouvoir de les déclarer esclaves ? Voyez les animaux, ces êtres sensibles, en qui la nature n'a point dégénéré. Les petits oublient pere & mere dès qu'ils peuvent s'en passer. Allons à cette école, Monsieur, instruisons-nous des loix de la nature, & ne faisons jamais injustice à personne. Aussi nos instituteurs sont-ils spécialement chargés d'insister sur ce point de morale auprès de leurs jeunes éleves.

Le Chev. Mais prenez-y garde, Monsieur ; ces jeunes éleves, s'étant une fois tirés de la tutelle paternelle, se livreront à l'impétuosité de leurs passions, & heurteront imprudemment contre tous les écueils.

Le Comte. Cela leur arrivera sans doute. Mais, à travers tous ces écueils, & au milieu des orages, les passions épureront les ames, elles leur inspireront le courage, développeront les talens, & formeront les grands hommes (1).

Le Chev. Je craindrois pourtant toujours pour eux quelque naufrage, avant qu'ils eussent gagné le port.

---

(1) Livre de l'Esprit, disc. 4, ch. 14.

Le Comte. Bien entendu, Monſieur, qu'il y aura toujours quelqu'un de ſubmergé : c'eſt un inconvénient, & il y en a par-tout. Enfin nous accourons au ſecours des plus malheureux, car nous voudrions rendre ſervice à tout le monde.

Le Chev. Il faut convenir, Monſieur, qu'on ne ſauroit avoir meilleure volonté.

Le Comte. Hélas! Monſieur, nous entendons tous les jours les gémiſſemens de ces ames ſouffrantes, qui, forcées par l'impulſion de la nature à des actions qu'on appelle des crimes, vivent aujourd'hui privées de la lumiere dans le fond des cachots; & nous penſons ſérieuſement à les ſecourir.

Le Chev. Vous allez donc viſiter, Meſſieurs, ces ames ſouffrantes dans leurs ſombres réduits?

Le Comte. Oh! non, Monſieur, chacun a ſa vocation; d'autres s'occupent de leurs beſoins: & nous, nous nous occupons de leur délivrance. Il ne ſeroit queſtion que de faire entendre raiſon à leurs Juges.

Le Chev. Je doute que vous y réuſſiſſiez. Ces hommes inflexibles ſuivent toujours leur vieux ſtyle.

Le Comte. Auſſi n'eſt-il pas encore tems de nous adreſſer directement à eux.

C'eſt par le public qu'il faut commencer.
Il eſt toujours plus raiſonnable.

Le Chev. Vous ne ſauriez arriver, Meſſieurs, plus à propos pour tirer d'intrigue une multitude de nouveaux colons, qui, réflexion faite ſur leur indigence, avoient renoncé au pacte ſocial pour rentrer dans la communauté de biens: plus de ſuperſtition parmi eux, plus de maître; tout devoit être commun: le mot de *liberté* étoit leur deviſe. Ils étoient venus s'établir *in vacuis locis*; on ne pouvoit être plus raiſonnable: ils en ſortoient ſeulement quelquefois pour aller demander leur portion des biens de la communauté à leurs voiſins, qui pour l'ordinaire ne ſe ſoucioient pas trop de la leur diſputer. Mais vous le ſavez, Monſieur, la Juſtice eſt bannie de deſſus la terre; la force a prévalu; ſans vouloir entendre à la renonciation du pacte, on leur a donné la chaſſe: pluſieurs ont été pris, aſſaſſinés; les autres obligés de faire leur retraite, attendent à préſent de nouvelles recrues (1).

(1) Il s'étoit formé, il y a cinq à ſix ans, vers le bas-Rhin, une bande de brigands, qui, après avoir abjuré leur religion, & profané ce qu'elle avoit de plus ſacré, exerçoient leurs brigandages dans tous les pays, forçant les

Le Comte. Quelle barbarie, Monſieur! on laiſſe des malheureux ſans reſſource, & on ne veut pas qu'ils pourvoient à leurs beſoins. Mais « la loi eſt-elle en » droit de punir ceux à qui elle n'a pas » préſenté des motifs néceſſaires pour » influer ſur leurs volontés? d'aſſaſſiner » ceux que la négligence de la ſociété » a privés des moyens de ſubſiſter, » d'exercer leur induſtrie, leurs talens? » Inſenſée qu'elle eſt, elle les châtie pour » avoir ſuivi des penchans que la ſociété » même, que l'exemple, que l'opinion » publique, que les conſtitutions conſ- » pirent à leur donner (1). Par-tout » l'homme eſt eſclave: il faut donc qu'il » ſoit intéreſſé, diſſimulé, ſans honneur: » c'eſt le vice du Gouvernement. Par- » tout on le trompe, on l'empêche de » cultiver ſa raiſon: il faut donc qu'il » ſoit ſtupide & déraiſonnable. Par-tout » il voit le crime & le vice honorés: » il en conclut que le vice eſt un bien,

---

châteaux, mettant les villages à contribution, & prétendant que tous les biens devoient être communs. On en évaluoit le nombre à plusieurs milliers. On envoya des troupes contr'eux; on en ſaiſit un grand nombre qui furent exécutés à mort; les autres ſe diſperſerent.

(1) Syſt. de la nat. tom. 1, ch. 12.

» & la vertu un ſacrifice de ſoi-même.
» Par-tout il eſt malheureux : par-tout
» il nuit à ſes ſemblables pour ſe tirer
» de peine (1) ». Eſt-ce ſa faute, ſi on
le met dans la néceſſité d'être méchant,
pour éviter d'être malheureux ?

Le Chev. Il me ſemble pourtant que
nous ſommes toujours libres d'éviter le
mal.

Le Comte. Libres ! point du tout,
car enfin on obéit toujours à ſon intérêt (2):
& ſi j'ai intérêt à être modifié de telle
maniere, il faut bien néceſſairement
que je le ſois. Puis-je en effet renoncer
à mon bien-être ? Mais chacun juge
ſelon ſon intérêt perſonel ; & « de là l'in-
» juſtice de nos Jugemens, & ces noms
» de juſte & d'injuſte prodigués à la
» même action, relativement à l'avan-
» tage ou au déſavantage de chacun de
» nous (3) ».

Le Chev. Ne ſuis-je pas du moins le
maître de réſiſter à mes deſirs, en faiſant
réflexion aux conſéquences ?

Le Comte. Mais « votre ame eſt-elle

---

(1) Vrai ſens du ſyſtême de la nature, ch. 14.
Syſt. de la nat. tom. 1, ch. 9.

(2) Livre de l'Eſprit, diſc. 2, ch. 2.

(3) Ibid.

» susceptible d'être ainsi modifiée (1)?
» Ne savez-vous pas que l'homme moral
» est, comme l'homme physique, en-
» tiérement soumis aux loix de la nature,
» qui détermine toutes les modifications
» de sa machine indépendamment de sa
» volonté : que par conséquent ses ré-
» flexions, sa maniere de voir, de sentir,
» de juger, de combiner ses idées, ne
» peuvent être ni volontaires ni libres(2)?
» Autrement il faudroit que l'homme fût
» tout seul plus fort que la nature en-
» tiere ; ou il faudroit qu'il fût hors de
» la nature (3) ». Or cela est-il possible?
» Les méchans ne sont donc que des

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 11. *Voyez* tout ce chapitre.

(2) Ibid.

(3) *Ibid.* « Nous trouvons de l'ordre dans » tout ce qui est conforme à notre être, & » du désordre dans tout ce qui lui est opposé. » Cependant tout est dans l'ordre, dans une » nature dont toutes les parties ne peuvent ja- » mais s'écarter des regles certaines & néces- » saires qui découlent de l'essence qu'elles ont » reçue. Il n'y a point de désordre dans un » tout, au maintien duquel le désordre est né- » cessaire, dont la marche générale ne peut » jamais se déranger, où tous les efforts sont » des suites de causes naturelles qui agissent » comme elles doivent infailliblement ». *Syst. de la nat.* tom. 1, ch. 5.

» hommes ivres ou en délire (1).

Le Chev. Cependant quand je doute, quand je délibere sur le parti que j'ai à prendre, il me semble que je suis libre de choisir.

Le Comte. Ce sentiment intime vous trompe, Monsieur : alors il y a dans vous deux contrepoids qui font pencher successivement la volonté des deux côtés opposés, jusqu'à ce que *le plus pesant emporte un des deux bassins de la balance*(2).

Le Chev. Quelle sagacité, Monsieur! Qui auroit jamais pensé à ce balancier? Cependant ne vous semble-t-il pas qu'un bienfait vous inspire de la reconnoissance? qu'un crime vous inspire de l'horreur? qu'une voix intérieure vous crie que le bienfaiteur doit être récompensé, & le scélérat puni? Or quelle récompense ou quelle punition pourroit-on mériter si on n'étoit libre?

Le Comte. C'est là encore une illusion de la conscience. Ah! Monsieur, qu'on seroit bien plus indulgent, si on étoit une fois persuadé de cette maxime : que

---

(1) Vrai sens du syst. de la nat. ch. 4. Liberté de penser, p. 143. Disc. sur la vie heureuse, p. 72.

(2) Livre de l'Esprit, disc. 1, ch. 4. Liberté de penser, p. 37.

les hommes ne peuvent jamais faire que ce qu'ils font! Vous vous piquez, vous autres, de pardonner à des êtres que vous traitez de coupables : & nous, nous les déclarons innocens, & nous les plaignons comme malheureux. Aussi « le sage seul est-il constamment bon, » parce que lui seul connoît les hommes; » leur méchanceté ne l'irrite pas. Il ne » voit en eux, comme Démocrite, que » des fous ou des enfans, contre lesquels » il seroit ridicule de se fâcher, & qui » sont plus dignes de pitié que de colere. » Il les considere de l'œil d'un Mécha- » nicien, qui regarde le jeu d'une machine. » Sans insulter à l'humanité, il se plaint » de la nature, qui attache la conser- » vation d'un être à la destruction d'un » autre; & qui, pour se nourrir, or- » donne au vautour de fondre sur la » colombe, à la colombe de dévorer » l'insecte, & qui de chaque être a fait » un assassin (1) ».

Le Chev. Oh! cette morale est trop sublime. Je ne connois point votre ame : quant à moi, il me semble que si je voyois l'un de ces êtres assassiner mon pere, certainement je me fâcherois.

---

(1) Livre de l'Esprit, disc. 3, ch. 14, not.

Le Comte. Vous auriez tort : l'assassin qui me tue n'est qu'une machine qui se détraque ; « & le fataliste toujours indul» gent cherchera seulement à le détrom» per ; & sans jamais s'irriter contre lui, » sans insulter à sa misere (1).... il » se félicitera d'un naturel heureux ; il » remerciera le ciel »....

Le Chev. Prenez garde pourtant, Monsieur, que le ciel ne l'entend pas.

Le Comte. Oh ! & n'allez pas chicaner sur les mots. « Il remerciera » le ciel de ne lui avoir donné au» cun de ces goûts & de ces passions » qui l'eussent forcé de chercher son » bonheur dans l'infortune d'autrui (2) ». Il criera au Magistrat qui a déjà le bras levé : arrête Juge inique ; respecte les loix de la nature, épargne les jours de ton semblable. Tu crois exercer la Justice, & tu vas faire périr l'innocent. Seras-tu assez heureux toi-même, pour échapper à la fatalité qui *d'un être fait un assassin* ? N'auras-tu pas besoin un jour pour toi, de l'indulgence que j'implore pour tes freres ?

Le Chev. En effet, Monsieur, qui peut répondre de soi ? La nature ne

---

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 12.
(2) Livre de l'Esprit, disc. 2, ch. 2.

nous a rien promis ni à vous ni à moi.

Le Comte. Non sans doute ; & peut-être hélas ! ..... que sait-on ?

Le Chev. Cependant, Messieurs, vous promettez tous les jours fidélité à votre Prince, fidélité à votre épouse, fidélité à vos amis, &c.

Le Comte. Eh bien ! oui, mais c'est la nature qui promet ; & si elle manque à sa parole, ce ne sera plus notre faute.

Le Chev. Il seroit bon cependant de faire savoir au public, que vous ne répondez de rien, afin que chacun prît ses précautions.

Le Comte. Cette clause est de droit naturel ; d'ailleurs il n'est pas nécessaire de la faire savoir à tout le monde.

Le Chev. Encore une réflexion, Monsieur, si vous voulez bien.

Le Comte. Toujours des réflexions ? A la bonne heure, si c'est la derniere.

Le Chev. Vous voulez que tous les hommes soient libres ?

Le Comte. Oui, Monsieur, & cela doit être.

Le Chev. Or comment être libre, quand on est soumis à la fatalité ?

Le Comte. Vous ne savez donc pas, Monsieur, que c'est dans la fatalité même, que consiste cette liberté qui fait le bonheur de l'homme ; puisque,

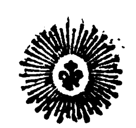
toujours entraîné par l'impulsion de l'instinct, il fait alors toujours nécessairement ce qui lui plait davantage ?

Le Chev. A merveilles ; & tout paroît à présent assez bien arrangé. Je crains seulement qu'il n'y ait encore des gens assez obstinés, pour aimer leur esclavage ; & assez ingrats, pour vous savoir mauvais gré du soin que vous prenez de leur liberté.

Le Comte. Ces ames viles sont trop méprisables, Monsieur, pour mériter notre attention. Puisqu'elles ne connoissent point le prix de leur existence, il faut les abandonner à leur sort ; & nous les dispenserons encore de la reconnoissance.

Le Chev. D'autres vous en dédommageront sans doute.

Le Comte. Nous comptons, Monsieur, sur la vôtre ; & certainement votre réputation n'y perdra jamais rien.



Vᵉ. ENTRETIEN.

Des ressources de la nouvelle Philosophie, contre les désordres de la société.

LE *Chev.* Je viens vous chercher, Monsieur, par l'empressement que j'ai de m'instruire, & je me flatte que vous voudrez bien excuser mon indiscrétion.

Le Comte. Ces empressemens ne sauroient nous déplaire, ils annoncent de trop belles dispositions.

Le Chev. Vous êtes pourtant si sublimes, Messieurs, que j'avois hier bien de la peine à vous suivre ; & je suis même actuellement un peu embarrassé des difficultés qui me sont survenues.

Le Comte. Des difficultés !

Le Chev. Oui, Monsieur, j'ai fait réflexion que le monde moral étant conduit par la matiere pensante, devoit être mieux gouverné que le monde physique, & qu'il alloit pourtant beaucoup plus mal.

Le Comte. Et cela vous surprend ?

Le Chev. Un peu. . . . .

Le Comte. Rien cependant de plus naturel. Tout va à-peu-près bien dans le monde physique, parce que c'est la

nature ſeule qui s'en mêle : tout va preſque mal dans le monde moral, parce que les intérêts, les uſages & les préjugés font dévoyer la nature: c'étoit l'obſervation d'un profond Politique ; vous avez ici ſon livre, jugez vous-même de ſon importance par le titre, *l'Ordre eſſentiel & politique des Puiſſances* ; & nous en avons mille en ce genre.

Le Chev. Mais encore, parmi tant de cauſes qui concourent à corrompre les ſociétés, faut-il bien enfin prendre un parti pour ramener l'ordre & contenir le crime.

Le Comte. On a déjà pourvu à tout; nous avons tracé un plan d'éducation auquel nos Inſtituteurs ſeront obligés de ſe conformer: nous employons encore l'autorité des loix, revues & corrigées ſur le plan que nous avons tracé dans le Code des Nations (1) : nous faiſons parler enfin les ſentimens d'honneur puiſés dans la ſaine Philoſophie ; & nous armons toujours les remords contre les crimes. Que faut-il de plus ?

Le Chev. Ces remedes ſont bien ſages,

(1) Ce traité fait partie des ouvrages politiques & philoſophiques, imprimés à Londres en 1776, en un vol. *in*-8.

Monsieur, mais avouez qu'ils ont besoin d'être administrés avec beaucoup de dextérité pour s'arranger avec vos principes. Vous parlez d'éducation ; ce moyen seroit excellent, si vous étiez, Messieurs, chargés tout seuls de l'éducation publique ; encore faudroit-il que les législateurs s'entendissent un peu avec vous pour marcher à-peu-près sur la même ligne ; car l'éducation & les loix doivent toujours aller ensemble. La contradiction seroit un renversement de l'ordre. Or « une bonne éducation n'est-elle pas (aujourd'hui) totalement impossible avec les superstitions des hommes qui commencent par leur rendre l'esprit faux ; avec les gouvernements arbitraires qui les rendent vils & rampants, & qui craignent qu'on les éclaire ; avec les loix qui trop souvent sont contraires à l'équité ; avec les usages qui sont contraires au bon-sens ; avec l'opinion publique défavorable à la vertu (1)?

Le Comte. Nous savons tout cela.

Le Chev. Je voudrois donc, sauf meilleur avis, que vous modifiassiez tant soit peu vos principes d'institution, pour vous accommoder aux circonstances ; car si vos éleves viennent à savoir que

(1) Système de la nat. tom. 1, ch. 11, not. 58.

les souverains sont des despotes; les loix, des servitudes ; la religion, un préjugé: s'ils se persuadent que n'y ayant point de vie à venir, ils ne doivent s'occuper que du présent; que le bonheur ne se trouve que dans les plaisirs ; que l'instinct de la nature est supérieur à toutes les loix : si on les avertit que leur intérêt doit être la regle de leur jugement & de leur conduite; qu'il doit décider de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, au Prince, aux citoyens, à la patrie: si on leur apprend à révérer toutes les passions comme le *feu céleste* qui produit les grands hommes ; à les alimenter pour parvenir à la félicité ; à céder à leur empire, au lieu d'y opposer une résistance inutile : s'ils croient enfin que la subordination à l'autorité paternelle & à la puissance civile est une servitude ; & qu'ils sont toujours les maîtres de réclamer les droits de la liberté: je crains beaucoup de l'effervescence d'une imagination enflammée ; ils vont tout bouleverser, & se croiront encore de grands hommes. Alors quelle explosion dans le monde moral ! & ce seront vos Instituteurs qui auront fait tout le mal, en croyant bien faire.

Le Comte. Il y a remede à tout ; & dans ce cas, on réprimera l'abus par l'autorité des loix.

Le

Le Chev. Mais vous avez dit à vos éleves que ces loix étoient vicieuſes, & ils s'en moqueront ; tout leur ſoin ſera de faire leurs affaires en ſecret, pour n'être pas ſurpris en flagrant délit : vous leur avez dit encore que les loix actuelles ſont contraires à l'équité, au bon ſens, à la vertu ; qu'elles décernent des récompenſes au crime ; qu'elles laiſſent l'innocence dans l'oppreſſion : ils en concluront qu'il faut être méchant pour être heureux ; & comme ils voudront être heureux, ils ſeront méchans par ſyſtême.

Le Comte. On fera de nouvelles loix, car les loix ont auſſi beſoin d'être réformées.

Le Chev. Mais qui les réformera ? Car ſi vous laiſſez faire aux autres, les nouvelles loix ne vaudront pas mieux que les anciennes.

Le Comte. Nous le ſavons bien. *Qui pourroit* en effet *rectifier les loix, réformer, peſer, ſi ce n'eſt la philoſophie* (1) ?

Le Chev. Je doute cependant qu'on

---

(1) « Les loix peuvent ſouvent avoir beſoin » d'être rectifiées. Or qui les rectifiera, réfor- » mera, peſera, pour ainſi dire, ſinon la phi- » loſophie ? *Œuvres philoſ.* diſc. prélim. p 22.

vous en donne jamais la commiſſion.

Le Comte. N'importe, nous travaillons toujours au code des nations, pour rapprocher les conditions des individus, faire diſparoître l'intervalle immenſe qui ſépare le peuple de ſes chefs, reſtituer le peuple dans ſes droits primitifs, établir une forme de gouvernement où les plaiſirs & les vertus ſeront fondus pour concourir au bien public; alors tous les citoyens auront leur part à la félicité publique; les biens ſeront adjugés aux plus dignes, & le commandement aux plus ſages. Ah! Monſieur, que « cet amour de la ſociété ſi eſſen-» tiel au Philoſophe fait bien voir la vé-» rité de cette remarque de l'Empereur » Antonin, que les peuples ſeront heu-» reux quand les Rois ſeront philoſo-» phes, & quand les Philoſophes ſeront » Rois (1) ».

(1) Code des Nations, tit. *Philoſophe*, p. 122. L'Auteur de ce Code demande enſuite ce que c'eſt que la ſageſſe qui conſtitue les Philoſophes; & après nous avoir appris que *l'ignorance triompha long-tems ſous l'étendard de la Croix ou du Croiſſant*, il conclut en ces termes: « La » philoſophie, comme ſageſſe, eſt donc le ré-» ſultat des plus grandes conſidérations, pour » établir une morale eſſentielle à la ſociété... » Elle doit épurer les opérations de l'entende-

Le Chev. Le projet est fort beau, mais sans doute vous ne le rendrez pas sitôt public : on vous soupçonneroit de vouloir établir l'égalité des conditions pour vous faire nommer dictateurs de la république ; & quoique l'intention ne soit pas absolument mauvaise, on pourroit y trouver à redire : vous savez que les plus sots se croient ordinairement les plus importans. Après tout, le peuple, toujours esclave de l'habitude, ne se résoudra pas sitôt à changer ses anciens usages. Cependant le tems s'écoule, & si vous ne vous pressez un peu, le regne de la Philosophie sera déjà passé, avant que le genre humain soit converti.

Le Comte. En attendant, nous instruisons les Rois.

Le Chev. Ah ! gardez-vous-en bien, Monsieur, nous sommes perdus.

Le Comte. Comment cela ?

Le Chev. Malheur aux peuples dont les Rois croiroient qu'ils n'existent que pour eux-mêmes ; que leur intérêt personnel doit être leur premiere loi ; que tout ce qui leur est utile est honnête : car pouvant tout ce qu'ils veulent, &

» ment... Elle est, en un mot, l'ordre des cho- » ses ». Ibid. p. 126, 127.

n'ayant rien à craindre ni à espérer dans un autre monde, leurs passions n'auront plus de frein; leurs sujets ne seront plus à leurs yeux qu'un vil troupeau d'esclaves, tristes jouets de leurs caprices; & la crainte que le sceptre ne leur échappe des mains, ne servira qu'à les rendre plus soupçonneux & plus cruels!

Le Comte. De qui avez-vous donc appris tout cela, Monsieur?

Le Chev. Du grand homme; oui, Monsieur, du grand homme. Voyez l'article:

« L'athée, fourbe, ingrat, calom- » niateur, brigand, sanguinaire, raisonne » & agit conséquemment, s'il est sûr » de l'impunité de la part des hommes: » car s'il n'y a point de Dieu, ce » monstre est son Dieu à lui-même; il » s'immole tout ce qu'il desire, ou » tout ce qui lui fait obstacle: les meil- » leurs raisonnemens ne peuvent pas » plus sur lui, que sur un loup affamé » de carnage. Le Sénat de Rome étoit » presque tout composé d'athées, de » théorie & de pratique; c'est-à-dire, » qu'ils ne croyoient ni à la Providence, » ni à la vie future. Ce Sénat étoit un » assemblage de Philosophes, de volup- » tueux, d'ambitieux, tous très-dan-

» gereux, & qui perdirent la république ;
» factieux dans les tems de Sylla &
» de César, ils furent, sous Auguste &
» Tibere, des esclaves athées. Je ne
» voudrois pas avoir affaire à un prince
» athée qui trouveroit son intérêt à me
» faire piler dans un mortier, je suis
» bien sûr que je serois pilé. Je ne vou-
» drois pas, si j'étois Souverain, avoir
» affaire à des courtisans athées, dont
» l'intérêt seroit de m'empoisonner, il
» me faudroit prendre au hasard, du
» contre-poison tous les jours. Il est
» donc absolument nécessaire pour les
» princes & pour les peuples, que l'idée
» d'un Être-Suprême, créateur, gou-
» verneur, rémunérateur & vengeur,
» soit profondément gravé dans les es-
» prits (1) ».

Le Comte. Voyons ce livre.... *Mémoires Philosophiques*... quoi ! Monsieur, vous lisez ces ouvrages ?

Le Chev. Ne vous fâchez pas, Monsieur, le titre m'a trompé, je n'ai fait que parcourir le volume, & je vous le livre ; faites-lui subir le sort qu'il a mérité comme tant d'autres.

---

(1) Citation rapportée dans les Mémoires philosophiques du Baron de ***, à Vienne en Autriche, 1777. Ils se vendent à Paris, chez Berton.

Le Comte. Mais vous, Monſieur, vous abuſez de l'autorité d'un vénérable vieillard, qui véritablement a eu des abſences, mais qui eſt mort glorieuſement après avoir reçu nos hommages ſolemnels dans la Capitale.

Le Chev. Son avis ne ſeroit donc pas tout-à-fait à négliger; & ne fût-ce que pour vous rapprocher un peu de ce grand homme, je croirois qu'il faudroit donner au moins quelque nuance de religion à votre code. La Religion rectifie le cœur qui eſt le premier agent; & quand le cœur eſt bien diſpoſé, tout le reſte va de ſuite.

Le Comte. Le cœur, Monſieur, n'eſt point de notre domaine : nous laiſſons à chacun la liberté de vouloir, de penſer, & de faire tout ce qu'il lui plaît, pourvu qu'il ne nuiſe à perſonne: on ſera même alors un grand homme, ſi on eſt doué de talens utiles. Regardez-vous à l'intérieur de l'arbre, quand il vous *donne des fruits & de l'ombrage?*

Le Chev. Mais la Religion ne ſeroit-elle pas un ſecours de plus? Car un homme qui croit toujours voir l'œil de l'Eternel au fond de ſon ame, qui croit toujours entendre cette voix puiſſante qui commande, qui promet, qui menace, qui lui interdit juſqu'à la volonté du

mal, sera bien plus disposé à réformer ses mœurs & à servir la société.

Le Comte. Ah ! Monsieur, livrer l'homme à des terreurs paniques pour le rendre vertueux ! quel meurtre ! non non, nous menons à la vertu par un sentier beaucoup plus commode.

Le Chev. Dailleurs, si vous n'avez que des loix à opposer à la perversité du cœur humain, vous ne remédierez point à tout. Que de vices, qui, sans attaquer l'ordre public, sont pourtant très-incommodes dans la société ! Je vois l'ingratitude, la perfidie, la haine, l'orgueil, la jalousie, l'avarice, exercer leur empire sur la terre. Vous n'établirez pas sans doute un Tribunal pour juger ces sortes de délits ; il y auroit trop à faire : il faut pourtant un remede à cela.

Le Comte. Tout cela a été prévu, nous livrerons le coupable à la haine publique.

Le Chev. Mais cette haine le privera-t-elle des plaisirs qui font sa félicité ? Et s'il est heureux, qu'aura-t-il à faire du reste des hommes ? Il ne feroit besoin tout au plus que d'un peu de finesse pour s'attirer la bienveillance de ceux qui pourroient influer sur sa réputation. Comment punir encore une infinité de crimes qui se dérobent aux regards des

hommes, ou dont le crédit des coupables assure l'impunité ? Quel frein donner à ceux qui retireront encore plus d'avantage d'une injustice, qu'ils ne courront de risque ? car tous ces gens-là se déterminent nécessairement par la vue de leur plus grand intérêt. Enfin, Messieurs, quelque sage que soit votre législation, il y aura toujours des malheureux, & encore plus de mécontens : or ceux-là demanderont certainement la communauté de biens, & peut-être même commenceront-ils par se payer de leurs propres mains.

Le Comte. Eh bien ! soit, alors chacun prendra ses mesures ; & nous, sans avoir jamais recours à la violence, nous inspirerons toujours les sentimens d'honneur.

Le Chev. A la bonne heure, Monsieur, pour les sages ; mais vous le savez, le commun des hommes veut quelque chose de plus réel ; quand on n'espere plus rien dans l'autre monde, il faut au moins se faire un sort dans celui-ci. Or dans ce monde, il n'y a que les sots qui se repaissent de fumée : à quoi sert, quand on est malheureux, de vivre dans l'opinion des autres ?

Le Comte. Vous croyez donc, Monsieur, que nous plaçons l'honneur dans l'opinion des hommes ?

Le Chev. N'eſt-ce pas là du moins ce qui conſtitue la véritable probité (1)?

Le Comte. Oui, Monſieur, mais ce n'eſt pas ce qui conſtitue l'honneur du ſage. Quoi! nous ſerions les eſclaves de l'opinion publique? Non, Monſieur, mais nous entendons ſeulement par *honneur*, la bonne opinion que le Philoſophe a de lui-même; & certainement il n'y a perſonne qui ſoit plus jaloux de cet honneur, qu'un Philoſophe. « Quand » même tous les hommes ſeroient injuſtes » pour nous, il nous reſteroit toujours » l'avantage de nous aimer, de nous » eſtimer nous-mêmes, de rentrer avec » plaiſir dans le fond de notre cœur, » de contempler nos actions, des mêmes » yeux que les autres devroient avoir » s'ils n'étoient point aveuglés (2) ». C'eſt ainſi, Monſieur, qu'enveloppés dans notre propre vertu, nous braverons toujours les dieux & la fortune.

Le Chev. C'eſt-à-dire, Monſieur, ſi je m'en ſouviens bien, que le ſage *ſe contemplera* toujours *des yeux d'un méchanicien* qui voit le jeu d'une machine que le contrepoids de la nature fait aller. Mais s'il ſe trouve vexé au-dehors par

(1) Voyez ci-devant le troiſieme Entretien.
(2) Syſtême de la nat. tom. 1, ch. 15.

la calomnie & l'indigence, & au-dedans par la crainte & la douleur, sera-t-il bien satisfait de cette contemplation pour ne rien desirer de plus ? Ne sera-t-il pas tenté au contraire d'abandonner son stoïcisme pour se mettre à son aise ? Le premier Philosophe de Rome, qui étoit pourtant un contemplatif dans son espece, demandoit autrefois en riant à l'un de ces sages, s'il se croiroit heureux dans le taureau de Phalaris.

Le Comte. Laissez là, Monsieur, votre Philosophe : je vous l'ai déjà dit, il ne fait plus autorité parmi nous ; on pense & on parle bien autrement aujourd'hui.

Le Chev. Mais Epicure, votre patron...

Le Comte. Epicure n'a fait que montrer le temple de la sagesse, & n'y est jamais entré.

Le Chev. Vous-mêmes, Messieurs, soyez de bonne foi, seriez-vous satisfaits de ce bonheur stoïque ?

Le Comte. Nous croyez-vous donc insensibles, Monsieur, à l'avantage de nous estimer nous-mêmes ?

Le Chev. Non sans doute, mais ce bonheur ne vient qu'après les autres. Il est un bien plus réel qui doit être le partage naturel des grandes ames, & que vous ambitionnez encore davantage ; car certainement lorsqu'il faudra

opter entre les plaisirs & l'honneur, personne de vous, Messieurs, ne quittera jamais le *plus* pour le *moins*. *Il faudroit être tous seuls plus forts que la nature entiere* (1).

Le Comte. Quand même nous pourrions oublier l'estime que nous avons pour nous-mêmes, nous nous respecterions toujours assez pour redouter les remords.

Le Chev. Les remords, Monsieur! mais les remords sont pour le peuple; vous avez trop d'esprit pour vous repentir de ce que vous ne pouviez éviter, ou pour craindre un avenir que vous ne croyez pas.

Le Comte. Entendons-nous encore ici, Monsieur, car vous prenez toujours le change. Nous appellons remords, les sentimens douloureux excités en nous, non par le regret d'avoir commis une mauvaise action, ce seroit une absurdité, mais par le chagrin que causent les mauvaises suites (2).

Le Chev. Mais si les effets des passions vous sont utiles?

Le Comte. Oh! alors point de re-

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 5.

(2) « Les remords sont les sentimens doulou-» reux excités en nous par le chagrin que nous » causent les effets présens & futurs de nos pas-» sions ». Syst. de la nat. tom. 1, ch. 12.

mords (1), nous devons au contraire nous en féliciter. D'ailleurs à quoi aboutiroient les regrets d'une action qui n'existe plus ni en elle-même ni dans ses suites ? « Ils ne seroient qu'une fâcheuse rémi-
» niscence.... qu'un vieux préjugé....
» & la plus essentielle de toutes les graces,
» c'est d'en exempter les hommes. Ils
» sont inutiles avant le crime, ils ne
» servent pas plus après que devant....
» la bonne Philosophie se déshonoreroit
» en pure perte, en réalisant des spectres
» qui n'effraient que les honnêtes
» gens (2) » : aussi le préjugé commence-t-il déjà à se dissiper, par l'intime persuasion où l'on est qu'il n'est pas possible de faire mieux qu'on ne fait. Quel avantage pour le public, si nous étions assez heureux pour le persuader à tout le monde ! « ils s'abandonneroient
» avec une soumission utile, avec une
» résignation raisonnée aux décrets du
» sort, dont souvent leur trop grande
» sensibilité fait qu'ils sont accablés (3) ».

Le Chev. Désabusez les honnêtes gens, Messieurs, je le veux bien, mais de grace, n'étendez pas votre bienfaisance

---

(1) *Ibid.*

(2) Vie heureuse.

(3) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 11.

fur le refte des hommes. Le peuple fe conduit toujours par un certain inftinct qu'il n'eft pas aifé de vaincre : & s'il eft perfuadé que les biens préfens font l'unique félicité, & l'inftinct fon principal guide ; ce pauvre peuple, qui en général eft affez mécontent de fon fort, & qui veut abfolument être heureux, que va-t-il devenir? Laiffez-lui au moins fes remords, fes efpérances & fes craintes pour une autre vie. Vous voyez donc, Monfieur, que vous n'avez pas encore trouvé le biais pour nous tirer d'embarras; il faudroit, ce me femble, chercher quelqu'autre bon moyen pour réformer la fociété; autrement vous ne faites que nous rendre plus malheureux en nous découvrant nos maux, fans nous en indiquer le remede.

Le Comte. N'allez pas, Monfieur, me faire d'autres queftions, vous en faurez davantage dans la fuite ; contentez-vous pour le préfent de ce qu'on veut vous apprendre : nous ne fommes pas même en ufage de tant parler avec nos éleves; car ils font auffi plus dociles. Vous méritiez cependant une exception particuliere. Vous êtes aujourd'hui fuffifamment inftruit : vous connoiffez le méchanifme du monde & celui de l'homme en particulier; vous avez vu comment les vices & les ver-

tus, le bien & le mal physiques sortent successivement de la rotation des élémens, & c'est bien assez, n'en demandez pas davantage.

Le Chev. Jamais en effet les sages de la Grece & de Rome n'avoient pensé si profondément. La physique, la morale, la politique, tout est parfaitement lié dans votre systême; l'essentiel est qu'il n'y ait point de Dieu, tout le reste s'en suit. Car s'il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'esprits; d'où seroient-ils venus? S'il n'y a que de la matiere, elle doit être éternelle; qui l'auroit créée? La matiere s'est donné à elle-même son mouvement & ses modifications; de qui les auroit-elle reçus? L'ordre, l'harmonie de l'univers, & tous les ouvrages de la nature, ne peuvent plus être que le résultat fortuit du choc des atômes, puisque les atômes n'y connoissent rien eux-mêmes.

Le Comte. Fort bien, Monsieur, fort bien; allons, continuez: que j'ai de plaisir à vous entendre!

Le Chev. Mon ame, mon intelligence, ma volonté, ne sont donc plus que la matiere modifiée, puisqu'il n'y a rien de plus dans le monde. La matiere agissant toujours nécessairement selon certaines loix, le méchant & l'honnête

homme ne feront donc plus que deux automates invinciblement déterminés au bien & au mal par le méchanisme de leur organisation. Les remords seroient une foiblesse, on ne doit point se repentir de ce qu'on ne pouvoit éviter; l'espérance ou la crainte d'un avenir seroit une illusion, puisque l'ame n'est plus rien lorsque le corps est dissous.

Le Comte. Cela est juste, la difficulté étoit d'établir un systême de morale, & cette difficulté eût embarrassé bien du monde.

Le Chev. Oüi certes, mais quand on a, comme vous, Messieurs, la force de s'élever au-dessus des préjugés, on remonte aux sources de la lumiere.

Le Comte. Aussi tout a-t-il été bientôt applani.

Le Chev. En effet, n'y ayant plus rien que de matériel, la vérité ne peut plus être que la matiere modifiée; la raison, que la matiere modifiée; la loi naturelle, que la matiere modifiée: ainsi, tendant nécessairement à un bien physique, je dois prendre toutes les voies possibles pour arriver à mon but. Les animaux se sont trouvés là fort à propos, & vous vous êtes servi adroitement de leur proximité pour....

Le Comte. Le génie, Monsieur, profite de tout.

Le Chev. Vous vous êtes servi de cette proximité pour nous faire connoître le véritable état des choses, & nous instruire de nos devoirs par leur exemple. Organisés à-peu-près comme nous, doués comme nous, d'intelligence & de sensibilité, mais beaucoup plus sages, parce que la nature n'a point dégénéré dans eux; ils sont aussi plus heureux.

Le Comte. On ne sauroit mieux voir: rien ne vous a échappé. Nos devoirs consistent donc....

Le Chev. A se rendre heureux par la jouissance des plaisirs.

Le Comte. Fort bien. On a demandé encore en quoi consistoit la vertu.

Le Chev. A prendre les meilleurs moyens pour arriver à ce but: ainsi je me laisse entraîner par l'amour des plaisirs, rien de plus raisonnable; j'emploie tous les moyens pour y arriver, c'est un devoir: je chéris mes passions, elles font ma félicité; les contraindre, ce seroit contrarier la nature; les modérer, ce seroit diminuer la somme du bonheur. Je suis mon instinct, & c'est une nécessité: l'essentiel est d'éviter les excès & l'indiscrétion, crainte des suites. Je serai humain, juste & bienfaisant lorsque j'aurai intérêt à l'être; je m'imposerai des

devoirs de convention lorsqu'ils me seront utiles ; je romprai les pactes lorsque je les croirai désavantageux.

Le Comte. Cependant, Monsieur....

Le Chev. Je vous entends, Monsieur, mais je prendrai mes précautions pour qu'il ne m'en arrive encore pis. L'opinion publique donnera à cette rupture la dénomination du crime ; on me reprochera de flatter les uns pour avancer ma fortune, de calomnier les autres pour les supplanter, de servir les inclinations des Grands pour m'en faire des protecteurs, d'user d'adresse pour aller à mes fins : mais, tout bien considéré, cela n'est-il pas dans l'ordre ? Pourvu qu'il en résulte un bien pour moi, le sage n'aura rien à dire ; & l'opinion publique, je la mépriserai. Qu'a-t-on à se reprocher quand on fait tout pour le mieux ? *populus me sibilat, at mihi plaudo.* Et en attendant que vous preniez de bons moyens pour rétablir l'ordre dans les gouvernemens, je commencerai toujours par pourvoir à mon propre individu.

Le Comte. A merveilles : mais pourtant avec circonspection ; car il faut aussi toujours songer que les autres nous sont utiles, & qu'on doit les intéresser à son bien-être.

Le Chev. Je comprends cela ; mais

tout s'applanit ici. On craint les préjugés, & on les ménage : on fait profession de bienfaisance, mais sans dire encore le fin mot de la chose : on rend hommage à la vertu, on respecte l'homme de bien ; mais on s'entend. Enfin on présente toujours la vérité un peu de profil, suivant la capacité des individus, & on s'explique ensuite.

Le Comte. Oh ! Monsieur, n'allez pas si vîte, je vous en prie: il n'en est pas tems encore.

Le Chev. J'en conviens. Mais n'est-il pas vrai qu'en effet toutes ces maximes dérivent nécessairement de ce premier article de votre symbole, *point de Dieu ;* & que pour peu que vous touchiez à cet article, tout le reste s'en va piece à piece ? Car s'il y a un Dieu, il y aura une Providence, il y aura une Justice qui récompense & qui punit, il y aura une autre vie : alors il faudra admettre d'autres vertus & d'autres loix que celles de la nature, & presque toute la morale de l'évangile ; alors les remords & la crainte reviendront, & l'univers entier sera remis dans l'esclavage.

Le Comte. Admettre un Dieu ! gardez-vous-en bien, Monsieur, je vous l'ai déjà dit : que gagneroit-on alors à être Philosophe ?

Le Chev. Ajoutez encore qu'en reconnoiſſant un Dieu, il faudroit admettre une Religion, & un Culte public qui fût l'expreſſion de nos hommages. Or quelle religion choiſir ? Se proſterner devant une pagode ? Non certes. Prendre le turban ? Peut-être que non. Se faire juif ? J'en doute. Il faudroit donc croire en J. C. Ainſi, dès que la Religion nous incommode, le meilleur parti eſt de ne plus rien croire. Les articles de votre code ſe trouvent alors tous dreſſés ſuivant vos intentions. Nous voilà tous libres ; & chacun prend ſes arrangemens en conſéquence.

Le Comte. En vérité, Monſieur, on ne ſauroit mieux analyſer. Vous avez preſque tout vu, & même un peu au-delà de ce qu'il convenoit de voir. Allez, Monſieur, vous ſerez un jour certainement dans la claſſe des penſeurs : & tant mieux, cette claſſe commence à devenir rare. Il convient cependant que vous ſongiez dès-à-préſent à vous occuper un peu de nos intérêts. J'ai déjà parlé de vous, on brûle du deſir de vous connoître ; mais en attendant que vous ſoyez claſſé, il faut toujours vous donner quelques regles de conduite.

Le Chev. Toutes ces regles, je les ai déjà, Monſieur, dans ma tête.

Le Comte. Oh! ce n'eſt pas cela ; je parle des regles de conduite, relativement à la place que vous allez occuper.

Le Chev. Mais en ſerai-je digne ?

Le Comte. Vous êtes trop modeſte, Monſieur, & cela commence déjà à être un défaut.

Le Chev. Je tâcherai, Monſieur, de m'en corriger.

Le Comte. Vous ſaurez donc que le ſage eſt ami de la vérité ; & que l'amour de la vérité eſt toujours en action pour propager la ſaine Philoſophie. Il faut donc vous appliquer à la faire connoître.

Le Chev. Hélas ! à peine ſuis-je encore initié.

Le Comte. N'importe. Cependant n'allez pas tout dire : c'eſt une mal-adreſſe de nos jeunes gens, & même de quelques Anciens. Ils effarouchent du premier abord, & gâtent tout pour aller trop vîte, en divulguant indiſcrétement tous nos ſecrets : des yeux malades ne peuvent ſupporter encore le grand jour. Il vaut beaucoup mieux, comme pluſieurs de nous, écrire & parler ſans être entendu. Piquez-vous-même d'une auſtere vertu ; gémiſſez ſur la corruption des mœurs, ſur les abus de la Religion, ſur le Relâchement de la morale ; mettez, s'il ſe peut, le royaume du Ciel à ſi haut prix,

qu'il faſſe perdre courage : on penſe alors qu'il vaut beaucoup mieux jouir de la vie, que de ſe tourmenter inutilement.

Le Chev. Il y auroit là, ce me ſemble, un peu d'hypocriſie ; mais l'expédient n'eſt pas mal-adroit.

Le Comte. Vous pourrez encore propoſer un plan de réforme pour corriger les mœurs des Eccléſiaſtiques & des Moines, & pour les rendre au moins utiles à la population. Faites remarquer ſur-tout le faſte & la cupidité du haut Clergé ; inſiſtez ſur le mépris qu'il fait du ſecond ordre. Sachez toujours quelques anecdotes ſcandaleuſes : vraies ou fauſſes, elles ſeront toujours bien accueillies ; on aime naturellement à trouver en défaut ceux qui ſe croient en droit de gronder tout le monde. Pour peu que vous ſoyez plaiſant, vous y gagnerez toujours la réputation d'homme d'eſprit ; & cette réputation nous eſt abſolument néceſſaire. Gardez-vous bien ſur-tout de parler jamais de charité, (ce terme n'eſt plus d'uſage, même parmi les Prédicateurs qui liſent nos livres), mais parlez de bienfaiſance, parlez d'humanité : vous manifeſterez la beauté de votre ame ; & c'eſt là encore un point eſſentiel, ſauf enſuite, les modifications convenables.

Le Chev. Ah ! Monsieur, je suis perdu si je modifie. Je serai bienfaisant quand j'aurai intérêt à l'être ? Je garderai les conventions quand elles me seront utiles? Je. . . .

Le Comte. Mais vous ne direz pas cela, j'espere. Vous ferez seulement observer que les Prêtres font consister leur charité à rendre les hommes malheureux dans ce monde, & à les damner dans l'autre; & que nous voudrions au contraire, sauver tout le genre humain. Ce sera alors le moment de parler des prétendus réprouvés dont on prendra fait & cause. Damner éternellement ses freres pour des disputes de Religion, ou pour des foiblesses d'un moment, quelle absurdité !

Le Chev. Oh ! à cela, je suis bien sûr d'avoir raison : il y aura toujours assez d'intéressés dans ma cause.

Le Comte. Vous pourrez de là risquer quelque incursion sur les mysteres.

Le Chev. Eh ! qu'importent toutes ces spéculations oisives ?

Le Comte. Rien du tout, il est vrai, en elles-mêmes; &, de vous à moi, nous permettrions assez volontiers à chacun de croire ce qui lui plaît, pourvu qu'on nous laissât la liberté de faire ce que nous voulons : chacun chez nous,

fait son symbole à part, sans qu'on y trouve à redire. Mais ayant une fois inspiré à nos auditeurs l'envie d'apprécier les articles de foi, nous arrivons de là à la liberté de religion, à la liberté de conscience. Alors le champ de bataille est à nous, nous donnons notre plan d'institution, & nous façonnons les hommes à volonté.

Le Chev. La marche est sage; mais la tâche est un peu difficile. Comment parler des mysteres, moi qui ne sais que mon catéchisme?

Le Comte. Bon! les autres en savent-ils davantage? Voyez pourtant comment ils disputent; & ils ont encore le parterre pour eux. Ne savez-vous pas plaisanter? voilà tout ce qu'il nous faut.

Le Chev. J'ai observé qu'en effet cet argument vous réussissoit assez.

Le Comte. N'oubliez pas sur-tout les Inquisitions & les Croisades; vous ferez voir que ce fut la superstition qui inspira aux Chrétiens d'aller égorger un million d'hommes en Orient pour glorifier le Dieu qu'on adoroit en Europe, & qui fait encore brûler tant de malheureux à Goa pour les faire croire en J. C. Vous observerez encore que ce fut Saint Bernard qui souffla le fanatisme dans le cœur des Croisés, & que les

Papes en bénirent les drapeaux. Vous aurez pour vous toutes ces ames sensibles qui ne voudroient jamais qu'on fît du mal à personne.

Le Chev. Je le veux bien, mais il faudroit auparavant me mettre un peu au fait. Bien des gens traitent d'apocryphes certains détails dont on habille Messieurs les Inquisiteurs, pour les rendre odieux ou ridicules; & j'entendis dernièrement un homme d'assez bon-sens disserter passablement sur les Croisades. Il soutenoit qu'elles étoient très-légitimes en elles-mêmes, ayant pour but de réprimer les cruautés qu'exerçoient les Sarrasins sur les Chrétiens, en haine de la religion; de secourir les Empereurs Grecs, dont ces barbares envahissoient les Etats ;& de garantir l'Europe entiere de l'invasion dont elle étoit menacée. Il ajoutoit que, si on avoit échoué dans la conquête de la Terre-Sainte, il étoit toujours résulté de cette entreprise, un très-grand avantage pour nous, en ce qu'elle avoit retenu les Sarrasins dans leur pays en affoiblissant leurs forces; & qu'enfin ç'a été par le moyen de ces Croisades, par le soin qu'ont pris les Papes de réunir les Princes Chrétiens contre leur ennemi commun, qu'on a opposé une puissante barriere à ses conquêtes,

&

& que nous avons été ſauvés de l'eſclavage. On lui alléguoit les déſordres des Croiſés; mais il répondoit que les guerres les plus juſtes entraînoient toujours bien des déſordres. Il ſoutenoit que ces déſordres ne faiſoient rien à la juſtice de la cauſe, & qu'ils ne devoient jamais être imputés à la Religion qui les condamnoit.

Le Comte. Quand même tout cela ſeroit vrai, croyez-vous qu'on auroit la patience de vous entendre ? Allez, Monſieur, rapportez-vous-en à nous; nous avons toiſé les hommes : l'avantage eſt toujours pour celui qui attaque. Recueillez encore ce qu'ont écrit les voyageurs proteſtans, ou ceux qui les ont étudiés, des ſuperſtitions des Brames, des Talapoins, des Bonzes, des Fakirs: avec du choix & de l'adreſſe, vous les rapprocherez des ſuperſtitions européennes; les autres en feront naturellement l'application, ſans que vous paroiſſiez vous en mêler. C'eſt un excellent moyen de tout dire, & de ne jamais ſe compromettre. Obſervez ſurtout de ne jamais parler d'un Saint, ſans y trouver du moins un ridicule; ni des perſécuteurs de la Religion, ſans faire mention de leurs vertus. Chemin faiſant, vous diſſerterez ſur la Phyſique, ſur la Chymie, ſur l'Hiſtoire, ſur la

Politique, ſur l'Économie, ſur la Théologie ; & pour peu que vous entremêliez certaines expreſſions techniques, perſonne ne s'aviſera de croire que vous avez tort.

Le Chev. Oui, Monſieur, des expreſſions techniques, mais qu'on n'entendra pas.

Le Comte. Il n'y aura pas de mal.

Le Chev. Mais comment ſavoir tant de choſes ?

Le Comte. Vous apprendrez tout cela en peu de tems avec nous. Il ne vous faut pour le préſent que certains livres élémentaires, & quelques mois de lecture.

Le Chev. A ce prix je pourrai bien faire les frais des ſciences.

Le Comte. Vous pourrez même dans la ſuite, dire quelques mots grecs ou hébreux.

Le Chev. Oh ! Monſieur, je vous demande pardon : tout ce qu'il vous plaira, hors cela ; car en vérité, je n'en ſais pas le premier mot.

Le Comte. Vous l'apprendrez. Combien parmi nous qui parlent toutes les langues, ſans les avoir appriſes !

Le Chev. Les licences, Monſieur, ne conviennent qu'aux grands hommes.

Le Comte. Vous le deviendrez un jour.

Le Chev. Mais si par malheur j'avois affaire à des hommes difficiles.

Le Comte. Prenez toujours le ton ; cela dépend de l'habitude : ayez de la réputation ; cela dépend un peu de nous. Ne reculez jamais lorsque vous serez une fois entré en lice ; & vous vous en tirerez avec honneur. On adjuge toujours la victoire à celui qui reste maître du champ de bataille.

Le Chev. En vérité, je ne serois guere flatté d'un semblable triomphe.

Le Comte. On s'en contente, Monsieur, quand on ne peut mieux. Dailleurs si vous fréquentez bonne compagnie, vous y trouverez toujours quelqu'un en sous-ordre, chargé de dire comme vous.

Le Chev. A quoi serviroient donc de pareils automates ?

Le Comte. Ces prétendus automates (car il faut vous dire tout) forment comme le Corps de nos troupes légeres : chargées de nos instructions, elles vont par-tout à la découverte dans les cafés, dans les sallons d'assemblée, colporter nos nouvelles & nos brochures, & nous rendent compte de tout. Or si vous disputez, ces gens-là vous soutiendront : si vous avancez un fait, ils l'auront du moins oui dire : si vous êtes embarrassé, ils se présenteront pour vous laisser reprendre haleine : ils

publieront même votre triomphe, si par malheur vous étiez vaincu.

Le Chev. Eh! que donnez-vous donc, Messieurs, à ces gens-là? car ils commencent à me paroître importans, & leur tâche assez pénible.

Le Comte. Ces hommes, Monsieur, jouissent toujours au moins d'une certaine réputation d'esprit, ils sont sûrs de notre protection, & par conséquent du débit de leurs livres, quand il leur prend envie d'en faire. Nous les mettons quelquefois dans nos confidences; quelquefois même, ils sont admis à la table de nos protecteurs. Mais il y a encore plus que tout cela.

Le Chev. Jusques-là en effet, leurs services ne seroient pas suffisamment récompensés.

Le Comte. Ils trouvent chez nous une pleine liberté de conscience.

Le Chev. Ah! bon, je m'en serois bien douté; & c'est là, je crois, le meilleur moyen de faire des prosélytes.

Le Comte. Aussi verrez-vous presque toujours dans nos livres la vraie sagesse à côté de la volupté. Quand on a trouvé la porte du cœur, on est bientôt maître de la place. Thérese Philosophe & la Pucelle d'Orléans ont fait plus de conversions, que toutes les subti-

lités d'Hobbes & de Spinosa. Croyez-vous en effet, que nous nous amusions beaucoup à disserter avec les jeunes demoiselles? Elles n'auroient pas la patience de nous écouter. Nous coulons seulement un mot, sur-tout quand elles ont des surveillantes trop séveres; nous leur peignons les douceurs d'une tendre union; son innocence & ses charmes; nous les plaignons de la contrainte qu'on leur impose; nous leur faisons comprendre que les préjugés ne doivent point déroger à l'instinct de la nature; & nous prêtons ensuite nos livres. Un jeune homme y va plus vîte; un quart d'heure de conversation, une semaine de lecture, & une maîtresse; il est à nous.

Le Chev. Mais n'y auroit-il pas un peu d'indiscrétion à faire circuler trop librement vos livres? Certains fanatiques crient déjà tout haut, comme vous savez, que vous abusez de la confiance publique, pour corrompre les mœurs.

Le Comte. Nous méprisons ces vaines clameurs, ou bien nous attaquons à notre tour; & cela ralentit toujours la marche de nos ennemis. Cependant nous gagnons du terrein; & déjà on a bien d'autres idées de ce que vous appelliez vertus sociales.

Le Chev. Cependant comme tout le monde n'eſt pas encore de votre avis, ne pourroit-il pas ſe trouver quelqu'un qui voulût décréditer votre morale? Alors, pour ſoutenir vos principes, il faudroit peut-être entrer dans certaines diſcuſſions dont tout le monde ne ſeroit pas capable.

Le Comte. Dans ce cas-là, jettez les yeux ſur les phyſionomies; voyez ſi vous pouvez compter ſur un certain nombre de ſuffrages: c'eſt ſur-tout dans ces circonſtances qu'on ſent tout le prix de ceux que vous appelliez tout-à-l'heure automates. Vous trouvez-vous en force? Soutenez votre theſe: hors de là, niez les faits.

Le Chev. Nier, Monſieur? Cela eſt fort aiſé à dire: mais ma contenance ſeule me trahiroit.

Le Comte. O ciel! quel malheur que les préjugés! il faut eſpérer pourtant, Monſieur, que vous en guérirez un jour.

Le Chev. Et ſi, lorſque je nie, mon Antagoniſte prouvoit pieces en main?

Le Comte. Niez toujours, vous dis-je, vous aurez plus d'un moyen de vous tirer d'affaire.

Le Chev. Je ne vois pas trop.

Le Comte. Je vais vous l'apprendre; (peut-être n'en ſeroit-il pas encore tems,

mais enfin puisque vous me pressez, il faut vous instruire). Il n'est aucun de nos écrivains qui, par précaution ou par mauvaise habitude, ne dise le pour & le contre dans ses ouvrages. Tel qui ne respire aujourd'hui que la volupté, dissertera demain en misanthrope. Si on vous montre donc quelques endroits où nos écrivains parlent en Philosophes, vous en trouverez d'autres où ils parleront en bons Chrétiens. Si on se plaint que le Livre de l'Esprit ouvre toutes les barrieres à la licence ; vous lirez les éloges qu'il fait de la vertu. Si on vous soutient que le systême de la nature justifie les plus grands crimes ; vous prouverez l'intime conviction où étoit l'auteur de la supériorité de sa vertu, par les protestations qu'il a faites cent fois d'aller jusqu'au bout du monde, chercher quelqu'un qu'il sauroit être plus vertueux que lui. Enfin si on nous accuse de renverser les loix, les sociétés, & l'autorité publique ; vous ferez voir que les trois quarts des nôtres ne sont occupés que de législation, d'économie, d'administration, de commerce, de finances, & du produit net.

Le Chev. Tout cela est fort bon sans doute ; mais quelque misanthrope ne diroit-il pas à cela que le *oui* & le *non*

ne sont qu'une contradiction, & peut-être une supercherie de plus ?

Le Comte. On diroit presque, à vous entendre, Monsieur, que vous êtes vous-même l'un de ces hommes difficiles dont vous parlez.

Le Chev. C'est qu'il faut tout prévoir.

Le Comte. Eh bien ! Monsieur, si on s'obstine à vous contredire ; au lieu de vous défendre par syllogismes, faites des incursions sur les terres des adversaires ; montrez les abus & le ridicule des superstitions ; parlez des Prêtres, des Moines, des Indulgences, du Purgatoire, des guerres de Religion, des Papas grecs, des Rites Malabares, de Rome, du Japon, de l'Alcoran, de la Justice des Turcs, du Gouvernement de la Chine : le zele inspire de l'énergie, on fait du bruit ; il se trouve toujours là quelque médiateur officieux pour mettre la paix ; &, au pis aller, on fait une trêve sans avoir perdu du terrein. Mais en voilà assez, je pense, pour le présent ; il seroit inutile de vous parler des instructions particulieres que nous donnons pour les pays étrangers.

Le Chev. Est-ce que vous vous occupez encore, Messieurs, des autres pays du monde ? N'avez-vous pas assez à faire dans celui-ci ?

Le Comte. La terre entiere, Monſieur, n'eſt qu'un point à celui qui la conſidere du haut des cieux; tous ceux qui l'habitent ſont de ſon domaine; il porte par-tout la lumiere, parce qu'il eſt l'ami de tous les hommes. Nos bureaux de correſpondance ſont établis par-tout: nous nommons les commis, ils ſont chargés de procurer le débit de nos livres, de propager la Philoſophie, d'endoctriner nos proſélytes, de faire l'éloge de nos chefs, de nous inſtruire de l'état des lieux, d'exécuter nos ordres; & pluſieurs s'acquittent aſſez bien de leurs devoirs. Nous allons quelquefois viſiter nos colonies en perſonne; & nous jouiſſons alors de toute notre réputation: les grands hommes ſont toujours plus reſpectés hors de leur pays. Vous pourrriez bien un jour être chargé vous-même, Monſieur, de cette importante commiſſion.

Le Chev. J'en ſerois certainement très-honoré, mais je voudrois pourtant que ce fût *incognito*.

Le Comte. Pourquoi l'*incognito*? Le Sage doit-il craindre la lumiere?

Le Chev. C'eſt que je me déplairois infiniment en équipage de Philoſophe.

Le Comte. Comment, Monſieur?

Le Chev. Oui, Monſieur, je veux dire

avec bonnet & perruque, robe de chambre & pantoufles, c'est-à-dire, moitié François, moitié Arménien, obligé de me faire suivre d'un laquais qui sût la langue du pays, pour répondre à ceux qui auroient la curiosité de savoir qui je suis.

Le Comte. Quoi! Monsieur, vous répétez ces vieilles histoires dont on ne parle plus? Et vous avez la malhonnêteté d'en plaisanter en ma présence?

Le Chev. Tenez, Monsieur, ne nous fâchons point; cela ne serviroit à rien. Vous m'aviez reproché ma mélancolie, & j'avois ce reproche sur le cœur: je suis aujourd'hui en bonne humeur; cela ne doit pas vous déplaire. Vous devez être d'ailleurs assez content de moi. Vous m'avez parlé de choses si sérieuses & si sublimes, qu'en vérité je n'y tiendrois plus, si nous n'égayions un peu la matiere. Mais que faire dans ces missions?

Le Comte. Que faire? Bien des choses. Eclairer les humains, dissiper les superstitions, inspirer le zèle, féconder les talens, donner un nouveau crédit à nos livres, inspecter l'administration de nos préposés, juger du progrès des instituteurs, les destituer s'ils ne font pas leur devoir, prendre note de ceux qui se distinguent, &c. On vous donnera là-des-

ſus, dans ſon tems, tous les renſeignemens néceſſaires. Muni de nos recommandations, vous aurez la ſatisfaction d'être accueilli par-tout, comme l'un de ces hommes extraordinaires, nés pour la gloire de l'humanité; car ſouvenez-vous bien, Monſieur, « *que c'eſt nous qui déterminons l'opinion d'un ſiecle à l'autre; que c'eſt par nous qu'elle eſt fixée; en quoi nous pouvons être les arbitres de la gloire* (1) ». Vous viſiterez donc les bibliotheques, vous apprécierez les ouvrages; & quand vous aurez parlé, il ne ſera plus permis d'être d'un avis contraire.

Le Chev. C'eſt là bien vraiment ce qu'on appelle le triomphe de la philoſophie.

Le Comte. Eh! n'eſt-ce pas en effet *à celui qui éclaire l'univers, non à celui qui le défigure, que les hommes doivent leurs reſpects?* Tous les hommes ſont *nos pupilles* (2); & vous les recevrez tous également avec bonté, vous annonçant par-tout comme le protecteur de la vérité & de la juſtice, mais avec cette dignité qu'inſpire la ſupériorité du génie.

---

(1) Dict. Encycl. au mot *Gloire*, p. 717, 718, 720.

(2) « Nous conſidérons le genre humain comme notre pupille ». Dict. Encycl. au mot *Encyclopédie*, p. 648.

L'artiſan & le financier, le roturier comme le noble, ne ſeront diſtingués auprès de vous, que ſelon leur degré de mérite. Placés à côté des Souverains, vous vous ſouviendrez toujours que vous êtes les ambaſſadeurs de la vérité, qui eſt au-deſſus d'eux; & que les ſages de la Grece, avec moins de lumiere que vous, alloient autrefois, comme vous, inſtruire les maîtres du monde.

Le Chev. Je penſe toutefois qu'il ne faudroit uſer de ſes droits qu'avec modération : l'indiſcrétion gâte ſouvent tout. L'un de vos Meſſieurs, dit-on, (mais je n'en crois rien) pour y avoir été trop leſtement dans une des Cours de l'Europe, fit rire un jour tous les courtiſans.

Le Comte. Comment donc ?

Le Chev. Ayant d'abord paru en perruque, pour ſe conformer à l'étiquette, & jugeant par l'accueil du Souverain, des complaiſances qu'on avoit pour ſa perſonne, il crut devoir pour cette fois ſe diſpenſer du coſtume, & dépoſa humblement ſa perruque à ſes pieds, pour donner à Sa Majeſté le plaiſir de contempler ſon occiput. Or je vous préviens, Monſieur, que je n'aurois jamais la force de faire valoir ainſi tous les droits de la philoſophie.

Le Comte. Oh ! Monſieur, je vous l'ai dit, ces plaiſanteries commencent à me déplaire.

Le Chev. Pourquoi cela, Monſieur ? les grands hommes auroient trop d'orgueil, s'ils n'avoient quelque défaut. Quand même l'hiſtoire ſeroit vraie ; le Philoſophe auroit-il moins de génie ? Il faut avouer ces petits torts de bonne grace, & ſavoir même en rire quelquefois. Je voudrois vous raconter encore une anecdote aſſez plaiſante qui me revient à l'eſprit : ceci n'eſt d'ailleurs qu'entre nous, & ſans conſéquence.

Le Comte. Allons, Monſieur, puiſque vous êtes aujourd'hui dans votre bonne humeur, il faut avoir la complaiſance de vous entendre.

Le Chev. L'un de vos Chefs traverſoit, il y a quelque tems en voiture, une rue de Leipſick, lorſqu'il apperçut un perſonnage à longue ſimarre, qu'il prit d'abord pour un confrere. Il fait arrêter, s'informe ; on lui dit que c'eſt le Docteur N. Malheureuſement ce Docteur avoit été d'avis contraire au Philoſophe ; il l'avoit écrit, & s'étoit nommé. Le Philoſophe vouloit que chacun eût permiſſion de ſe pendre quand bon lui ſembleroit ; le Docteur avoit pris la liberté de le contredire. Cette malhon-

nêteté avoit choqué le Philosophe, comme de raison : pareils outrages ne se digerent guere. Or cette injure étoit encore sur le cœur du Philosophe, lorsqu'on lui nomma le Docteur. Ce nom ranime aussi-tôt le zele du pélerin : il saute en bas de sa voiture, saisit mon homme par le collet. Est-ce donc vous, lui dit-il, qui voulez prolonger la vie des malheureux ? Eh ! qui êtes-vous, pour les empêcher de se pendre quand cela leur fait plaisir ? Le Docteur qui se voit insulté sur ses terres, prend cet abord incivil pour une déclaration de guerre, & se met en posture de défense. Le combat alloit commencer, lorsqu'on accourut de tous côtés pour mettre le hola. On s'en tint pour cette fois aux injures, & les deux champions, qui probablement n'avoient pas envie de se battre, se séparerent sans qu'il y eût de sang répandu. Or vous m'avouerez, Monsieur, que c'étoit là abandonner un peu trop légérement le systême de la tolérance, pour défendre la cause de l'humanité.

Le Comte. Cette histoire nous est parvenue par des avis secrets ; & notre confrere a été sérieusement admonesté d'être plus circonspect à l'avenir. Mais vous, Monsieur, ... n'y auroit-il pas ici plus que de la plaisanterie ? Il me semble ... Mes

avis n'auroient-ils pas été prématurés ?... Je voulois vous inſpirer de la confiance, en vous faiſant entrevoir nos reſſources ; j'eſpere que vous n'en abuſerez pas.

Le Chev. Puiſque vous le prenez ſur ce ton, je vous promets, Monſieur, de n'y plus revenir. Mais je pourrois bien oublier quelque choſe de ce que vous venez de me dire, & j'en ſerois au déſeſpoir. Permettez que j'en prenne note avant de nous ſéparer.

Le Comte. Non, non, Monſieur.

Le Chev. Je vous le demande en grace.

Le Comte. Non, vous dis-je. Il faudra voir auparavant ; & ſi vous êtes plus raiſonnable, on vous donnera le tout plus en détail dans une inſtruction particuliere.

Le Chev. Mais quand ?

Le Comte. Le jour que vous ſerez claſſé.

Le Chev. Mais m'en croirez-vous digne ?

Le Comte. Nous ne demandons d'abord, Monſieur, que de la bonne volonté : l'expérience & la capacité viennent enſuite.



VIe. ENTRETIEN.

Récapitulation de la doctrine du Philosophe. Brieve réfutation de son systême. Tableau de la doctrine de J. C. Réponse aux objections des impies.

LE *Comte.* D'où sortez-vous donc, Monsieur le Chevalier, il y a un siecle qu'on ne vous a vu ; je vous cherche depuis huit jours, j'ai demandé de vos nouvelles à tout le monde.

Le Chev. J'ai pris du tems pour faire mes réflexions ; il falloit être tranquille, & je me suis dérobé à mes amis pour aller passer quelques jours à la campagne.

Le Comte. Etoit-il besoin de tant délibérer ? Toutes ces spéculations seroient même de mauvais augure. On ne fait jamais rien, Monsieur, quand on réfléchit trop. Consultez la nature. Tous nos Messieurs en sont logés là. Nos éleves, qui ont moins d'esprit que vous, se déterminent du premier abord ; & vous, Monsieur, qui avez si bien saisi l'ensemble de notre systême....

Le Chev. Moi, j'y vais plus lentement.

Le Comte. Vous qui aviez déjà vu la nature se préparer de toute éternité par un flux & reflux continuel, à produire l'univers ; vous qui aviez paru si pénétré de vénération, à l'aspect du développement du monde physique & du monde moral, vous hésitez encore ? Quel plus beau spectacle, par exemple, que cette multitude de molécules errantes dans l'immensité des espaces, qui s'agitent en tout sens, sans que personne leur dise rien ! D'abord le chaos, & après une éternité, voilà que....

Le Chev. Car il falloit bien enfin que cette éternité finît.

Le Comte. Oui, Monsieur, après une éternité, voilà que les molécules prennent enfin un parti raisonnable, & s'arrangent si bien ensemble, qu'elles produisent le firmament avec les astres ; créent le monde avec tous les êtres vivans qui l'embellissent. Chaque individu se trouve alors heureusement pourvu d'une certaine dose d'esprit & de raison, suivant les modifications des particules qui composent son ame, avec une gradation presque insensible, depuis l'ame de l'huître jusqu'à l'esprit du Philosophe.

Le Chev. Et cela avec tant d'ordre & de précision, que ni vous ni moi

nous n'aurions jamais pu faire mieux.

Le Comte. Ce n'étoit pas tout. Il vous restoit encore un autre chaos, & bien plus difficile à débrouiller ; c'étoit le chaos du monde moral. Les ames des hommes & des animaux, formées par le tourbillon de la matiere, se ressentoient de l'inquiétude naturelle des molécules dont elles étoient pêtries. Nées avec des volontés, des vices & des intérêts opposés, elles s'entrechoquoient & s'agitoient à leur tour par l'impulsion des mêmes loix, pour trouver une *place commode*. Cette contrariété d'intérêts & de volontés met d'abord la discorde entr'elles. Les hommes font la guerre aux animaux, ceux-ci ont le dessous.

Le Chev. Et cela étoit naturel. Ils n'avoient que des pattes, ils vivoient isolés, ils ne pouvoient ni faire des expériences, ni conférer entr'eux : il falloit bien céder.

Le Comte. Mais, hélas ! ces avantages, qui semblent nous donner la supériorité, font tous nos malheurs. L'homme, au lieu de suivre l'instinct, se crée des dieux, se donne des maîtres, s'asservit à des loix, à des superstitions, à des usages, & perd sa liberté avec l'espoir du bonheur ; tandis que la nature dédommage les animaux, en les conser-

vant dans l'indépendance que nous avons perdue. Heureusement la saine philosophie est venue au secours de l'humanité, pour briser vos entraves. Elle vous apprend aujourd'hui que vos dieux sont des fantômes, & vos maîtres des despotes. Ainsi l'homme rentre, par nos soins, dans ses droits primitifs, sans avoir besoin ni de Rois, ni de Prêtres ; & l'âge d'or revient sur la terre. Avouez-le, mon cher Chevalier, fut-il jamais de système de morale plus doux, plus réfléchi, mieux raisonné, mieux..... Mais vous ne répondez rien.

Le Chev. Non, Monsieur.

Le Comte. Mais vous avez l'air embarrassé.

Le Chev. Un peu.

Le Comte. Mais qu'est-ce donc ?

Le Chev. C'est que vous n'aimez pas les objections, & que j'en aurois beaucoup à vous faire.

Le Comte. Quoi ! Monsieur le Chevalier, toujours raisonner ! Tant de gens d'esprit qui ont tout examiné, se seroient-ils trompés ?

Le Chev. Mais tous ceux qui ont cru en Dieu étoient-ils des imbécilles ?

Le Comte. Quelle différence !

Le Chev. Oh ! Monsieur le Comte, vous en direz tout ce qu'il vous plaira,

mais dans une affaire de cette importance, je n'aime point à croire ſur parole; ma détermination en eſt priſe, & je veux abſolument en avoir le cœur net. Il s'agit ici de tout ce que je ſuis & de tout ce que je ſerai; la choſe vaut bien la peine d'être examinée : je vous demande donc la permiſſion de m'expliquer.

Le Comte. Vous expliquer ! Vous m'étonnez, Monſieur. Eh ! n'avons-nous pas tout dit ? Ah ! que j'avois bien raiſon de ſoupçonner ! ...

Le Chev. Oui, Monſieur, de m'expliquer, & de vous faire encore mes objections. Je vous prierai même (ne vous en offenſez pas) je vous prierai d'oublier la ſupériorité que vous avez ſur moi : car je ne ſais, le ton me gêne; on n'aime pas naturellement à diſputer avec ſes maîtres.

Le Comte. Vous, Monſieur le Chevalier, vous, vous expliquer ! vous, diſputer avec moi ! vous qui aviez paru d'abord ſi modeſte !

Le Chev. Il le faut bien, quand on prend la place de diſciple; mais il eſt juſte que chacun ait ſon tour.

Le Comte. Vous voulez donc prendre auſſi le ton de maître.

Le Chev. Non, certes, je vous aſſure;

j'ai trop d'amour-propre pour me donner ce ridicule.

Le Comte. En vérité je ne vous reconnois plus. Mais c'eſt renverſer l'ordre.

Le Chev. Pourquoi donc ? Vous prêchez la liberté, & je la réclame. Vous prendrez tout ceci, ſi vous voulez, pour une permiſſion tacite.

Le Comte. A la bonne heure, mais ſans conſéquence. J'ai déjà pris des engagemens avec nos Meſſieurs ; il faut vaincre abſolument vos répugnances.

Le Chev. Je commencerai donc, Monſieur, par vous dire tout franchement, que votre doctrine ne peut ſe concilier dans mon eſprit avec les lumieres de ma raiſon.

Le Comte. Ah ! Monſieur, vous avez donc revu votre Capucin.

Le Chev. Laiſſons là, Monſieur, notre Capucin, & venons au fait. Vous me dites que la matiere exiſte de toute éternité ; mais de qui l'avez-vous donc appris ? car certainement vous n'exiſtez pas, Meſſieurs, du moins comme êtres penſans, de toute éternité.

Le Comte. De l'expérience. Car obſervez que ce que nous appellons deſtruction dans la nature, n'eſt jamais qu'un changement de modification. Or, ſi la matiere ne peut totalement

s'anéantir, elle n'a donc jamais pu commencer (1).

Le Chev. Mais pourquoi ne dites-vous pas auſſi que le monde a toujours exiſté, & qu'il exiſtera toujours ? car vous n'avez point appris non plus qu'il ait commencé. Que ſavez-vous ſi l'exiſtence de ce monde ne tient pas auſſi eſſentiellement aux loix du mouvement, que les loix du mouvement tiennent elles-mêmes à l'exiſtence de la matiere ? La matiere eſt indeſtructible dans l'ordre phyſique, je l'avoue ; & voilà ce que vous montre l'expérience : mais vous apprend-elle qu'il ne peut y avoir un premier être qui ait créé la matiere, qui lui ait donné des loix, & que cet être, s'il a donné l'exiſtence à tout, ne puiſſe auſſi tout anéantir ?

Le Comte. Mais, de bonne foi, mon cher Chevalier, peut-on faire quelque choſe de rien ?

Le Chev. Bon : ce ſeroit là tout au plus l'argument d'un manœuvre ; mais vous, Meſſieurs..... en vérité, je ne comprends plus rien à votre dialectique. De rien on ne peut faire quelque choſe ; oui, en ce ſens que le rien ne peut ſervir à la compoſition d'un être. Mais eſt-

(1) Vrai ſens du Syſt. de la nat. ch. 2.

il impossible que ce qui n'existoit pas, commence d'exister par la volonté d'un Etre tout-puissant ?

Le Comte. Oui, certes, & cela est évident, car si ce qui n'existoit pas pouvoit commencer, « on appercevroit » perpétuellement sortir du néant de » nouvelles choses (1) ».

Le Chev. Point du tout, parce que l'Etre tout-puissant est aussi un être parfaitement libre dans les opérations de sa toute-puissance.

Le Comte. Mais concevez-vous bien comment Dieu peut tirer un être du néant?

Le Chev. C'est-à-dire, Monsieur, que vous comparez la vertu du Tout-Puissant à l'adresse d'un artiste qui ne peut opérer que sur un corps préexistant. Vous ne concevez pas comment Dieu a créé le monde. Mais oseriez-vous bien affirmer qu'il ne peut rien faire sans vous avoir fait comprendre comment il peut opérer ? Combien de choses possibles, même dans l'ordre physique, & dont vous ne concevez pas cependant la possibilité ! L'Etre-Suprême seroit-il infini, si vous pouviez comprendre toute l'étendue de sa puissance ? Concevez-vous mieux comment votre volonté agit

(1) Philosophie du bon-sens, tom. 1, p. 238.

ſur votre corps ? comment votre corps agit ſur votre volonté ? Concevez-vous comment la matiere peut ſentir, raiſonner, vouloir, &c. Cependant vous attribuez le ſentiment, la raiſon, la volonté à la matiere : vos proſélytes n'en ont encore d'autre garant que votre aſſertion ; & pourtant ils le croient. Il ne ſuffit donc pas que vous ne puiſſiez concevoir une choſe, pour affirmer qu'elle eſt impoſſible, il faut montrer qu'elle répugne aux premiers principes & à l'eſſence même des choſes. Or c'eſt là certainement ce que vous ne ferez point ici. Mais ſi l'éternité de la matiere, qui ſert de baſe à votre ſyſtême, manque par le fondement, que deviendra toute votre philoſophie ?

Le Comte. Allez, Monſieur, nous y pourvoirons d'ailleurs.

Le Chev. Quand même la matiere ſeroit éternelle, qui lui auroit donné le mouvement ?

Le Comte. Je vous l'ai dit, Monſieur, le mouvement eſt eſſentiel à la matiere.

Le Chev. Et moi, au contraire, je vois évidemment que le mouvement répugne même à l'éternité de la matiere ; car cette éternité ſeroit compoſée d'inſtans ſucceſſifs, qui, ajoutant toujours à la ſomme des inſtans paſſés, prolongeroit

auſſi

aussi à chaque instant cette éternité ; ce qui répugne évidemment à sa nature, puisque l'éternité étant infinie, ne peut recevoir d'accroissement.

Le Comte. Quelle subtilité !

Le Chev. Subtilité tant qu'il vous plaira, mais qui a toujours fort embarrassé vos grands hommes. Vous croyez encore que les corpuscules de la matiere se mouvant d'eux-mêmes, sans dessein, sans volonté, sans intelligence, ont formé fortuitement l'univers. De qui l'avez-vous donc appris ?

Le Comte. C'est encore de l'expérience, qui nous montre que la nature suit toujours d'elle-même certaines loix, d'où résulte la conservation du monde physique.

Le Chev. Mais l'expérience vous apprend aussi, Monsieur, que l'ordre suppose toujours une intelligence qui préside à cet ordre. Vous voyez un beau tableau, une belle statue, un bel édifice ; & vous louez l'adresse de l'artiste sans le connoître. Un Arabe trouve une pendule dans les déserts de Lybie, & quoiqu'il ne connoisse point l'horlogerie, il ne sera pas assez dépourvu de bon-sens, pour croire que la pendule est l'ouvrage du hasard.

Le Comte. Mais si le monde est l'ou-

vrage d'un Etre intelligent, pourquoi tant d'irrégularités, tant de viciſſitudes dans la nature? Pourquoi cette alternative de biens & de maux, de deſtruction & de régénération? Pourquoi, dans tous les êtres vivans, ce germe de vie & de mort qui les produit & qui les fait périr? Pourquoi ce combat éternel entre les élémens qui nous environnent? Pourquoi....

Le Chev. Regardez, Monſieur, cet inſecte qui rampe à vos pieds. Inſenſé qu'il eſt, il inſulte à la majeſté du chêne que vous admirez, parce que, ne levant jamais les yeux en haut, il ne conſidere que les ſinuoſités des racines qui le portent: & vous, Monſieur, qui écraſez cet inſecte avec indignation; vous qui êtes frappé des merveilles de l'univers, vous refuſez de rendre hommage au Créateur, à cauſe des prétendues défectuoſités dont vous ne connoiſſez pas la fin? Vous aimez mieux nier cette ſageſſe créatrice, qui vous étonne dans le ſeul méchaniſme de ce reptile, que de ſuppoſer au Créateur des deſſeins qu'il ne vous eſt pas donné d'approfondir? Ce ſeroit ici le lieu de montrer que les prétendues défectuoſités de la nature, entrent dans l'ordre général du monde phyſique; que les maux phyſiques entrent

dans l'ordre moral, & que tout, dans le dessein de Dieu, doit aboutir en derniere analyse, à la formation de l'Eglise qui est le regne éternel de J. C. (1). Mais je me borne à cette réponse : Puisque c'est vous, Monsieur, qui faites l'objection, c'est aussi à vous à prouver qu'une intelligence infinie ne peut avoir eu, en créant le monde, des vues supérieures à votre intelligence ; & j'en demande la preuve.

Le Comte. Je vous la donnerai un jour, si cela n'a déjà été fait.

Le Chev. Pas encore, à ce que je crois. Poursuivons en attendant. Vous supposez encore non seulement que les corpuscules se sont arrangés d'eux-mêmes, pour former les organes des êtres vivans, & pour en déterminer les proportions, mais encore qu'ils composent cette ame qui pense, qui veut, qui raisonne. Vous voulez que cette ame ne soit plus rien, lorsque le corps se décompose ; & moi, je sens au contraire, que l'ame & le corps sont absolument

---

(1) Les maux qui semblent être un désordre dans la nature, servent dans les desseins de la Providence, à la sanctification des hommes & à la gloire de Dieu, qui est la derniere fin du monde physique.

diſtincts, puiſque leurs propriétés ſont incompatibles. Je vois que la matiere eſt eſſentiellement étendue, diviſible; qu'elle a certaines configurations déterminées; & je ſens que mon ame & mes ſenſations, la joie, la douleur, le deſir, l'eſpérance, la crainte, &c. ne ſont rien de tout cela. Je ſens que le mouvement ne peut donner, à un agrégat de corpuſcules, des ſenſations, des penſées, qu'aucun de ces corpuſcules en particulier ne peut avoir; & que le corps & l'ame étant deux ſubſtances différentes, la diſſolution de l'un n'entraîne pas néceſſairement l'anéantiſſement de l'autre.

Le Comte. Où iroit donc habiter cette ame, quand le corps ſeroit diſſous?

Le Chev. Là où habitent la vérité & la juſtice. De plus, je cherche la vertu dans vos ames terreſtres; & je n'y vois que des automates organiſés, dégradés par les paſſions, conduits par l'inſtinct, entraînés par la fatalité, allant enfin s'anéantir dans le tombeau.

Le Comte, Cela vous étonne, Monſieur? il faut bien enfin que tout finiſſe.

Le Chev. Mais de quelle générosité peut être ſuſceptible une ame qui ne voit que l'inſtinct dans elle & le néant après la mort? Vous prétendez encore

me rendre libre; & pour rompre mes chaînes, vous me laissez sous l'empire des passions : mais dominé par les passions, je me trouve asservi à tout ce qui peut les flatter ou les aigrir. Vous m'affranchissez des loix, pour me livrer à l'injustice, à la barbarie, aux caprices de tous les individus qui m'environnent. A quel titre exigeriez-vous donc, Monsieur, que j'abandonnasse la religion de mes peres pour suivre la vôtre ?

Le Comte. Je l'exige comme l'interprête de la nature.

Le Chev. Où sont donc vos lettres de créance ?

Le Comte. Ces lettres, Monsieur, je les trouve au-dedans de moi, & dans ce sentiment intime qui m'annonce que les plaisirs sont le véritable bien de l'homme.

Le Chev. Mais examinez bien, Monsieur, & vous trouverez que ce penchant est réprouvé par un sentiment intérieur, auquel on peut bien résister, mais qu'on ne peut ni étouffer ni contredire, & qui nous domine malgré nous-mêmes. Ce dernier sentiment est donc cette loi de justice & de vérité, que le Créateur a mise au-dedans de vous, pour vous servir de flambeau. Le premier cherche le souverain bonheur dans les plaisirs ; mais ces plaisirs ne

font que passer, & déposent au fond du cœur une amertume qui l'accable, & des remords qui le déchirent. Ce sentiment est donc une illusion, & vous devez y résister. L'autre promet la paix dans le triomphe des passions; & tous ceux qui l'y cherchent, l'y trouvent en effet. C'est donc là cette loi que vous devez suivre. Sondez encore le fond de votre ame, vous voudriez être indépendant pour être heureux; mais votre insuffisance & votre foiblesse vous font sentir que, tenant d'un autre principe tous les momens de votre vie, vous ne pouvez vous soustraire à sa dépendance. Elles vous disent que, nécessairement dépendant de tous les êtres qui vous environnent, & qui concourent à votre conservation & à votre bonheur, il vous faut un appui plus puissant que vous, pour vous soutenir; un bien qui n'est pas dans vous-même, pour vous rendre heureux; que l'indépendance absolue seroit un anéantissement total, & que vous n'êtes libre que sur le choix du maître. La seule liberté qui convient donc à notre nature, est l'assujettissement à une loi, qui, en nous soumettant à un maître unique, bon, juste, libéral, tout-puissant, nous affranchit des maîtres capricieux & barbares aux-

quels les passions nous asservissent.

Le Comte. Allez, Monsieur, on se débarrasse bien vîte de tous ces maîtres fâcheux.

Le Chev. Mais quand on s'est mis sous l'empire d'un maître, il faut bien en subir le joug. Inutilement voudriez-vous me persuader encore que la raison & la vérité ne sont que des modifications de la matiere : je sens qu'il y a au-dessus de moi une vérité, une raison universelle qui éclaire tous les hommes, & qui est nécessairement la même pour tous, dans tous les tems & dans tous les lieux; raison immuable, au milieu des révolutions des tems, & malgré la diversité des peuples, des opinions & des préjugés; raison éternelle qui devoit nécessairement exister avant tout, comme la regle essentielle de tous les êtres possibles, & le type de tous les êtres raisonnables; raison qui n'est autre chose que la vérité même, dont elle a tous les caracteres; en sorte qu'il seroit impossible qu'il existât jamais une créature raisonnable, sans être éclairée, sans être dominée, subjuguée malgré elle, par cette raison primitive, universelle, souveraine, qui a établi sa demeure dans le cœur de l'homme, du Monarque comme du sujet, de l'ignorant comme

du ſage, pour leur commander, pour les juger, pour les conſoler ou pour les punir; raiſon qui m'apprend que rien n'eſt néceſſaire dans la nature, puiſque la non-exiſtence des êtres qui compoſent l'univers n'implique point contradiction; raiſon qui me dit que la premiere cauſe de tout ce qui exiſte dans le monde, doit être dans la volonté, dans la ſageſſe, dans la toute-puiſſance d'un premier être infiniment parfait, puiſque ce n'eſt que par lui que tous les autres êtres deviennent poſſibles.

Le Comte. Et vous croyez, Monſieur, que nous irons vous ſuivre dans ces raiſonnemens métaphyſiques? Tenez, regardez plutôt vous-même de vos propres yeux, & voyez s'il eſt poſſible « d'attribuer la création & la formation » de la matiere à un être ſpirituel, c'eſt-» à-dire, à un être qui n'a aucune ana-» logie, aucun point de contact avec » elle; à un être qui, étant privé d'éten-» due & de parties, ne peut être ſuſ-» ceptible d'aucun mouvement (1).

Le Chev. Très-poſſible, Monſieur. La matiere & l'eſprit, le fini & l'infini, n'ont à la vérité, ſous ce rapport, aucune analogie entr'eux. Mais il y a cer-

(1) Syſtême de la nature, tom. 1, ch. 2.

tainement une analogie nécessaire entre l'être par essence, qui renferme éminemment toutes les perfections, & les créatures qui participent à la nature de l'être; entre l'être nécessaire par lui-même, & les êtres contingens qui ne peuvent exister que par la volonté d'un premier être; entre des êtres raisonnables, & celui qui est la vérité & la raison par essence.

Le Comte. Mais pensez-y bien, Monsieur, & voyez encore une fois s'il est possible qu'un être dépourvu d'organes puisse penser, qu'il puisse vouloir, qu'il puisse agir (1).

Le Chev. Il m'est encore plus facile de concevoir qu'un être dépourvu d'organes puisse vouloir & agir, que de concevoir que la matiere puisse vouloir & penser. Vous ne comprenez pas comment cela peut se faire : mais un aveugle ne doit pas nier les couleurs, quoiqu'il ne les comprenne pas. Un sauvage rira de vous voir mesurer une tour à une lieue de distance, parce qu'il n'en concevra pas la possibilité. Or n'y auroit-il pas du moins autant d'intervalle entre l'intelligence divine & votre intelligence, qu'il y en a entre votre intelligence & celle des autres hommes? Ainsi, de ce que vous ne pouvez mouvoir un corps que par le

(1) Ibid. ch. 5.

libere avant que d'agir ; & cet examen est prudence. Dieu ne délibere jamais, parce que la vérité est toujours sans nuages à ses yeux.

Le Comte. On pourroit absolument convenir encore de cela.

Le Chev. Or cela posé, venons à l'application. Dieu est infiniment bon, mais il l'est de la maniere qui convient à l'Etre souverainement parfait ; c'est-à-dire, qu'il est souverainement bon par sa propre nature. Source de tout bien & de toute bonté, il nous donne tout ce que nous sommes, sans jamais rien recevoir de nous ; il nous commande encore de faire du bien à nos semblables, il nous en inspire la volonté, il nous en fournit les moyens, il nous en présente les motifs, & promet de récompenser lui-même ce que nous aurons fait pour eux. Voilà ce qui caractérise la bonté suprême. Mais cette bonté suprême, infinie dans sa source, est parfaitement libre dans la distribution de ses dons. Il n'en est pas de même de l'homme, à qui Dieu a imposé des devoirs. S'il est donc vrai que la bonté divine doit être notre modele, ce n'est que jusqu'au terme qui sépare, pour ainsi dire, les droits de la Divinité, des obligations de sa créature. Ainsi Dieu est libre dans ses dons ;

mais l'homme n'eſt pas libre dans l'exercice de ſa charité, parce que Dieu, qui lui en preſcrit la meſure, lui ordonne, non ſeulement d'aimer tous les autres hommes, mais encore de concourir à leur bonheur, ſelon ſon pouvoir. De là il ſuit que Dieu ne bleſſe point ſa bonté en nous donnant la mort, & que nous nous rendrions coupables, en laiſſant périr ceux que nous pourrions ſauver. Par la même raiſon, quoique Dieu ſoit infiniment ſaint, il ne bleſſe point ſa ſainteté en permettant les crimes; au lieu que nous nous en rendrions complices, ſi nous les permettions, pouvant les empêcher.

Le Comte. Mais Dieu eſt juſte, & vous dites cependant qu'il ne doit rien à ſes créatures (1).

Le Chev. Il ne leur doit rien en ce ſens, que ſes créatures ayant tout reçu de lui, il ne ſe doit qu'à lui-même & à ſa propre juſtice, de récompenſer des vertus qui viennent de lui.

Le Comte. S'il eſt libre, il pourra donc faire le mal (2).

Le Chev. Point du tout, parce que la

---

(1) Vrai ſens du ſyſt. de la nat. ch. 25.
(2) *Ibid.*

liberté de faire le mal eſt une imperfection.

Le Comte. S'il eſt immuable, il ne pourra donc être libre (1).

Le Chev. Dieu eſt libre, comme il convient à un Etre infiniment parfait. L'homme délibere, enſuite il agit : Dieu au contraire, ne connoiſſant ni paſſé ni avenir, mais exiſtant dans un préſent éternel & indiviſible, parce qu'il eſt éternel & immuable, il n'a jamais été indéterminé ; mais il a toujours voulu librement ce qu'il a opéré dans le tems.

Le Comte. Un Dieu qui ſe venge, & qui nous défend la vengeance (2) !

Le Chev. Dieu ſe venge, par amour de la juſtice ; la vengeance nous eſt défendue par cette même juſtice qui arme le bras de Dieu contre les coupables.

Le Comte. Et vous croyez, Monſieur, que j'adopterai ce paradoxe ?

Le Chev. Ne vous fâchez pas, Monſieur, je vais l'expliquer. Dieu étant ſeul offenſé par la malice du cœur humain, lui ſeul pouvant connoître le degré de cette malice, lui ſeul pouvant infliger une peine proportionnée, il s'eſt réſervé à lui ſeul le ſoin de venger ſa

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*

propre cauſe, & n'a commis aux hommes que le miniſtere de ſa miſéricorde (1). Les hommes ſeroient ſouvent injuſtes, en voulant exercer la juſtice; ils ſe vengeroient eux-mêmes, en prétendant venger la Divinité; & la vengeance, en les diviſant, briſeroit les liens de la ſociété. Dieu ſe venge, non en éprouvant les émotions de la vengeance, mais par le ſeul amour de la juſtice; non à cauſe d'aucun mal qu'il ait ſouffert, mais pour faire rentrer dans l'ordre de ſa juſtice ceux qui ſe tirent de l'ordre de ſa miſéricorde.

Le Comte. Cependant les Princes ont le droit du glaive.

Le Chev. Oui, ſans doute, mais les peines qu'ils infligent ne ſont pas une punition proprement dite; car ce n'eſt point préciſément pour faire ſouffrir les criminels, qu'ils les condamnent aux ſupplices: c'eſt pour effrayer le crime; & ils n'auroient certainement aucun pouvoir ſur la vie des hommes, s'il n'en réſultoit aucun avantage pour l'ordre public.

Le Comte. Nous mépriſons la vanité

---

(1) Je ne crois pas avoir beſoin d'avertir qu'on ne parle pas ici des perſonnes qui ſont revêtues de l'autorité publique.

de ceux qui recherchent la gloire des hommes ; votre religion même leur en fait un crime ; & le chrétien ne rougit pas d'attribuer à Dieu cette ridicule ostentation (1).

Le Chev. Rectifiez vos idées, Monsieur, & la difficulté s'évanouira. Les hommes sont injustes en recherchant leur propre gloire, parce qu'ayant tout reçu de Dieu, ils doivent aussi lui rapporter tout ce qu'ils sont : par la raison contraire, Dieu étant souverainement parfait, & n'y ayant point d'autre fin digne de lui que lui-même, il ne peut aussi se proposer pour derniere fin de ses œuvres, que sa propre gloire. Toute gloire lui appartient donc, comme étant la source de tout bien ; & il exige nos hommages, non comme un bien qui augmente sa félicité, mais comme un tribut de justice, sans lequel nous ne pourrions être jugés dignes de ses récompenses. C'est donc la même loi de justice, qui humilie l'homme devant Dieu, & qui veut que Dieu soit glorifié devant les hommes.

Le Comte. « Si Dieu veut être connu, » chéri, remercié, qu'il se montre à » toute la terre d'une façon moins équi-

(1) *Ibid.*

» voque (1) » ; & alors tout le monde croira en lui.

Le Chev. Dieu se manifeste assez pour être connu de ceux qui cherchent sincérement à le connoître (2) ; mais il veut que notre culte soit libre ; & la pleine manifestation de son essence, qui est réservée à une autre vie, anéantiroit dans celle-ci, le mérite de la foi avec notre liberté.

Le Comte. Vous dites encore qu'il est infiniment bon, & vous voulez pourtant que je le redoute (3).

Le Chev. Oui, Monsieur, parce qu'il est aussi infiniment juste.

Le Comte. Mais « puisqu'il est infini- » ment sage, je ne dois plus m'inquié- » ter sur mon sort (4) ».

Le Chev. Fausse conséquence. Dieu veut, Monsieur, que nous employions les moyens que sa Providence nous fournit de pourvoir à nos besoins ; mais il veut aussi que nous nous reposions sur elle de tous les événemens de la vie.

---

(1) Vrai sens du syst. de la nat. ch. 25.

(2) « Celui qui voudra faire la volonté de » celui qui m'a envoyé, connoîtra si ma doc- » trine vient de Dieu, ou si je parle de moi- » même ». *Joan.* 7, v. 17.

(3) Vrai sens du syst. de la nat. ch. 25.

(4) *Ibid.*

Le Comte. « Il fait tout, & il faut pourtant que je l'avertiffe de mes befoins pour en être fecouru (1) ».

Le Chev. Ce n'eft point pour l'avertir de nos befoins, que nous lui adreffons nos prieres; c'eft pour obtenir fon fecours, par l'ardeur de notre foi & l'aveu de notre infuffifance.

Le Comte. « S'il eft par-tout, pour-» quoi des temples? S'il eft maître de » tout, pourquoi des offrandes & des » facrifices (2) »?

Le Chev. Vous penfez donc, Monfieur, que c'eft infulter à la majefté divine, de lui rendre des adorations publiques, d'exprimer nos fentimens par des actes extérieurs, de faire fervir les fens à élever l'ame vers Dieu, de nous encourager mutuellement à lui rendre hommage par un culte plus folemnel, & de croire qu'il veut bien recevoir par bonté ce qu'il nous a donné par miféricorde?

Le Comte. Mais comment donc? J'adorerai un Dieu jufte, & je croirai qu'il punira des créatures qu'il a remplies de foibleffes (3)?

---

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Le Chev. Y penſez-vous bien, Monſieur? Voudriez-vous que le ſcélérat, qui plonge le poignard dans le ſein de vos enfans, reſtât impuni? Ou bien attribueriez-vous à l'homme ſeul, le droit excluſif de punir les crimes? L'homme eſt foible, il eſt vrai; mais il peut éviter le mal qu'il commet. Le crime eſt donc toujours l'ouvrage de l'homme, & jamais l'œuvre de Dieu.

Le Comte. « La grace faiſant tout dans » ſes créatures, elles n'auront aucun » droit aux récompenſes (1) ».

Le Chev. Pourquoi non, dès qu'elles cooperent librement avec la grace?

Le Comte. « Si ce Dieu eſt tout-puiſ» ſant, je ne pourrai donc plus ni l'of» fenſer, ni lui réſiſter (2) »?

Le Chev. Vous le pourrez parce qu'il vous laiſſe libre; & il vous laiſſe libre, afin que vous ayez le mérite de l'obéiſſance.

Le Comte. « S'il étoit raiſonnable, il » ne ſe mettroit point en colere contre » des aveugles, à qui il a laiſſé la faculté » de raiſonner (3) ».

Le Chev. Vous ignorez donc, Mon-

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

ſieur, que la colere de Dieu ne reſſemble pas à celle des hommes ; qu'elle n'eſt dans lui que l'amour de la juſtice, puniſſant le crime, ſans troubler ſon repos, & ſans altérer ſa félicité. Si l'homme ſe rend coupable, ce n'eſt point en ce qu'il raiſonne, c'eſt au contraire en ce qu'il néglige de faire uſage de ſa raiſon pour le connoître, ou qu'il en abuſe pour l'outrager.

Le Comte. Vous m'exhortez au repentir pour me ſouſtraire à ſes vengeances. Mais ce Dieu étant *immuable*, pourrois-je *faire changer ſes décrets* (1) ?

Le Chev. Autre erreur. Les décrets de Dieu ne changent point ; & c'eſt en vertu de ces mêmes décrets, toujours immuables, qu'il punit ou qu'il récompenſe, ſelon que l'homme eſt dans l'état de péché, ou dans l'état de juſtice.

Le Comte. « Vous dites que *Dieu eſt* » *inconcevable*, & cependant vous voulez » que je *m'en forme une idée* (2) » ?

Le Chev. Oui, Monſieur, Dieu eſt inconcevable en ce ſens, que nous ne pouvons comprendre l'étendue de ſes perfections ; non en ce ſens, que nous ne puiſſions le connoître ; rien que vous

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*

connoiſſiez plus certainement que votre ame, & rien cependant dont vous conceviez moins la nature.

Le Comte. Dieu étant tout-puiſſant, je ne puis donc échapper à ma deſtinée (1)?

Le Chev. Votre deſtinée, Monſieur, eſt entre vos mains. Dieu ne nous prédeſtine à la vie ou à la mort, qu'en conſéquence du bon ou mauvais uſage qu'il prévoit que nous ferons de notre liberté & de ſa grace, qui nous prévient, qui nous aide à faire le bien, qui nous donne le pouvoir de l'opérer & d'éviter le mal.

Le Comte. Ce Dieu infiniment bon m'a créé pour être heureux, & il permet que je ſois aſſiégé d'une infinité de maux. Quelle contradiction!

Le Chev. C'eſt que vos peines doivent exercer votre vertu, & vous donner le moyen de mériter les récompenſes qu'il vous a promiſes.

Le Comte. L'homme deſire que la vertu ſoit récompenſée & le vice puni : Dieu permet au contraire que la vertu ſoit opprimée & le vice récompenſé.

Le Chev. Il le permet aujourd'hui, parce que le tems de la juſtice n'eſt pas encore arrivé; & il le permet par un

(1) *Ibid.*

dessein particulier de cette même Providence, qui veut nous rappeller à une autre vie, où la justice divine doit rendre à chacun selon ses œuvres.

Le Comte. Et vous voulez, Monsieur, que ce Dieu infiniment grand, infiniment heureux, s'occupe de moi, de mes besoins, de mes actions, de ma destinée? Vous voulez qu'il s'occupe d'un reptile, d'un atôme? Que penseriez-vous d'un Monarque qui s'occuperoit d'un insecte?

Le Chev. Je plaindrois le Monarque, & j'adore l'Eternel.

Le Comte. Quelle absurdité! Ce qui est une petitesse dans l'homme, seroit-il une perfection dans la Divinité?

Le Chev. Les insectes, Monsieur, ne sont pas sous l'empire du Monarque; ils vivent, ils se gouvernent sans lui; & ses soins à cet égard, ne feroient que le distraire de ses devoirs. Mais tous les êtres sont nécessairement sous l'empire de Dieu, comme créateur, comme conservateur; il voit tout, parce que rien ne peut être caché à ses yeux; il pourvoit à tout, parce que rien ne peut exister que par lui, en vertu du souverain domaine qu'il a sur toutes les créatures. Il punit les hommes & il les récompense, parce que tout doit être soumis à sa jus-

tice ; mais il le fait, sans être jamais distrait, ni par l'immensité de ses vues, ni par les soins de sa Providence, de ce repos éternel qu'il trouve au-dedans de lui même.

Or cet Etre souverainement parfait, que la raison me découvre, la Religion me le montre dans l'éternité, appellant les choses qui ne sont pas comme celles qui sont. Il parle : & l'univers sort du chaos, les astres prennent leur place dans le ciel, les eaux se creusent des abymes, la terre s'éleve au-dessus des eaux, le firmament se déploie comme un riche vêtement autour d'elle, la nature se pare de fleurs & de fruits, le soleil aux ordres du Tout-Puissant, s'élance du haut des Cieux pour fournir sa carriere : tout commence avec le tems, & le tems commence avec le monde.

Tel est, Monsieur, le maître que ma Religion adore. Lumiere éternelle, qui éclaire tous les esprits ; il est aussi la Puissance souveraine qui a créé tous les êtres, qui les conserve, qui marque à chacun sa place, ses fonctions, & son terme, & qui les fait concourir à l'harmonie de l'univers, animant tout par sa volonté, remplissant tout par son immensité, gouvernant tout par sa sagesse,

Le Comte. Vous croyez donc, Mon-

ſieur, que ce Dieu vous a fait entendre ſes volontés du haut des Cieux ?

Le Chev. Oui, Monſieur, parce que je crois à des hommes qui nous ayant parlé en ſon nom, nous ont prouvé leur miſſion par les ſignes de ſa toute-puiſſance ; & la voix de ces hommes céleſtes s'accorde avec la loi qu'il a gravée dans le fond de mon cœur : je ſuis le Seigneur ton Dieu, m'a-t-il dit, & tu n'adoreras que moi ſeul : je t'ai créé pour connoître & pour aimer. Tu ne peux donc vivre ni être heureux que dans moi qui ſuis la vérité & la bonté par eſſence. Unique principe de ton être, je dois être auſſi ton premier modele, ta derniere fin, & ton bien ſuprême. La juſtice ſeule honore ma ſainteté, c'eſt elle ſeule que je couronne ; & tout ce qui bleſſe mes divines perfections, attire mes vengeances. C'eſt par le cœur que tu ſeras Saint, c'eſt dans le cœur que je dois régner, c'eſt du cœur que je demande l'hommage. Sois juſte, non pour plaire aux hommes, ſouvent injuſtes & toujours incapables de récompenſer dignement la vertu ; mais ſois juſte pour me plaire à moi ſeul, qui ſuis la ſource de tout bien & de toute juſtice. Regarde les hommes, non comme les maîtres de ta deſtinée, mais comme

les

les cohéritiers d'un même royaume; respecte-les comme mes enfans; aime-les comme tes freres, comme je t'ai aimé, comme tu dois t'aimer toi-même. Aime l'homme & ses vertus, qui sont l'ouvrage de mes mains; jamais les vices de l'homme qui sont son propre ouvrage. J'ai établi les Princes au-dessus de toi, par cette même Providence, qui, ayant donné des loix au monde, veille aussi à l'ordre public; tu respecteras dans eux l'image de ma Divinité, dont ils sont les Ministres; tu leur obéiras, parce qu'ils commandent en mon nom. En leur confiant mon pouvoir, je les ai rendus responsables du salut des peuples; mais c'est à moi seul à les juger. Ton bonheur sera toujours entre tes mains, parce qu'aidé du secours de ma grace, il sera toujours en ton pouvoir d'être juste. Je t'ai placé entre la vie & la mort, & ton choix décidera de ta destinée. En vain allégueroistu ton impuissance pour justifier tes désordres : ta propre conscience t'apprend que tu es libre, & je la justifierai un jour en jugeant les Justices. En vain chercherois-tu ta félicité hors de moi; tu ne trouverois hors de moi que vanité, qu'affliction d'esprit, parce que tout ce qui n'est point moi-même, est indigne de toi. Que les hom-

mes te persécutent, que les douleurs & la mort t'environnent; leve les yeux au Ciel où j'habite, regarde la place que je t'ai marquée, & considere combien la terre est peu digne des habitans des Cieux. Sois fidele à ma loi, je le serai à mes promesses : & lorsqu'environné des ombres de la mort, tu sentiras ton corps se dissoudre, & l'univers entier s'écrouler sous tes pieds; la foi, en te montrant les dépouilles de ta mortalité dans la nuit du tombeau, t'annoncera que le tems du combat va finir, t'ouvrira les portes de l'éternité, & t'invitera à prendre ton essor vers les cieux. Après avoir ainsi parlé, Dieu s'enveloppe dans la profondeur de ses augustes mysteres, comme dans le sanctuaire de sa sainteté, & nous laisse entre les bras de sa religion, pour être l'interprete de ses volontés & la dépositaire de sa doctrine.

Le Comte. Tel est, je le sais, l'enthousiasme de vos Prêtres qui se disent toujours les organes de la Divinité : & le peuple les croit, parce qu'il n'y regarde jamais de près.

Le Chev. Non, Monsieur, cette voix ne peut venir que du ciel; & vous devez sentir vous-même comme moi, la différence qu'il y a entre la sagesse de Dieu & le langage des hommes. Nous

avons encore devant les yeux les caracteres augustes avec lesquels se sont montrés ces hommes extraordinaires, qui ont annoncé à la terre les volontés du ciel.

Le Comte. Ecoutez la nature, Monsieur, elle parle bien plus haut. Comment vivre heureux dans la privation des plaisirs? Puis-je regarder comme de grands hommes, ces êtres timides uniquement occupés à étouffer dans eux l'énergie des passions courageuses qui inspirent les héros? Quel bonheur dans cette apathie, qui anéantiroit tout l'homme, si elle pouvoit jamais se réaliser?

Le Chev. La religion, Monsieur, ne promet point la félicité dans ce monde, parce qu'il n'y a point en effet de véritable félicité sur la terre; mais elle nous la montre dans une vie à venir. En attendant, elle promet & elle donne en effet, dans celle-ci, la paix de l'ame, qui est le centuple de ce qu'on a quitté pour Dieu.

Le Comte. Quel est donc ce centuple promis? Je le nie.

Le Chev. Eh bien! convainquez-vous par vos propres yeux, regardez dans leurs retraites ces hommes vertueux qui ont oublié le monde pour ne s'occuper

que de ſon auteur. Là, au milieu d'un entier dénuement, loin de tout ce que la terre a de grand, habite le ſage que le ciel a formé pour lui. La ſérénité reluit ſur ſon front, la candeur éclaire ſes regards, la charité reſpire ſur ſes levres. Tout ſon extérieur porte l'empreinte de la vérité & de l'innocence, tout m'annonce la paix dont il jouit; & pénétré moi-même de vénération à la vue de cet homme céleſte, qui n'a rien de grand que ſa propre vertu, je m'écrie dans un tranſport d'admiration: Ah! le Fils de Dieu, qui a commencé d'accomplir ſes promeſſes ſur la terre, achevera donc de les accomplir dans le ciel.

Le Comte. Mais votre religion n'eſt-elle donc que pour l'Anachorete?

Le Chev. Ma religion eſt pour tous les hommes : auſſi verrez-vous par-tout & dans toutes les conditions, l'homme religieux, ſupérieur aux paſſions qui le dégradent, aux opinions qui l'égarent, aux caprices de la fortune qui l'aſſerviſſent, toujours vrai, toujours équitable, toujours bienfaiſant; par-tout bon prince, bon ſujet, bon citoyen, bon pere, bon époux; grand dans la proſpérité, plus grand encore dans l'infortune. Mais je vous montre dans la ſolitude l'homme ſeul

avec lui-même & avec sa religion, pour vous faire sentir qu'il est dans la privation de ces biens sensibles, les seuls que vous connoissez, un bien plus réel, que ma religion me fait connoître, le seul digne de l'homme, le seul qui soit proportionné à la nature du cœur humain. Les Stoïciens vouloient élever l'homme à une perfection chimérique, en le rendant insensible à la douleur & aux plaisirs. La religion lui laisse toute sa sensibilité, & l'éleve encore plus haut, en lui donnant l'empire sur ses passions mêmes, & en le rendant, sous la main de Dieu, plus fort que le monde entier ligué contre sa vertu. *Les nations sont autour de lui dans le trouble & la confusion ; les royaumes penchent vers leur ruine ; le Très-Haut a sanctifié son tabernacle* (1); & le juste qui l'habite ne sera point ébranlé.

Le Comte. Regardez plutôt, Monsieur, regardez ce Philosophe qui sait jouir du vrai bonheur dans le sein de la volupté. Ah ! que ses jours sont bien plus brillants ! que sa félicité est bien plus réelle !

Le Chev. Vous croyez, Monsieur, votre sage heureux au milieu des plaisirs ?

Le Comte. Oui, sans doute.

(1) Ps. 45.

Le Chev. Eh bien ! considérons cet heureux mortel dans le palais où il repose. Tout annonce d'abord autour de lui, la félicité & la grandeur.

Le Comte. Qu'en pensez-vous ?

Le Chev. Mais c'est l'homme que je cherche, non la magnificence qui l'environne ; pénétrons jusqu'à lui, & considérons-le seul avec lui-même. Je vois le plus vil & le plus malheureux des mortels, accablé sous le poids de sa propre grandeur, & couronné d'un nuage de gloire ; l'ennui & la satiété qui le désolent, les soucis, les chagrins, les remords qui le déchirent ont imprimé sur son front la syndérese de son ame. Tyrannisé par ses passions, partagé entre l'amour du repos & celui de la fortune, entre le desir des richesses & celui des plaisirs, tourmenté par l'ambition, & forcé par son ambition même à ramper en esclave ; tout est en contradiction au-dedans de lui-même : toujours inconstant dans ses desirs, jamais satisfait de ce qu'il possede, sacrifiant tout au bonheur qu'il cherche ; prêt à préconiser le vice, à opprimer l'innocence, à trahir son prince & sa patrie, à renverser le trône & les autels, à ensevelir tout le genre humain sous les débris des empires ; s'il peut se frayer, à travers les flots de

ſang, une route à cette jouiſſance qu'il appelle félicité : tel eſt, je le répete, tel eſt l'heureux mortel que vous honorez aujourd'hui du nom de ſage.

Le Comte. Vous nous calomniez, Monſieur.

Le Chev. Tant mieux, Monſieur, ſi je vous calomnie : ma cauſe eſt gagnée.

Le Comte. Comment donc ? Vous ajoutez, Monſieur, la raillerie à l'inſulte ?

Le Chev. Point du tout. N'eſt-ce pas là en effet ce que doivent être neceſſairement des hommes, qui, n'eſpérant, ne craignant rien après cette vie, bornant tous leurs deſirs à être heureux dans celle-ci, & mettant toute leur félicité dans les plaiſirs, ſont diſpoſés par ſyſtême à employer tous les moyens de s'affranchir de toutes les loix, pour arriver à leur prétendu bonheur ? Des hommes qui, ſe croyant néceſſités à être ce qu'ils ſont, ne tenteront pas même d'être meilleurs ? Si vous déſavouez dans la pratique ces maximes que vous enſeignez dans vos livres, ſi vous en rougiſſez, ſi vous en frémiſſez d'horreur ; j'ai donc pour moi le cri de votre propre conſcience contre vous-même : & ſi, malgré le cri de cette conſcience, vous perſiſtez dans vos maximes ; ſi vous les propagez par vos

instituteurs & par vos livres; si vous vous irritez contre ceux qui vous contredisent & qui vous démasquent; allez, je vous livre à tous vos remords, & je n'ai plus rien à vous dire.

Du reste, Monsieur, c'est à la secte en général que je m'adresse; & je fais une exception en faveur d'un petit nombre qui vous ressemblent. Entraîné par le tourbillon des sociétés, par l'attrait des plaisirs, & plus souvent encore, permettez-moi ce trait de franchise, plus souvent encore par les prétentions de l'esprit, vous marchez, sans le savoir, par-tout où l'on vous mene, pourvu qu'on ait l'adresse d'intéresser votre vanité. La nouvelle morale vous plaît, parce qu'elle s'accorde avec vos inclinations; vous voulez les justifier, pour calmer vos remords. Mais avouez-le, Monsieur, les Philosophes vous amusent beaucoup plus qu'ils ne vous persuadent: leurs éloges vous flattent; & leurs éloges devroient vous faire rougir, puisqu'ils ne vous estiment pas assez pour vous croire au-dessus de l'adulation. Vous aspirez à l'immortalité: hélas! si vous y parveniez jamais par vos talens, ce ne seroit qu'avec la flétrissure d'avoir été loué par des hommes dont la bouche a toujours été prostituée au mensonge.

Le Comte. Proſtituée au menſonge ? Ah ! Monſieur....

Le Chev. Point d'exclamation, Monſieur, la preuve en eſt ſous vos yeux. Reliſez leurs livres, & apprenez ce qu'ils ſont par ce qu'ils enſeignent. Combien de fois, en conſidérant ſur les échafauds, ces malheureuſes victimes que le glaive de la Juſtice immole tous les jours à la ſûreté publique, vous êtes-vous dit à vous-même en frémiſſant d'horreur : pourquoi faut-il donc que la Juſtice elle-même ſoit forcée de détruire mes ſemblables, afin d'aſſurer le repos de mes concitoyens ? mais penſez, Monſieur, penſez que ces hommes ne ſont malheureux, que parce qu'ils ont été Philoſophes dans la pratique. Que tous les hommes ſoient au contraire véritablement Chrétiens, il n'y aura plus ni malheureux, ni crimes. Et cependant le Philoſophe, ennemi de J. C. prétend être le défenſeur de l'humanité ; il oſe accuſer ma religion d'être l'ennemie du genre humain. Ne ſeroit-il pas d'une grande ame de repouſſer ces vils adulateurs, pour rendre un hommage ſolemnel à la vérité qu'ils outragent ? de lever les yeux vers celui qui vous a créé, & d'aſpirer à des récompenſes dignes de l'excellence de votre nature ?

Le Comte. Nous ſommes plus modeſtes, Monſieur.

Le Chev. Mais la modeſtie n'eſt point incompatible avec l'élévation des ſentimens; elle ſert au contraire comme d'ombre au tableau.

Le Comte. Nous ne voulons être que ce que nous ſommes en effet. Non, Monſieur, « ce n'eſt point dégrader » l'homme, que de réduire ſes fonctions » à un pur méchaniſme; ce n'eſt point » le ravilir, que de le comparer à une » végétation abjecte. Le Philoſophe, » exempt de préjugés, n'entend point le » langage inventé par l'ignorance de » ce qui conſtitue la vraie dignité de » l'homme. Un arbre eſt un objet qui » dans ſon eſpece joint l'utile à l'agréable: » il mérite notre affection quand il pro» duit des fruits doux & une ombre » favorable. Oui, je le dis avec courage; » l'homme de bien, quand il a du talent » & des vertus, eſt, pour les êtres de » ſon eſpece, un arbre qui leur fournit » des fruits & de l'ombrage (1).

---

(1) Syſt. de la nat. tom. 1, ch. 12.
« La fatalité, dit-on dégrade l'homme, » elle en fait une pure machine. Mais c'eſt un » langage inventé par l'ignorance de ce qui » conſtitue la vraie dignité de l'homme. Tout

Le Chev. Que voulez-vous dire, Monsieur, *l'homme de bien, quand il a des talens & des vertus ?* Est-ce qu'il y auroit chez vous des hommes de bien sans vertus? Vous comparez l'homme de bien à un arbre qui mérite notre affection quand il nous est utile. Quoi! Monsieur, l'homme de bien ne seroit-il donc rien de plus qu'un être organisé qui porte des fruits ou qui donne de l'ombrage? Mais cet homme, que ses infirmités & son indigence rendent inutile à la société, conserve encore l'innocence des mœurs; il est vrai, modéré, chaste, modeste; il aime la justice & les hommes; il fait des vœux pour leur bonheur; & parce qu'il n'a qu'un cœur vertueux, il ne sera plus qu'un vil insecte à vos yeux?

Le Comte. Mais vous, Monsieur, qui voudriez élever l'homme jusqu'au plus haut des cieux, souvenez-vous que votre maître vous recommande l'humilité.

Le Chev. Je ne l'ai pas oublié, Monsieur, mais sachez aussi que l'humilité, qui est une vertu, ne consiste ni à s'avilir,

---

» machine est précieuse, quand elle remplit » bien les fonctions auxquelles elle est desti- » née ». *Vrai sens du syst. de la nat.* ch. 12.

ni à se dissimuler à soi-même la dignité de son origine & la grandeur de ses destinées ; mais à faire à son auteur le sacrifice le plus précieux à ses yeux & le plus héroïque pour l'homme, par l'hommage de tout ce qu'on est, par l'aveu de ses infidélités & de son insuffisance. Cette vertu nous apprend donc, en nous montrant les priviléges de notre vocation, que tout ce que nous avons reçu, est un dépôt dont nous devons rendre compte ; elle nous montre la distance infinie qu'il y a entre Dieu & nous, entre nos destinées & nos foiblesses, entre la dignité d'enfans de Dieu & la fragilité des enfans des hommes ; elle nous anéantit devant la Majesté suprême, & nous invite à faire miséricorde à nos freres, à la vue des miséricordes que Dieu exerce envers nous. C'est ainsi que notre religion éleve l'homme en l'humiliant ; tandis que vous, Messieurs, qui attribuez à l'homme la gloire de tout ce qu'il est, & qui fixez ses desirs sur la terre, vous le dégradez, en lui laissant tout son orgueil.

Le Comte. Vous êtes bien savant aujourd'hui, Monsieur ?

Le Chev. Moi ! point du tout : ce n'est là encore que l'évangile des pauvres.

Le Comte. Vous avez raison, Monsieur, l'évangile des pauvres & des

ignorans, les seuls capables en effet « d'adorer une religion qui nous fait » entendre que la stupidité, le renon- » cement à la raison, l'engourdissement » de l'esprit, l'abjection de mon ame, » sont de sûrs moyens d'obtenir l'éter- » nelle félicité (1) ».

Le Chev. Vous ne connoissez donc pas ma religion, Monsieur, ou bien, permettez-moi de vous le dire, vous faites semblant de ne pas la connoître. Non, ce n'est point stupidité de croire ce que je ne puis comprendre, quand je suis assuré que c'est Dieu qui a parlé. Ce n'est point me ravilir, de le prendre lui-même pour modele & de lui obéir. Pensez-vous donc qu'il n'y ait que les Idolâtres, les Turcs, les Juifs, & vous, Messieurs, qui soyez des êtres raisonnables? Car enfin tous les autres peuples croient à l'évangile. Les Origene, les Eusebe de Césarée, les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, &c. qui faisoient l'admiration des Païens mêmes, n'étoient-ils donc que des ignorans ou des stupides (2)? Depuis que

---

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 16.

(2) « Ceux qui entreprendront de le con- » tester, (que Dieu est autre chose que la

la religion de J. C. existe, quelle autre religion a produit de plus grands hommes? Croyez-moi, Messieurs, laissez, pour l'honneur de la Philosophie, laissez jouir ces hommes célebres, de la réputation que tant de siecles leur ont assurée: vous venez trop tard; ils ont la prescription pour eux. Attendez au moins d'avoir la même ancienneté, pour prendre leur place. Si vous en aviez le loisir, je vous proposerois de lire leurs ouvrages, & vous jugeriez du moins, sur le vu des pieces. En attendant vous ne risquez plus rien, depuis que le *bon-sens est aveugle* (1), de leur laisser le privilege *d'hommes raisonnables*; vous prendrez, si vous voulez, la qualité de gens d'esprit.

Le Comte. Oui, Monsieur, les sages seront toujours des gens d'esprit, & les superstitieux toujours des gens aveugles qui se tourmentent inutilement pour être

---

» nature) ou de me répondre, sont des hom-» mes pervers, des fanatiques, des méchans, » ou des fous. Leur religion n'est que démence, » folie, enthousiasme, fanatisme, superstition; » imagination déréglée, ignorance, enfance, » stupidité, imposture ». *Syst. de la nat.* p. 4, & en plusieurs autres endroits de l'ouvrage.

(1) *L'homme de bon-sens est aveugle.* Livre de l'Esprit, disc. 4, ch. 12.

heureux, qui prétendent faire main basse
« indistinctement sur toutes les passions
» les plus utiles à nous-mêmes & aux
» êtres avec qui nous vivons ; qui veu-
» lent que l'homme se rende insensible,
» qu'il devienne l'ennemi de lui-même,
» qu'il se sépare de ses semblables, qu'il
» renonce à tout plaisir, qu'il se refuse
» le bonheur, en un mot qu'il se déna-
» ture (1) ».

Le Chev. Mais, encore une fois, ce n'est pas là ma religion.

Le Comte. Que vous enseigne de plus votre évangile ?

Le Chev. Mon évangile m'enseigne que les passions, très-sages dans leur principe, ont été dépravées par une funeste pente au mal ; qu'on doit les modérer, en les renfermant dans l'usage pour lequel elles nous ont été originairement données, sans y placer jamais notre bonheur. Il m'apprend qu'elles deviennent criminelles, quand elles prévalent sur la loi de Dieu. Il me dit que la commisération, l'humanité, l'amour du prochain, sont des devoirs indispensables ; mais qu'on doit les ennoblir par la sublimité du motif, & les contenir

(1) Syst. de la nat. tom. 1, ch. 16.

toujours dans les bornes de la modération & du devoir.

Le Comte. Quoi! vous niez, Monsieur, que votre religion rend l'homme insensible?

Le Chev. Comment, Monsieur, la religion de J. C. rend l'homme insensible? Eh! cette religion est, pour ainsi dire, tout cœur, tout ame, tout sentiment: aimer Dieu, aimer ses parens, aimer ses amis, aimer ses concitoyens, aimer ses ennemis, aimer les malheureux, aimer tous les hommes; voilà ma loi. Si vous ne vous en rapportez pas à moi, lisez nos livres, & si vous ne vous en rapportez pas encore à nos livres, allons ensemble par-tout où il y a des malheureux: entrons dans ces maisons de douleur où les infirmités & l'indigence semblent accabler l'humanité; dans ce séjour où la miséricorde conserve les jours de l'orphelin, & prolonge ceux de la vieillesse: descendons dans ces cachots, au fond de ces sépulcres, où des hommes vivans, dévorés par les remords, ou noircis par la calomnie, attendent en tremblant l'Arrêt qui doit décider de leur sort., ces hommes, que vous déclarez tous innocens, & que vous abandonnez cependant a leur malheureuse destinée. Pénétrons dans ces

féduits obfcurs, où des familles défolées, enchaînées par la honte, s'abreuvent de leurs larmes, & demandent dans le filence, le pain de chaque jour, à celui qui nourrit les oifeaux du Ciel. Regardez par-tout, auprès de ces malheureux, des ames fenfibles, qui viennent les confoler, les fecourir, panfer leurs plaies, effuyer leurs pleurs, adoucir leurs liens. Interrogeons ces ames fenfibles, ces ames bienfaifantes : qui êtes-vous donc? Je n'entends qu'un feul cri : nous fommes tous Chrétiens. Mais pourquoi des fervices fi pénibles, pourquoi tant d'empreffement, tant de zele, tant de follicitude pour des malheureux, inutiles à la fociété, le rebut du monde, & peut-être encore noircis de crimes? Ah! nous venons fervir notre commun maître dans la perfonne de fes enfans. Où font donc, je vous prie, ces prétendus apôtres de l'humanité, qui infultent à la charité des Chrétiens? Où font-ils, & qu'eft-ce qui pourroit exciter leur commifération, eux qui regardent comme des êtres abjects, tous les êtres qui leur font inutiles? Quelles paroles de confolation adrefferoient-ils à ces infortunés? Infectes rampans fur la terre, leur diroient-ils, trifte rebut de la nature, pourquoi vous piquer d'une fauffe conftance, & fatiguer

l'homme: elle interdit les plaisirs illicites; mais sans nous faire un crime d'une sensibilité involontaire pour ces plaisirs, elle défend tout consentement, & nous ordonne la fuite des occasions pour assurer notre vertu.

Le Comte. C'est-à-dire, Monsieur, que pour assurer votre vertu par la fuite des occasions, elle vous *sépare de vos semblables* (1), & vous relegue dans les déserts. Qu'est-ce donc qu'une religion qui voudroit dissoudre toutes les sociétés?

Le Chev. Un habitant du Monomotapa ne croiroit-il pas, Messieurs, à vous entendre, que les Chrétiens vivent dispersés dans les forêts avec les ours? Quelle seroit donc sa surprise, si en y regardant de plus près, il voyoit les Chrétiens composer les nations les mieux civilisées? si, lisant nos histoires, il voyoit les peuples les plus barbares, s'humaniser, se civiliser à la voix de la religion? s'il remarquoit le germe de cette heureuse révolution, dans l'esprit de cette religion sainte, qui nous ordonne de nous aimer, de nous secourir, de nous supporter mutuellement, qui unit l'époux à l'épouse, le pere aux enfans, le sujet au prince, les serviteurs à leurs maîtres, par les

(1) *Ibid.*

devoirs de la ſubordination & par les liens de la charité? s'il voyoit les Miniſtres de cette religion auguſte exhorter ſans ceſſe les peuples à la paix, à la concorde, au pardon des injures? ſe ſervir de la confiance qu'inſpire leur caractere, pour concilier les ennemis & réunir les familles? mais quelle ſeroit ſon indignation, s'il entendoit ces mêmes Philoſophes qui nous accuſent de rendre l'homme inſenſible, de le *ſéparer de ſes ſemblables*, prêcher l'indépendance, & briſer les liens qui ſoumettent les ſujets au prince, l'enfant à ſon pere, l'épouſe à ſon époux, tous les citoyens aux loix ſociales, & vouloir nous faire regretter la condition des ſauvages?

Le Comte. Et ces hommes qui vont s'enfermer dans les ſolitudes, ne ſont-ils pas des Chrétiens? N'eſt-ce pas J. C. qui les y a conduits? N'eſt-ce pas votre religion qui les y retient?

Le Chev. Dieu appelle quelquefois les hommes à la ſolitude: mais pour ne point déranger l'ordre de la ſociété, il n'y appelle qu'un petit nombre de Chrétiens d'une ſainteté éminente, deſtinés à confondre par la ſublimité de leurs vertus, les ames lâches & les impies.

Le Comte. Comment donc ces pieux fanatiques rempliront-ils les devoirs de la ſociété?

Le Chev. En plusieurs manieres, & selon leur pouvoir; car la religion qui les conduit dans la retraite, ne refroidit point leur charité; & la charité a toujours plus d'un moyen pour s'exercer. Ceux-ci levent les mains au Ciel pour le salut de leurs freres ; & quand on reconnoît une Providence, on ne peut, Monsieur, regarder les prieres des Justes comme des secours inutiles. Ils sont encore dans leur solitude, le miracle toujours subsistant de la religion de J. C. par la pratique des conseils évangéliques ; ils y exercent les œuvres de miséricorde envers les malheureux qui viennent chercher auprès d'eux des consolations & des secours, les assistant de leurs biens, partageant avec eux les fruits de leurs travaux, répandant partout la rosée du ciel, accourant du fond de leurs retraites au secours des peuples, dans les calamités publiques ; & allant chercher la mort dans l'exercice d'une charité héroïque : tandis que le Philosophe qui prêche la bienfaisance, abandonne ses concitoyens à tous les fléaux de l'humanité, pour se soustraire lui-même au danger qu'il redoute.

Le Comte. Que dites-vous là, Monsieur ?

Le Chev. Je vous cite des faits,

Le Comte. Cela eſt impoſſible, oui, abſolument impoſſible. « Car tous vos Théo-
» logiens ſont devenus abſurdes & mé-
» chans par ſyſtême : d'après les idées
» odieuſes qu'ils donnent de la Divinité,
» on ne peut plus leur faire entendre
» qu'ils doivent être humains, équitables,
» pacifiques, indulgens, tolérans. Ils
» prétendent & ils prouvent que ces
» vertus humaines ne ſont point de ſaiſon
» dans la cauſe de la religion, & qu'elles
» feroient des trahiſons, des crimes,
» aux yeux du Monarque céleſte, à qui
» tout doit être ſacrifié (1). Cette
» religion dit aux Chrétiens de haïr les
» créatures,..., de briſer en faveur de
» Dieu les liens les plus ſacrés, de per-
» ſécuter, de maſſacrer ceux qui ne
» croient pas comme eux.,... de ne rien
» faire pour les autres. Elle fait un crime
» à un époux de ſa tendreſſe : elle fait
» regarder le lien conjugal comme une
» ſouillure (2) ».

Le Chev. De quelle religion me parlez-vous donc là, Monſieur ? car celle-ci n'eſt pas certainement la mienne. Vous ſouviendrez-vous encore des comman-

(1) Syſt. de la nat, tom. 2, ch. 3,
(2) *Ibid.* ch. 9,

demens de Dieu? Aurez-vous du moins retenu ces deux mots de notre évangile; *aime Dieu sur toutes choses & ton prochain comme toi-même?* Or ces deux mots renferment toute ma loi; & depuis plus de dix-sept siecles que J. C. les a prononcés, les Théologiens n'y ont encore rien changé.

Le Comte. Vous niez ce que je dis? Voyez nos livres.

Le Chev. Tant pis pour vous, Messieurs, si vos livres le disent.

Le Comte. Quelle raison aurions-nous d'en imposer?

Le Chev. Sans vous dire ma pensée, je vais, Monsieur, vous faire une proposition. Montrez-moi dans nos livres saints, ou parmi cette multitude de commentaires, de conciles, de canons, de décrets, de statuts qu'on trouve partout, un seul article de cette religion extraordinaire, & je suis à vous; mais si vous n'en trou[illegible] aucun....

Le C[illegible]. Que voulez-vous donc dire? Que [illegible]vains sont des ignorans ou des imposteurs?

Le Chev. Je ne dirai pas cela; mais, toute vérification faite, vous en direz tout ce qu'il vous plaira.

Le Comte. A quoi aboutiroient après tout, tant de recherches?

Le

Le Chev. A prouver du moins, que vos sages parlent tous les jours de ce qu'ils n'entendent pas.

Le Comte. Tenez, Monsieur, avouons-le de bonne foi, nous consumons mal-à-propos l'un & l'autre notre tems en des disputes inutiles, au lieu de nous borner à jouir. Croyez-moi, laissons les contestations à vos docteurs; à quoi aboutissent enfin toutes ces discussions? Ce n'est point par les spéculations, c'est par les sentimens que les hommes se décident (1).

Le Chev. A la bonne heure, Monsieur, si telle est la marche de vos sages: mais on croit chez nous que les spéculations déterminent les volontés; & qu'un Chrétien bien pénétré de ce qu'il doit à Dieu & à ses semblables, persuadé des peines & des récompenses d'une autre vie, agira tout autrement que s'il ne croyoit rien du tout. Vous-mêmes, Messieurs, vous pensez à-peu-près comme nous, sans vous en appercevoir; car vous nous prêchez sans cesse l'humanité & la bienfaisance: vous faites des livres pour disserter sur la politique, & régler les gouvernemens. Pourquoi donc tant de spéculations, si

(1) Vrai sens du syst. de la nat.

les ſpéculations n'influent en rien ſur la pratique ? Voilà déjà bien des livres inutiles.

Le Comte, Les peuples en ſont-ils meilleurs pour être chrétiens (1) ?

Le Chev. Oui, Meſſieurs, puiſque la Religion a mis en eux toutes les vertus qui vous manquent.

Le Comte. Quelle fureur d'outrager ſans ceſſe les grands hommes de notre ſiecle ! N'allez-vous pas relever encore des petites foibleſſes ? Eh ! n'y a-t-il pas auſſi des vices parmi vous ?

Le Chev. Mais avec cette différence, que le Philoſophe devient méchant par ſyſtême, & le Chrétien contre ſes principes.

Le Comte. Et moi, je ſoutiens au contraire, qu'il n'eſt aucun ſcélérat qui ne ſoit intéreſſé à ſe faire chrétien, car votre religion offre le pardon à tous; & « les » hommes les plus pervers, raſſurés » dans l'iniquité & la débauche, comp» tent, juſqu'au dernier moment ſur le » ſecours d'une religion qui leur pro» met des moyens infaillibles de ſe ré» concilier avec le Dieu qu'ils ont ir» rité (2) ».

---

(1) Syſtême de la nat. tom. 1, ch. 13.
(2) *Ibid.*

Le Chev. Quoi ! Messieurs, vous qui nous accusiez tantôt d'inhumanité, parce que notre religion ne pouvoit se concilier avec l'erreur & le vice ; vous nous accusez à présent de relâchement, parce qu'elle pardonne au coupable qui se convertit ? Voudriez-vous donc, vous qui êtes les apôtres de l'humanité, qu'on lui fermât la porte de la miséricorde ? Le désespoir seroit-il plus propre à le convertir ? Seriez-vous vous-mêmes assez sûrs de votre vertu, pour croire n'avoir jamais besoin d'indulgence ? Mais si notre religion nous défend de désespérer de la miséricorde divine, elle nous apprend aussi que le délai de la conversion la rend toujours plus difficile ; que l'abus des graces endurcit le cœur, & aggrave l'iniquité par le crime d'ingratitude ; que Dieu, qui accorde le pardon au repentir, ne promet jamais le tems de la pénitence. Ainsi, sans désespérer l'homme coupable, elle le presse de sortir incessamment de la voie qu'il a prise. Mais vous, Messieurs, qui dites au scélérat, qu'il ne pouvoit faire mieux, & qu'il n'a rien à craindre pour l'avenir, réussirez-vous mieux à le rendre meilleur, qu'une religion qui ne lui pardonne que quand il cesse d'être méchant ?

Le Comte. O ciel ! quelle conversion !

nous en avons tous les jours mille exemples. Après s'être livré à tous les désordres, on change de goût, & « on se
» croit quitte en s'humiliant devant
» Dieu, en lui faisant des présens, en
» mettant les Prêtres dans ses inté-
» rêts (1) ».

Le Chev. De grace, Messieurs, pour l'honneur de la philosophie, ne vous exposez pas du moins si facilement à être pris en délit. Puisque vous ne venez pas à nos sermons, prenez la peine de les lire ; ils enseignent précisément tout le contraire.

Le Comte. N'est-il pas vrai encore que vous me damnez si je ne renonce
« à ma raison, comme à un guide infi-
» dele, donné par un Dieu trompeur,
» & qui m'enjoint de ne rien examiner,
» de rester dans l'ignorance, de crain-
» dre la vérité (2) ?

Le Chev. Oh ! je vous le répete, Monsieur, vous prenez le change, & vos Messieurs devroient bien se corriger une fois pour toutes. J'ai lu les apologistes de la religion, ils ne sont ennemis, je vous assure, ni du bon-sens, ni de la

---

(1) *Ibid.* ch. 16.

(2) Syst. de la nat. tom. 2, ch. 9

vérité ; mais ils ſuivent, dans la recherche de la vérité, une autre route que vous. Vous croyez que votre raiſon ſeule ſuffit pour vous conduire partout ; & vos variations, vos contradictions, vos mépriſes devroient bien vous avoir déjà guéris de cette confiance. La raiſon des chrétiens leur abrege le chemin pour les conduire ſûrement au but : elle leur montre au-deſſus d'eux un Dieu qui a parlé aux hommes, & ſa religion leur apprend le reſte.

Le Comte. Oui, Monſieur, une voix du ciel, mais que nous n'avons jamais entendue.

Le Chev. Vous l'entendrez, Meſſieurs, quand vous vous appliquerez à la connoître. Dieu s'eſt manifeſté par des oracles, par des prodiges, par une ſuite d'événemens qui ont commencé avec le monde, qui ſe ſont perpétués juſqu'à nous, & qui doivent ſe ſuccéder juſqu'à la fin des ſiecles.

Le Comte. Une ſuite d'événemens qui date de ſi haut ! Je ſerois bien curieux ſur-tout de ſavoir comment elle juſtifiera l'abſurdité de vos myſteres.

Le Chev. J'aurois trop de choſes à dire ſur cet article, & je dois vous avoir déjà fatigué.

Le Comte. N'importe.

Le Chev. Renvoyons cela à un autre jour.

Le Comte. Eh bien ! à demain, pourvu que vous teniez votre parole.

Le Chev. Et vous aussi, Monsieur, à condition que vous ferez de sérieuses réflexions sur ce que nous venons de dire.



VI Ie. ENTRETIEN.

Preuves sommaires de la Religion chrétienne.

LE *Comte.* Je viens vous chercher, Monsieur, dans votre jardin, & peut-être interrompre mal-à-propos vos douces rêveries.

Le Chev. Votre présence ne sera jamais de trop, Monsieur ; & je vous revois avec d'autant plus de plaisir, que je craignois de vous avoir offensé.

Le Comte. Je me retirai hier, je l'avoue, assez mécontent ; vous m'aviez paru tout-à-coup si changé, & je ne pouvois en deviner la raison. Tantôt il me sembloit que vous ne m'aviez fait des questions, que pour avoir le plaisir de vous égayer ; tantôt j'aimois à croire que vous ne m'aviez contredit que pour

vous instruire. Enfin.... que sais-je ? .... toutes ces pensées m'ont agité cette nuit, & je viens m'expliquer avec vous.

Le Chev. Je suis fâché, Monsieur, des inquiétudes que je vous ai causées ; mais nous étions convenus, ce me semble, que chacun de nous auroit la liberté de penser : & vous, Messieurs, voudriez-vous m'interdire l'usage de la raison, pour étendre l'empire de la philosophie ?

Le Comte. N'y revenons plus, je vous prie : vous êtes encore trop prévenu. C'est toujours le même enthousiasme. Cependant je vous ai vu absorbé tout-à-l'heure dans une profonde contemplation. N'auriez-vous pas fait quelque retour sur vous-même ?

Le Chev. J'étois occupé, dans ce moment, à contempler la nature. J'admirois, dans une espece de ravissement, toutes les beautés que le Créateur a prodiguées sur la terre. Voyez, Monsieur, que de richesses dans ce verger ! Quelles brillantes couleurs dans ce parterre ! quelle diversité dans leurs nuances ! Que de majesté dans le ciel, lorsque le soleil l'éclaire de ses feux ! Quel magnifique voile enveloppe la nature, lorsque cet astre, en se retirant de notre

hémisphere, laisse briller les étoiles sur une voûte d'azur !

Le Comte. Nous avons, Monsieur, examiné tout cela : & s'il y avoit une divinité, certainement ce seroit la nature qu'il faudroit adorer.

Le Chev. Non, Monsieur, nous n'adorerons jamais cette Divinité. La nature elle-même qui publie la puissance & la sagesse de son auteur, réprouve ces ridicules hommages. Elle vous dit que les merveilles qui l'embellissent, que l'ordre & l'harmonie qui regnent dans l'univers, ne peuvent être le résultat d'une cause aveugle ; & que, tirée elle-même du néant, elle est sous une main toute-puissante, qui commande à tout, & à qui tout obéit.

Le Comte. Le monde tiré du néant ! Quelle absurdité ! Cette idée seule ne révolte-t-elle pas votre raison ?

Le Chev. Point du tout : le tableau de cette opération divine, que je ne puis concevoir, se renouvelle ici tous les jours à mes yeux ; & lorsque l'astre radieux, qui roule sur nos têtes, s'élance sur notre horison pour faire sortir le monde du sein des ténebres, il me semble voir le monde sortir une seconde fois du néant ; il me semble l'y voir rentrer, lorsque cet astre, portant son flam-

beau dans un autre hémiſphere, laiſſe tomber les ſombres voiles qui font diſparoître le monde à mes yeux. Quand je vois les plus belles productions de la terre naître d'une maſſe informe, il me ſemble entendre la voix du Tout-Puiſſant qui crée un nouveau monde; & quand, après avoir formé tant de beautés du limon de la terre, il les réduit dans un inſtant en pouſſiere : la nature elle-même me crie : adore le maître qui m'a créée, & aux yeux de qui rien n'eſt grand que lui-même.

Le Comte. Et la nature me dit à moi : reconnois ici ce que tu ſeras un jour. Entraîné par la même fatalité, tu tends à la même fin; arrivé à ce terme, ton être ſe diſſoudra pour ſe confondre, comme les autres êtres, avec les élémens dont il avoit été formé.

Le Chev. Oui, Monſieur, cette partie de moi-même tirée de la terre, ſera rendue à la terre; mais cet être intelligent, qui vit au-dedans de moi, & qui eſt moi-même, cet etre qui n'eſt point matiere, puiſqu'il a des propriétés tout opposées à la matiere, ne ſe diſſoudra point avec mon corps. Non, non, capable de connoitre, d'aimer, d'adorer mon Créateur, je ne ſerai point confondu dans la pouſſiere avec les créatu-

res insensibles qui m'environnent. O Philosophes insensés, vous qui voudriez vous élever jusqu'au ciel, ne seriez-vous donc sur la terre, que pour y être entraînés par l'intérêt, dégradés par les passions, pour souffrir & mourir ? Seroit-ce donc là tout ce que vous êtes ? Le vice & la vertu ne seroient-ils donc plus rien un jour ? Ce Dieu bon & juste qui vous a créé, verroit-il donc du même œil l'innocent & le scélérat, frappés du même coup, finir également par le néant ? Ah ! que l'homme sans Dieu est vil & méprisable ! mais qu'il est grand, lorsque, levant les yeux vers le ciel, il y lit ses hautes destinées tracées dans les décrets immuables de l'Eternel ! Placé dans le monde pour en être comme le souverain Pontife, il lui offre des sacrifices de louanges au nom de toutes les créatures. Il sait qu'il ne peut jouir d'une récompense digne de lui & de son auteur, qu'après avoir été dépouillé de tout ce qu'il y a dans lui de mortel & de terrestre, & se prépare à rentrer dans un nouvel ordre de choses, en épurant son ame par l'exercice des plus hautes vertus.

Le Comte. Voilà déjà, Monsieur, un assez long sermon; mais ce n'est pas de quoi il s'agit aujourd'hui. Vous m'avez

promis de prouver vos myſteres; & je viens vous ſommer de votre parole.

Le Chev. Je le veux bien.

Le Comte. Allons, Monſieur, vous me prouverez donc des myſteres, que vous adorez ſans les comprendre, & que vous voulez me faire croire ſans les expliquer?

Le Chev. Oui, Monſieur.

Le Comte. Mais prenez garde, Monſieur, je vous déclare d'abord que je ne crois point à votre Evangile.

Le Chev. Je le ſais bien.

Le Comte. Et que je veux une preuve géométrique.

Le Chev. Mais n'êtes vous pas convaincu de votre exiſtence?

Le Comte. Oui.

Le Chev. Pourriez-vous cependant en donner la preuve géométrique? Prouveriez-vous encore géométriquement, qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît?

Le Comte. Attendez, Monſieur....

Le Chev. Mais, en attendant, qu'en penſez-vous?

Le Comte. Moi, je ne penſe rien encore; car il y a tels préjugés qui paſſent pour vérités évidentes (1).

Le Chev. Ne pourroit-on pas dire au moins que celles-ci ſont à-peu-près

(1) Voyez ci-devant le troiſieme entretien.

certaines, quoiqu'elles ne ſoient pas encore géométriquement démontrées?

Le Comte. Point de chicane, Monſieur; abrégeons, je vous paſſe cela, que s'enſuit-il?

Le Chev. Il s'enſuit que chaque genre de vérité a ſon genre de preuve particulier. Ainſi on prouve les vérités de fait, par la dépoſition des témoins; les vérités métaphyſiques, par la connexité ou la diſparité des idées; les vérités de morale, par le ſentiment intime de la conſcience, &c. Enfin, s'il eſt des vérités ſpéculatives, ſupérieures aux lumieres de la raiſon, (& vous ne diſconviendrez point qu'elles ne ſoient poſſibles,) on ne pourra connoître ces vérités que par la révélation.

Le Comte. Que de diſtinctions, Monſieur! eh bien après: qu'eſt-ce que cela prouve?

Le Chev. Cela prouve que ſi ma religion eſt divine, c'eſt Dieu lui-même qui en a révélé les myſteres; & que ces myſteres ſont inconteſtables, quoique nous ne puiſſions les comprendre, puiſque Dieu, qui les a révélés, ne ſauroit nous tromper.

Le Comte. Vous voulez donc que je croie ſur parole (1)?

(1) Vrai ſens du Syſt. de la nat. ch. 25.

Le Chev. Oui, Monsieur; mais après vous être convaincu que c'est Dieu lui-même qui a parlé.

Le Comte. Croire en aveugle?

Le Chev. Oui, encore, mais en aveugle raisonnable. Car vous-même, quoique Philosophe, vous ne resteriez pas certainement immobile, si vous étiez privé de la vue.

Le Comte. Non assurément,

Le Chev. Que feriez-vous donc? Vous tendriez sans doute la main à un guide, après vous être assuré de sa fidélité.

Le Comte. Oui probablement.

Le Chev. Or voilà ce que Dieu exige de vous.

Le Comte. Ah! je le vois, vous allez encore me donner vos Théologiens pour Instituteurs; & moi je n'en veux point.

Le Chev. Mais un moment.

Le Comte. Non, non, Monsieur, encore une fois, point de Théologiens.

Le Chev. Mais calmez-vous.

Le Comte. Non, ce sont des *ânes*, des *fots*, des *cuistres*, des *ivrognes*, des...

Le Chev. Et cela prouvé par....

Le Comte. Par l'Auteur de la Pucelle. Ils embrouillent tout, & nous voulons y voir clair.

Le Chev. Vous verrez la vérité, Monsieur, pourvu que vous ne fermiez

point les yeux à la lumiere ; car ce n'est point par des raisonnemens abstraits, mais par des preuves sensibles, que je prétends vous y conduire. Je ne ferai que vous les exposer ici très-succintement ; vous pourrez recourir aux apologistes de la religion (1), s'il vous prend envie de les approfondir.

Le Comte. Je suis guéri, Monsieur, de cette curiosité, il y a long-temps.

Le Chev. Mais enfin, puisque vous demandez des preuves, faut-il bien du moins que vous ayez la patience de les entendre.

Le Comte. Passe pour cette fois : mais n'allez pas, je vous prie....

Le Chev. Ne craignez rien, Monsieur, je n'exigerai de vous que des aveux raisonnables.

Le Comte. Voyons donc.

Le Chev. Je vous invite d'abord à jetter les yeux sur la surface de la terre, & à me dire quel est le plus ancien de tous les peuples.

Le Comte. Moi, je n'en sais rien.

Le Chev. Et moi, je vais vous l'ap-

---

(1) Ces preuves sont entr'autres amplement développées dans l'ouvrage intitulé : *La vérité de la Religion chr. prouvée à un Déiste*, par M. l'Abbé Pey. A Paris, chez Humblot.

prendre. C'eſt ce peuple répandu parmi toutes les nations, & qui ſe dit deſcendant d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob.

Le Comte. Bon ! vous allez me rendre Juif pour me faire Chrétien.

Le Chev. Non ; mais il eſt à propos de vous faire connoître ce peuple, pour vous bien faire connoître ma religion.

Le Comte. C'eſt déjà s'y prendre de bien loin.

Le Chev. A la bonne heure ; cependant vous allez voir que ma Religion, qui date de ſi haut, deſcend en droite ligne juſqu'à nous, après avoir pourtant acquis la perfection que J. C. devoit donner à la loi Moſaïque. Or, plus une religion eſt ancienne, plus auſſi elle doit paroître reſpectable.

Le Comte. Eh bien ! Monſieur, vous adoptez les Juifs pour vos anciens ; & nous, nous ſommes pour les Chinois.

Le Chev. Mais ſur quels témoignages ?

Le Comte. Oh ! nous avons déjà des apperçus, & nous éclaircirons les faits. Enfin, Monſieur, chacun a dévotion à ſes ſaints.

Le Chev. Je le veux bien. Cependant, comme il faut partir d'une vérité connue pour bien raiſonner, & que le Peuple Juif a toujours été regardé

jusqu'ici comme le plus ancien peuple du monde ; son antiquité étant d'ailleurs constatée par les monumens les plus incontestables ; son histoire étant la plus ancienne de toutes, & remontant jusqu'à la naissance du monde ; permettez du moins que nous fixions un moment nos regards sur lui.

Le Comte. S'il n'est question que d'y regarder, je le veux bien.

Le Chev. Observons donc que ce peuple, le seul qui conserve les titres de son origine, a été gouverné par les loix les plus sages de l'antiquité ; (& ce qui est ici beaucoup plus essentiel) que sa religion a été la seule que les superstitions du paganisme n'aient jamais infectée ; que ses cérémonies, ses préceptes, ses cantiques, tout tendoit à honorer le Créateur, & à faire régner la justice parmi les hommes.

Le Comte. Fort bien, Monsieur ; je croirois presque que vous êtes un individu de ce peuple circoncis.

Le Chev. Observez encore, que ce peuple a reçu d'une ancienne tradition la promesse d'un rédempteur qui avoit d'abord été faite à tout le genre humain dès l'origine du monde ; qui a été réitérée ensuite à Abraham, à Isaac, à Jacob ; & que ses Prophetes ont sans cesse rappellée à leurs descendans.

Le Comte. Bon, Monſieur, des prophetes ! Nous en rions aujourd'hui, comme vous riez des Sibyles.

Le Chev. Vous confondez donc, Monſieur, des oracles qui parloient au nom des Divinités impures, qui entretenoient les ſuperſtitions de l'idolatrie, qui s'enrichiſſoient des libéralités des Rois & des peuples, en flattant leur ambition (1), qui les trompoient par des équivoques quand ils ne pouvoient prévoir l'avenir ; avec ces hommes extraordinaires, qui, défenſeurs intrépides de la vérité & de la juſtice, ne redoutoient ni la fureur du peuple, ni la barbarie des Rois ; avec ces vrais adorateurs d'un ſeul Dieu, zélateurs de ſa gloire, ennemis de toutes les ſuperſtitions, qui vivant preſque tous dans la pauvreté, & honorant la dignité de leur miniſtere par la pureté de leurs mœurs, n'attendoient dans ce monde, pour prix de leur zele, que la perſécution & la mort. Mais ſi vous les confondez, Monſieur ; moi, je les diſtingue : & parce qu'ils ont des caracteres tout oppoſés,

(1) On ſait que Démoſthene avoit coutume de dire que l'oracle de Delphes *philippiſoit*, pour faire entendre que Philippe l'avoit mis dans ſes intérêts à force de préſens.

je dis : si les Sibyles & les Prêtres d'Apollon étoient de faux Prophetes, les Prophetes de Juda étoient donc les envoyés du vrai Dieu.

Le Comte. Quels enthousiastes !

Le Chev. Enthousiastes, tant qu'il vous plaira, mais dont vos sages n'imiteront jamais ni la générosité ni le courage. Remarquez aussi avec quel soin la Providence a veillé à la conservation de leurs prophéties. Les oracles sortis de l'antre des Sibyles, ou du temple d'Apollon, sont livrés indistinctement entre les mains du peuple, & perdent leur authenticité. Ceux-là au contraire, déposés dans les annales sacrées, scellés de l'autorité publique, confiés à la garde des Ministres de la Religion, & divulgués en même tems parmi le peuple, ont une nation entiere pour témoin de leur authenticité; témoin d'autant moins suspect, qu'en nous transmettant ses oracles sacrés, il y conserve, avec la même fidélité, les traits les plus flétrissans pour la nation.

Le Comte. C'étoit une sottise, & ils l'auroient certainement évitée, si comme nous ils avoient consulté leurs intérêts & la nature.

Le Chev. C'est qu'ils leur préferoient la vérité. Ecoutez jusqu'au bout : ces

Prophetes levent continuellement les yeux vers le Meſſie promis ; ils le déſignent tous par quelque trait particulier. Le tems de ſa venue, les circonſtances de ſa vie & de ſa mort, la gloire de ſon regne, tout eſt déjà prédit, lorſque le moment arrive enfin, où le Peuple Juif croit toucher à l'époque marquée pour l'accompliſſement des prophéties, & publie dans tout l'univers, que le Meſſie promis va paroître (1).

Le Comte. Quelle merveille qu'un préjugé flatteur, qui avoit commencé à germer dans le cerveau des premiers Patriarches, ſe ſoit perpétué dans leur poſtérité ! Chaque nation n'a-t-elle pas eu ſa manie ? On a vu des peuples qui prétendoient être les deſcendans des Dieux.

Le Chev. Mais un peuple, ſi reſpectable par ſon antiquité, le ſeul peuple qui adore l'Etre-Suprême, qui conſerve l'hiſtoire authentique de ſa nation, qui enſeigne une morale pure, une religion exempte de ſuperſtition ; un peuple qui produit des hommes ſi extraordinaires ; ce peuple, ſouvent aſſervi, jamais dominant, le moins propre en apparence à concevoir de ſi hautes eſpérances, & qui conſerve pourtant lui ſeul de ſi

(1) Joſeph. de bell. Jud. c. 31. Tacit. hiſt. 15. Suet. de vitâ Veſp. Virg. Eglog. 4.

grandes promeſſes ; qui nous en tranſmet le dépôt avec une fidélité inviolable, qui leur imprime un caractere d'authenticité particulier ; ce peuple ne vous inſpire-t-il pas déjà un reſpect religieux ?

Le Comte. A moi ? Point du tout, je vous aſſure. Les ſuperſtitions n'ont jamais été que le partage du vulgaire.

Le Chev. Superſtitions pourtant bien dignes de la ſageſſe de Dieu.

Le Comte. De Dieu, Monſieur ? Je vous l'ai déjà dit, je ne crois qu'à la nature.

Le Chev. Avouez du moins que, s'il y a un Dieu, il n'étoit aucun peuple qui fût plus digne de ſes complaiſances & de ſes promeſſes, comme il n'étoit point de Philoſophe plus digne que les Prophetes, d'être l'organe de ſes volontés. Convenez qu'il n'y avoit point de moyen plus ſage, pour conſerver l'intégrité de ſes oracles, & pour en manifeſter l'authenticité.

Le Comte. Moi ? je n'avoue rien. Après tout, c'eſt l'événement ſeul qui décide.

Le Chev. Et ſi je vous prouve que tous ces oracles ſe ſont réellement accomplis, ne croirez-vous rien encore ?

Le Comte. Je verrai.

Le Chev. Or préciſément en ce même

tems, où les Juifs croient toucher au terme marqué par ses Prophetes; en ce même tems où ils publient aux quatre coins de l'univers, que le Messie promis va paroître; il paroît un homme qui se dit le Messie envoyé de Dieu, & parfaitement ressemblant au portrait que les Prophetes en avoient déjà tracé. Il se montre dans la Judée, sur la fin des soixante-dix semaines marquées par Daniel (1), & lorsque le sceptre est sorti de la maison de Juda (2). Il paroît dans le second temple, qui devoit être sanctifié par sa présence (3) & détruit après lui; il naît à Béthléem (4), il est annoncé par un précurseur (5), il guérit les malades, & fait du bien à tous (6), comme il avoit été prédit. Nous voyons encore dans les Prophetes son entrée à Jérusalem (7), la trahison de l'un de ses disciples (8), les trente deniers qui sont le prix de la trahi-

(1) Dan. 9, v. 24.
(2) Gen. 49, v. 10.
(3) Mal. 3, v. 1.
(4) Mich. 5, v. 2.
(5) Mal 3, v. 1.
(6) If. 35, v. 4, 5, 6. *Ibid.* 6, v. 1 &c.
(7) Zach. 9, v. 9.
(8) Ps. 40, v. 10.

son (1), le genre de son supplice (2), la réprobation des Juifs qui l'ont mis à mort, la vocation des Gentils (3).

Le Comte. Voyons ces prophéties ?

Le Chev. Tenez, Monsieur, lisez dans ce livre (4).

Le Comte. Cela est bien long ; je verrai. Mais auparavant dites-moi, je vous prie, ces prophéties n'auroient-elles pas été fabriquées après coup ?

Le Chev. Mais faites attention, Monsieur, qu'elles existoient avant J. C., & qu'elles se conservent encore dans ce même livre vénéré par les Juifs. Interrogez ce peuple sur leur authenticité, ils ne sont pas suspects ; & vous pouvez bien certainement vous en rapporter à leur témoignage.

Le Comte. Ne me parlez plus de ce peuple.

Le Chev. Voilà donc des prédictions bien authentiques, parfaitement accomplies dans toutes leurs circonstances par la venue de J. C. ; prédictions dont l'ac-

(1) Zach. 11.

(2) Ps. 68, v. 22. Ps. 21. Is. 53.

(3) Os. 1, v. 9.

(4) On trouve ces prophéties réunies dans *La vérité de la Religion chr. prouvée à un Déiste.*

complissement tenoit lui-même à une infinité de causes libres, que personne ne pouvoit prévoir. Voilà l'économie de cette suite d'événemens qui avoient précédé J. C., & qui annonçoient déjà les desseins d'une Providence particuliere pour préparer les voies à ce grand événement. Que répondrez-vous ?

Le Comte. Je réponds que les Juifs eux-mêmes n'ont pas vu dans leurs Prophetes, les traits de ressemblance avec J. C. que vous croyez y appercevoir ; & c'est à eux que je m'en rapporte.

Le Chev. Mais l'aveuglement même des Juifs, leur réprobation, l'état d'humiliation où nous les voyons aujourd'hui, sont une nouvelle preuve de la venue du Messie, puisque tout cela avoit été prédit, & par leurs Prophetes, & par J. C. même (1) ; mais il n'est aucune prophétie concernant le Messie à venir, dont nous ne puissions montrer l'accomplissement dans la personne de J. C. ; mais les anciens Rabbins avoient expliqué eux-mêmes le texte sacré comme nous (2) : mais ces mêmes prophéties ne

(1) Matth. 8, v. 12. Ibid. c. 21. c. 22.

(2) Voyez *la vérité de la Religion prouvée à un Déiste*, tom. 2, aux not. depuis la page 422, jusqu'à la page 446.

peuvent plus s'accomplir dans la personne d'un autre Messie, puisque l'époque marquée par son avénement, & reconnue par les Juifs mêmes qui vivoient dans ce tems-là, est déjà passée.

Le Comte. Quelle raison auroient-ils donc de rejetter un Messie qu'ils attendoient depuis si long tems ?

Le Chev. La même que vous avez, vous autres Messieurs, de rejetter ses promesses qui vous soumettroient à des loix trop séveres. Les Juifs étoient flattés par l'espoir d'un royaume terrestre, & J. C. annonçoit que son royaume n'étoit pas de ce monde ; il prescrivoit la mortification des sens, l'abnégation de soi-même, & prédisoit à ses Apôtres qu'ils seroient persécutés, méprisés & haïs à cause de lui. Les Juifs se sont donc déterminés chacun suivant les dispositions de leur cœur. Ceux qui aimoient la vérité & la justice, ont cru en J. C. ; les autres ont refusé de croire. *Celui qui voudrà faire la volonté* (de l'Esprit-Saint), disoit J. C., *connoîtra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de moi-même* (1).

Le Comte. Enfin, Monsieur, vous voyez de la finesse dans tout ; & tout

(1) Joan. 7, v. 17.

bien

bien examiné, les événemens les plus extraordinaires ne font jamais que le résultat fortuit des circonstances.

Le Chev. Mais un résultat fortuit qui rencontre si juste, cela est-il bien facile à croire ?

Le Comte. Non pas pour le peuple ; mais un homme d'esprit qui observe la nature, la considere bien d'un autre œil.

Le Chev. Et vous-même, Monsieur, lorsque vous voyez un portrait parfaitement ressemblant, oseriez-vous bien affirmer que ce portrait n'est que le résultat des couleurs fortuitement jettées sur la toile ?

Le Comte. Non, certes.

Le Chev. Pourquoi donc affirmez-vous ?...

Le Comte. Attendez, Monsieur, j'affirmerois seulement que cela n'est pas vraisemblable.

Le Chev. Oh ! vous diriez certainement quelque chose de plus, & vous ririez d'un Philosophe qui n'en diroit pas davantage. Vous sentez donc intérieurement qu'un portrait ressemblant ne peut avoir été tracé que d'après l'original ; & cependant vous-même, Monsieur, lorsque vous avez devant les yeux le tableau de J. C., dessiné si long tems auparavant par les Prophetes, non seu-

lement vous révoquez en doute cette cause intelligente qui a tout prévu & tout arrangé ; mais vous osez même affirmer que cette cause intelligente n'a jamais existé , & que toutes les circonstances ont été fortuitement amenées pour accomplir ce qui avoit été prédit? Mais puisque vous vous obstinez contre le cri de votre conscience, écoutez la suite de l'histoire.

Ce même homme, qui réunit déjà dans sa personne tous les caracteres marqués dans les Prophetes, prêche la morale la plus sublime (1).

Le Comte. Je nie cela.

Le Chev. Lisez l'Evangile.

Le Comte. Et vous, Monsieur, l'ouvrage du génie, le trésor de toutes les sciences, notre Encyclopédie.

Le Chev. Cependant ce trésor volumineux ne nous a rien appris encore sur la morale, qui ne soit renfermé dans ces deux mots de notre Evangile : *Aime Dieu sur toutes choses, & le prochain comme toi même.* Vous avez donc beaucoup travaillé pour ne rien faire, puisque tout avoit été déjà dit avant vous. J. C. prononce deux mots, & toutes les vertus dérivent de cette source sa-

(1) On en a fait l'analyse dans le précédent entretien.

crée. La conſcience eſt convaincue, l'homme eſt éclairé. C'eſt ainſi que la ſageſſe éternelle renferme les plus belles productions dans des germes imperceptibles, qui, en ſe développant, étalent à nos yeux toutes les beautés de la nature.

Le Comte. Eſt-ce donc par de vaines ſpéculations, que vous croyez agrandir vos idées ? Quittez plutôt, ô hommes puſillanimes, génies rétrécis dans la ſphere de vos ſuperſtitions, quittez toutes ces vertus minutieuſes ; montez plus haut, ſuivez nos ſages dans les cieux, regardez comment ils éclairent le monde par les ſciences & les arts. J. C. a-t-il jamais rien fait de pareil ?

Le Chev. Non, Monſieur, je ne volerai pas ſi haut avant que je me ſois inſtruit ici-bas, dans cette ſcience qui m'apprend à connoître mon auteur, à me connoître moi-même, ma fin, mes devoirs, & tout ce qui eſt proprement la ſcience de l'homme, puiſqu'elle doit le conduire à ſa véritable deſtination. J. C. ne parle point d'autre choſe, parce qu'il n'eſt venu ſur la terre que pour nous rendre vertueux ; parce qu'en rempliſſant ſa miſſion, il faiſoit le bonheur de l'homme, le bonheur des ſociétés, le bonheur des Empires ; parce qu'il n'a pas voulu nous diſtraire de ce grand objet, pour lequel ſeul nous avions été créés, & auprès de qui

tout le reste n'étoit rien; parce qu'enfin ne faisant nous-mêmes que passer sur la terre, nous ne devions point y fixer nos desirs.

Le Comte. Quelle éloquence dans nos sages! quel langage trivial dans la bouche de votre Maître!

Le Chev. Le langage de J. C. ressemble Monsieur, à la vérité qu'il enseigne; il est simple & noble comme elle; il est tel qu'il convient à celui qui, étant la sagesse éternelle par essence, tire naturellement & sans effort, de son propre fonds, cette douce lumiere qui doit éclairer tous les esprits. Ici le sublime est dans les choses; & sous quelque forme qu'on les présente, elles donnent les plus grandes idées du premier être, de l'homme, de sa religion, de ses devoirs; elles inspirent les plus belles vertus; elles produisent les actions les plus héroïques; elles les animent des plus nobles motifs; là le sublime est dans l'expression; & lorsque je décompose vos éloquens Encyclopédistes, je n'y trouve plus rien en fait de morale & de religion, si je n'y retrouve mon évangile. Mais n'insistons pas davantage sur cette comparaison, & revenons à J. C.

Le Comte. Quoi! vous n'avez pas encore tout dit?

Le Chev. Il s'en faut bien, & j'observe...

Le Comte. Laissez là vos observations, & venons aux faits.

Le Chev. Hé bien ! voici des faits. Ce nouveau Sage, qui enseigne la morale la plus sublime, en est lui-même le modele le plus accompli. Il est pauvre sans ostentation, modeste, sincere...

Le Comte. Nos Philosophes le sont bien aussi, & je puis l'attester.

Le Chev. Il fait du bien à tous.

Le Comte. Et nous, nous prêchons la bienfaisance.

Le Chev. Il combat par-tout l'erreur & le vice.

Le Comte. Et nous sommes les ennemis de toute superstition.

Le Chev. Il pardonne ses injures personnelles.

Le Comte. Cela est à la vérité un peu fort.

Le Chev. Il est calomnié sans se plaindre, persécuté par les siens, & il ne cesse de les aimer. Il pleure sur les malheurs de Jérusalem, qui va le faire mourir ; il se laisse attacher sur sa Croix, & n'ouvre la bouche que pour demander le pardon de ses bourreaux.

Le Comte. Oh ! cela tireroit à conséquence ; & nous l'avons déjà dit, il faut de la modération en tout (1).

(1) Voyez ci-devant au troisieme entretien.

Le Chev. Mais si vous voyiez un fils percé d'un glaive, se traîner aux pieds de son pere, pour demander le pardon de ses assassins, n'en seriez-vous pas attendri?

Le Comte. Je le veux bien.

Le Chev. N'admireriez-vous pas encore l'excès de sa bienfaisance? Ne donneriez-vous pas des éloges au bienfaiteur?

Le Comte. Il faudroit savoir auparavant en quelle circonstance, & s'il a personnellement quelque intérêt à la chose (1).

Le Chev. Quoi qu'il en soit, cet excès de bienfaisance, nous l'appellons charité. J.C. nous en a fait un devoir, après nous en avoir donné l'exemple; & ses disciples ont marché sur ses traces. Enfin ce nouveau Législateur, qui est la vive image de sa loi, paroît aussi le maître souverain de la nature. Il commande, & à sa voix les sourds entendent, les muets parlent, les aveugles voient, les malades sont guéris, les morts ressuscitent : il meurt lui-même de la maniere qu'il l'avoit prédit, il se ressuscite au jour qu'il l'avoit marqué, & met ainsi le dernier sceau à sa mission divine.

Le Comte. Que de fables, Monsieur!

---

(1) Voyez ci-devant au troisieme entretien.

Le Chev. Et cependant des fables attestées par des témoins oculaires.

Le Comte. Oui, ils ont cru voir : mais ils ne sont pas les seuls visionnaires. Que ne fait point une imagination exaltée ? Un homme zélé pour sa Religion donne pour l'ordinaire dans l'enthousiasme, & ne voit souvent que des fantômes (1).

Le Chev. Parlez-vous bien sérieusement, Monsieur ?

Le Comte. Oui, Monsieur, très-sérieusement, & d'après les judicieuses observations de nos plus sages Naturalistes (2).

(1 Essai sur les miracles, par M. Hume, p. 185.

(2) « Je crois bien que J. C. est mort ; » mais je ne crois point qu'il soit ressuscité... » Un homme joint souvent la crédulité la » plus stupide aux talens les plus distingués.... » En matiere de Religion tous les témoignages » sont suspects. L'homme le plus éclairé voit » très-mal, lorsqu'il est saisi d'enthousiasme, » ou ivre de fanatisme, ou séduit par son ima- » gination.... Un homme sage qui verroit un » miracle, seroit en droit de douter s'il a bien » vu ». *Le Christianisme dévoilé*, ch. 6.

« Quand on supposeroit qu'il pourroit se » faire de nos jours des miracles tout sembla- » bles à ceux dont l'Evangile fait mention, il » y a tout lieu de présumer qu'ils ne trouve- » roient guere de créance.... S'il s'agissoit de

Le Chev. Quoi ! les Disciples ont cru voir & entendre ?

Le Comte. Oui, Monsieur.

Le Chev. Tous ont cru voir, tous ont cru entendre précisément la même chose; & ce n'étoit pourtant qu'un songe ?

» quelqu'effet qui parût tenir du merveilleux, » les Philosophes ne s'en tiendroient pas à ce » qu'ils voient ». *Religion essentielle à l'homme.* A Amsterdam, 1761.

« Une seule démonstration me frappe plus » que cinquante faits. Grace à l'extrême con» fiance que j'ai en ma raison, ma foi n'est » point à la merci du premier Saltimbanque. » Pontife de Mahomet, redresse les boiteux, » fais parler les muets, rend la vue aux aveu» gles... ma foi n'en sera point ébranlée... je » suis plus sûr de mon jugement que de mes » yeux ». *Pens. philos.* n. 50.

« Il en étoit dans cette occasion (d'un pré» tendu miracle) des miracles, comme il en est » toujours des esprits. Je jurerois que tous ceux » qui ont vu des esprits, les craignoient » d'avance, & que tous ceux qui voyoient là » des miracles, étoient bien résolus d'en voir ». *Pens. philos.* n. 53.

« Un miracle est une violation des loix de » la nature; & comme une expérience cons» tante & inaltérable a établi ces loix, la » preuve contre un miracle est aussi entiere » qu'aucun argument que l'expérience (con» traire) puisse fournir ». *Essai sur l'entendement humain*, par M. Hume, p. 180. A Londres, 1750.

Le Comte. Pourquoi non ?

Le Chev. Et le rêve aura duré pendant plus de trois ans ?

Le Comte. Oui, Monſieur, ou du moins cela n'eſt pas impoſſible.

Le Chev. Par-tout ailleurs ils voyoient, ils entendoient comme les autres ; & ici ils n'auront été que des ſomnambules ?

Le Comte. Hélas ! Monſieur, peut-on bien voir quand on eſt prévenu ?

Le Chev. Mais ils traitent d'abord eux-mêmes de phantaſtique, la viſion des ſaintes Femmes à qui J. C. eſt apparu après ſa réſurrection ; & ils auront été trop prévenus ? ils doutent eux-mêmes de la réalité de ce qu'ils voient, lorſqu'il ſe montre à eux ; ils s'en aſſurent eux-mêmes en regardant les cicatrices de ſes plaies ; ils mangent, ils converſent avec lui pendant quarante jours : & tout cela n'aura donc été qu'illuſion ?

Le Comte. Oui, Monſieur, rien de plus évident. Car certainement un miracle eſt impoſſible, puiſque Dieu étant immuable, il ne ſauroit changer les loix qu'il a établies dans l'ordre phyſique (1).

---

(1) V. l'Eſſai ſur l'entendement humain, par M. Hume. A Londres, 1750, p. 194-196 ; le Chriſtianiſme dévoilé, ch. 6. Voyez encore la note précédente.

Le Chev. Fort bien, il ſera donc évident que Dieu ne peut ſuſpendre les loix qu'il a données à la nature; & d'après cette prétendue évidence vous croirez être en droit de nier les faits extraordinaires, quoique appuyés ſur les témoignages les plus authentiques; & vous vous imaginerez être encore les ſages du monde? En vérité, Meſſieurs, vous nous prenez donc pour des imbécilles.

Mais il y a encore plus ici que l'aſſertion des témoins oculaires.

J. C. promet d'envoyer ſon Eſprit à ſes Apôtres, & ils le reçoivent bientôt après. Cela auſſi n'aura-t-il été que l'effet d'un délire? & perſonne ne s'en ſera apperçu, perſonne ne s'en ſera douté? Et ce délire aura ſuggéré à des hommes ignorans & groſſiers, des leçons de morale infiniment plus ſublimes que toute la morale des Philoſophes? Le délire aura peint à leur imagination le ſpectacle des vertus ſupérieures à toute la ſageſſe humaine? Il leur aura inſpiré, à eux-mêmes, cette grandeur d'ame qui a étonné l'univers? Qu'en penſez-vous Monſieur?

Le Comte. Ne fait-on pas quelquefois de beaux ſonges?

Le Chev. Mais à quoi diſtinguerez-vous donc les ſonges de la réalité? Que diriez-vous vous-même, Monſieur, ſi j'oſois affir-

mer que nos conférences entamées depuis deux mois, n'ont été qu'un beau rêve?

Le Comte. Ce que je dirois?... Eh bien! Monsieur, puisque vous me pressez, je soutiens que vos témoins n'étoient que des imposteurs (1). Il leur avoit pris fantaisie de fonder une religion : & malheureusement ils y ont réussi. Aussi n'y a-t-il que les enthousiastes qui réussissent dans pareilles entreprises.

Le Chev. Mais une religion si sage, si grande, si auguste; une religion qui a répandu tant de lumieres sur la morale, qui a produit tant de vertus, cette religion l'ouvrage de l'imposture! mais des imposteurs, qui, dispersés aux quatre coins du monde, donnent la plus grande preuve possible de leur sincérité, en scellant leur témoignage de leur propre sang! des imposteurs, dont aucun n'a dévoilé le secret dans les plus cruels tourmens! des imposteurs enfin, Apôtres d'une religion qui dévoue les imposteurs à d'éternels supplices! Ces imposteurs

(1) « Si l'esprit de religion se joint à » l'amour du merveilleux, il n'y a plus moyen » de raisonner; & dans ces circonstances, tous » les témoignages du monde ne sont plus d'au- » cun poids ». Hume, *Essai sur l'entendement humain*, p. 185.

ne ressemblent-ils pas un peu trop à des gens de bien ? Souverainement malheureux dans ce monde, & devant être éternellement malheureux dans l'autre, quel intérêt avoient-ils donc à tromper? car enfin il faut un grand intérêt à l'homme, pour le rendre capable de grands efforts.

Le Comte. Que voulez-vous ? ces hommes étoient ainsi faits.

Le Chev. Mais si vous étiez assis sur les tribunaux, suspecteriez-vous la bonne foi de pareils témoins ?

Le Comte. Je dirai encore, si vous voulez (car nous ne manquons jamais de bonnes raisons) je dirai que les prétendus miracles n'étoient que l'effet naturel des causes physiques.

Le Chev. Vous direz que.....

Le Comte. Oui, Monsieur ; qui peut connoître les mysteres de la nature ? qui sait si J. C. n'auroit pas trouvé quelque moyen naturel pour opérer les effets qui vous étonnent ? car pour *juger sûrement qu'un tel acte est un miracle, il faudroit connoître toutes les loix de la nature* (1).

(1) Rousseau, Lettres de la Montagne ; la Religion est nuielle à l'homme. Amsterdam, 1761.

Le Chev. Qui le fait? vous-mêmes, Messieurs, qui ne chercherez jamais certainement des moyens pareils à ceux de J. C. pour guérir les malades, ni pour ressusciter les morts; vous-mêmes qui prononcez tous les jours d'après les connoissances que vous avez de la nature, quoique vous n'en connoissiez pas toutes les loix, que telle chose est impossible, & qui osez cependant affirmer que J. C. pouvoit avoir un secret naturel pour guérir les malades, & pour redresser les boiteux; un secret pour faire parler les muets, & pour rendre la vue aux aveugles; un secret pour calmer les tempêtes & marcher sur les flots; un secret pour ressusciter les morts, & se ressusciter lui-même; secret universel, secret prompt & facile, secret qu'il auroit communiqué à ses Apôtres, & qui seroit malheureusement perdu, ou, du moins, qu'on ne retrouveroit plus que par intervalle. Vous enfin, qui ne révoquez jamais en doute les premiers principes de la physique, que lorsqu'il s'agit de nier les miracles de la religion.

Le Comte. Ah! Monsieur, respectons la nature, & ne nous mêlons pas de l'approfondir. Qui sait encore si les choses n'étoient pas tellement combinées dans son systême, qu'elles devoient pro-

duire dans certains momens ce que vous appellez miracles? J. C. s'est trouvé là précisément à ce moment : il a parlé, & sa voix a semblé opérer ces prétendues merveilles.

Le Chev. Convenez au moins, Monsieur, qu'on pourroit soupçonner la nature d'avoir été un peu d'intelligence avec cet homme à prodiges, puisqu'elle s'étoit si bien arrangée, qu'à point nommé, & lorsque cet homme lui commandoit, elle sembloit intervertir ses loix pour lui obéir. Ne diroit-on pas en effet qu'elle étoit continuellement à son service? Or vous, Messieurs, qui croyez à la nature, ne devriez-vous pas avoir quelque vénération pour un Sage qui paroissoit si bien vivre avec elle? Peut-être parviendrez-vous un jour à croire en lui.

Le Comte. Et vous Monsieur, puisqu'il n'est pas possible de vous faire entendre raison, prouvez-moi que les livres où ces miracles sont consignés, ont été véritablement écrits par les Apôtres ou par leurs disciples; car il faut ici avoir l'œil à tout. Qui m'assurera que les livres qui portent leurs noms, ne sont pas supposés?

Le Chev. Mais pourquoi donc, Monsieur, ne formez-vous pas le même doute sur les livres de Cicéron & de Virgile?

Le Comte. Quelle différence! c'eſt que la choſe eſt moins eſſentielle, & qu'on n'y regarde pas de ſi près.

Le Chev. C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous vous déterminerez naturellement par les principes d'une droite raiſon, ſans craindre de vous tromper, quand vous n'aurez aucun interêt à contredire les faits; & que ces mêmes principes ne ſeront plus que des problêmes, lorſque vous aurez intérêt à les nier; mais ce ſera alors votre cœur, non votre conſcience qui décidera, car les principes ne varient point. Sur quel fondement en effet vous repoſez-vous pour affirmer avec tant de confiance, que les livres de Cicéron, de Virgile, de Séneque, &c. ſont réellement de ceux dont ils portent le nom?

Le Comte. Nous conſultons les Anciens. Leur témoignage eſt unanime, il eſt certain, il eſt conſtant.

Le Chev. Mais quel témoignage plus unanime, plus authentique, plus certain que le témoignage des diſciples mêmes des Apôtres & de leurs ſucceſſeurs immédiats, qui nous font connoître les Auteurs de ces livres, & qui nous diſent le temps & les lieux où ils ont été écrits? que le témoignage des Egliſes fondées par les Apôtres ou par leurs ſucceſſeurs

immédiats, & qui ſont les premieres dépoſitaires de ces livres? de ces Egliſes qui atteſtent l'authenticité de ces livres, & qui ſont encore elles-mêmes un évangile vivant, en nous tranſmettant de vive voix la doctrine qu'ils enſeignent?

Le Comte. Mais ces livres ne pourroient-ils pas avoir été corrompus? car il y a auſſi de pieuſes fraudes.

Le Chev. Vous ignorez donc, Monſieur, que ces mêmes égliſes, ces mêmes diſciples, répandus aux quatre coins du monde, dépoſitaires des livres ſaints, les vénéroient comme un dépôt ſacré; qu'ils y liſoient ce qu'ils avoient appris de la bouche de leurs maîtres; qu'ils les expliquoient tous les jours dans leurs aſſemblées; qu'ils aimoient mieux ſouffrir la mort que de les livrer entre les mains des impies. Or eût-il été poſſible de tromper ces égliſes, ou de les faire concourir unanimement, non pas ſeulement à la falſification de quelques endroits du texte ſacré, (& avec tant de concert qu'il n'en reſtât plus la moindre trace), mais à la création d'un nouvel évangile & à l'anéantiſſement du premier, puiſqu'il auroit fallu changer en effet tout le fond de l'hiſtoire?

Le Comte. Quand même j'en tomberois d'accord pour les tems apoſtoliques,

qui me répondroit des siecles postérieurs parmi tant de révolutions qui ont changé la face de la terre, parmi tant de sectes qui ont divisé l'église?

Le Chev. Qui vous en répondroit? L'église elle-même; car parmi tant de révolutions, cette église a toujours existé, elle s'est toujours propagée, elle a toujours eu ses pasteurs; parmi tant de sectes, elle s'est toujours montrée dans tous les endroits du monde avec ses livres sacrés: & plus la tradition s'est éloignée de sa source, plus l'altération est devenue impraticable. Car ces livres, lus & expliqués dans toutes les églises particulieres, & toujours d'accord avec l'enseignement public, ces livres ont été, dès les premiers siecles, commentés & traduits en différentes langues: ces traductions, ces commentaires sont devenus autant de nouveaux témoins, qui auroient réclamé unanimement contre les moindres falsifications. A ce témoignage irréfragable se joint l'aveu des hérétiques eux-mêmes, qui dans tous les tems ont cité ces livres pour justifier leurs erreurs, & qui n'auroient pas manqué de relever les falsifications. Enfin après une infinité de copies, de traductions, de commentaires, répandus dans tout le monde,

le texte ſacré, à l'exception de quelques légeres variantes, ſe trouve parfaitement le même dans toutes les copies qui reſtent aujourd'hui, & parmi les catholiques, & parmi les ſectes ſéparées de nous. Imaginez, Monſieur, s'il eſt poſſible, une preuve plus complette de ſon authenticité (1).

Le Comte. Moi, je n'imagine rien, & je veux voir.

Le Chev. Mais pour un Philoſophe, n'eſt-ce pas aſſez d'avoir des preuves évidentes de la certitude des faits, afin de ſe déterminer à croire ? douteriez-vous de l'exiſtence des Républiques d'Athênes & de Rome ? Douteriez-vous des conquêtes d'Alexandre, de l'Empire des Babyloniens, parce que vous ne pouvez les voir ? & ſeriez-vous raiſonnable de demander à voir ce qui n'exiſte plus ?

Le Comte. Oh ! ces faits ſont inconteſtables.

Le Chev. Moins encore que les faits que vous conteſtez, puiſqu'il n'en eſt aucun qui réuniſſe en ſa faveur, des témoignages ſi conſtans. Je dis plus :

(1) On peut conſulter M. l'Abbé Duvoiſin, ſur l'authenticité des livres du Nouveau-Teſtament. A Paris, chez Berton, rue S. Victor.

notre histoire sainte tient à une suite d'autres événemens extraordinaires, qui sont tout à la fois par eux-mêmes une preuve de la vérité de nos livres & de la divinité de notre religion.

Le Comte. Oui, des événemens aussi fabuleux, & que je ne croirai pas davantage.

Le Chev. Mais en seront-ils moins certains?

Le Comte. Voyons pourtant.

Le Chev. J. C. apparoissant à ses Apôtres après sa résurrection, leur promet son Esprit : & cet Esprit-Saint descend effectivement sur eux en forme de langues de feu, au milieu d'un vent impétueux, qui ébranle les fondemens du Cénacle où ils sont assemblés.

Le Comte. Je nie ce fait: citez vos témoins. Encore les Apôtres ? je les récuse.

Le Chev. Oui, Monsieur, ces témoins sont ces mêmes Apôtres dont je vous ai déjà prouvé la sincérité, & qu'il ne vous est plus permis de suspecter. Ces témoins sont encore un nombre infini de Juifs rassemblés à Jérusalem de tous les pays du monde, à l'occasion de la fête de la Pentecôte ; ces Juifs cités alors en témoignage, ces Juifs dont huit mille se convertissent, & dont aucun

n'ose désavouer le miracle. Ces témoins sont le don des langues, celui des miracles, celui de force & de sagesse, que l'Esprit-Saint a communiqués à des hommes auparavant timides, ignorans & grossiers, & qui prêchent alors hautement J. C. crucifié, qui confondent les sages, qui bravent les tyrans, qui étonnent Jérusalem. Ces témoins sont l'établissement & la propagation de cette église naissante, qui, destituée de tous moyens humains, sembloit devoir périr au milieu des orages; mais qui, comme un germe fécondé par le souffle de Dieu, se développe tout-à-coup, étend ses rameaux jusqu'aux extrêmités de la terre, & jette de si profondes racines, que ni la violence des persécutions, ni les artifices de l'hérésie, ni toutes les passions du cœur humain ne peuvent jamais rien contr'elle. C'est cette église, qui, subsistant toujours invariablement au milieu des révolutions des tems, produit partout un peuple de Saints. Ainsi la religion de J. C. que nous voyons régner aujourd'hui parmi les nations les plus éclairées, annonce la mission de l'Esprit-Saint dont elle est le fruit; la mission de l'Esprit-Saint est une preuve de celle de J. C.; la mission de J. C. est liée avec celle des Prophetes, avec l'histoire

de Moïse, avec les promesses d'un Rédempteur faites au premier homme & réitérées à Abraham : en sorte que tous ces événemens forment une chaîne non-interrompue, qui remonte jusqu'à l'origine du monde. Ainsi la religion de J. C. commençant avec les siecles, se perpétue avec eux, plus ou moins développée, suivant les desseins de la Providence, toujours d'accord avec elle-même, enseignant toujours la même morale, professant toujours la même foi à un même Rédempteur.

Le Comte. N'allez-vous pas me condamner, Monsieur, à lire toutes vos histoires, à examiner tous vos livres, à discuter tous vos miracles, toutes vos prophéties ? Nous avons mieux à faire, & je n'en ai pas le tems.

Le Chev. Encore moins la volonté.

Le Comte. Discussions interminables !

Le Chev. Point du tout : il ne faut qu'ouvrir les yeux pour s'assurer de l'authenticité des Oracles divins, reconnus par les ennemis mêmes de J. C., pour être frappé des miracles de J. C. attestés par une foule de témoins irréprochables, pour se convaincre de tous les événemens que je viens de rappeller, & dont un seul suffiroit pour vous éclairer. Nierez-vous, par exemple, qu'un Messie

ait été promis aux Juifs ? Que J. C. ſoit venu préciſément au terme où il étoit attendu ? Pourrez-vous me citer une ſeule prédiction ſur le Meſſie à venir, dont je ne puiſſe vous montrer l'accompliſſement dans la perſonne du Meſſie arrivé ?

Le Comte. J'examinerai cela.

Le Chev. Nierez-vous encore que J. C. ſoit adoré dans toutes les parties du monde connu ? Que le regne de l'Idolâtrie ait été détruit ? Que ce ſoit principalement par ces grands caracteres que le regne du Meſſie devoit ſe manifeſter ? Caracteres auguſtes, qui ſont effectivement les plus glorieux & les plus dignes attributs de cet Envoyé du Ciel, dont l'Empire devoit avoir pour baſe la vérité & la juſtice.

Le Comte. Il y auroit ici bien des choſes à dire, mais nous verrons encore cela.

Le Chev. Conteſterez-vous l'établiſſement de la Religion chrétienne & les rapides progrès de ſa propagation, malgré tous les efforts des hommes réunis contr'elle ?

Le Comte. Soit.

Le Chev. Déſavouerez-vous l'héroïſme & la conſtance de ſes Martyrs, les éminentes vertus de ſes diſciples, ces

vertus ſublimes juſqu'alors inconnues, & que vous jugez vous-mêmes impraticables, malgré tant d'exemples qui vous convainquent de leur poſſibilité? Or cela peut-il être l'ouvrage de l'homme? Et s'il ne peut être l'ouvrage de l'homme, peut-il n'être pas l'œuvre d'un Dieu?

Le Comte. Eh! quelle eſt après tout la religion qui ne vante ſes fables, ſes oracles, ſes ſages, ſes prodiges? Faudra-t-il donc croire à tout?

Le Chev. Non, mais ne faudra-t-il auſſi croire à rien? Cependant, puiſque vous y revenez, arrêtons-nous un m ment ſur cette comparaiſon. Je vous cite une ſuite de Prophéties, dont vous ne pouvez conteſter l'authenticité, & dont l'accompliſſement dépendoit d'une infinité de cauſes libres; je vous montre encore l'accompliſſement de ces Prophéties, dans la perſonne de J. C. & dans l'établiſſement de ſon égliſe. Citez-moi, dans les autres religions, un ſeul oracle bien authentique ſur un événement qui ne pouvoit être prévu par une intelligence créée, & qui ſe ſoit réellement accompli. Je vous produis une multitude de miracles atteſtés par des témoins oculaires, qui ont donné la plus grande preuve poſſible de leur ſincérité, en ſcellant leur témoignage

de leur propre ſang. Citez-moi un ſeul miracle portant l'empreinte de la Divinité, qui ſoit atteſté par un ſeul témoin digne de foi, & qui diſe, *j'ai vu.* Je vous propoſe une loi qui renferme la morale la plus pure: imaginez une loi plus parfaite. Son Légiſlateur réunit toutes les vertus, dans le plus haut degré de perfection; citez-moi du moins un ſeul de vos ſages, qui ait eu la force de faire du bien à ceux qui le perſécutoient, qui ait ordonné à ſes diſciples de les aimer, & qui ait prié pour eux au moment qu'ils lui arrachoient la vie. La Religion chrétienne compte une infinité de Martyrs de tout âge, de toute condition; des Martyrs éprouvés par tous les ſupplices & par tous les opprobres, dont pluſieurs ſont morts en atteſtant les miracles qu'ils avoient vus : elle en compte dans tous les tems, & dans tous les lieux où elle s'eſt établie, ſans que jamais la perſécution ait altéré dans eux ces deux grandes vertus, dont J. C. leur avoit donné l'exemple, la charité envers leurs ennemis, & la ſoumiſſion aux Puiſſances. Les martyrs des autres religions ont-ils jamais réuni tous ces caracteres? Vous oſez traiter d'impoſteurs, ceux qui ont ſcellé de leur ſang le témoi-

gnage

gnage qu'ils rendoient à J. C. je ne vous demande, dans les autres religions, qu'un ſeul martyr qui ſoit mort, pour atteſter ce qu'il n'avoit point vu. Enfin la religion de J. C. trouve tous les obſtacles réunis contr'elle, & les ſurmonte tous. Cherchez une autre religion dans le monde, qui n'ait point flatté les paſſions, & qui n'ait pas encore employé les moyens humains pour s'établir. La vérité de ma religion eſt donc marquée à des caracteres propres à elle ſeule; caracteres dont chacun en particulier porte l'empreinte de la Divinité, & qu'aucune autre religion n'imitera jamais; elle eſt donc ſurnaturelle, elle eſt donc divine.

Le Comte. Mais de bonne foi croyez-vous donc que la perſécution fût un obſtacle à la propagation de votre évangile?

Le Chev. Oui, certes.

Le Comte. Ah! c'eſt une vieille erreur; mais il falloit naître dans un ſiecle de lumiere, & bien connoître les ſecrets de la nature, pour appercevoir cette vérité: auſſi n'y a-t-il encore que les Philoſophes qui puiſſent bien la voir. La perſécution un obſtacle à la propagation d'une religion! ô ciel! quelle abſurdité! voyez comment on prend tout à rebours. Eh!

la persécution est au contraire le moyen le plus naturel pour établir une religion. Oui, Monsieur, le cœur humain est ainsi fait : il se roidit contre la violence: les tourmens inspirent du courage ; on est toujours tenté d'imiter ceux qui se font rouer.... Vous en riez ; oui, Monsieur, & c'est moi qui vous le dis.

Le Chev. Il me semble pourtant, Monsieur, que vous vous étiez appliqué au contraire jusqu'ici, à diminuer le nombre des martyrs pour affoiblir la preuve qu'on tiroit de leur témoignage (1).

Le Comte. Oui, Monsieur, c'étoit une mal-adresse de nos prédécesseurs d'aller chicaner sur les faits : ces diables de Théologiens ne demandent pas mieux; ils ont toujours moyen de contredire, de citer, d'embrouiller (2). Mais à force de se retourner, le génie fait toujours quelque découverte : en examinant bien, on s'est enfin apperçu que l'homme, jaloux de sa liberté, étoit naturellement

(1) Voyez entr'autres Bayle, & Freret dans son examen critique des preuves de la Religion.

(2) Voyez M. Bergier, Certitude des preuves du Christianisme, ou Réfutation de l'examen critique. A Paris, chez Humblot.

porté par un esprit de contradiction à tout ce qu'on lui défendoit; & que les tortures mêmes devoient être un encouragement merveilleux pour l'y déterminer (1). Ah! Monsieur, quel service rendu à l'humanité, si nous pouvions bien faire comprendre une fois au genre humain que tant de malheureux qu'on traîne aujourd'hui impitoyablement au supplice, n'auroient bientôt plus d'imitateurs si on les laissoit vivre en paix! On diminueroit ainsi, sans coup férir, la masse des crimes, en diminuant la somme des malheureux.

Le Chev. Mais votre propre cœur, Monsieur, est-il bien d'accord avec ce que vous dites? vos Messieurs seroient-ils bien encouragés à propager la Philoso-

(1) « Le Christianisme gagna de proche en » proche, & parvint à l'oreille des Empereurs; » les uns le tolérerent par mépris ou par huma- » nité, les autres le persécuterent : la persé- » cution hâta les progrès que la tolérance lui » avoit ouverts; le silence & la proscription, » la clémence & la rigueur, tout lui devint » utile ». *Hist. des établ. des Européens dans les Indes*, tom. 7, c. 1, p. 2 & suiv.

Voyez aussi l'histoire critique de J. C. c. 17, p. 343, 360; Tableau des Saints, seconde partie, c. 2, p. 121; de la félicité publique, tom. 1, sect. 2, c. 3, p. 185; Vie de Séneque, p. 238.

phie moderne, si, astreints à une loi qui gênât les passions, ils voyoient encore devant eux toutes les horreurs des supplices ? Et si jamais il prenoit envie à quelqu'un de vous, d'aller se faire crucifier à la Chine pour le bien de l'humanité, est-il bien sûr que vos prosélytes seroient tentés de vous suivre? Prenez seulement la peine de les consulter. Vous savez, vous autres, Messieurs, mieux que personne, qu'il faut du moins un appui humain pour élever l'homme aux grandes choses ; & que si on lui enleve l'espoir de tout ce qui fait son bien-être, il devient nul. Comment lui seroit-il possible de se dévouer à l'infamie & aux supplices? Il a donc besoin alors d'une force plus puissante que la nature, pour triompher d'elle : & cette puissance d'où peut-elle venir, sinon de celui qui est le maître de la nature même? Voilà donc le sceau qui distinguera toujours les enfans de Dieu, des enfans des hommes. Voilà cette vertu divine, qui porte le Chrétien à ce haut degré de perfection, auquel la nature humaine n'atteindra jamais, parce qu'elle manque de moyens suffisans pour y arriver; & voilà aussi pour ainsi dire la pierre de touche, à laquelle on reconnoîtra toujours l'œuvre de Dieu.

Le Comte. A la bonne heure, Monsieur : on auroit pu le soupçonner, si les premiers siecles du christianisme avoient été des siecles de lumiere. Mais quand je considere que la Philosophie étoit encore dans son berceau ; que le genre humain... Ah ! si nos grands hommes avoient vécu dans ce tems, qu'ils auroient fait de belles découvertes (1) ! Mais malheureusement nous ne pouvons plus aujourd'hui que conjecturer.

Le Chev. Croiriez-vous donc, Messieurs, que le monde n'a eu des êtres raisonnables, que depuis que vous existez dans le monde ? Croiriez-vous qu'il faut avoir étudié à votre école, pour voir de ses propres yeux ? L'assertion des hommes qui ont vu ne vaut-elle pas bien les conjectures des Philosophes qui ne voient pas ? Cependant, puisque vous récusez les témoins que je viens de citer, en voici d'autres par surabondance, & plus dignes certainement de votre confiance.

---

(1) « On souhaiteroit, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Societé Royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistés d'un détachement du Régiment des Gardes ». *Diction. philos.*

Le Comte. Et qui donc?

Le Chev. Vous-mêmes, Messieurs.

Le Comte. Oh! il n'y a rien à dire.

Le Chev. Je vous montre à vous-mêmes deux peuples sur la terre, les plus anciens de tous, dispersés dans toutes les parties du monde, & qui, ne tenant à aucun pays ni à aucun empire, sembloient devoir plutôt se confondre avec les autres nations: les Juifs & les Chrétiens; nierez-vous encore cela?

Le Comte. Toujours des Juifs?

Le Chev. Oui, Monsieur; & ces deux peuples sont précisément les seuls dont l'existence est essentiellement liée avec la religion de J. C. Le Peuple Juif, qui date depuis quatre mille ans, répandu parmi les nations depuis dix-sept siecles, s'y perpétue & se distingue toujours d'elles, malgré l'intérêt qu'il auroit à se confondre avec les autres peuples, pour se soustraire à leur haine; & cela tandis que les nations les plus puissantes se mêlent avec les autres nations, tandis que les familles les plus illustres se confondent avec les autres familles, & qu'après un certain espace de tems, ni les unes ni les autres ne laissent plus de vestiges sur la terre. Pourquoi, Monsieur, cette exception particuliere, si contraire à l'ordre naturel?

Le Comte. Que nous importe ?

Le Chev. A vous, rien. Il faut même convenir que ce peuple vous embarrasse un peu ; & quoiqu'il ne vous ait jamais fait de mal, vous entrez pourtant quelquefois en fort mauvaise humeur contre lui. Votre Patriarche même, on ne sait trop pourquoi, les avoit assez maltraités ; aussi s'en sont-ils cruellement vengés (1). Ces Messieurs, sur-tout ceux du Portugal, ne pardonnent guere : & ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que les rieurs ont été cette fois pour les Juifs.

Le Comte. C'est un imposteur qui a pris leur devise pour avoir le plaisir de faire rire.

Le Chev. Quoi qu'il en soit, Monsieur, si l'existence de ce pauvre peuple vous paroît inutile, elle ne l'est point aux desseins de la Providence. Ce peuple devoit exister avant J. C. comme l'unique adorateur du vrai Dieu, comme le dépositaire de ses promesses, & destiné à donner naissance au Messie promis. Il devoit exister après J. C. pour attester l'authenticité des Oracles sacrés qui l'ont annoncé, pour rendre témoi-

(1) Voyez les Lettres de quelques Juifs Portugais à M. de Voltaire. A Paris, chez Moutard.

gnage à sa mission par ses propres malheurs, & pour accomplir lui-même un jour les prophéties par sa conversion.

Le Comte. Vaine spéculation, vaine subtilité, conjecture ridicule !

Le Chev. Quoi ! Monsieur, rien de plus ? Quoi ! vous qui observez si bien la nature, vous ne voyez rien ici de surnaturel ? Je m'en rapporte à votre conscience, & je tourne mes regards vers l'autre peuple.

Le Comte. Autre histoire !

Le Chev. Mais histoire véritable, & que vous ne contesterez sûrement pas. Les Chrétiens, qui ont déjà dix-sept siecles d'ancienneté, se perpétuent aussi parmi les différentes nations, non plus par la chair & le sang, comme les premiers, mais par la foi. Ce nouveau peuple change de climat ; il s'incorpore successivement avec toutes les nations, leur communique à toutes le même esprit, sans jamais rien contracter de leurs vices. La célébrité des plus grands Philosophes, n'a jamais pu réussir à donner de la consistance à leurs systêmes ; les disciples réforment leurs maîtres, ils se divisent entr'eux, & la secte enfin disparoît : les loix les plus sages n'ont jamais qu'une existence précaire ; de nouvelles loix succedent aux pre-

mieres, les unes & les autres tombent ensuite en désuétude ; & tout périt après un certain espace de tems, parce que tout est l'ouvrage de l'homme. Mais le peuple formé par une religion divine, la seule qui pût sanctifier l'homme & rendre gloire à Dieu ; ce peuple, à qui le Fils de Dieu avoit promis son assistance jusqu'à la consommation des siecles, & pour qui seul le monde avoit été créé ; ce peuple devoit subsister jusqu'à la fin des tems : & comme son existence étoit inséparable de la foi, sa foi devoit aussi demeurer immuable au milieu des siecles. Les tempêtes détachent à la vérité quelques rameaux de l'arbre, mais elles n'entament jamais le tronc ; les rameaux détachés sechent, l'arbre répare ses pertes & demeure toujours le même. Ainsi le Corps des Pasteurs, uni au Corps des Fideles qu'il gouverne aujourd'hui, remonte, par une succession non-interrompue, à cette église primitive, qui a reçu sa mission de J. C. & qui fait encore profession de croire ce qu'elle a toujours cru.

Or tout cela posé, je vous le demande, Monsieur, qu'est-ce donc qui a fixé le sort de ces deux peuples dans une sorte d'immutabilité, tandis que tout change

autour d'eux? Qu'eſt-ce qui les conſerve dans une ſituation ſi analogue à leur deſtinée; l'un dans un état d'aviliſſement & de mépris; l'autre d'abord perſécuté pour montrer la toute-puiſſance du bras qui le protégeoit, & ſortant enſuite du ſein de l'orage, pour répandre par-tout la lumiere & faire régner J. C. ſur les nations les plus ſages & les plus puiſſantes? Expliquez nous cette énigme, vous, Meſſieurs, qui ne croyez pas à J. C.

Le Comte. Ce ſont de ces phénomenes dont il n'y a que la nature qui ſache bien le ſecret. Ces deux peuples ſe trouvent là, à-peu-près comme vous, comme moi, comme votre Meſſie, comme vos Apôtres, comme tous les événemens dont vous venez de parler; c'eſt par haſard, c'eſt par un concours fortuit de circonſtances. Il y a tant de bizarreries dans la nature!

Le Chev. Que dites-vous là, Monſieur? Mais le penſez-vous bien? Quoi! une chaîne d'événemens qui datent du commencement du monde, & dont les chaînons, diſtribués ſur la face de la terre, y tiennent à une infinité de cauſes morales & phyſiques; des événemens qui marchent avec les ſiecles, des événemens qui ramenent tout, les faits les plus obſcurs comme les révolutions les plus éclatantes, les loix d'un ancien

peuple, les oracles des Prophetes, la chûte des Empires, l'extinction de l'Idolâtrie, la renaissance du monde, la dispersion & la perpétuité d'une nation maudite, la formation d'un nouveau peuple, l'héroïsme des plus sublimes vertus, enfin le ciel & la terre; & qui les ramenent à un point unique, J. C. & son empire; tout cela n'est-il donc, selon vous, que l'effet d'un concours fortuit de circonstances?

Le Comte. Cela vous paroîtra peut-être, Monsieur, un peu difficile à croire; & je n'en serai pas surpris. C'est qu'il faut avoir une certaine trempe d'esprit, pour se bien mettre au-dessus des préventions... Mais attendez, Monsieur.... ah! je n'y pensois donc pas.... tous ces raisonnemens ne me regardent plus: ils embarrasseront peut-être ceux qui croient encore en Dieu; car s'ils voient les desseins d'une Providence dans les merveilles de la nature, dans leur ordre, dans leur harmonie; il faudra bien aussi qu'ils reconnoissent cette même Providence dans cet enchaînement de prétendues merveilles, qui concourent toutes, depuis le commencement du monde, à un même but; à l'établissement & à la conservation de l'église de J. C. C'est un piege qu'on leur a tendu, en leur

persuadant qu'il falloit au moins adorer un premier Etre. Ils ne voyoient pas où on vouloit les mener; ils s'en tireront comme ils pourront. Les plus habiles d'entre nous s'en étoient douté ; aussi se sont-ils bien gardés de s'y laisser prendre. Ils ont nié tout net que les merveilles de l'univers fussent l'effet d'une cause intelligente, & se sont sauvés, une fois pour toutes, des chicanes de vos Théologiens, en se refugiant sur les aîles de la nature: c'est là, Messieurs, que nous vous attendons.

Le Chev. Oh! si, pour contester les preuves de ma religion, vous êtes réduits, Messieurs, à nier que les merveilles de la nature prouvent l'existence d'un premier Etre; ma cause est gagnée, puisqu'on ne peut combattre ma religion que par une absurdité. Je vais plus loin encore; & quand même la nature toute seule auroit pu créer l'univers, je dis qu'il faudroit toujours reconnoître une cause supérieure, qui non seulement auroit fait servir la nature à l'établissement de la religion, mais encore qui en auroit suspendu les loix, qui en auroit changé la marche, qui l'auroit subjuguée, qui l'auroit asservie à l'empire de J. C.

Le Comte. Ah ! Monsieur, il y a ici du merveilleux. Voilà une servitude dont on ne s'étoit pas encore avisé. Voudriez-vous bien nous l'expliquer?

Le Chev. Très-volontiers, pourvu que vous ayez la patience de m'entendre: je n'aurai besoin pour cela, que de faire une courte analyse de ce que je viens de vous dire.

Le Comte. Je le veux bien, mais du moins soyez court.

Le Chev. Répondez-moi donc, je vous prie : n'est-il pas contre l'ordre physique, qu'à la seule parole d'un homme les morts ressuscitent, qu'un aveugle recouvre la vue, que les estropiés soient guéris, que les pains se multiplient entre ses mains, que les eaux se raffermissent sous ses pieds, & que cet homme communique encore sa puissance à d'autres hommes? N'est-il pas contre l'ordre moral, que des hommes qui vivent en divers tems & en différents pays, lisent dans l'avenir, & tracent tous par quelque trait particulier, le tableau d'un grand Prophete qui doit paroître long-tems après eux, & à des époques précises qu'ils désignent? Que cet homme extraordinaire paroisse en effet au terme fixé, parfaitement ressemblant au tableau qu'on en avoit déjà

tracé ? Qu'il marque à son tour les événemens les plus surprenans & les plus incroyables qui doivent arriver après lui, la publication de son Evangile dans tous les pays du monde, la persécution & le triomphe de son Eglise, la formation & la perpétuité d'un nouveau peuple, les Rois & les sages de la terre prosternés aux pieds de sa Croix, & le peuple qui l'y avoit attaché, frappé des fléaux les plus terribles ? N'est-il pas contre l'ordre naturel, que tout l'univers, que les ennemis mêmes de la Religion concourent constamment & librement, depuis sa naissance, sans le savoir & sans le vouloir, à l'accomplissement de ces prédictions ? N'est-il pas contre le cours des causes morales, qu'une Religion qui enchaîne toutes les passions, qui lutte contre la puissance des hommes dont elle combat les préjugés, contre la nature du cœur humain dont elle contrarie les penchans, contre l'orgueil de l'esprit qu'elle humilie sous le joug de la foi, s'établisse avec tant de rapidité au milieu des Nations les plus corrompues ; qu'elle y répande son esprit, qu'elle y enfante un nouveau peuple, qu'elle y fasse briller dans tous les tems les plus hautes vertus, & que, malgré la pente du cœur humain, malgré la corruption

des mœurs, on voie toujours au milieu de ce peuple, & de ce peuple ſeul, des ſages, élevés au-deſſus de tout ce qui flatte les ſens, renoncer à l'éclat de la naiſſance, aux avantages de la fortune, aller ſe cacher dans la retraite, s'y conſacrer à la pratique des vertus les plus auſteres, & dérober encore leurs vertus aux applaudiſſemens des hommes, en élevant un mur éternel de ſéparation entr'eux & le monde? des hommes apoſtoliques qui, briſant tous les liens qui les attachent ſur la terre, vont, dénués de tout, dans les pays les plus barbares, les arroſer de leurs ſueurs & de leur ſang, pour faire connoître le Dieu qu'ils adorent, & ſauver des hommes barbares qui les perſécutent? N'eſt-il pas contre l'ordre de la nature, que cette même Religion ſe perpétue avec ſon peuple, dans toute ſon intégrité, & que, malgré la tendance du cœur humain à ſe relâcher des obſervances qui le gênent, cette loi dépoſée entre les mains des hommes corrompus, foibles, inconſtans par nature, demeure toujours invariable & incorruptible? que ſes Miniſtres, lors même qu'ils la violent, ſoient pourtant ſi fideles à conſerver la pureté de ſa morale, & à défendre contr'eux-mêmes

les droits de la Religion qu'ils enseignent ? N'est-il pas enfin contre la nature du cœur humain, qu'il puisse trouver, dans la privation de tout ce qui flatte la nature, dans les austérités de la pénitence, dans les persécutions, dans les souffrances, cette joie intérieure que J. C. a promise à ses Saints, & que le spectacle le plus affligeant pour la nature, l'image d'un Homme crucifié, soit devenu pour eux le spectacle le plus doux & le plus consolant ?

Le Comte. Allons, Monsieur, laissez-là votre mysticité qui ne convertira personne, & parlons raison.

Le Chev. Cette consolation n'est pas, j'en conviens, dans l'ordre des choses humaines : mais les Chrétiens qui l'ont éprouvée l'attestent, ils en sont eux-mêmes la preuve, leur témoignage est unanime ; on doit les en croire, lorsqu'ils sacrifient tout à une Religion qui leur défend de mentir : & plus le fait est au-dessus des forces de la nature, plus le miracle de la grace est manifeste.

Le Comte. Eh bien ! ce sera tout au plus l'effet d'un enthousiasme.

Le Chev. Mais un enthousiasme qui dure depuis la naissance de l'Eglise ! Que pensez-vous, Monsieur, d'un pareil enthousiasme ?

Le Comte. J'accorde tout, si vous voulez; & j'en tire un argument contre vous-même.

Le Chev. Quel argument, Monsieur, contre une force toute-puissante, qui se manifeste par tant de prodiges?

Le Comte. Je dis qu'une Religion diamétralement opposée à la nature du cœur humain, ne peut être l'ouvrage d'un Etre infiniment sage.

Le Chev. Fort bien, Monsieur. Ainsi, de ce que vous voyez au-dessus de la nature une force qui la subjugue, & qui la fait plier sous le joug de la Religion, vous en inférez qu'il n'y a point de Dieu supérieur à la nature; & moi, j'en infere précisément tout le contraire.

Le Comte. Mais l'Auteur de la nature ne doit-il pas être aussi l'auteur de votre Religion?

Le Chev. Oui, certes.

Le Comte. Comment donc se contrediroit-il lui-même, en réprouvant les inclinations qu'il nous auroit inspirées?

Le Chev. Distinguons, Monsieur, les inclinations qui viennent de Dieu & qui sont de l'essence du cœur humain, de celles qui naissent de notre corruption.

Le Comte. Je ne suis pas encore assez au fait, Monsieur, pour bien faire cette distinction.

Le Chev. J'en suis fâché ; cela est pourtant fort aisé.

Le Comte. Pas trop : eh ! comment cela?

Le Chev. Par un principe très-simple.

Le Comte. Je ne le vois pas encore.

Le Chev. N'est-il pas vrai, Monsieur, que les inclinations qui sont de l'essence de notre nature, & qui nous sont inspirées par l'Auteur de notre être, doivent être invincibles, & qu'elles ne doivent jamais nous induire par elles-mêmes en erreur?

Le Comte. C'est là justement aussi ce que je prétends.

Le Chev. Nous voilà donc d'accord sur le principe. Or, c'est à ces premieres inclinations du cœur humain, qui annoncent les hautes destinées de l'homme, que la Religion de J. C. nous rappelle ; c'est à elles qu'elle parle ; inclinations innées dans l'homme, qu'elle développe, qu'elle éclaire, qu'elle satisfait.

Le Comte. Voilà d'abord une assez belle chimere : mais écoutons la preuve.

Le Chev. Ce sera vous-même, Monsieur, si vous voulez bien, qui me la fournirez.

Le Comte. Moi, Monsieur? je vous en défie.

Le Chev. Oui, vous-même ; car c'est vous-même, c'est votre propre con-

ſcience que j'interroge dans ce moment. Suppoſez-vous paroiſſant pour la premiere fois dans le monde.

Le Comte. Eh bien ! ſoit : que faut-il faire ?

Le Chev. Vous voilà d'abord foible & dépendant de tous les êtres qui vous environnent, ne pouvant leur commander, & cependant ayant beſoin de leur concours pour conſerver votre exiſtence. Sondez à préſent votre ame, & dites-moi quels ſont vos premiers vœux ? Ne ſeroit-ce pas que la main qui vous a formé daignât auſſi prendre ſoin de vous?

Le Comte. D'accord : je ſens à-peu-près cela.

Le Chev. Or la Religion de J. C. vous apprend que le Dieu qui vous a créé, eſt auſſi votre pere ; & votre propre cœur doit vous dire le reſte.

Le Comte. Mais ce Dieu habite au plus haut des cieux ; & moi, je rampe ſur la terre. Comment me faire entendre à lui, pour lui expoſer mes beſoins & pour implorer ſon ſecours ?

Le Chev. Ce Dieu eſt par-tout ; il pénetre votre cœur de ſa préſence : c'eſt le cœur qui lui parle, c'eſt le cœur qu'il exauce. Telle eſt la doctrine de notre Evangile. Or en recevant ſes bienfaits, ne ſeroit-il pas d'une ame généreuſe de lui rendre hommage?

Le Comte. Que lui offrira le malheureux qui n'a que des larmes à répandre ?

Le Chev. Comme c'eſt le cœur que Dieu exauce, c'eſt auſſi le cœur qui doit l'adorer. La Religion de J. C. ne vous demande point d'autre offrande que celle d'un cœur ſenſible, rendant un hommage public à l'Etre-Souverain qui l'a créé : voilà le culte qui l'honore, & que tous les hommes peuvent lui rendre.

Le Comte. A merveille ! mais vous me tranſportez, Monſieur, dans un autre monde, pour implorer l'aſſiſtance d'un Etre que je ne vois pas. J'aimerois bien mieux être à mon aiſe dans celui-ci, & trouver plus d'humanité parmi les individus qui m'environnent & qui traverſent tous mes deſirs ; car je ſens que mon bien-être dépend un peu de leur bonne volonté.

Le Chev. Quelle ſatisfaction pour vous, Monſieur, ſi vous pouviez les intéreſſer tous à votre bonheur ?

Le Comte. Satisfaction chimérique ! chacun eſt pour ſoi dans le monde, cela eſt démontré.

Le Chev. Point du tout. Ma Religion veut que chacun ſoit auſſi pour ſon prochain : elle fait aux autres un commandement de vous aimer comme eux-mêmes, d'exercer envers vous la miſéri-

corde que Dieu exerce envers eux, & vous met ainsi sous la protection de tous : elle fait plus encore, elle leur fait pratiquer ce qu'elle commande.

Le Comte. Tout cela, après tout, n'est qu'un bien fictice : l'essentiel seroit d'être heureux ; & quand on peut se passer du secours des autres, on se console aisément de leur estime.

Le Chev. Ce desir de la félicité est invincible : l'Auteur de la nature l'a gravé au-dedans de vous ; & l'Auteur de la nature ne pouvant induire en erreur, il faut que ce vœu puisse se réaliser. Mais comment être heureux ?

Le Comte. Belle demande ! jouir des plaisirs, & vivre sans contrainte, c'est le vœu de la nature : voilà le vrai bonheur de l'homme.

Le Chev. Mais n'éprouvez-vous pas vous-même que les plaisirs sont incapables de vous rendre heureux ?

Le Comte. Pas toujours heureux, à la vérité.

Le Chev. Cependant vous desirez de l'être toujours. La jouissance des plaisirs n'est donc pas cette félicité que vous desiriez, & qui convient à votre nature. N'éprouvez-vous pas encore, à la suite de ces plaisirs, une honte & des remords secrets, qui annoncent la dégradation de votre être ?

Le Comte. Oui, quelquefois certaines inquiétudes : mais c'est un instinct, c'est un reste de préjugé, c'est un je ne sais quoi : enfin, Monsieur, c'est une *modification de la nature.*

Le Chev. Et qu'il n'est pas cependant en votre pouvoir de changer. Le desir d'une pareille félicité est donc une illusion qui vous trompe & qui vous avilit ; il ne peut donc venir de l'Auteur de la nature même ; la véritable Religion, fondée sur la vérité & la justice, ne sauroit donc y applaudir. Mais elle vous promet un bien infiniment plus précieux & plus durable que tous les biens de la terre, un bien seul capable de satisfaire vos desirs.

Le Comte. Cela est impossible, car l'ambition de l'homme n'a point de bornes.

Le Chev. Seriez-vous satisfait d'un Empire ?

Le Comte. Quelle extravagance !

Le Chev. La Religion de J. C. vous le promet, & vous ordonne même de l'espérer.

Le Comte. Allons, Monsieur le Chevalier, continuez à pérorer : nous serons donc tous autant de Rois sur la terre. Cela va à merveille.

Le Chev. Tous les hommes ne sont

pas destinés à régner dans le monde ; & tous les royaumes de la terre ne seroient pas capables de remplir l'étendue de leurs desirs : car les Princes eux-mêmes desirent encore. Ils sont encore assiégés par les soucis & les peines ; ils sentent donc que le vrai bonheur leur manque. Eh ! que seroit-ce, après tout, que des royaumes périssables, pour une ame qui doit vivre éternellement ? Mais Dieu vous destine à régner éternellement avec lui dans un autre monde.

Le Comte. Et cependant il me laisse malheureux dans celui-ci.

Le Chev. Que demanderiez-vous donc?

Le Comte. De n'avoir rien à souffrir.

Le Chev. Mais ce desir est-il raisonnable ? Ne savez vous pas que les peines de la vie sont inséparables de notre condition ? Mais J. C. qui réprouve ce desir, va même au-delà de vos vœux, en faisant servir des peines momentanées, à mériter les récompenses à venir : & l'espoir de ces récompenses est déjà dans ce monde un soulagement à vos maux.

Le Comte, Récompenses imaginaires, que votre Législateur met à un si haut prix, qu'il faudroit changer de nature pour y atteindre.

Le Chev. Point du tout : il faudroit seulement rectifier le cœur humain, &

Dieu qui l'a formé, vous promet son secours. Par lui tout vous devient possible ; & déjà il vous donne la preuve de sa toute-puissance & de sa fidélité à ses promesses, dans la personne de ceux qu'il éleve à la pratique des plus hautes vertus.

Le Comte. Et si ma fragilité succombe ?

Le Chev. Sa miséricorde vient au-devant de vous : elle vous offre le pardon ; le repentir l'obtient, & c'est encore sa religion qui vous l'enseigne.

Le Comte. Mais nous créer pour nous détruire ! quelle fatalité ! Etoit-ce la peine de nous faire exister ?

Le Chev. Vous redoutez donc encore la mort ?

Le Comte. Sans doute, Monsieur ; la destruction est le plus grand fléau de l'humanité.

Le Chev. Vous voudriez donc être immortel ?

Le Comte. Oui, s'il étoit possible.

Le Chev. Il faut pourtant que cela soit, puisque le desir de l'immortalité est aussi naturel que l'amour de notre propre existence. Il est même si invincible, que ce n'est jamais par l'amour du néant, mais seulement par la crainte d'un avenir malheureux, qu'on desire d'être

d'être anéanti à la mort; car aucun de vous qui ne souhaitât de survivre au tombeau, s'il espéroit une vie heureuse. Que dis-je ? en desirant même la dissolution de son être, on voudroit encore être immortel, & se dédommager de son anéantissement après le trépas, par une ombre d'existence dans la mémoire des hommes. Or le desir de l'immortalité étant invincible, ne peut venir que de l'Auteur de la nature; & certainement l'Auteur de la nature n'a pas mis en vous ce desir en vain.

Le Comte. Cependant je meurs.

Le Chev. Non, Monsieur, je l'ai déjà dit, vous ne mourrez pas dans cette partie de vous-même qui desire l'immortalité. La religion vous enseigne qu'un être capable de connoître & d'aimer son auteur, doit vivre éternellement comme lui, & repousse loin de vous le plus affreux de tous les maux, qui est le désespoir. Que conclure à présent de tout cela ?

Le Comte. C'est que les superstitions repaissent toujours l'imagination de brillantes chimeres.

Le Chev. Mais ces prétendues chimeres, qui ont une si parfaite analogie avec la nature du cœur humain, ne prouvent-elles pas déjà que vous avez

eu tort d'accuser la religion de dégrader, de contrarier la nature? Ne prouvent-elles pas encore, suivant vos principes, & par cette parfaite analogie de la religion de J. C. avec les vœux de la belle nature, que la nature & la religion de J. C. dérivent du même principe? Que demandez-vous de plus? Je vais vous donner encore un garant que vous ne devez point récuser.

Le Comte. Quel garant?

Le Chev. C'est Dieu lui-même.

Le Comte. Oui, s'il existoit.

Le Chev. Mais je vous ai prouvé, Monsieur, son existence; je vous ai prouvé la mission de son Fils unique, & sa manifestation dans le monde, non pas avec la majesté de sa gloire, pour ne pas nous épouvanter par l'éclat de sa divinité, mais avec les signes de sa toute-puissance pour éclairer notre raison; & vous me dispenserez sans doute de vous répéter ici ce que j'ai déjà dit. Il est donc prouvé qu'il n'y a point de religion qui soit mieux proportionnée que celle de J. C., à notre nature, à sa foiblesse, à son insuffisance, à ses besoins, à ses desirs. L'Auteur de la nature est donc aussi l'auteur de cette religion sainte. C'est donc lui qui, séparant, dans la nature même, ce qui vient de lui,

d'avec la perversité des passions qui la corrompent, qui l'aveuglent, qui la dégradent, développe les heureux germes de grandeur qu'il a mis au-dedans de nous. C'est donc lui qui, portant le flambeau dans le labyrinthe du cœur humain, éclaire la raison, console l'homme, non par l'illusion d'un faux bien qui le laisse toujours dans une véritable indigence, mais par la vue des récompenses à venir, seules dignes de sa vertu, seules capables de le rendre heureux. C'est donc lui qui, en donnant à nos desirs, auparavant resserrés dans la sphere de notre mortalité, une étendue, une élévation conformes à nos hautes destinées, nous redonne notre premiere dignité sans nous inspirer de la présomption, & nous humilie aux pieds de l'Eternel, sans nous dégrader. C'est donc lui qui ranimant, qui excitant les premiers sentimens d'humanité qu'il nous a inspirés pour nos semblables, réunit tous les hommes comme les enfans d'une même famille, resserre les membres de la société civile par les liens de la charité. C'est donc lui qui, en opposant un frein à nos passions, nous donne la paix de l'ame, & nous assure cette liberté précieuse des enfans de Dieu; liberté généreuse, liberté docile & soumise, qui,

en nous abaiſſant ſous la main de Dieu & des Puiſſances qu'il a établies, nous fait remonter en même tems juſques dans le ſein de la Divinité, juſqu'à cet ordre ſouverain qui gouverne les peuples, pour y puiſer les motifs ſublimes de notre obéiſſance. Cette religion eſt donc la religion de la nature ; je dis de la nature rappellée à ſa premiere origine, éclairée ſur ſa véritable deſtination, dirigée vers ſa derniere fin, ennoblie par l'élévation de ſes motifs. Cette religion eſt donc la ſeule digne de la majeſté de Dieu & de la grandeur de l'homme. Elle eſt donc la religion du cœur humain, une religion divine, & la ſeule religion véritable.

Le Comte. Vous allez vous perdre, hélas ! mon pauvre Chevalier, dans l'empirée ; & ce n'eſt pas là certainement ce que je vous demandois. Il s'agiſſoit de me prouver vos myſteres ; & vous vous morfondez à diſſerter ſur les preuves de votre religion. Revenons donc, s'il vous plaît, à ces myſteres : il faut remplir votre tâche.

Le Chev. Mais ma tâche eſt déjà remplie.

Le Comte. Comment, Monſieur ? vous n'en avez pas encore dit le premier mot.

Le Chev. Ne vous ai-je pas fait obſerver, dès le commencement, que l'eſprit humain ne pouvoit tout comprendre ?

Le Comte. Oui, je m'en ſouviens.

Le Chev. Et que par conſéquent, s'il y avoit des vérités prouvées par une autorité infaillible, elles ne pouvoient plus être conteſtées, quoique l'eſprit humain ne pût les concevoir ?

Le Comte. D'accord encore avec vous.

Le Chev. Vous ayant donc une fois prouvé la vérité de ma religion, il ne vous eſt plus permis d'en conteſter les myſteres, puiſqu'ils ſont appuyés ſur l'autorité infaillible d'une révélation divine.

Le Comte. Quel circuit, Monſieur !

Le Chev. Circuit aſſez court; mais fût-il plus long encore, il n'en ſeroit pas moins concluant s'il mene droit à la certitude.

Le Comte. Ne ſeroit-il pas plus ſimple que je viſſe tout de mes propres yeux ?

Le Chev. Mais lorſque Dieu nous conduit à la vérité, ce n'eſt pas à nous, Monſieur, à lui preſcrire la voie par laquelle il doit nous y mener; & quand nous avons un moyen ſûr d'y parvenir, il ne nous eſt point permis de le négliger, parce que nous voudrions aller par une autre route. Nous devons donc rendre

hommage à la vérité dès que nous la connoissons, quoiqu'en se manifestant à nous, elle ne satisfasse pas notre curiosité. Il ne seroit pas même raisonnable de demander qu'on nous démontrât, par les principes de la raison, des vérités qui sont au-dessus de la raison même. Nous avons dit que chaque genre de vérité avoit aussi son genre de preuves.

Le Comte. Qu'avions-nous besoin, après-tout, de tant de mysteres ? L'obscurité rebute les sages, & la crainte de s'égarer nous rend toujours indécis.

Le Chev. Oui vraiment ; & il faut l'avouer, Monsieur, vos sages sont ici assez conséquens. Comme ils ne veulent point reconnoître l'œuvre de Dieu dans les merveilles de la nature, parce qu'ils n'en pénetrent pas les mysteres, il faut bien aussi qu'ils nient les mysteres de la religion, malgré la lumiere qui les environne, parce qu'il ne leur a pas été donné de les concevoir. Mais est-on digne du nom de sage, quand on se conduit par de pareils principes ? Nous marchons, Monsieur, par une route bien opposée. Convaincus de l'existence de Dieu par les merveilles qui éclatent dans l'ordre de la nature & dans l'ordre de la religion, nous adorons son infinie sagesse dans l'ordre de la

nature ; & nous en respectons les profondeurs dans l'ordre de la religion. Cependant, sans vouloir sonder les décrets de l'Eternel, je découvre au premier coup-d'œil, dans l'immensité de l'essence divine, la nécessité de ces obscurités mystérieuses qui vous rebutent; car Dieu étant infini, il doit être incompréhensible par-tout où il se manifeste à une intelligence créée. J'en apperçois encore la convenance dans l'orgueil même de l'esprit humain qui s'irrite contr'elles.

Le Comte. Etoit-ce donc pour nous fermer l'entrée de votre religion ?

Le Chev. Au contraire c'étoit pour vous y introduire.

Le Comte Quel singulier moyen !

Le Chev. Ecoutez un moment avant de prononcer.

Le Comte. Ecoutons donc.

Le Chev. Je vois d'abord ceux qui ont secoué le joug de la foi, s'égarer par différentes routes, & devenir tous les jours plus absurdes, à proportion qu'ils s'éloignent d'elle. Je vois les nouveaux Philosophes, qui se disent les peres de la lumiere, s'obstiner à nier les vérités les plus évidentes, parce qu'ils veulent tout comprendre ; je les vois qui enfantent les systêmes les plus monstrueux en

matiere de religion & de morale, parce qu'ils veulent marcher tout ſeuls. Il falloit donc pour nous conduire à la religion, prendre une route toute contraire: il falloit réprimer la préſomption de l'eſprit humain, donner un frein à ſa curioſité, lui marquer les bornes de ſa raiſon, en lui donnant un guide. Or tel eſt l'ouvrage de la foi : elle fait plier l'eſprit humain ſous un joug reſpectable, qui, ſans lui laiſſer des incertitudes, puiſqu'il eſt appuyé ſur la révélation divine, prévient ſes écarts, l'aſſujettit à des myſteres incompréhenſibles, pour réprimer ſa préſomption, & le fixe invariablement ſur les principes mêmes de la loi naturelle, que les préjugés & les paſſions obſcurciſſent ſouvent aux yeux de la raiſon. Ainſi la raiſon s'étant égarée par la préſomption, J. C. pour la ramener à la verité, l'éclaire & l'humilie en la mettant ſous la garde de la foi. Ainſi le cœur & l'eſprit de l'homme, qui avoient été créés pour Dieu, s'étant révoltés contre lui, la religion exige de l'un & de l'autre un hommage particulier d'adoration; l'hommage du cœur, par l'obéiſſance à la loi de Dieu; l'hommage de l'eſprit, par la ſoumiſſion à ſa parole. C'eſt donc par cette ſage économie, qu'en ſoumettant tout l'homme à ſon

Auteur, elle concilie, dans ses mysteres augustes, la gloire de Dieu & les besoins de l'homme, avec les lumieres de la saine raison.

Le Comte. Et moi, je soutiens que vos mysteres dégradent l'homme : je dis qu'ils obscurcissent sa raison : je dis qu'ils défigurent sa religion.

Le Chev. En quoi, Monsieur, je vous prie? J'en demande ici la preuve, & je vous défie de la donner : je vais plus loin encore ; & je donne la preuve contraire. Car nulle part la religion ne paroît si auguste, ni sa morale si sublime ; jamais l'homme ne paroît si grand, ni Dieu si fort au-dessus de l'homme, que dans ces mysteres sacrés, qui humilient la raison humaine. Non, Monsieur, jamais nous n'aurions bien connu ni la sainteté de Dieu, ni sa majesté suprême, ni son infinie miséricorde, si nous n'avions appris de nos sacrés mysteres, que le péché qui l'offense, n'a pu être expié que par un Homme-Dieu comme lui ; que nos offrandes ne peuvent mériter ses récompenses que par la médiation de cet Homme-Dieu ; que cette médiation étoit nécessaire pour concilier la miséricorde avec la Justice divine. Il falloit pour bien connoître la dignité de notre ame & ses

hautes destinées, apprendre de nos saints mysteres, que rachetés par le sang d'un Dieu, régénérés par sa grace, devenus ses enfans par adoption, notre ame étoit une portion de son corps mystique, & que la gloire de son regne devoit un jour rejaillir sur ses membres. Il falloit, pour imprimer au culte divin ce caractere éminent de grandeur & de sainteté, particulier à notre religion, que le sacrifice de J. C. Dieu & Homme tout ensemble, que ce sacrifice annoncé dès le commencement du monde, accompli dans le tems, se perpétuât parmi nous avec sa religion, pour être toujours au milieu de nous le point central de nos hommages, & le lien sacré qui unissoit la terre avec le ciel. Il falloit enfin, pour former en nous l'homme nouveau, que toute notre morale eût nos grands mysteres pour base. Quels motifs en effet, Monsieur, plus capables de nous exciter, de nous soutenir, de nous encourager, de nous consoler, que de penser que revêtus de l'auguste qualité d'enfans de Dieu, nous devons porter sa ressemblance, que sa vertu est devenue notre propre force, que la récompense promise à nos œuvres doit être aussi le prix de ses mérites, que son sang est le sceau de son amour, que

ſa mort a été la ſource de ſa gloire, & que ſa réſurrection eſt le gage de la nôtre ?

Le Comte. Ah ! quel enthouſiaſme, Monſieur ! quel enthouſiaſme ! voilà comme vous êtes, vous autres, Meſſieurs, toujours transformés en demi-Dieux. Vous nous promenez dans les eſpaces imaginaires ; repoſez-vous du moins un moment ſur la terre. Tenez, Monſieur, aſſeyez-vous ici, ſoyez de ſang-froid, & raiſonnons. Comment voulez-vous que j'adore un Roi de gloire, dont vos Prophetes avoient annoncé la puiſſance & la majeſté en termes ſi magnifiques ? Un Roi, qui devoit humilier les Princes, ſubjuguer les nations, dominer ſur tout l'univers, pour y faire régner avec lui la juſtice & la paix ? Et que je l'adore ſur cette même Croix où je le vois couvert d'opprobre, expirer dans les douleurs ?

Le Chev. Mais faites attention, Monſieur, que ce même Roi étoit auſſi repréſenté dans les Prophetes comme un homme humilié, couvert d'infamie, expirant au milieu des ſupplices.

Le Comte. Contradiction de plus. Un Roi humilié & un Roi glorieux, quel délire ! quel contraſte ! & vous croyez encore, Monſieur, me perſuader par

toutes ces rêveries ? & vous n'êtes point encore vous-même désabusé?

Le Chev. Au contraire, ces prétendues contradictions me confirment dans ma foi, puisqu'elles se concilient, dans ma religion, avec les grands desseins de la sagesse éternelle, qu'aucune intelligence créée n'auroit pu ni concevoir, ni concilier.

Le Comte. Autre énigme.

Le Chev. Je vais l'expliquer. Quel étoit le but de cette religion auguste? C'étoit de nous désabuser d'une fausse grandeur qui éblouissoit nos regards, qui fixoit nos desirs sur la terre, qui devenoit le principe de tous nos égaremens. Or J. C. pour nous montrer dans sa personne, le néant de la gloire du monde, paroît sur la terre dépouillé de toute la grandeur humaine, mais avec toute la puissance d'un Dieu; humilié, persécuté, couvert d'opprobres, il commande à la nature. Il vit dans la pauvreté, & il multiplie les pains dans le désert: en se livrant à ses ennemis, il les terrasse d'une seule parole: en expirant sur une Croix, il obscurcit les cieux, il ébranle la terre, & s'annonce comme le maître de l'univers.

Le Comte. Quel Roi, Monsieur, qui anéantit, pour ainsi dire, toutes les

grandeurs de la terre dans sa personne !

Le Chev. Un Roi, tel que devoit être l'Homme-Dieu. Les hommes regnent au-dehors par la force ; il devoit régner dans le cœur par l'amour. C'est là aussi qu'il exerce un empire digne de lui, & que son regne porte l'empreinte de la Divinité même : je dis l'empreinte de sa sainteté, en purifiant le cœur de l'homme : l'empreinte de sa grandeur, en l'élevant au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu ; l'empreinte de sa puissance, en lui donnant la force de résister à toutes les attaques pour conserver sa vertu ; l'empreinte de sa sagesse, en l'éclairant de sa lumiere ; l'empreinte de sa bonté, par la miséricorde que Dieu accorde au pécheur pénitent ; l'empreinte de sa justice, par les vengeances qu'il exerce sur le coupable endurci. Regne éternel, qui se forme d'abord sur la terre, par la sanctification des Elus ; & qui doit se perpétuer dans le ciel avec leur triomphe.

Le Comte. Oui, Monsieur, regne phantastique, & que vous avez toujours la précaution de dérober à nos regards.

Le Chev. Mais avouez d'abord, Monsieur, que l'idée de ce regne est infiniment au-dessus de toute la gloire du monde ; & qu'il n'y avoit point de regne

qui fût plus glorieux pour la Divinité, ni plus digne de nos vœux. C'étoit donc le ſeul regne qui convenoit à J. C. & comme Fils de Dieu, & comme Rédempteur du monde, & comme inſtituteur d'une religion divine, & comme Roi céleſte, J. C. attirant tous nos regards vers lui, & ne nous laiſſant plus rien voir de grand ſur la terre que Dieu ſeul.

Voilà donc le regne qui explique ce contraſte apparent d'humiliation & de grandeur, d'anéantiſſement & de majeſté qui vous révolte; ce regne que les Prophetes avoient annoncé, & qu'aucune intelligence créée n'auroit pu ni prévoir, ni imaginer: regne tout ſpirituel, à la vérité, mais dont la gloire perce toujours à travers les nuages qui l'environnent. Les trompettes du ciel ſe font d'abord entendre pour annoncer l'arrivée de ce Roi de gloire. Ce ſont les Prophetes qui ſe ſuccedent dans une ſuite de ſiecles, revêtus de ſa toute-puiſſance, & portant, pour ainſi dire, les livrées de la Divinité. Ses Précurſeurs ſont les grands Monarques qui le devancent. Daniel, en préſentant aux ſiecles à venir le tableau des grands empires qui doivent précéder J. C. les termine au regne éternel *du Fils de l'Homme*, à qui ſeul appartiennent la gloire, la puiſ-

ſance & l'empire ; à qui tout doit aboutir, à qui toutes les nations ont été données pour héritage ; & dont le regne n'aura point de fin (1). Le Maître du monde arrive enfin lui-même : il commande à la nature : il fixe la deſtinée de ſon peuple, donne à ſa loi une ſtabilité qui triomphe de toutes les révolutions, ſe reſſuſcite lui-même après avoir expiré dans les tourmens. Juſqu'alors la Croix avoit imprimé ſon opprobre à ceux qui avoient expiré ſur elle : J. C. en mourant ſur elle, l'aſſocie à ſa gloire ; cette Croix devient comme le trône où il reçoit les adorations des Rois & des Peuples : & tout cela Monſieur, ſans avoir beſoin de la puiſſance des hommes ; tout cela, même malgré tous les efforts des hommes : & ce nouveau regne, annoncé depuis tant de ſiecles, déſigné très-clairement cinq cens ans auparavant par Daniel, lorſqu'expliquant le ſonge de Nabuchodonoſor, il lui dit que la grande ſtatue, compoſée de pluſieurs métaux, eſt l'emblême des différens Royaumes qui doivent ſe ſuccéder ; & que cette pierre, détachée d'une montagne ſans la main d'aucun homme, qui a briſé la ſtatue,

(1) Dan. 7.

repréſente un Royaume à venir qui s'établira ſur les ruines des autres & qui n'aura point de fin (1).

Tel eſt, Monſieur, encore une fois, ce règne majeſtueux, qui prend ſa naiſſance ſur la terre, & qui doit avoir ſon entiere perfection dans le ciel. Tel eſt ce Roi de gloire qui étoit l'attente des nations. Telle eſt la religion auguſte qu'il eſt venu enſeigner aux hommes : & cette religion ſi majeſtueuſe, ſi ſainte, ſi conſolante ; cette religion qui vous a éclairé au moment que vos yeux ſe ſont ouverts à la lumiere, qui vous a fait connoître votre Auteur, qui vous a fait connoître à vous-même ; cette religion qui ſatisfait tous vos deſirs légitimes, qui va infiniment au-delà de vos vœux ; cette religion qui doit être, par-là même, véritablement la religion de l'homme, la religion du cœur, la religion du monde entier ; cette religion divine, vous l'outragez, vous la calomniez ; vous voulez, Meſſieurs, me l'enlever, pour y ſubſtituer.... Mais quoi ? une religion que vous ne ſauriez définir, que vous avez honte d'avouer. Cruels ! ſoyez malheureux puiſque vous voulez l'être, mais laiſſez-moi ma religion,

(1) Dan. ch. 2.

qui me ſoutient, qui me conſole, & qui doit faire mon bonheur

Le Comte. Je le vois bien, Monſieur, votre imagination s'enflamme; il ſeroit inutile de diſputer davantage avec vous: je me retire donc, & je vous abandonne.

Le Chev. Un moment, Monſieur, votre départ eſt bien précipité; ne vaudroit-il pas encore mieux faire une bonne réponſe?

Le Comte. Vous ne feriez pas capable de l'entendre, & je vais me repoſer. Du reſte vous auriez bien dû, Monſieur, vous diſpenſer de me conſulter, ſi vous ne vouliez pas profiter de mes avis: adieu.



VIIIᵉ. ENTRETIEN.

De l'Egliſe, de l'eſprit & de la bonne ſoi philoſophique.

LE *Chev.* Quelle agréable ſurpriſe! eſt-ce donc bien vous-même, mon cher Comte, que je vois?

Le Comte. Oui, c'eſt moi-même: vous en êtes ſurpris, & je le ſuis encore plus que vous. Je ne ſais comment, après tant d'efforts inutiles, je m'obſtine

à vous pourſuivre. Votre réſiſtance me déſeſpere; & cependant mon amitié ſe plaît à vous excuſer. Vous reviendrez un jour de vos anciens préjugés ; j'en ſuis bien ſûr. Non, mon cher Chevalier, il ne ſeroit pas poſſible qu'avec de ſi belles diſpoſitions, vous fuſſiez éternellement confondu avec cette claſſe d'hommes ignorans, ſtupides, que la ſuperſtition aveugle, & contre leſquels la nature ne ceſſe de réclamer.

Le Chev. Très-poſſible.

Le Comte. Nos Meſſieurs qui demandent ſouvent de vos nouvelles, ſe félicitoient déjà du plaiſir de vous poſſéder. Ils ſe ſont apperçus de mes inquiétudes; & leurs queſtions ont encore augmenté mon embarras. Nous en avons cauſé : on vous a plaint. Enfin, Monſieur, voici mon dernier mot : vous voulez abſolument que je ſois Chrétien; eh bien! je vais ſigner tout-à-l'heure ma profeſſion de foi, mais à une condition : dites-moi auparavant de quelle religion vous voulez que je ſois. Romain? Luthérien? Calviniſte? Socinien? Anabaptiſte? Trembleur? &c. car tous ceux-là croient à votre Evangile, tous le citent à l'appui de leur doctrine, & s'excommunient pourtant entr'eux. Comment diſtinguer bien ſûrement celui qui

conserve le véritable dépôt de votre religion ? Répondez, Monsieur, car je demande ici une réponse bien précise.

Le Chev. Vous ne tarderez pas, Monsieur, à être Chrétien, s'il ne tient qu'à cela que vous croyiez à l'Evangile.

Le Comte. Je serai donc obligé, pour me décider, de lire tous vos livres saints, obligé de savoir les langues originales, obligé de confronter les textes sacrés. Encore ne serai-je pas bien sûr de mon fait, car enfin je pourrai toujours me tromper sur l'interprétation de ces textes que chacun explique à sa maniere.

Le Chev. Non, Monsieur, rien de tout cela.

Le Comte. Quand pourrai-je donc réciter mon *Credo* ? Quand le peuple, incapable de vos discussions théologiques, sera-t-il bien assuré de sa Religion, de cette Religion qui doit être pour tout le monde, & sur-tout pour les pauvres?

Le Chev. Mais que répondriez-vous vous-même, Monsieur, si je vous disois: nous devons être tous gouvernés par les loix; donc tous les citoyens, l'artisan comme l'homme de Lettres, doivent être jurisconsultes pour en bien connoître l'esprit ?

Le Comte. Quelle différence ! Il y a

toujours dans le gouvernement, des hommes éclairés, qui expliquent les loix ; il y a un législateur qui en détermine le sens ; il y a un tribunal toujours subsistant, qui connoît de toutes les contestations, & qui les termine par un jugement définitif.

Le Chev. Vous jugez donc ce tribunal absolument nécessaire ?

Le Comte. Oui, à-peu-près, pour maintenir l'ordre dans la société, & prévenir la confusion de l'anarchie, à moins que...

Le Chev. Ce tribunal doit donc avoir une autorité réelle, à laquelle tous les sujets soient obligés d'obéir ?

Le Comte. On pourroit absolument convenir aussi de cela, du moins c'est encore l'opinion de quelques-uns d'entre nous. La trop grande liberté leur fait peur : tout seroit perdu, si on les en croit, sans une autorité à laquelle tous les individus soient assujettis ; ils prétendent qu'il n'y auroit plus alors d'autre droit au commandement, que la loi du plus fort.

Le Chev. Fort bien : & c'est aussi par cette raison que nous prouvons que l'autorité souveraine est d'institution divine. Car par une suite de cette même sagesse, qui veut l'ordre dans les sociétés comme dans le monde physique ;

Dieu doit avoir réellement établi, dans le gouvernement civil, une autorité sans laquelle les sociétés elles-mêmes ne pourroient subsister, & lui avoir communiqué une portion de sa puissance pour en remplir les fonctions.

Le Comte. A la bonne heure, mais la Religion?

Le Chev. Par la même raison, Dieu, en destinant ses Apôtres à former son Eglise, doit leur avoir donné, à eux & à leurs successeurs, le droit d'enseigner & de gouverner l'Eglise avec toute la puissance nécessaire à leur mission. Voilà donc le tribunal qui préside à l'ordre de la Religion, comme le Magistrat politique préside à l'ordre civil. Voilà le tribunal qui doit terminer en dernier ressort les contestations qui s'élevent, sur l'interprétation des livres saints & sur la tradition. Il prononce, & le fidele doit obéir.

Le Comte. Et ce tribunal, Monsieur, où le trouvez-vous?

Le Chev. Il est devant vos yeux. J. C. en fondant son Eglise, lui a donné des Apôtres & un Chef; il leur a ordonné d'enseigner toutes les nations; il a remis entre leurs mains le pouvoir des clefs, avec le dépôt de la foi. Il leur a dit: *tout ce que vous lierez sur la terre sera*

lié dans le ciel ; & tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel. En leur communiquant le pouvoir qu'il avoit reçu lui-même de transmettre à ses successeurs la mission que son pere lui avoit donnée, il a promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siecles, & a fait un commandement exprès aux fideles de les écouter comme lui-même. Conformément à cette sage disposition, l'Eglise, toujours réunie à son Chef, répandue dans toutes les parties du monde, à portée de tous les fideles pour leur distribuer les secours spirituels, enseigne aussi en tous lieux par la voix de ses Ministres. Telle est l'autorité qui doit vous diriger dans votre croyance.

Le Comte. Il faudra donc, Monsieur, que je révere vos Prêtres comme les organes de la Divinité ; je serai donc obligé, sous peine d'anathême, de croire tout ce qu'il leur plaira de me dire.

Le Chev. Vous prenez ici le change, Monsieur. Chaque Pasteur en particulier peut errer : aussi chaque Pasteur est-il responsable de sa doctrine au Corps des premiers Pasteurs & à leur Chef, qui le jugent & le ramenent à la vérité lorsqu'il s'égare, ou qui le retranchent du sein de l'Eglise lorsqu'il s'obstine dans l'er-

reur ; mais tant qu'il demeure uni à cette Eglise, par la profession d'une même foi, & par la subordination à un même gouvernement, la doctrine de chacun d'eux est la doctrine de l'Eglise entiere, parlant au nom & par l'autorité de J. C. C'est ainsi que la seve qui circule dans le tronc de l'arbre, se distribuant à tous les rameaux, leur communique aussi à tous une même vie, & produit les mêmes fruits.

Le Comte. Et vous, Monsieur le Chevalier, vous applaudissez à ce despotisme ? Quoi ! plus de liberté de penser, plus de liberté de parler ? Vos Prêtres viendront exercer leur empire jusques sur les puissances de mon ame, qui sont inaccessibles au pouvoir des hommes ? & je me laisserai ainsi dégrader, subjuguer, enchaîner ?

Le Chev. Rassurez-vous, Monsieur : vous ne serez pas plus asservi en obéissant aux premiers Pasteurs en matiere de Religion, que vous ne l'êtes dans l'ordre civil en obéissant au Souverain. Car enfin il faut bien, dans tous les genres de gouvernement, une autorité qui dirige l'administration publique : cette autorité, que vous appellez despotisme, fait elle-même votre sûreté. Elle contient tous les membres de la société

dans la ſubordination; & par-là elle les fait tous concourir au bien public, les maintient dans l'unité, & prévient les déſordres de l'anarchie. Comment donc cette même autorité, qui eſt le garant le plus ſûr de votre repos & de votre bonheur dans l'ordre civil, ſeroit-elle un deſpotiſme dans l'ordre de la Religion ?

Le Comte. Oui, Monſieur; garant de mon repos, ſi elle étoit entre les mains des ſages, ou ſi on daignoit au moins prendre leurs avis : mais à peine parviennent-ils juſqu'aux antichambres.

Le Chev. Il eſt vrai que vous n'avez pas été heureux juſqu'ici auprès de nos Princes, & que vos Inſtituteurs ont auſſi quelquefois échoué dans les Cours étrangeres (1). Cependant les affaires de l'Etat n'en vont pas plus mal.

---

(1) Je citerai ici les belles paroles du Duc de Parme, actuellement régnant; paroles qui mériteroient d'être gravées ſur les Palais des Rois. Ce Religieux Prince parlant un jour devant toute ſa Cour de la magnifique Chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'Egliſe des Bénédictines de S. Paul auprès du Palais Ducal : c'eſt la, diſoit-il, un monument de ma reconnoiſſance envers la Sainte Vierge, par la protection de laquelle j'ai eu le bonheur de conſerver ma foi, malgré tous les efforts de certains Inſtituteurs pour me la faire perdre.

Le

Le Comte. Mais revenons, Monſieur : vous prétendez que les Miniſtres de votre Religion ſont les interpretes de la Divinité ; je vous l'accorde, & vous n'avez encore rien gagné. Car enfin les ſectes ſéparées de vous ont les mêmes prétentions. Les diſputes recommenceront donc toujours.

Le Chev. Ce premier point une fois établi, (& il ne ſauroit être conteſté), toutes les diſputes ſe terminent d'un ſeul mot. Les Pontifes ne peuvent avoir d'autorité qu'en vertu de la miſſion qu'ils ont reçue de J. C. Or cette miſſion s'eſt toujours perpétuée au milieu de nous, par la ſucceſſion apoſtolique qui remonte ſans interruption juſqu'à J. C., & qui a toujours eu le ſiege de Pierre pour centre de l'unité. Voilà nos titres, diſons-nous aux ſectes ſéparées de l'ancienne Egliſe : montrez-nous à préſent les vôtres. Non ſeulement vous ne tenez point à cette ſucceſſion, mais vous avez fait ſchiſme avec cette grande Egliſe qui exiſtoit avant vous, qui poſſédoit avant vous le dépôt de la foi & la puiſſance de l'Apoſtolat. Ayant donc rompu l'unité,

On a pour témoin de ces beaux ſentimens, une perſonne reſpectable qui ſe trouvoit alors préſente.

vous n'appartenez plus au Corps mystique de J. C. : vous n'avez donc plus de droit à l'enseignement, plus de droit sur l'obéissance des peuples, plus de part au royaume de J. C. Ce raisonnement est simple, lumineux, à portée de tous.

Le Comte. Je le vois bien, Monsieur; vous voulez nous donner de nouvelles entraves.

Le Chev. Je veux vous conduire, Monsieur, par des principes qui sont aussi anciens que l'Eglise; principes qui servent de base à sa constitution, qui l'ont toujours dirigée dans son gouvernement, qui ont toujours réglé la foi des peuples. Oui, Monsieur, depuis qu'au sujet des observances légales, les Apôtres prononcèrent ces paroles sacrées: *il a semblé bon au Saint-Esprit & à nous*, &c. (1), l'Eglise n'a cessé de les répéter, lorsqu'il s'est élevé des disputes sur la foi. Ce seul mot a servi de flambeau aux fideles, & de digue à l'héréšie & au schisme. Ceux qui ont refusé de se soumettre aux décisions des premiers Pasteurs, ont toujours été regardés comme des enfans rebelles.

Le Comte. Voyez, Monsieur, quelle

(1) Act. 15, v. 28.

inhumanité de damner ſans miſéricorde tous ceux qui ne penſent pas comme vous ; & vous n'avez pas honte de cette barbarie ? Ah ! qu'on eſt bien plus indulgent quand on eſt plus éclairé ! Chacun au contraire, a chez nous pleine liberté de penſer & de tout dire. Certaines opinions vous déplaiſent ? à la bonne heure, vous en choiſiſſez d'autres. N'approuvez-vous plus celles-ci ? vous en prendrez de nouvelles, ou bien vous reviendrez aux premieres. Croyez en Dieu ou à la nature ; eſpérez une vie à venir, ou bornez-vous à la vie préſente ; obſervez les loix de convention, ou bien réclamez contre la ſervitude ; adorez les deſpotes, ou bien mettez-vous en liberté ; perſonne n'y trouvera à redire, & nous vous chéririons toujours comme nos freres. Avouez, Monſieur, qu'on ne ſauroit être de meilleure compoſition. Pourquoi, en effet, ne pas vivre en paix, quand chacun fait de ſon mieux ?

Le Chev. Quoi ! Monſieur, le Chrétien reconnoîtroit un Etre-Suprême, & il ne ſeroit point touché de ſa gloire ? Il adoreroit J. C. & il le verroit de ſang-froid blaſphêmé dans ſa perſonne ſacrée, dans ſes myſteres, dans ſes Pontifes ? Il aimeroit les hommes comme

ſes freres, & il ne s'alarmeroit point de les voir périr? & il n'éleveroit point la voix? & il ne ſeroit pas ſaiſi d'une juſte indignation contre ceux qui leur donnent la mort? & il n'emploieroit point tout ce qu'il a de talent, de crédit, de puiſſance, pour les ſauver, pour arracher le maſque à l'hypocriſie qui les ſéduit, pour en dévoiler les noirceurs & les artifices, pour briſer, s'il étoit poſſible, la coupe empoiſonnée qu'elle verſe ſur le genre humain? & vous, Meſſieurs, vous donneriez à cette cruelle indifférence le nom de bienfaiſance & d'humanité? Ah! ſi la charité du Chrétien pouvoit compatir avec cette bienfaiſance philoſophique; cet aſſemblage monſtrueux formeroit lui ſeul l'argument le plus invincible contre notre Religion; & vous-mêmes, qui voudriez nous amener aujourd'hui à cette paiſible indifférence, vous nous le reprocheriez un jour, en oppoſant notre croyance à ce fantôme d'humanité.

Le Comte. Nous? point du tout. Combien parmi vous qui croient à J. C. ſans trop s'inquiéter de ce que nous croyons! Ils reſtent tranquilles : pluſieurs même recherchent notre ſociété, & s'honorent encore de notre eſtime.

Le Chev. Mais penſez-vous bien que

ces hommes soient véritablement Chrétiens? Non, Messieurs, j'en suis bien sûr, vous ne le pensez pas ; ces hommes ont déjà abjuré, au fond de leur ame, le Dieu dont ils portent encore le nom. Car dites-moi, je vous prie, de quel œil regarderiez-vous un sujet qui entretiendroit d'étroites liaisons avec les ennemis du Prince? qui les verroit tranquillement conspirer contre la vie des citoyens & la gloire de l'Etat, & répandre le poison à pleines mains sur la nation?

Le Comte. Allez, Monsieur, allez donc mettre le poignard entre les mains de vos freres, pour immoler vos concitoyens au Dieu des Chrétiens.

Le Chev. Non, Monsieur, ce n'est point en versant le sang de ses ennemis, c'est en versant son propre sang, que le Chrétien apprend à combattre pour la vérité & la justice : c'est en instruisant, en édifiant, que l'Eglise éclaire & convertit. Lors même qu'elle appelle les Princes à son secours, son intention n'est jamais de forcer leurs sujets à croire, mais de les empêcher de nuire. Cependant vous donnez, Messieurs, à ce zele, à cette charité, à cette tendre sollicitude, le nom d'inhumanité, de barbarie ; & à force de crier au fanatisme,

vous ſubjuguez les foibles, vous intimidez les lâches, vous leur fermez la bouche. Des hommes qui ſe diſoient Chrétiens, effrayés de vos clameurs, n'oſent plus aujourd'hui confeſſer le Dieu qu'ils adorent. Ils s'applaudiſſent de leur prudence, & vous êtes devenu forts par leur propre foibleſſe. Vous aviez d'abord demandé permiſſion d'être impies, & vous ne permettez plus aux autres d'être Chrétiens. Voilà où eſt enfin venue aboutir cette tolérance que vous aviez invoquée.

Le Comte. Mais vous, Monſieur, avez-vous donc oublié les inſtructions que donnoit le Pape aux Miſſionnaires de la Chine?

Le Chev. Quelles inſtructions?

Le Comte. Bayle les a heureuſement découvertes, je ne ſais comment, pour les tranſmettre à la poſtérité.

Le Chev. Qui probablement, ſans Bayle, n'en auroit jamais rien ſu.

Le Comte. « Nous avons reçu commandement, (diſent ces Miſſionnaires en arrivant à la Chine,) de chaſſer à coups de bâton, dans les Egliſes chrétiennes, tous les Chinois idolâtres ».

Le Chev. Sans doute, Monſieur, l'Empereur de la Chine avoit déjà promis main forte.

Le Comte. Il n'est pas question de cela. Ecoutez le reste. « Il nous est ordonné (ajoutent ces Missionnaires) » d'emprisonner les Chinois, de les réduire à » l'aumône, d'en pendre quelques-uns » pour l'exemple, de leur enlever leurs » enfans, de les abandonner à la merci » du soldat, eux, leurs femmes, leurs » biens. Si vous en doutez, voilà » l'Evangile ; le commandement est » clair : *contrains-les d'entrer* (1) ».

Le Chev. Je savois bien, Monsieur, que l'on pendoit les Missionnaires à la Chine pour avoir prêché l'Evangile ; mais je n'avois jamais oui-dire qu'ils y fissent pendre les pauvres Chinois qui ne croyoient pas en J. C. Depuis plus d'un siecle que Bayle a donné la premiere alerte, on n'en a plus entendu parler, & il y a à parier que la nouvelle est fausse.

Le Comte. Nierez-vous aussi les *auto-da-fé*?

Le Chev. Non, Monsieur. Je m'inscrirai seulement en faux contr'une multitude de traits odieux que vous y ajoutez (2), sur la foi de certains écrivains

(1) Comment. philosoph. p. 82.

(2) Je ne parlerai ici que de l'Inquisition du Portugal, qu'on regarde comme la plus

décrédités, afin d'avoir un prétexte de calomnier ma religion. Mais, sans entrer

terrible & la plus odieuse. On dit de ce tribunal, qu'il est une suite du despotisme que les Papes ont voulu exercer sur tous les royaumes chrétiens ; qu'il est redoutable aux Rois mêmes qui sont forcés de le souffrir ; que la moindre dénonciation suffit pour faire emprisonner l'accusé ; qu'on lui laisse ignorer les griefs d'accusation & ses accusateurs ; qu'on ne lui permet point d'avoir des Avocats pour défendre sa cause ; que les délateurs demeurent impunis quand ils l'ont calomnié ; que les biens du coupable sont confisqués au profit des Juges, & que les Ecclésiastiques qui composent ce tribunal ; violent les loix canoniques en condamnant les criminels à mort. Or tout cela est faux.

1°. Le tribunal de l'Inquisition fut établi en Portugal, à la sollicitation du Roi Jean III, par la Bulle de Paul III, qui commence par ces mots : *Cùm ad nihil magis nostra aspiret intentio*, du 23 Mai 1536. Par cette Bulle, le Pape accorde au Roi le pouvoir de nommer tous les Juges qui doivent composer ce tribunal. Les Evêques de Conimbre, de Samego & de Ceuta qui furent les premiers inquisiteurs, avoient été effectivement présentés par le Roi. Le Prince n'a pas plus à redouter ce tribunal, que les autres tribunaux de ses Etats, puisque la fonction de ce tribunal se borne à déclarer le coupable atteint & convaincu du crime, & que la punition corporelle n'est décernée que par le Juge séculier dont le pouvoir est toujours subordonné au Souverain qui peut le restreindre ou le révoquer.

dans le détail, je me réduis à ces prin cipes consacrés par la religion même

---

2°. Avant de commencer les procédures, on s'assure de la qualité du crime & du dénonciateur, à moins que le crime ne soit notoire. Le tribunal nomme un commissaire qui interroge l'accusateur avec la plus grande attention; & pour peu qu'il chancelle ou qu'il doute, sa dénonciation est comme non-avenue: on ne fait saisir le coupable, qu'après que le crime est suffisamment prouvé.

3°. A peine est-il en prison, qu'on lui déclare les chefs d'accusation. Il a la liberté de choisir un Avocat & un Procureur pour sa défense.

4°. S'il est déclaré innocent, il a action contre son dénonciateur pour lui faire subir la peine du talion.

5°. Jamais quand la nature du délit mérite confiscation des biens, ces biens ne sont confisqués qu'au profit du Roi, après toutefois en avoir laissé la jouissance aux héritiers légitimes pendant dix ans.

6°. Jamais non plus le tribunal ne prononce sur la peine corporelle, comme on vient de le dire; mais il déclare seulement le coupable atteint & convaincu; c'est ensuite aux Juges ordinaires à prononcer sur la peine, conformément aux Ordonnances.

7°. Enfin, pour conserver la jurisdiction des Ordinaires, les Evêques diocésains des accusés peuvent & doivent se joindre eux-mêmes, ou par leurs Grands-Vicaires, aux membres de l'Inquisition, pour connoître conjointement du délit, en tout état de cause, quand même ils auroient d'abord refusé.

Quoique la foi soit libre, il n'est jamais permis de pervertir celle de ses freres, ni de troubler l'ordre du ministere ecclésiastique. L'Eglise invoque le secours du Prince pour réprimer de pareils attentats ; & c'est alors une obligation pour le Prince de la protéger, comme ministre de la Divinité dont il porte l'image ; comme pere de son peuple dont il doit procurer le bonheur ; comme enfant de l'Eglise dont il doit faire respecter l'autorité ; comme conservateur de l'ordre public, dont il doit maintenir l'harmonie ; comme administrateur de la justice, dont il doit conserver les droits. Cependant lors même que l'Eglise implore le secours du Prince pour se garantir des maux qu'on lui fait, & pour mettre ses enfans à couvert des pieges qu'on leur tend ; lors même qu'elle gémit sur la perte de ceux qu'elle voit périr à ses yeux, elle ne desire que la conversion, & jamais la mort de ses ennemis. Mais c'est aux Princes seuls qu'il appartient de pourvoir aux moyens temporels, pour protéger ses sujets contre les scandales causés dans l'Eglise, ou les troubles excités dans l'Etat. La religion n'applaudiroit donc jamais à un zele meurtrier, qui violeroit la justice, soit dans la rigueur des peines, soit dans la forme du jugement.

Le Comte. Approuveriez-vous aussi, Monsieur, les cruautés exercées sur tant de malheureux dans le nouveau monde? reconnoît-on à ce trait la religion d'un Dieu qui est mort pour le salut de tous?

Le Chev. A Dieu ne plaise.

Le Comte. Cependant qui les a conseillés? Ce sont encore vos Missionnaires.

Le Chev. Nos Missionnaires? Ah! Monsieur, lisez les histoires & non pas vos romans; vous y verrez, à la vérité, des soldats effrénés, des hommes tirés de la lie du peuple, que l'indigence, l'avidité du butin, & la brutalité des passions ont réunis sous les drapeaux des Généraux, se répandre par tout le pays le fer & le feu à la main; se livrer à tous les crimes; vous y verrez des chefs, dominés par une cruelle avarice, exercer les plus horribles brigandages & faire un barbare trafic des peuples vaincus: mais vous y verrez en même tems des hommes apostoliques, présenter la Croix de J. C. aux vainqueurs forcenés, pour adoucir leur férocité; leur reprocher hautement leur barbarie; s'exposer généreusement aux ressentimens des chefs; adoucir le sort des malheureux, par tous les moyens d'une charité compatissante; passer les mers, pour porter leurs gémissemens aux pieds

du trône & pour faire cesser leurs maux (1). Allez dire, après cela, à

(1) Un journaliste qui n'a pu disconvenir du zele avec lequel Barthelemi de las Casas s'opposa aux atrocités des Castillans, a osé accuser les Missionnaires d'avoir abusé du nom de la religion pour les inviter au carnage. On lui a démontré le contraire, & on l'a défié de citer en sa faveur un seul historien digne de foi. Voyez la lettre du P. Richard, Dominicain, à M. Palissot.

Mais voici un témoignage bien plus précis, & d'un historien qu'on n'accusera certainement ni d'ignorance, ni de prévention. « Peu de » tems après que les Espagnols eurent établi » des colonies (en Amérique) dans leur nou- » velle conquête, il s'éleva, dit M. Robertson, » parmi eux des disputes sur la maniere dont » on devoit traiter les Indiens. Un des partis » intéressé à rendre perpétuelle la servitude de » ce peuple, le présentoit comme une race stu- » pide & obstinée, incapable d'acquérir des » idées religieuses, & d'être formée aux occu- » pations de la vie sociale. L'autre parti, plein » d'un zele pieux pour la conversion des In- » diens, affirmoit que, malgré leur ignorance » & leur simplicité, ils étoient doux, affection- » nés, dociles, & que par des instructions & » des réglemens convenables, il seroit aisé d'en » faire de bons Chrétiens & des citoyens » utiles. Cette controverse fut soutenue, comme » je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on » doit naturellement attendre, lorsque les vues » d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'au- » tre, animent les disputans. La plupart des

vos maîtres, que, quand on respecte assez peu le public, pour affirmer des calomnies aussi atroces avec toute l'effronterie de l'ignorance ou de l'imposture, afin de rejetter sur la religion la plus sainte, tout l'odieux des scélérats qui ne l'ont jamais connue, on ne mérite plus que l'indignation & le mépris du genre humain.

Le Comte. Que direz-vous donc de ce Pape (1) qui autorisa tant de carnage par un Bref solemnel?

Le Chev. Je nie le fait, & je m'inscris en faux contre le calomniateur impudent (2) qui a osé l'affirmer; cet écrivain téméraire, qui a cru donner du relief à la médiocrité de ses talens, par une teinte d'impiété, espéroit-il inspirer assez de confiance pour être cru sur sa parole? Il s'est trompé; on a vérifié le fait, & on lui a montré, pieces en main, qu'Alexandre VI accorda seulement au Roi de Castille,

---

» laïques embrasserent la premiere opinion; » tous les ecclésiastiques furent les défenseurs » de l'autre ». *Hist. de l'Amérique* par Robertson, tom. 2, c. 3, p. 223-224.

(1) Alexandre VI.

(2) L'Auteur des Incas dans sa préface, p. 13.

sur la demande que ce Prince lui avoit faite, la permission de conquérir une partie du nouveau monde, *à condition d'y envoyer des hommes doctes pour y prêcher l'Evangile, ainsi qu'il l'avoit promis* (1).

Le Comte. Il sera donc permis aux Princes Chrétiens de soumettre un peuple libre pour l'amener à la religion de J. C. ?

Le Chev. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Un Ecrivain distingué a posé, avant moi, des principes qui servent à la décider (2).

---

(1) *Insuper & mandamus vobis*, dit ce Pape dans sa Bulle de l'année 1493, adressée au Roi Ferdinand V & à la Reine Isabelle son épouse, *in virtute sanctæ obedientiæ (sicut pollicemini & non dubitamus pro vestrâ maximâ dilectione & regiâ magnanimitate vos esse facturos) ad terras firmas & insulas, viros probos, & Deum timentes, doctos, peritos & expertos ad instruendum incolas & habitatores præfatos, in fide catholicâ & bonis moribus imbuendum, destinare debeatis, omnem debitam diligentiam in præmissis adhibentes.*

(2) On peut consulter sur cet article le discours de M. Moreau, sur l'Histoire de France. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ç'auroit été un acte de bienfaisance, de soumettre ces peuples féroces, pour mettre fin à toutes les barbaries qu'ils exerçoient entr'eux, & à l'égard de leurs ennemis. Voyez l'*Histoire de l'Amérique* par Robertson.

Le Comte. Vous croyez donc aussi que les Papes peuvent disposer des Empires ?

Le Chev. Non, sans doute ; & ce n'est pas encore de quoi il s'agit. Mais je vous le demande, Monsieur, permettre à un Prince de faire la conquête d'un peuple, pour l'instruire & pour le rendre heureux, est-ce l'inviter à le massacrer ou à l'asservir ?

Le Comte. Qu'avons-nous besoin, après tout, de recourir aux histoires étrangeres ? Regardons au milieu de nous, & nous y verrons des exemples qui font frémir : le Clergé mettre le poignard entre les mains des assassins, pour les exciter au massacre de la Saint-Barthelemy ; un Prêtre faire l'apologie de ce massacre ; les Papes faire à Rome des processions publiques, en actions de graces de cette malheureuse journée.

Le Chev. Vous avez dit tout cela, Messieurs, je le sais bien ; vous l'avez dit, vous l'avez écrit, vous l'avez publié ; & bien des gens l'ont répété d'après vous : mais j'en appelle encore à l'histoire. Elle vous dira que le massacre de la Saint-Barthelemy fut l'ouvrage seul de Catherine de Médicis, qui, ayant représenté à Charles IX, tous les désordres des Protestans, les entreprises qu'ils avoient formées, & les corres-

pondances qu'ils entretenoient encore au-dehors, le détermina à cette barbare exécution, par la crainte d'un ſouléve-ment prochain. Vous vous convaincrez non ſeulement que le Clergé n'eut aucune part à cette déteſtable réſolution, mais encore que les malheureux proſcrits trouverent auprès des Evêques & dans les cloîtres, des aſyles contre la cruauté des ſoldats. Liſez le prétendu Apologiſte de la Saint-Barthelemy, que vous accuſez ſi injuſtement d'applaudir à ce maſſacre: & vous verrez qu'il en frémit d'horreur; qu'il ſe borne ſeulement à prouver *que la religion n'y eut aucune part; que ce fut une affaire de proſcription; qu'elle ne regarda jamais que Paris; & qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'a cru* (1); car voilà ſon texte.

(1) « Eloignés, de deux ſiecles, de cet » affreux événement (le maſſacre de la Saint-» Barthelemi), nos ames ſont aſſez raſſiſes pour » le contempler, *non ſans horreur*, mais ſans » partialité; & il n'eſt à craindre, ni que le » nuage des paſſions vienne obſcurcir la lu-» miere, ni que leur chaleur s'exhale contre » l'intention. On peut répandre des clartés ſur » les motifs & les effets de cet événement tra-» gique, ſans être l'approbateur tacite des uns, » ou le contemplateur inſenſible des autres; » *& quand on enleveroit à la journée de la Saint-*

Mais parce qu'il justifie sa religion d'un crime qu'elle a toujours détesté; parce qu'il diminue les torts de sa nation, déjà trop coupable, en dépouillant l'histoire des fausses anecdotes par lesquelles les Protestans avoient voulu les aggraver: vous, Messieurs, qui avez le livre en main, vous, les bienfaiteurs de l'humanité, vous, les réformateurs des loix, vous, les restaurateurs des mœurs, vous le dénoncez à la nation entiere, comme l'Apologiste du massacre qu'il abhorre; & vous le persuadez: mais à qui? A tous ceux auprès de qui le zele pour la religion sera toujours une raison pour être coupable. Et tandis que cet illustre Ecrivain, enseveli dans l'obscurité de sa Province, consumé par les années & par ses travaux, se console de son indigence, de ses infirmités, & j'ose

» *Barthelemy les trois quarts des horribles excès* » *qui l'ont accompagnée, elle seroit encore assez* » *affreuse pour être détestée de ceux en qui tout* » *sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint.* » C'est dans cette confiance que j'oserai avan» cer: 1°. que la Religion n'y a eu aucune » part; 2°. que ce fut une affaire de pros» cription, &c. ». Dissertation sur la journée de la Saint-Barthelemy, p. 1. Cette Dissertation se trouve à la fin de l'apologie de Louis XIV, sur la révocation de l'Edit de Nantes.

le dire, de l'injustice des hommes, par l'héroïsme de sa foi; vous le couvrez de tout l'odieux que mérite votre secte. Vérifiez enfin quel fut l'objet des prieres publiques ordonnées par le Pape; & vous apprendrez que Charles IX, voulant justifier l'atrocité du massacre, avoit fait répandre par ses Ambassadeurs, dans les différentes Cours de l'Europe & principalement à la Cour de Rome, que les Protestans de son Royaume ayant tramé une conspiration contre sa personne, contre la religion & l'Etat, il n'avoit pu échapper au danger que par un acte de sévérité contre les coupables. Grégoire XIII ordonna en conséquence des actions de graces solemnelles, pour en remercier Dieu & lui demander la conservation du Prince, de la Monarchie, & de la Religion catholique dans le Royaume (1). Etoit ce donc là un crime? Evaluez, d'après cela, Monsieur, toutes les déclamations de vos sages; & jugez vous-même du degré de confiance qu'ils méritent.

Le Comte. Calmez-vous, Monsieur:

(1) *Indicto Jubilæo, Christiani orbis populos provocavit ad Galliæ Religionem & Regem supremo numini commendandos.* Bonannis Pontif. tom. 1, p. 336.

quelle merveille que les plus beaux génies fassent quelquefois des méprises ! toujours occupés de grands objets, ils doivent nécessairement négliger les petits détails ; & les plus éclairés ne peuvent jamais tout voir.

Le Chev. Mais des méprises si fréquentes, si grossieres, si graves, quand on a la preuve évidente du contraire ! des méprises de la part des grands hommes qui savent tout ! qu'en pensez-vous, Monsieur ? n'y auroit-il pas là quelque chose de plus ?

Le Comte. Il y a d'ailleurs, Messieurs, convenez-en, il y a toujours un peu de votre faute. Un homme religieux est le plus souvent un homme fanatique. On invoque sa religion pour la faire servir à son ambition & à sa haine. On alarme les consciences, on divise les peuples ; on suscite des guerres civiles, & on prétend autoriser les plus noirs attentats par le nom sacré de la religion.

Le Chev. C'est-à-dire, Monsieur, qu'on a quelquefois abusé du nom de la religion, pour en violer les préceptes les plus sacrés ?

Le Comte. Oui, certainement.

Le Chev. Mais on abuse aussi des loix ; faut-il donc supprimer les loix ? On abuse de l'autorité ; faut-il abolir

tous les gouvernemens? On abuse de la fortune; faut-il enlever les propriétés? On abuse de la liberté ; faut-il réduire tous les hommes en servitude? L'abus ne doit donc plus être alors imputé qu'à la malice de celui qui abuse. Quand même, pour réformer les abus, vous nous enleveriez tout le reste; il faudroit toujours nous laisser la religion, puisque sans elle il n'y auroit plus de ressource contre les abus & la violence. Je dis plus encore: vous accusez ma religion des crimes de ceux qui ont porté le nom de Chrétiens: & moi, je vous dénonce, Messieurs, à tout l'univers, comme complices de tous les crimes; & je soutiens que la barbarie des Castillans, que la cruauté de la Saint-Barthelemy, que toutes les atrocités possibles ne seront jamais que le résultat de votre Philosophie-pratique.

Le Comte. Oh! l'horrible calomnie!

Le Chev. Oui, Monsieur, je le soutiens, & je le prouve. Quelle convention, dites-moi, je vous prie, avoient faite les Mexicains avec les Castillans? Aucune: donc il n'y avoit encore entr'eux, selon vous, *ni juste ni injuste*; donc il n'existoit encore, selon vous, qu'une seule loi, celle de l'intérêt personnel; donc les Castillans ne commettoient,

ſelon vous, aucune injuſtice en raviſſant aux Mexicains leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, en les maſſacrant eux-mêmes lorſqu'ils leur devenoient à charge. Quel étoit l'objet de Charles IX, en ordonnant le maſſacre de la Saint-Barthelemy? C'étoit d'immoler à la tranquillité publique ceux dont il redoutoit la puiſſance: s'il eut réuſſi, vous auriez donc mis ce maſſacre au nombre de ſes plus beaux exploits, puiſque, ſelon vous, c'eſt l'utilité publique qui doit décider de la véritable probité. Pourquoi encore ce ſcélerat plonge-t-il le poignard dans le ſein de ſon bienfaiteur? c'eſt pour s'enrichir de ſes dépouilles. Pourquoi oſe-t-il attenter aux jours d'un pere ou d'une épouſe? Parce qu'ils gênent ſon inclination. Pourquoi trahit-il ſon Prince & ſa patrie? Pour avancer ſa fortune, & toujours pour arriver à ce prétendu bonheur, qui eſt, ſelon vous, & qui doit toujours être la derniere fin du Philoſophe. Le ſuccès décidera donc ſeul de la bonté de ſes actions; il pourra mal calculer, mais l'intention ſera toujours juſte. Enfin, Monſieur, citez-moi un ſeul crime dont je ne trouve l'apologie dans votre morale; ou une ſeule vertu qui ne ſoit conſignée dans notre évangile.

Le Comte. Vertus minutieuſes, qui ſont toujours le partage des ames vulgaires ; vertus dont on ne veut plus aujourd'hui : oui, Monſieur, on rit même parmi vous de vos *dévots.*

Le Chev. Eh ! qui donc ?.... Mais ſi le libertin, ſi l'impie mépriſent ces grandes ames, en tournant en dériſion un nom que la religion honorera toujours ; s'ils outragent ces ames généreuſes, exercées dans la pratique de toutes les vertus, aſſez fortes pour enchaîner leurs paſſions, aſſez magnanimes pour fouler aux pieds tout ce qui s'oppoſe à leurs devoirs ; s'ils inſultent à la piété de ces hommes juſtes & bienfaiſans, qui ennobliſſent leurs actions par la pureté de leurs motifs, & qui ſe trouvent au-deſſus de la terre entiere par la ſublimité de leur foi : ſachez, Monſieur, qu'ils n'en ſeront que plus dignes de notre vénération.

Le Comte. Nous, Monſieur, nous reſpectons auſſi les vrais ſages.

Le Chev. Mais quel ſage ſupérieur à ces hommes religieux, que vous voudriez couvrir d'opprobre, parce qu'ils oſent adorer publiquement le Dieu que vous outragez ? Il eſt des Chrétiens moins parfaits, je l'avoue ; mais, parce qu'ils ſont encore foibles, ne leur

ſera-t-il plus permis de venir implorer le Dieu des miſéricordes dans ſon Temple? Faudra-t-il que, pour vous plaire, ils ajoutent à leurs infidélités, le crime de l'apoſtaſie? Et lorſqu'ils auront encore le courage de confeſſer J. C. par des actes extérieurs de religion, ſera-t-il permis de tourner en dériſion le culte qu'ils rendront à la Majeſté divine? Je ſais encore qu'il eſt des Chrétiens qui veulent jetter du ridicule ſur la piété des fideles: mais ce ne feront jamais les Chrétiens qui étant les plus irrépréhenſibles, & par conſéquent les plus embraſés de la charité, doivent être auſſi les plus affligés du ſcandale de leurs freres; non, Monſieur, ces hommes vertueux, en plaignant les foibles, honoreront toujours dans eux le don de la foi; ils reſpecteront toujours les pratiques ſaintes par leſquelles ils ſollicitent la miſéricorde divine: mais ce feront des Chrétiens apoſtats dans le fond de l'ame, qui rougiſſent du nom qu'ils portent; & qui, ſe pardonnant tout à eux-mêmes, ne pardonnent jamais rien à ceux qui ne ſont pas encore parvenus comme eux aux derniers excès du libertinage ou au comble de l'irréligion; ce feront des hommes dont

le cœur pervers veut toujours ſuppoſer les vrais Chrétiens hypocrites, pour ne pas avouer qu'ils ſont plus vertueux.

Le Comte. Mais s'il en eſt véritablement qui cachent la noirceur de leur ame ſous le maſque de la religion....

Le Chev. Croyez-moi, Monſieur, dans un ſiecle où la piété eſt tournée en dériſion, la vanité peut bien faire des impies, mais rarement elle fait des hypocrites; & s'il en eſt encore parmi nous, ce n'eſt plus à nous, c'eſt à vous qu'ils appartiennent.

Le Comte. A nous?

Le Chev. Oui, Meſſieurs, & à vous ſeuls; car notre religion défend le menſonge, & met la vertu dans le fond du cœur: la vôtre ne la fait conſiſter que dans les actions capables de nous attirer l'affection des hommes (1); c'eſt à ces actions que vous réduiſez tous vos devoirs. Or le maſque de la vertu ſuffit pour cela. L'hypocriſie ſera donc toujours un vice dans le Chrétien, & toujours la vertu du Philoſophe.

Le Comte. Ne diſputons plus, Monſieur, je ſuis las de toutes ces diſcuſſions. Vous ne reſpectez plus ni les droits

(1) Voyez ci-devant, au troiſieme entretien.

de

de l'amitié, ni même, j'ose le dire, les devoirs de bienséance.

Le Chev. Vous croyez donc, Monsieur, que c'est manquer aux bienséances, de vous faire envisager les suites horribles d'un systême meurtrier, pour réveiller dans le fond de votre ame, ces sentimens honnêtes qui doivent vous indigner contre une secte dont vous avez embrassé le parti par enthousiasme, & dont vous détestez intérieurement les maximes par conviction ?

Le Comte. Finissons encore une fois, Monsieur : les contestations ne font que nous aigrir. Et voilà ce qu'on gagne à disputer : il n'y auroit peut-être qu'à nous entendre. J'avouerai, si vous voulez, que nous avons été trop loin : mais avouez aussi que vous êtes, Messieurs, d'une sévérité excessive ; un peu plus d'indulgence raccommoderoit tout. Vous nous regardez comme des réprouvés, parce nous ne croyons pas à J. C. Que sait-on ? s'il y a un Dieu, pourquoi mettre des bornes à sa miséricorde ? Je vois déjà bien des gens que vous ne soupçonneriez pas, qui sont d'assez bonne composition sur cet article: hélas ! s'ils étoient écoutés, la paix seroit déjà faite.

Le Chev. Je le vois bien, Monsieur.

Vous voudriez traiter les affaires de la religion à-peu-près comme on traite les intérêts politiques, lorsque les deux parties cedent de leurs prétentions respectives pour se concilier. Mais apprenez que les droits de la vérité sont inaliénables & indivisibles ; qu'elle ne pourroit se relâcher sur un seul point sans tout perdre, parce que dès-lors elle deviendroit incohérente ; qu'elle seroit en contradiction avec elle-même, & qu'une religion qui a Dieu pour auteur, doit toujours avoir la vérité pour regle. Cette complaisance seroit donc un crime dans le Chrétien, une trahison dans le Pasteur ; & s'il étoit possible que ma religion fît la paix avec vous, jamais vous ne feriez la paix avec elle.

Le Comte. Pourquoi non ? Il n'y auroit qu'à convenir entre nous. Vous pensez d'une façon, je pense de l'autre. Chacun suivra sa conscience. Croyez-vous au reste, que nous n'ayions pas encore plus d'esprit que tous vos docteurs ?

Le Chev. Plus d'esprit ! quel argument ! En vérité, Messieurs, vous n'y pensez pas. Je n'aurois besoin, pour vous répondre, que de vous montrer le livre que j'avois tout-à-l'heure entre les mains.

Le Comte. Quel est donc ce livre ?

Le Chev. Le voici.

Le Comte. Voyons : *Causes célebres.* O la plaisante réponse ! Voudriez-vous donc, Monsieur, faire de moi un jurisconsulte ?

Le Chev. Je n'aurois garde ; mais observez que les scélérats dont il est ici fait mention, étoient presque tous gens d'esprit, chacun dans leur genre.

Le Comte. A la bonne heure.

Le Chev. Or certainement vous ne les auriez pas choisis pour vos Directeurs de conscience ?

Le Comte. Qu'en savez-vous ? Peut-être m'auroient-ils donné de bons avis.

Le Chev. Soit. Mais les auriez-vous chargés de dresser le code de votre morale ?

Le Comte. Il est probable que non.

Le Chev. Avouez donc que l'esprit ne suffit pas tout seul pour nous diriger en cette matiere. Ainsi quand même je vous accorderois, Messieurs, toutes vos prétentions au mérite de l'esprit, il ne s'en suivroit pas que votre autorité dût prévaloir sur ma raison. Ne dit-on pas tous les jours du même homme, qu'il a de l'esprit s'il raconte bien, & qu'il est un sot s'il raisonne mal ?

Le Comte. C'est qu'il est différens genres d'esprit.

Le Chev. Vous y voilà, & nous y reviendrons tout-à-l'heure.

Le Comte. C'eſt qu'un homme qui raconte bien, peut être un mauvais raiſonneur, & que chacun doit ſe renfermer dans ſa ſphere.

Le Chev. Or c'eſt là préciſément, Meſſieurs, ce que vous oubliez. Vous compoſez des contes, des complimens, des comédies, des romans ; vous faites des ſpéculations économiques, des diſcours académiques, des calculs algébriques ; & vous croirez être à ce titre, de nouveaux ſages de la Grece ? On prend l'avis d'un juriſconſulte pour connoître l'eſprit des loix ; on a recours à un Architecte ou au moins à un Maçon pour tracer le plan d'un édifice : & vous prétendez être les docteurs de ma religion, ſans l'avoir jamais appriſe ? Ah! Meſſieurs, ſouvenez-vous du vieux proverbe : *ne ſutor ultrà crepidam.* J'étois derniérement chez un malade, lorſqu'on vint annoncer un homme élégant, qui, ayant ſalué aſſez leſtement la compagnie, s'approcha du malade pour s'informer de l'état de ſa ſanté. Eh! que faites-vous donc à cela, ajouta-t-il? Le Médecin qui étoit là répondit pour lui. Bon ! repliqua le nouveau venu, ſans lui donner le tems d'achever, Hypo-

crate tue, la nature ſeule guérit. Croyez-moi, repoſez-vous-en ſur elle. Le Philoſophe prouva *ſon dire* par un geſte & une pirouette : des femmes, qui étoient préſentes, furent ravies de l'*impromptu* : le malade fut d'avis de la nouvelle recette, comme étant la plus commode ; le Médecin prit congé, bientôt le malade mourut ; & l'on ſe dit enſuite tout bas à l'oreille, que l'homme à bons mots étoit un fat ; les panégyriſtes, des ſots ; & le malade, un imbécille.

Le Comte. Et on avoit raiſon.

Le Chev. Mais vous autres, Meſſieurs, êtes-vous plus raiſonnables de prononcer preſqu'auſſi leſtement ſur une religion que vous n'avez jamais bien connue ?

Le Comte. Je vous entends, Monſieur : nous ne ſerons plus que des aveugles, que des ignorans, des hommes ſtupides.

Le Chev. Oui, Monſieur, des ignorans en matiere de religion ; & je vais vous en dire la raiſon, mais ne vous en offenſez pas.

Le Comte. Allons, Monſieur, il faut vous entendre, puiſque vous voulez bien avoir la complaiſance de nous inſtruire.

Le Chev. C'eſt que, pour réuſſir, il faut avoir, comme on dit, le cœur au mé-

tier. Cette maxime qui eſt vraie pour toutes les ſciences en général, l'eſt principalement pour celle de la religion, qui eſt proprement la ſcience du cœur humain. Qu'on me donne une ame droite, qui cherche ſincérement la vérité, elle reconnoîtra la fille du Ciel, au moment que ma religion ſe préſentera à ſes yeux ; le cœur lui dira que cette religion eſt faite pour lui, & qu'il eſt fait pour elle. Suppoſez au contraire un bel-eſprit, déterminé à s'affranchir de toute contrainte ; il ne conviendra jamais d'une loi qui le gêne. Au lieu de s'appliquer à connoître la vérité, il cherchera des raiſons pour s'y ſouſtraire ; il élevera des nuages autour d'elle, afin de calmer ſes remords, en ſe dérobant à la lumiere. Un bel-eſprit avec un cœur faux, veut abſolument avoir raiſon, avant de ſavoir s'il a tort.

Mais à propos d'eſprit, ne feriez-vous pas, Meſſieurs, un peu trop avantageux? Car de bonne foi, croiriez-vous bien que nul ne pût avoir de l'eſprit que vous & vos amis? Il eſt vrai qu'on s'en étoit aſſez rapporté à vous; mais le public s'eſt enfin apperçu que vous le preniez pour dupe : il y regarde aujourd'hui de plus près, & je crains bien....

Le Comte. Vous n'avez donc pas lu nos livres?

Le Chev. Mais je lis aussi, Messieurs les *folliculaires* : Fréron, Linguet, Fontenai, &c. & il me semble qu'ils n'ont pas tort.

Le Comte. Lisez plutôt, Monsieur, lisez notre Encyclopédie.

Le Chev. Je m'en rapporte là-dessus au jugement de l'un des rédacteurs (1).

---

(1) « L'imperfection de l'Encyclopédie, dit » M. Diderot, a pris sa source dans un grand » nombre de causes diverses. On n'eut pas le » tems d'être scrupuleux sur le choix des tra- » vailleurs. Parmi quelques hommes excel- » lens, il y en eut de foibles, de médiocres, & de tout-à-fait mauvais. De là cette bigar- » rure dans l'ouvrage, où l'on trouve une » ébauche d'écolier à côté d'un morceau de » main de maître ; une sottise, voisine d'une » chose sublime ; une page écrite avec force, » pureté, chaleur, jugement, raison, élégance, » au verso d'une page pauvre, mesquine, plate, » misérable.

» Les uns travaillant sans honoraires, par pur » attachement pour les Editeurs, & par goût » pour l'ouvrage, perdirent bientôt leur pre- » miere ferveur ; d'autres, mal récompensés, » nous en donnerent, comme on dit, pour » notre argent. Il y en eut qui remirent toute » leur besogne à des especes de tartares, qui » s'en chargerent pour la moitié du prix qu'ils » en avoient reçu.

» Les articles communs à différentes matie- » res ne furent point faits, précisément parce » qu'ils devoient l'être par plusieurs. Il y eut » une race détestable de travailleurs, qui, ne

Le Comte. C'eſt un bavard, il a trahi nos intérêts.

» ſachant rien, & ſe piquant de ſavoir tout, » chercherent à ſe diſtinguer par une univer- » ſalité déſeſpérante, ſe jetterent ſur tout, » brouillerent tout, gâterent tout, mettant » leur énorme faucille dans la moiſſon des » autres. L'Encyclopédie fut un gouffre, où » ces eſpeces de chiffonniers jetterent pêle- » mêle une infinité de choſes mal vues, mal » digérées, bonnes, mauvaiſes, déteſtables, » vraies, fauſſes, incertaines, & toujours in- » cohérentes & diſparates.

» L'art de faire des renvois ſuppoſe un juge- » ment bien précis; l'on négligea de remplir » les renvois qui appartenoient à la partie même » dont on étoit chargé... On trouve ſouvent » une réfutation à l'endroit où l'on alloit » chercher une preuve ... Il n'y eut aucune » correſpondance rigoureuſe entre les diſcours » & la figure ».

M. Diderot deſcend enſuite dans le détail des articles, qu'il trouve preſque tous ou mauvais ou médiocres, & termine ce détail en ces termes : « J'oubliois de vous dire qu'il y a en » tout genre au moins quatre volumes *in-folio* » du *** dont il y a très-peu de choſes à » conſerver. Il n'en peut reſter que la nomen- » clature ».

Ce ſont les termes de M. Diderot, écrivant aux Libraires chargés de l'édition de l'Encyclopédie, & que ceux-ci ont inſérés dans le Mémoire préſenté à M. le Chancelier en 1768. On trouvera ce que je viens d'en rapporter dans les pieces juſtificatives d'un mémoire de M. Luneau de Bois Jermain.

Le Chev. Il falloit lui impoſer ſilence.

Le Comte. Ne ſavez-vous pas, Monſieur, qu'un Philoſophe a le droit de tout dire ?

Le Chev. Tant pis pour vous, vous vous ferez certainement de mauvaiſes affaires.

Le Comte. Liſez encore nos autres ouvrages. Point de genre où nous n'ayons excellé ; point de Philoſophe un peu diſtingué, qui ne ſe pique de faire au moins un diſcours.

Le Chev. Oui, mais des diſcours dont vous promettez le débit aux Libraires, moyennant la redevance ordinaire au Bureau philoſophique, pour les frais de la célébrité, ſans être pourtant garant de rien ; des livres, qui ne doivent leur réputation qu'à l'impiété dont ils portent l'empreinte, & ſouvent à l'opprobre dont ils ont été flétris ; des livres, où le ridicule du néologiſme & les prétentions de l'eſprit décèlent la ſtérilité du génie. Les grands maîtres ont étudié la nature ; & vous, Meſſieurs, vous voulez la ſurpaſſer : ſemblables à ces peintres qui forcent les attitudes, parce qu'ils n'ont pas le talent de ſaiſir le vrai, vous êtes recherchés, obſcurs, ampoulés, lorſque vous croyez être ſublimes ; & ſi par haſard il vous arrive de vou-

loir imiter le ſtyle ſimple, vous tombez dans le trivial. Je cherche chez vous ce naturel, ce pathétique, cette profondeur de raiſonnement, cet ordre, cet enchaînement de preuves, cette noble ſimplicité, cette élévation de ſentiment, cette énergie, cette lumiere, qui inſtruiſent, qui touchent, qui entraînent, qui terraſſent; & je ne vois preſque partout que des lueurs d'eſprit, & un pompeux étalage de mots, des prétentions ridicules, de froides apoſtrophes. Je cherche parmi vos poëtes ce noble enthouſiaſme, fécondé par l'imagination, mais toujours guidé par la vérité, toujours ramené à l'unité, toujours conforme à la nature; & je n'y trouve tout au plus que le bel-eſprit, & jamais le génie.

Le Comte. Voyez quelle injuſtice! quelle obſtination! liſez encore nos brochures.

Le Chev. Mais, encore une fois, je voudrois bien auſſi que vous fuſſiez curieux de lire ces mêmes *folliculaires* que vous aviez d'abord affecté de mépriſer, & dont vous voudriez envahir aujourd'hui le domaine: vous les liriez en particulier, perſonne n'en ſauroit rien; & vous jugeriez au moins ſur le vu des pieces. Voulez-vous encore

des pieces de comparaison ? Prenez Bossuet, Bourdaloue, Massillon, d'Aguesseau, &c. Un seul homme (1), à cent lieues de vous, vous fait trembler sur votre tribunal encyclopédique, & met plus de génie & d'éloquence dans ses feuilles, que tous vos Messieurs dans leurs livres.

Le Comte. Nous ne lisons, Monsieur, que le journal (2) de la nation (3), & c'est le seul avoué de nous.

Le Chev. Fort bien.

Le Comte. Ce juge vous paroît-il suspect ? Je vous en citerai cent autres dans le nord de l'Europe. Vos prédicateurs mêmes, oui, Monsieur, vos prédicateurs nous prennent aujourd'hui pour leurs Saints-Peres.

Le Chev. Oh ! ceux-là on les reconnoît à votre cachet : ils ne parlent plus de charité, ni presque plus de J. C.

Le Comte. Ils font encore mieux, ils parlent de l'humanité ; ils parlent de la bienfaisance ; ils parlent des devoirs de

---

(1) M. Linguet.

(2) Le Mercure.

(3) Ces Messieurs assurent qu'ils ne lisent point les autres journaux. Cependant ils ne manquent jamais de se récrier sur les endroits qui les blessent dans ces journaux ; il faut croire qu'ils ne le savent que par *oui-dire.*

l'amitié, & ils vont parler inceſſamment des conſolations de la vieilleſſe.

Le Chev. Et cependant ils ne convertiſſent perſonne.

Le Comte. Auſſi n'eſt-ce pas notre intention : mais n'eſt-il pas vrai, Monſieur, qu'ils brillent au moins par leurs talens ?

Le Chev. C'eſt-à-dire qu'ils veulent avoir de l'eſprit;& qu'au lieu de faire des ſermons, ils arrangent des mots ; qu'au lieu de prêcher, ils déclament, ſubſtituant un langage précieux à l'onction évangélique, le ſtyle brillanté aux beautés naturelles, prenant l'enflure d'un génie étroit & forcé pour la ſublimité de l'éloquence, trop fideles imitateurs de leurs modeles, pour être jamais véritablement éloquens.

Le Comte. Chacun a ſon goût, Monſieur ; & le jugement d'un Académicien, qui ne dédaigne pas même quelquefois de faire des ſermons, vaut bien celui de vos Docteurs. Du reſte, ſi vous n'êtes pas content encore de nos ſermons, venez dans nos ſociétés, écoutez nos converſations, ſoyez vous-même témoin de leurs agrémens : l'eſprit y brille par-tout ; par-tout on parle d'eſprit, on y raiſonne avec eſprit ; l'eſprit y eſt analyſé, peſé,

apprécié. Il fait lui ſeul toute l'exiſtence de pluſieurs de nos proſélytes, qui, s'ils n'avoient encore de l'eſprit, ne feroient plus, hélas! que végéter.

Le Chev. Oui, Monſieur; mais c'eſt toujours du bel-eſprit: or, à la fin, le bel-eſprit fatigue quand il eſt ſeul. Il gêne encore quand il veut dominer; il nuit quand il eſt faux; il devient incommode quand il eſt ſoupçonneux; enfin on le redoute quand il eſt cauſtique. Ce n'eſt donc pas le bel-eſprit qui fait l'agrément des ſociétés: c'eſt le bon eſprit, joint à ces qualités douces, modeſtes, aimables, qui inſpirent l'eſtime & la confiance, qui repoſent l'ame, & qu'on ne trouve que dans la religion de J. C. Donnez-moi une ſociété de vrais Chrétiens, qui s'entr'aiment, qui s'eſtiment; d'hommes modeſtes, bienfaiſans, ſinceres, qui ne ſoupçonnent point le mal, qui croient volontiers le bien, qui excuſent réciproquement leurs foibleſſes, qui partagent leurs plaiſirs & leurs peines, à qui on peut librement ouvrir ſon cœur, faire une confidence; la converſation ſera douce, gaie, aimable; l'eſprit y ſera comme il doit être, ſans affectation, toujours raiſonnable, quelquefois amuſant, jamais incommode: car ne croyez-pas, Mon-

ſieur, que la vraie piété ſoit ſtupide, encore moins triſte & fâcheuſe. La religion qui ſeule donne la paix de l'ame, ne la trouble jamais.

Le Comte. Eh ! où trouver de pareilles ſociétés?

Le Chev. Par-tout, Monſieur, où la religion de J. C. ſera pratiquée ; & je ne dis rien, que je n'aie vu moi-même : ſi elles ſont trop rares, c'eſt que les vrais Chrétiens le ſont auſſi. Subſtituez au contraire, aux vertus du Chriſtianiſme, la morgue, la vanité, & tous les vices d'une ſecte philoſophique : les individus regarderont la ſociété comme un trafic, dont chacun retirera le plus grand profit poſſible; où on fera ſemblant d'avoir de la probité, ſans ſe piquer réellement d'être homme de bien : vous y verrez la contrainte, la méfiance, la malignité, la haine, la jalouſie, la duplicité, le jeu de toutes les paſſions, la hauteur de la fatuité, avec les baſſeſſes de la flatterie, les petiteſſes de la vanité, les artifices de la diſſimulation, avec les inquiétudes & les dépits de l'amour-propre, percer à travers un voile d'honnêteté : vous y verrez des joûtes d'eſprit, où les contendans s'entrechoquent par des épigrammes, ſe donnent ſucceſſivement du

ridicule & des éloges ; où les spectateurs, qui n'avoient d'abord fait que s'amuser, s'apperçoivent enfin que les prétendus beaux-esprits ne sont que des êtres frivoles, commencent à s'ennuyer de la scene, & finissent par mépriser les acteurs. Voilà donc, Messieurs, votre partage ; &, croyez-moi, tenez-vous-en à votre lot.

Le Comte. Apprenez, Monsieur, à respecter les grands hommes que vous outragez, & sachez que toutes les qualités de l'esprit, que le génie, que les talens, que les sciences, &c. furent toujours le domaine du sage : oui, Monsieur, le sage est tout, disoit un Ancien.

Le Chev. C'est un homme encyclopédique.

Le Comte. Précisément, c'est le mot de la chose : témoin l'homme *unique* (1).

Le Chev. Unique ? Oui, mais expliquons-nous : en quoi & comment ?.... Je puis cependant vous céder encore sans conséquence l'esprit d'intrigue, c'est-à-dire, cet esprit tout propre à se faire des protecteurs par l'encens qu'on leur prodigue ; à allécher des

(1) On sait que les nouveaux Philosophes ont appellé Voltaire l'*homme unique*.

prosélytes par les graces qu'on leur obtient, ou par des lauriers qu'on leur promet : cette habileté à se donner mutuellement de la considération, par les éloges dont on se gratifie ; à faire valoir les plus minces productions, par des prôneurs affidés ; à faire circuler ses maximes, par des instituteurs qu'on procure, (& tant pis pour les sots qui s'y fient) ; à rebuter ses adversaires, par les entraves qu'on leur met, par les calomnies dont on les noircit, par des moyens concertés pour les intimider ou les opprimer ; enfin à mettre dans ses intérêts un sexe, dont les suffrages sont accueillis avec d'autant plus de plaisir, qu'ils semblent être distribués par les mains des graces.

Le Comte. Oui, Monsieur, nous avons le beau sexe dans notre parti, & nous en faisons gloire. Qu'avez-vous à dire? Jamais dans les vieux tems, on n'auroit soupçonné que les femmes pussent devenir Philosophes ; il étoit réservé à nos sages (& c'est là un de leurs chef-d'œuvres) de faire voir qu'elles étoient très-capables de l'être.

Le Chev. Distinguons cependant, Monsieur.

Le Comte. Toujours des distinctions?

Le Chev. Oui, Monsieur, distinguons

parmi le ſexe, cette portion reſpectable qui joint l'élévation & la ſolidité de l'eſprit à la nobleſſe des ſentimens & à la pureté des mœurs, dont la préſence inſpire la vénération, fait rougir le vice, ferme la bouche à l'impiété, & qui fera toujours gloire d'une religion à qui elle eſt redevable de toutes ſes vertus; diſtinguons la de cette claſſe frivole, qui, toute occupée de ſes plaiſirs ou de ſon oiſiveté, s'imagine avoir acquis le mérite de l'eſprit, quand, pour ſe mettre en liberté, elle eſt parvenue à n'avoir plus de principes, & qui prétend faire l'apologie d'une réputation équivoque, en ſe rangeant d'un parti qui les abſout de leurs travers, pour les métamorphoſer en héroïnes de romans, & leur donner encore le ridicule des prétentions. Or cet eſprit d'intrigue, je le répete, nous vous l'abandonnons; & les vrais Chrétiens (c'eſt en leur nom que je parle) ne feront jamais tentés de vous l'envier. La religion eſt trop grande pour ne pas dédaigner des moyens ſi indignes d'elle.

Le Comte. Ah! Monſieur, vous abuſez de mon ſecret.

Le Chev. Point du tout. Votre ſecret a été rendu public (1); & je ne fais que

(1) Voyez *les Mémoires philoſophiques du Baron de* ***.

tegent. Quelles découvertes avez-vous faites d'ailleurs, en comparaison des Gassendi, des Descartes, des Newton, des Léibnitz, des Malebranche, des Maupertuis (1), & de plusieurs grands

(1) M. de Maupertuis avoit trop d'esprit pour ne pas sentir enfin la divinité de la religion chrétienne, à cet âge où l'expérience & le calme des passions rendent l'homme plus capable de réflexion. Il s'est converti quatre ou cinq ans avant sa mort, & a exposé les motifs de sa conversion dans un ouvrage qui a été rendu public. Une des raisons qui avoit fait le plus d'impression sur son esprit, étoit que la religion la plus vraie devoit conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles, & que la religion de J. C. avoit seule ce double avantage.

Un ami de M. de Maupertuis, encore plus connu que lui par ses ouvrages, a rendu le même hommage à la religion qu'il avoit malheureusement attaquée ; c'est M. le Marquis d'Argens. Depuis quelque tems il étoit inquiété par des doutes, & portoit habituellement sur lui le Nouveau-Testament qu'il lisoit lorsqu'il étoit seul, comme l'a attesté un de ses domestiques qui étoit Protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez M. le Président d'Eiguille son frere, il étoit toujours le premier à lui parler religion, & à faire ses objections. M. son frere, qui joint à l'ame la plus grande, la foi la plus éclairée & la plus généreuse, mais qui avoit la prudence de ne pas trop presser son frere,

hommes qui vivent encore aujourd'hui parmi nous, & qui certainement ne sont point Philosophes ? Je dis plus, quel grand progrès en général pourriez-vous faire dans les sciences ? Vous manquez des qualités les plus essentielles pour réussir.

Le Comte. O fanatisme ! vous osez assurer, vous osez affirmer, vous, Monsieur, que....

Le Chev. Un moment, je vous prie.

---

se contentoit de résoudre ses difficultés, & de lui faire sentir qu'elles ne provenoient que des fausses idées qu'il avoit sur la religion. Ce qui fit aussi une singuliere impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, M. l'Abbé d'Argens & M. l'Abbé de Monvalon qui étoient avec lui à la campagne, & qui joignoient aux qualités de l'esprit cette belle simplicité que donne la solide vertu, & qui est toujours plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frere : je ne crois pas encore, il est vrai, mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut à Toulon, chez Madame la Baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les Sacremens de l'Eglise, & témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avoit écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des délibérations capitulaires du Chapitre de la Cathédrale de cette ville.

Monsieur, nos incertitudes, nos inconséquences. Vous ne savez donc pas que c'est là le propre du génie, quand une fois il a pris son essor ; mais du moins l'esprit s'exerce-t-il toujours en s'égarant ; vous, au contraire, vous lui donnez des entraves.

Le Chev. C'est-à dire que, pour éclairer l'esprit, vous le laissez dans les ténebres ; que pour le conduire à la vérité, vous le livrez à ses égaremens & à ses incertitudes ; que pour lui donner plus d'activité, vous le partagez entre mille objets différens que lui présentent son imagination & ses caprices ; au lieu que nous, pour le faire arriver plus surement & plus promptement à son but, nous en prévenons les écarts en le contenant toujours dans la voie, & nous réunissons ainsi toute son énergie vers sa véritable fin. Or que diriez-vous, Monsieur, d'un voyageur qui, pour aller plus loin, refuseroit le secours d'un guide ? Nous avons déjà parlé des découvertes que vous avez faites en planant du haut des cieux : peut-être serez-vous plus heureux à l'avenir ; mais avouez du moins que jusqu'ici vous n'avez pas su nous dire encore où vous en étiez, ni où vous prétendiez aller.

Le Comte. C'est que les vues s'étendent

dent toujours davantage à mesure qu'on s'éleve ; est-il bien extraordinaire qu'on ne puisse pas dire alors, jusqu'où l'on peut arriver ?

Le Chev. Enfin, Monsieur, le premier mérite du génie est sans contredit celui de l'invention. Or il n'est pas jusqu'à vos ridicules systêmes de religion & de morale, que vous n'ayez empruntés des Anciens. Encore n'avez-vous pas eu l'adresse de bien choisir.

Le Comte. Que dites-vous là, Monsieur? J'en appelle ici à toute la nation, je veux dire, à cette portion éclairée qui connoit tout le prix de la liberté. Ah! qu'on se trouve bien plus à son aise! qu'on sent bien mieux la dignité de sa nature, aujourd'hui qu'on se débarrasse des vieux préjugés! Quelle gloire de faire ainsi jouir le genre humain paisiblement, & sans crainte, de sa raison & de ses plaisirs! Mais à qui cette gloire est-elle due?

Le Chev. Oui, Messieurs, vous faites connoître à l'homme la dignité de sa nature, en l'égalant aux brutes ; & le privilege de sa raison, en la mettant au-dessous de l'instinct. Pour le rendre vertueux, vous enflammez ses passions : pour l'éclairer, vous dénaturez la vé-

rité même : pour lui inſpirer la bienfaiſance, vous faites de ſon intérêt perſonnel ſa premiere loi ; & vous prétendez adoucir ſes maux en lui enlevant ſa religion, qui eſt la derniere reſſource des malheureux.

Le Comte. Eh bien ! ſoyez Stoïcien, ſi vous l'aimez mieux ; perſonne n'y mettra oppoſition.

Le Chev. Et vous, Meſſieurs, vous continuerez cependant à réformer les mœurs, & à prendre le nom de ſages, en reſtant dans le troupeau d'Epicure. Au moins falloit-il changer de livrée, ſi vous vouliez vous propoſer pour modeles.

Le Comte. Ignorez-vous donc, Monſieur, que la fonction du ſage eſt de réformer les mœurs, & de jouir des plaiſirs ; & qu'Epicure tant décrié fut toujours une ame honnête ?

Le Chev. Réformer ! mais comment ?

Le Comte. Faudra-t-il vous le répéter ſans ceſſe ?

Le Chev. Oui, Meſſieurs, vous réformez les mœurs, en diſant à vos enfans : *vous ne me devez rien* ; à votre femme : *rien ne doit contrarier vos penchans, que la crainte d'un mal phyſique* ; à vos domeſtiques : *renoncez au contrat ſocial, &*

mon bien est à vous ; à votre Intendant : *il vous est permis de me voler, mais évitez la Greve.* Vous faites revivre l'innocence sur la terre, en disant à tout le genre humain : *les plaisirs sont le bien suprême ; vivez en liberté, pourvoyez à votre bien-être dans cette vie, & ne craignez rien pour l'autre.* Ah ! Monsieur, que deviendroit le monde, s'il s'imprégnoit un jour de cet esprit philosophique ? Voyez, Monsieur, la philosophie du Chrétien, réduite en pratique dans *le Comte de Valmont* (1), & dites-moi quel est le vrai sage, du nouveau Philosophe, ou du vrai Chrétien.

Le Comte. Liberté, vertus, plaisirs, tolérance, tout cela se trouve à la fois dans notre morale pratique. Pouvoit-on, encore une fois, rien imaginer de mieux ?

Le Chev. Mais une liberté qui dégénere en licence ; mais des vertus qui n'ont que la surface des bienséances ; mais des plaisirs qui dégradent l'humanité ; mais une tolérance que vous ne pratiquez jamais. Ainsi, tandis que vous vous arrogez, Messieurs, la liberté de

(1) Par M. l'Abbé Gérard. A Paris, chez Moutard, rue des Mathurins.

blasphêmer contre ma religion, vous ne me permettez pas de repousser vos blasphêmes. Tandis que vous censurez les ouvrages de la Divinité, vous voulez que je respecte les vôtres. Vous demandez grace pour l'assassin qui m'arrache la vie ; & vous me poursuivez, si je ris de vos ridicules. Intrépides défenseurs de la vérité au frontispice de vos ouvrages, vous dépaysez le lecteur dans votre code philosophique (1), & vous

(1) « Les renvois nous seront fort utiles, » ils opposeront les notions, feront contraster » les principes, attaqueront, ébranleront, ren» verseront secrétement quelques opinions » ridicules, qu'on n'oseroit insulter ouverte» ment. Si l'Auteur est impartial, ils auront » la double fonction de confirmer & de réfu» ter, de troubler & de concilier. Toutes » les fois, par exemple, qu'un préjugé natio» nal mériteroit du respect, il faudroit à son » article l'exposer respectueusement, & avec » tout son cortege de vraisemblance & de sé» duction ; mais renverser l'édifice de fange, » dissiper un vain amas de poussiere, en ren» voyant aux articles, où des principes soli» des servent de base aux vérités opposées ». *Encycl.* au mot *Encycl.* tom. 5, p. 642, verso.
« Cette maniere de détromper les hommes » opere très-promptement sur les bons esprits, » & elle opere infailliblement & sans aucune

désavouez tout haut ce que vous enseignez tout bas. Ici, vous rendez hommage à ma religion; là, vous l'outragez dans vos livres; ces livres vous les distribuez jusques dans les antichambres : & après cela vous vous annoncez comme les législateurs, comme les tuteurs du genre humain (1). Mais à

» fâcheuse conséquence, secrétement & sans » éclat sur tous les esprits. Le caractere de » l'Encyclopédie est de changer la façon com» mune de penser ». *Encycl.* ibid.

« Sur cet article (de la Religion) l'intolé» rance, le manque de la double doctrine, le » défaut d'une langue hiéroglifique & sacrée, » perpétueront à jamais les contradictions, & » continueront à tacher nos plus belles pro» ductions. Un homme s'enveloppe dans des » ténebres affectées; ses contemporains même » ignorent ses sentimens, & l'on ne doit pas » s'attendre que l'Encyclopédie soit exempte » de ce défaut ». *Encycl.* ibid. p. 648.

(1) « Le Philosophe est homme, & par consé» quent sujet aux passions; mais elles sont ré» glées & circonscrites par le compas de la » sagesse. C'est pourquoi elles peuvent bien le » porter à la volupté; (Eh pourquoi se refu» seroit-il à des étincelles de bonheur, à ces » honnêtes & charmans plaisirs pour lesquels » on diroit que ses sens ont été visiblement » faits ?) mais elles ne l'engageront ni dans

qui le persuaderez-vous ? Plusieurs

» le crime, ni dans le désordre. Il seroit bien
» fâché qu'on pût accuser son cœur de la li-
» cence de son esprit, n'ayant pour l'ordinaire
» pas plus à rougir d'un côté que de l'autre;
» modele d'humanité, de candeur, de dou-
» ceur, de probité, en écrivant contre la loi
» naturelle, il la suit avec rigueur; en dispu-
» tant sur le juste, il l'est cependant vis-à-vis
» de la société. Parlez, ames vulgaires, qu'exi-
» gez-vous de plus » ? *Œuvr. philos.* disc. prél.
p. 35.

« Les Philosophes profonds sont les vrais
» Prophetes du genre humain ». *Essais sur les*
» *préjugés*, &c. p. 151.

« C'est la philosophie qui nous éleve au-
» dessus du vulgaire. C'est elle qui met l'uni-
» vers aux pieds des sages. Portés sur les aîles
» de la méditation, nous prenons notre essor
» dans les espaces éthérées ». *L'Esprit*, disc. 1,
p. 110-111.

« Sachez que les Philosophes sont les seuls
» qui aient parlé de la gloire en maîtres. Ils
» ont usé de leurs droits; ce sont des hommes
» nés pour instruire & pour juger les autres
» hommes. Que leurs contemporains leur re-
» fusent la gloire qu'ils ont méritée, leurs ne-
» veux les en dédommageront; car leur ima-
» gination les rend présens à la postérité ».
Encycl. au mot *Gloire*, p. 717, 718, 720.

« Les loix peuvent souvent avoir besoin
» d'être rectifiées; or qui les rectifiera, réfor-
» mera, pesera, pour ainsi dire, si ce n'est la
» philosophie » ? *Œuv. philos.* disc. prél. p. 22.

même de vos Messieurs en doutent encore (1).

Le Comte. Ne vous a-t-on pas dit cent fois que l'intérêt personnel étoit comme l'éternel barometre du sage, qui lui indiquoit toujours le tems d'orage & le tems de calme, le moment où il falloit parler, & le moment où il devoit se taire? Est-ce ma faute, si vous l'avez oublié?

Le Chev. C'est-à-dire, Messieurs, que la vérité ne sera plus à vos yeux qu'une *modification* versatile; que les paroles ne seront plus les expressions de votre cœur; qu'il vous sera permis de nous tromper, de trahir la vérité, la vertu, la justice, suivant vos intérêts particuliers. Si c'est là votre religion, ce ne sera jamais la mienne. D'ailleurs, vous qui vous occupez si sérieusement à réformer le monde, ne devriez-vous pas aussi réfléchir sérieusement sur les objets les plus essentiels? N'y auroit-il pas un Dieu qui doit vous juger? La Religion que

(1) « Que font les Philosophes, si ce n'est » de se donner à eux-mêmes beaucoup de » louanges, qui n'étant répétées par personne » autre, ne prouvent pas grand'chose à mon » avis »? *Emile*, tom. 3.

vous outragez n'auroit-elle pas un caractere divin ? Le Législateur des Chrétiens ne seroit-il pas véritablement descendu du ciel ? La mort qui avance ne seroit-elle pas le commencement d'une éternité malheureuse ? N'y eût-il que des raisons de douter, il faudroit toujours vous en éclaircir. Le sujet en vaut bien la peine ; & rien cependant que vous traitiez avec plus de légéreté. Les discussions vous ennuient, vous cherchez des objections dans les ouvrages frivoles qui vous amusent ; & vous ne lisez jamais les livres sérieux qui pourroient vous instruire, parce que vous craignez d'être désabusés. C'est dans le tourbillon des sociétés, dans le tumulte des passions, dans l'ivresse des plaisirs, que vous discutez, que vous prononcez, c'est un sarcasme, c'est un bon mot qui décide. Je réponds ; vous faites rire, & vous concluez que j'ai tort : & après avoir ainsi décidé qu'il n'y a point de Providence, point de Dieu, point de vie à venir ; que l'ame n'est que matiere, que le bonheur de l'homme ne consiste que dans le plaisir des brutes ; vous prétendez à ce titre avoir le droit exclusif au mérite de l'esprit ? Mais l'esprit n'étant précieux qu'à proportion

qu'il eſt plus éclairé, & que les vérités qui l'éclairent le dirigent plus ſûrement à ſa véritable fin ; dans quelle claſſe, Meſſieurs les beaux-eſprits, voulez-vous donc que je vous range?

Le Comte. Eh bien ! nous ſerons abſurdes, nous ſerons ridicules, nous ſerons inconſéquens, nous ſerons enfin, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira : du moins falloit-il toujours avoir de l'eſprit pour perſuader tant d'abſurdités.

Le Chev. Point du tout : il ne falloit que trouver des dupes ; & heureuſement pour vous, l'eſpece n'en eſt pas rare. Ne voit-on pas tous les jours le peuple acheter de l'orviétan de ceux qui ont le talent de le faire rire ?

Le Comte. Quoi ! Monſieur, vous oſez encore en ma préſence?...

Le Chev. Oui, Monſieur, j'oſe en votre préſence déchirer le voile de ces hommes, ou frivoles, ou méchans, & toujours ridicules ; qui, à la faveur d'un vernis philoſophique, croient être devenus des hommes rares, parce qu'ils voient après eux un vil troupeau qui les ſuit.

Le Comte. Vil troupeau ! ſentez-vous, Monſieur, la force du terme ?

Le Chev. Je la ſens, Monſieur, & je n'ai rien dit de trop. Retranchez en effet de vos ſociétés, ces automates à répétition, qui ne penſent jamais que ſuivant l'intérêt du moment, qui ne diſent que ce qu'ils entendent dire, qui ſont toujours de l'avis de celui qui parle le plus haut, qui ſe déterminent toujours pour le parti le plus commode, ſemblables à ces malades qui ſe jettent entre les bras d'un empyrique, pour ſe diſpenſer du régime ; retranchez-en ces ames abruties, qui, ne pouvant plus prétendre aux honneurs de la vertu, tâchent au moins de s'en dédommager par les prétentions de l'eſprit ; retranchez toutes ces ames vénales à qui vous-même, Monſieur, ne voudriez pas reſſembler, que vous vantez ſans les eſtimer, que vous fréquentez ſans les aimer, à qui vous n'oſeriez confier ni votre femme, ni votre ſecret, ni votre bourſe ; que reſtera-t-il de la troupe ? Cependant vous vous applaudiſſez de cette foule qui vous ſuit & qui vous encenſe : & moi, je ne connois point de plus fort argument contre vous, que la vile eſpece du troupeau qui vous prône, trop digne ſuppôt de votre philoſophie, pour être jamais digne de ma religion.

Le Comte. O barbares ! eſt-ce donc ainſi que vous inſultez aux grands hommes ? O Voltaire ! ta cendre ne ſe ranimera-t-elle pas dans le tombeau, pour nous venger de tant de ſacrileges ? Et vous, Monſieur, ... mais je vous dois l'exemple : ſachez cependant (car il faut vous confondre) ; ſachez, Monſieur, que pluſieurs d'entre nous croient encore en Dieu ; que d'autres même admettent une Providence ; que la plupart, par un excès de circonſpection, flottent dans le pyrrhoniſme : mais nous vivons tous en paix, & nous ſommes tous réunis contre les ſuperſtitions, le deſpotiſme & l'intolérance. Si cela vous déplaît, Monſieur, j'en ſuis fâché, mais nous n'en rabattrons rien.

Le Chev. Quoi ! Monſieur, il eſt parmi vous des hommes qui croient en Dieu, qui croient à ſa providence, & qui cependant voient l'athée blaſphêmer contre Dieu, corrompre les mœurs, briſer les liens de la ſociété, ſaper les fondemens des loix, attenter à l'ordre public, à la ſûreté des Monarques, au repos des peuples, introduire tous les déſordres dans la ſociété, arracher toutes les barrieres qui s'oppoſent à la licence : & qui le voient ſans élever la voix, ſans

marquer leur indignation ni dans leurs écrits, ni dans leurs discours ? Vous vous liguez, au contraire, tous ensemble par un intérêt commun, pour accréditer vos malheureuses productions, pour hâter les progrès de l'impiété, pour attaquer la plus sainte de toutes les religions ? Vous voyez dès athées parmi vos chefs ; vous préconisez tous ensemble, & le *Systême de la Nature*, & les livres de *l'Esprit*, & tous les ouvrages qui respirent le matérialisme ? Vous les répandez, vous les commentez, comme le code général de votre morale ? Ah ! s'il est quelqu'un dans cette sacrilege confédération, qui croie encore en Dieu, il est, je ne crains pas de le dire, il est cent fois plus coupable que l'athée lui-même, qui du moins est forcé de détourner ses regards du ciel pour outrager la Divinité qu'il redoute encore malgré lui. L'intolérance de notre Religion, c'est-à-dire, son incompatibilité avec le vice & l'erreur, la justifie des scandales qu'on lui reproche. Mais vous, Messieurs, votre confédération vous rend tous complices des horreurs & des extravagances de l'athéisme, que vous favorisez. Appréciez d'après cela vos Philosophes par l'esprit, par le cœur,

& jugez enſuite de leur valeur intrinſeque.

Le Comte. Eh bien ! Monſieur, puiſque nous ſommes des aveugles, eſt-ce notre faute ſi nous nous égarons ? La lumiere n'étoit réſervée qu'à un petit nombre d'êtres privilégiés : & « s'il exiſ-
» toit un Dieu, ſi ce Dieu étoit rempli
» d'équité, de raiſon & de bonté ; que
» pourroit craindre un athée vertueux,
» qui, croyant au moment de la mort
» s'endormir pour toujours, ſe trouve-
» roit en préſence de Dieu qu'il auroit
» méconnu, négligé pendant ſa vie ? O
» Dieu, diroit-il, qui t'es rendu invi-
» ſible ; Etre inconcevable que je n'ai
» jamais pu découvrir, pardonne, ſi
» l'entendement borné que tu m'as don-
» né n'a pu te connoître : pouvois-je,
» à l'aide de mes ſens, découvrir une
» ſubſtance ſpirituelle ? Mon eſprit n'a
» pu ſe plier ſous l'autorité de quelques
» hommes qui ſe reconnoiſſoient auſſi peu
» éclairés que moi, & qui ne s'accordoient
» entr'eux, que pour me crier de leur
» ſacrifier la raiſon que tu m'avois don-
» née. Mais, ô Dieu, ſi tu chéris la créa-
» ture, je l'ai chérie comme toi. La ver-
» tu te plaît, je l'ai toujours honorée :
» j'ai conſolé l'affligé, je n'ai point dé-

» voré la ſubſtance du pauvre ; j'ai été
» juſte, bon, ſenſible (1) ».

Le Chev. Que dites-vous, Monſieur? L'athée dans la diſpoſition conſtante de tout ſacrifier à la volupté, & l'athée vertueux! l'athée aimant les hommes pour lui ſeul, & l'athée bienfaiſant! l'athée ne ſe décidant jamais que par la vue de ſon intérêt perſonnel, & l'athée équitable! l'athée ſe mettant par ſyſtême au rang des brutes, l'athée s'élevant par ſon orgueil au-deſſus du reſte des hommes; & cependant l'athée innocent aux yeux de Dieu! Non, non, lui répondra un jour ce Dieu terrible, en portant le flambeau dans les replis de ſa conſcience, tu ne fus jamais vertueux, parce que tu ne fus jamais que le vil eſclave des plaiſirs. En vain voudrois-tu juſtifier ton impiété par ton ignorance : tu n'as ceſſé de croire qu'après avoir ceſſé d'être vertueux; ma religion n'étoit devenue odieuſe à tes yeux, que parce qu'elle alarmoit ta conſcience; & tu n'as commencé de l'attaquer, que depuis que tu as commencé de la craindre. Inviſible par ma nature, je parlois à tes yeux par mes ouvrages,

(1) Vrai ſens du ſyſt. de la nat. ch. 25.

à ton cœur par tes remords ; & lors même que tu voulois justifier tes passions, ta propre honte te déclaroit coupable. La justice que tu invoquois contre le crime, t'annonçoit qu'il y avoit au-dessus de toi une Justice, & au-dedans de toi une liberté que tu étois forcé de reconnoître. Toi, qui admirois ta propre intelligence dans l'ouvrage de tes mains, pouvois-tu méconnoître ma sagesse dans les merveilles de l'univers ? Quoi ! tu ne pouvois te concevoir toi-même, & tu voulois comprendre mon essence ? Tu respectois les mysteres de la nature, & tu osois blasphêmer contre les mysteres de ma Religion ? Tu n'étois, à tes propres yeux, qu'un vil amas de poussiere, & tu voulois entrer dans la profondeur de mes conseils ? Si tu aimois l'innocence, pourquoi diviniser les plaisirs ? Pourquoi justifier les vices, si tu détestois le crime ? Pourquoi outrager ma Religion, si tu respectois la vertu ? Pourquoi persévérer dans la voie où tu n'avois jamais trouvé le repos, si tu cherchois le vrai bonheur ? Pourquoi négliger de t'instruire, si tu aimois sincérement la vérité ? Forcé de nier tous les principes de certitude, de combattre jusqu'à ce sentiment

intime qui t'inſtruiſoit de tes devoirs, de dénaturer, d'anéantir, s'il étoit poſſible, la vérité même, pour attaquer ma Religion, ne ſentois-tu point que ma Religion tenoit eſſentiellement à cette vérité éternelle & immuable que tu voyois au-deſſus de toi? Tu n'as donc ignoré la vérité, que parce que tu craignois de la connoître; & tu ne craignois de la connoître, que pour calmer tes remords. Mes Pontifes troubloient ta fauſſe ſécurité en t'éclairant ſur tes déſordres, & tu les outrageois : la ſainteté de mes Elus étoit la cenſure de tes vices, & tu les calomniois. Ce n'étoit donc point par le ſacrifice de la raiſon, c'étoit par ta raiſon même que je voulois te conduire à la lumiere : les Miniſtres de ma religion étoient les interpretes de ma volonté; & les titres de leur autorité étoient les caracteres divins de cette religion auguſte. Dépoſitaires ſacrés....

Le Comte. Ah! ceſſez donc, Monſieur, ceſſez, je vous prie; tant d'atrocités déchirent mon cœur; je ſens de l'indignation, je ſens un trouble ſecret, une défaillance mortelle. Ah! je n'ai plus la force de vous écouter. Quoi! s'il exiſte un Dieu, je ſerai donc le plus

monstrueux de tous les êtres, jamais heureux dans ce monde, éternellement malheureux dans l'autre, invoquant inutilement le néant même qui m'effraie? O ciel! pourquoi faut-il, Monsieur, que je vous aie entendu si long tems? Allez, je vous quitte pour toujours, avec le désespoir de ne pouvoir plus vous oublier.

Le Chev. Hélas! Monsieur, plût à Dieu que vous n'oubliez jamais du moins les vérités que vous venez d'entendre! Mais pensez que si vous fermez les yeux à la lumiere qui vous importune, cette lumiere ne cessera pas d'exister. Le soleil qui vous éclaire, sera toujours au-dessus de vous; & les traits que vous lancerez contre lui, retomberont sur votre tête. Cette même vérité, dont vous n'aurez pas osé soutenir la présence lorsqu'elle pouvoit vous ramener à la vertu, se manifestera un jour à vos yeux malgré vous-même, pour vous confondre: & alors vous serez jugé non sur ce que vous aurez cru, mais sur ce que vous aurez dû croire; non sur ce qu'on aura dit de vous, mais sur ce que vous aurez réellement été. L'instant fatal approche, peut-être n'est-il pas bien éloigné: vous

périssez en détail; le tems qui fuit ne reviendra plus : la tombe qui s'ouvre, va se fermer pour toujours : bientôt vous ne serez plus rien dans ce monde : que serez - vous éternellement dans l'autre ?

FIN.

TABLE.

Fin de la Table.

Faute essentielle à corriger.

Page 347, ligne 8, ramenant, *lisez* ramenent.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Le Philosophe Catéchiste*, & je n'y ai rien trouvé qui soit contraire à la foi & aux mœurs. A Paris, ce 7 Mai 1779,

ADHENET, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur Abbé PEY, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Le Philosophe Catéchiste*, ou *Entretiens sur la Religion*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité tant du Privilege que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enrégistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années, le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles

soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois; de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromesnil; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromesnil: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires.

CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-quatrieme jour de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-neuf, & de notre Regne le cinquieme. Par le Roi, en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1607, fol. 112, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 12 Avril, 1779.

Signé, GOGUÉ, *Adjoint*.

De l'Imprimerie de L. JORRY, rue de la Huchette.



